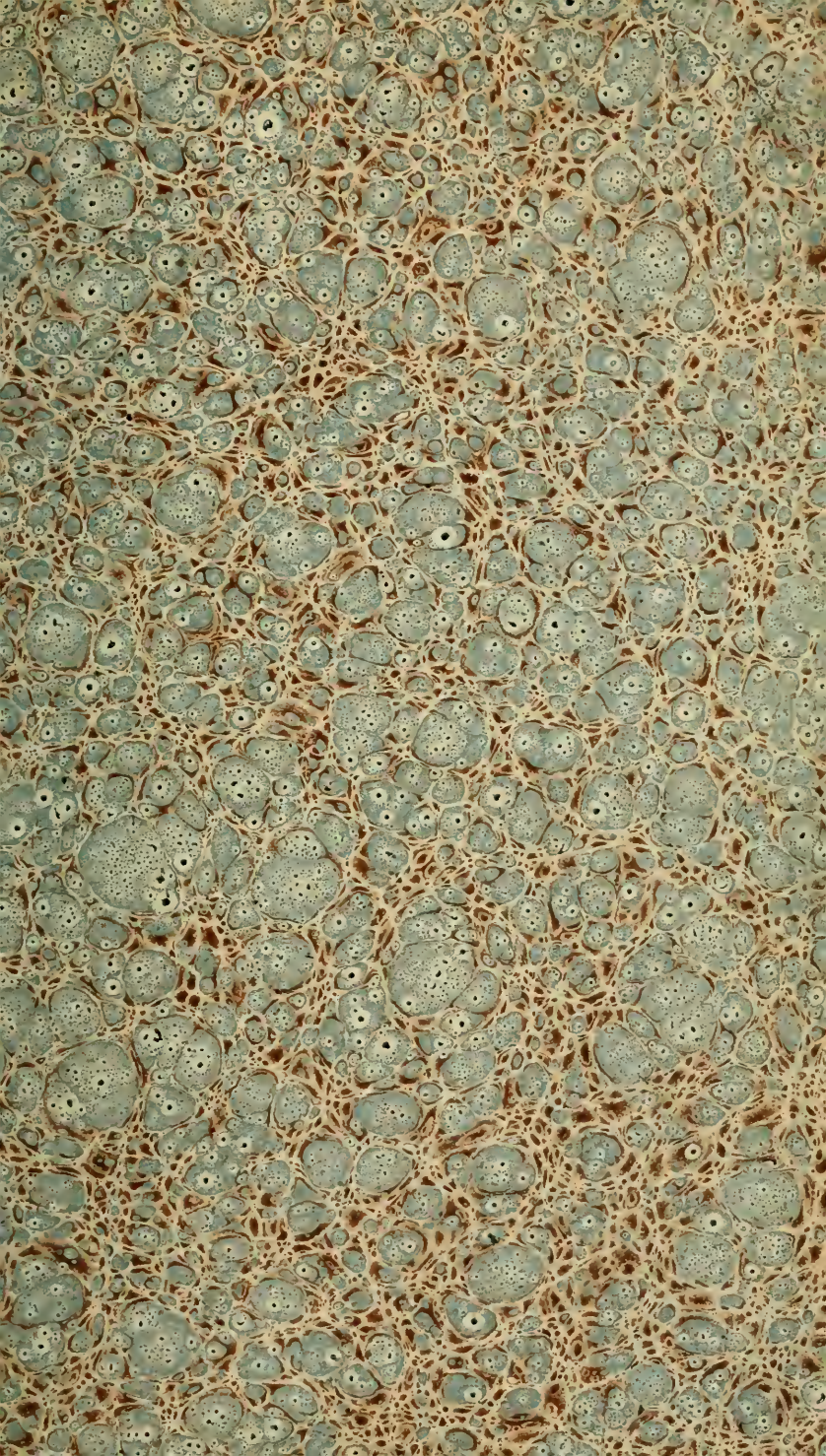
U d'/of OTTAWA
39003002135373

EX LIBRIS

JOS. TARTE

OTTAWA



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/moustachek00kock

OEUVRES

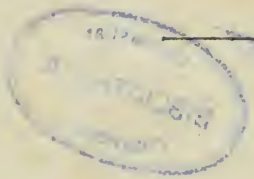
DE

PAUL DE KOCK.

XXIX.

MOUSTACHE.

Fontainebleau, imprimerie de E. JACQUIN.



MOUSTACHE.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.
LA BRUYÈRE.

PARIS,
GUSTAVE BARBA,
ÉDITEUR DU CABINET LITTÉRAIRE,
COLLECTION UNIVERSELLE DES MEILLEURS ROMANS MODERNES,
RUE MAZARINE, N° 34.
1840.

PQ
2318
.M68
1840

MOUSTACHE.

CHAPITRE PREMIER.

UN TUYAU DE POÊLE ET UN HABIT.

Il y a dans Paris une rue assez longue, assez étroite, fort sale et souvent boueuse, que l'on nomme rue de *la Calandre*; elle est située dans le quartier de la Cité. Vous devez la connaître si vous avez eu quelquefois affaire au Palais-de-Justice... ce dont Dieu vous garde, lecteur!

Cette rue est nommée de *la Calandre*, d'après une enseigne qui représentait une espèce de grive ou alouette, disent les uns; un insecte qui ronge le froment, disent les autres, et enfin une *Calandre* ou machine à polir les draps, à ce que prétend *Sauval* le chroniqueur. Peu vous importe sans doute et à moi aussi; cependant, une fois en passant, on n'est pas fâché de savoir à qui l'on a affaire.

Dans une vieille maison de cette rue (où je crois du reste qu'elles le sont presque toutes), traversez une allée toujours crottée et glissante, montez un escalier

dont les marches n'ont certainement pas été nettoyées depuis notre première révolution... ne mettez pas vos mains sur la rampe de bois, parce qu'elle est toujours humide et que vous vous saliriez, mais grimpez bravement jusqu'au quatrième; arrêtez-vous devant une porte sur laquelle on a fait une infinité de figures et de dessins, tant à la craie qu'au charbon, tirez une vieille patte de lapin qui est attachée au bout d'une ficelle et qui fait lever un loquet, vous vous trouverez alors dans une chambre habitée par trois jeunes gens.

Trois personnes pour une seule chambre! allez-vous dire... Ah! vraiment, est-ce que cela vous étonne? à Paris, cela n'a rien de surprenant. Il vaut encore mieux posséder le tiers d'une chambre que de n'en point avoir du tout, ce qui arrive quelquefois à des jeunes gens de famille bien élevés, bien instruits, mais fort peu raisonnables, à de pauvres artistes ruinés, à des ouvriers sans ouvrage, à des filles de la campagne venues dans la capitale pour se placer. Je ne vous parle pas des vagabonds : pour ceux-là, coucher dans la rue, c'est leur état.

La chambre occupée par trois personnes était grande et sombre; les locataires n'ayant point de rideaux à mettre à leur fenêtre, avaient jugé convenable de noircir les carreaux avec du bouchon brûlé, ce qui diminuait beaucoup la clarté du jour. Les murailles avaient eu du papier, mais il n'en restait plus que quelques lambeaux que l'on déchirait quand on avait besoin d'envelopper quelque chose. Il y avait dans un coin de la chambre une

vieille couchette vermoulue, sur laquelle était une énorme paillasse, puis un petit matelas si mince, qu'on aurait pu croire que ce n'était qu'une enveloppe de toile; enfin une couverture de laine percée de toute parts était jetée sur ce lit, et recouvrait de grosses liasses de papiers qui servaient de traversin.

Un peu plus loin était un lit de sangle portant un coucher du même genre que celui qui parait la couchette. Le reste de la chambre était meublé à l'avenant, ou pour mieux dire n'était pas meublé du tout; il y avait pourtant une petite table de bois, deux chaises, dont l'une n'avait que trois pieds, puis dans un coin une malle et un grand coffre vide et sans couvercle.

Sur la cheminée, qui semblait vierge de feu, on voyait un morceau de miroir, quelques allumettes, une bouteille à cirage qui servait aussi de chandelier, un petit flacon avec de l'eau de miel, un couteau et trois fourchettes de fer, une cuvette, un peigne, du savon à la rose, et un petit buste en plâtre représentant Napoléon.

Enfin, à quelques pas de la cheminée, un tuyau de fonte sortait du plancher et allait se perdre dans le plafond, sans que pour cela il y eût vestige de poêle dans la chambre.

D'après ce tableau misérable, vous croyez peut-être que cette chambre était l'asile de la tristesse, des soucis, des larmes... détrompez-vous; jamais palais somptueux n'entendit retentir autant d'éclats de rire et de propos joyeux!... Dans cette chambre

on chantait du matin au soir, souvent on plaisantait encore depuis le soir jusqu'au matin : c'était le séjour, sinon de la bombance et des plaisirs, du moins de la gaieté et de l'insouciance ; enfin cette chambre était habitée par trois étudians.

En ce moment ils sont tous trois dans leur demeure : l'un est assis devant la table et écrit ; c'est un grand jeune homme brun et pâle, figure ovale, front haut et cheveux bien plantés ; les lignes de son visage sont correctes, ses traits ont de la beauté et du caractère, mais les muscles de sa physionomie sont trop souvent en jeu par suite de l'exaltation qui règne dans cette jeune tête : c'est George Rembrun; il a vingt-trois ans; il est né en Bourgogne de parens peu fortunés, et on l'a envoyé à Paris pour y faire son droit; au lieu de cela, il fait des drames et des vaudevilles.

Le second locataire de cette chambre est encore couché sur la grande couchette ; il tient un livre et semble étudier. C'est un assez joli garçon, quoique le blond de ses cheveux tire un peu sur le roux... ses yeux bleu-clair, ses joues rosées et sa petite bouche riante ont quelque chose d'enfantin qui plaît au premier coup-d'œil; mais telle vous avez vu une fois cette figure, et telle vous la reverrez toujours; c'est une physionomie inaltérable, qui ne varie jamais, ou plutôt c'est un visage qui n'a pas de physionomie.

Ce jeune homme s'appelle Timothée Glindorée; il n'a que dix-huit ans, il est Champenois ; ses parens ont quelque fortune; mais le père de Timothée est un ancien cultivateur qui n'entend pas que son

fils fasse des folies à Paris. Avec douze cents francs par an, il pense que le jeune homme doit pouvoir vivre et étudier. Il lui fait passer exactement tous les trois mois le trimestre de sa pension ; lorsque le jeune Timothée demande une avance ou un supplément, le papa Glindoré laisse sans réponse les lettres de son fils.

Le jeune homme qui écrivait était vêtu fort légèrement, quoiqu'on fût seulement au mois de mars; il avait un pantalon noir et une blouse de toile en assez mauvais état; celui qui était couché avait aussi une blouse qui lui tenait lieu de chemise.

Enfin, le troisième locataire se promenait dans la chambre, et s'arrêtait souvent pour se regarder devant le morceau de miroir ; c'était un homme de vingt-cinq ans, sa taille était médiocre et un peu carrée; mais sa figure avait une expression de gaieté, d'insouciance, et il y avait dans toutes ses manières cet air de satisfaction de soi-même qui, pour beaucoup de gens, est une preuve de mérite.

Ce n'était point un joli garçon, ce n'était pas non plus un homme laid ; d'ailleurs l'expression plaisante de sa figure prévenait en sa faveur. Il était brun, très-coloré, ses petits yeux gris étaient pleins de vivacité, son nez un peu trop prolongé, sa bouche fort grande, et ses petites dents de mouton auraient enlaidi un joli visage; mais tout cela réuni n'avait rien de désagréable chez Constant-Fidèle Bouchenot, qui se promenait alors dans la chambre, vêtu d'une veste qui ressemblait à une camisole de femme, d'un vieux pantalon de nankin à la

cosaque, et d'un gilet de satin noir fait dans le dernier goût.

Constant-Fidèle Bouchenot était né à Paris; son père, honnête confiseur de la rue des Lombards, avait voulu mettre son fils dans les dragées; mais s'apercevant bientôt que le petit Fidèle ne s'occupait qu'à manger le fond de la boutique, le confiseur changea de dessein, il se décida à faire de son fils un avocat; il avait remarqué que le petit Fidèle était aussi bavard que gourmand, et cette précoce loquacité lui avait paru de bon augure; il voyait dans cet enfant un oracle digne de s'illustrer dans le barreau, il résolut de lui faire faire son droit.

Si le petit Bouchenot aimait à babiller, en revanche il détestait l'étude et le travail. Après avoir mal fait ses classes, il faisait aussi mal son droit. Le temps s'écoula, et le vieux confiseur mourut. Son épouse était depuis long-temps descendue au tombeau; Fidèle se trouva orphelin, à la tête de quelques milliers d'écus et de quelques centaines de boîtes de dragées. En fort peu de temps il mangea la succession, ensuite il vendit la mobilier que lui avaient laissé ses parens, et lorsqu'il n'eut plus rien, il pensa de nouveau à faire son droit. Mais chez Bouchenot un projet raisonnable était rarement mis à exécution; d'ailleurs il aurait fallu travailler, et il n'en avait jamais la volonté. Les femmes, la table, le jeu, étaient ses idoles; le ciel l'avait doué de ce caractère heureux que rien n'attriste, n'effraie, qui ne s'inquiète ni de l'avenir, ni même du lendemain.

Du reste, je vous ferai observer qu'avec un caractère heureux il n'est pas rare de finir à l'hôpital.

Pour achever ce portrait, je dois vous dire que Bouchenot était fort présomptueux, souvent même impertinent, et que pourtant la bravoure était son côté faible, quoiqu'il parlât à chaque instant des duels qu'il prétendait avoir eus; mais ceux qui le connaissaient savaient que penser de ses fanfaronnades; et une des causes qui lui avaient fait négliger son droit, c'est que souvent les étudians avaient voulu mettre son courage à l'épreuve.

Vous connaissez maintenant les trois locataires de la chambre si pauvrement meublée; voyons à présent comment ils emploient leur temps par une belle matinée du mois de mars, dans cette pièce où il n'y avait point de feu, quoique le thermomètre marquât deux degrés au-dessous de zéro.

« — Bouchenot, auras-tu bientôt fini d'aller et » de venir comme cela dans la chambre? » dit le jeune homme qui écrivait, en faisant un geste d'impatience.

« — Tiens!... tu es charmant, George; parce » que tu fais ton drame... ton mimodrame... ton » vaudeville... je ne sais quoi enfin, est-ce qu'on » n'osera plus remuer dans la chambre?... mais » il faut que je me donne du mouvement, ça me » fait du bien... ça m'échauffe d'ailleurs... et nous » ne sommes pas dans une serre, ici... il s'en » faut... et ce vieil imbécile d'au-dessous n'allume » donc plus son poêle... dont le tuyau passe dans

» notre appartement... c'est fort ridicule.. je me » plaindrai à la propriétaire.

» — Nous ne pouvons pas forcer le voisin à faire » du feu, » dit Timothée en attirant jusque sur son nez la vieille couverture de laine, et en tâchant de se border dans son lit.

» — Nous ne pouvons pas!... c'est une ques- » tion!... car enfin, quand nous avons loué cette » chambre, on n'a pas manqué de nous faire remar- » quer ce tuyau de poêle du voisin d'au-dessous, » qui traverse verticalement notre appartement; » d'abord j'avais trouvé cela fort laid; et, en effet, » cela donne à cette pièce l'air d'une loge de por- » tier; mais quand on me dit : Ce tuyau de poêle » vous procurera de la chaleur comme si le poêle » était chez vous, vous n'aurez pas besoin, en hi- » ver, de brûler beaucoup de bois; alors le tuyau » me sembla moins désagréable; je me dis : c'est » une économie de temps et d'argent... et les éco- » nomies, vous savez que c'est mon fort. »

George se contente de hausser les épaules, tout en continuant d'écrire, et le grand Timothée pousse un gros soupir en s'enveloppant un peu plus dans la couverture. Bouchenot va encore se regarder devant le petit morceau de miroir, puis après s'être souri d'un air fort satisfait de sa personne, il reprend :

« Bref! c'est donc ce tuyau qui m'a décidé » à louer cette chambre pour vous et moi; car » vous m'aviez laissé plein pouvoir, mes chers amis, » et nous étions dès-lors décidés à mettre nos for- » tunes en commun...

» — Nos fortunes!... il est joli, celui-là ! » dit Timothée en faisant la grimace. « C'est-à-dire que » j'ai mis la pension que me fait mon père, et qu'il » me paie fort exactement, avec vos espérances, » qui se réduisent à rien du tout!...

» — Chut ! silence, Timothée, tu n'as pas la » parole; tu sais bien qu'on n'interrompt point un » avocat quand il narre. Je poursuis : J'ai donc » loué cette chambre à cause du tuyau que doit » chauffer le voisin, sans quoi certainement je » n'aurais pas donné cent vingt francs d'une seule » pièce au quatrième, dans la rue de la Calandre... » il est vrai que nous avons aussi une cave...

» — Ça nous sert beaucoup la cave! » dit Timothée en se fourrant encore sous la couverture. « Nous n'y avons mis que deux bouteilles étoi- » lées !...

» — Patience!... Elle pourra nous servir plus » tard!... il peut nous arriver du vin... Il devrait » même nous en arriver... si vos parens n'étaient » pas des cancres, des ladres!... Dire que je loge » avec un Bourguignon et un Champenois, et que » nous buvons de l'eau ici!... C'est à ne pas le » croire! Des parens comme cela... j'aime bien » mieux n'en pas avoir. »

George se gratte le front et se met à fredonner :

« Cueillez et le myrte et la rose,
» Sans craindre d'appauvrir le champ... le champ...

» — Pour en revenir à notre affaire, » dit Bouchenot qui est allé ouvrir la malle et retourner deux ou trois caleçons de bains et quelques méchans gilets dépourvus de boutons, « je soutiens que faute par » le voisin de faire du feu et de nous entretenir » dans une douce chaleur, nous avons le droit de » demander une diminution de loyer... et peut-être » même de ne point payer du tout...

» — Il me semble que c'est un droit dont nous » usons largement... » dit George en souriant; puis il se remet à chanter : « *Sans craindre d'appau-* » *vrir le champ... cueillez et le myrte et la rose...*

» — J'ai beau passer en revue toute notre garde-» robe... » dit Bouchenot en continuant de regarder dans la malle... « je n'y trouve que des caleçons » de bains... Nous en avons même trop de caleçons » de bains, c'est du luxe... ça prend une place inu-» tile... Il faudra nous défaire de cela... Le diable » m'emporte, j'ai l'onglée... moi... »

Et Bouchenot court au tuyau de poêle, le tâte en plusieurs endroits en s'écriant :

« — Certainement, voilà deux jours qu'il n'a » pas été allumé!... Décidément, ce vieux Jacquil-» lot se moque de nous... Je veux aller lui faire une » scène. »

Et déjà le jeune homme a entr'ouvert la porte, mais au moment de sortir, il s'arrête en murmurant :

« — Ah! sacrebleu! je crois que j'entends des » femmes dans l'escalier... Je ne me soucie pas d'ê-» tre vu avec cette camisole... Ces messieurs ne se » gênent point, ils mettent les blouses, et puis,

» moi, il faut que je me contente de ce qui reste...
» Je crois que c'est la petite femme qui demeure en
» face de nous depuis peu; savez-vous qu'elle n'est
» pas piquée des vers, cette jeune voisine ?

» — Oui, certes, elle est fort gentille, » dit George, « une petite figure éveillée... piquante...
» *Cueillez et le myrte et la rose... et la rose...*

» — C'est-à-dire qu'elle est ravissante !... ma-
» gnifique... oh! Dieu... c'est un petit diamant... »
dit Timothée en se retournant sur le lit !... « Je ne
» l'ai pas encore vue bien à mon aise; un jour, j'ai
» aperçu seulement le bout de son nez comme elle
» rentrait chez elle... mais cela m'a suffi... j'ai
» deviné le reste.

» — Ah! tu devines la beauté d'une personne par
» le bout du nez !... Si toutes les femmes pensaient
» comme toi, je ne suffirais pas à mes conquêtes...
» et j'en fais déjà assez.

» — Mais je ne sais pas ce qu'elle a la petite voi-
» sine d'en face, » reprend Timothée; « plusieurs
» fois, j'ai essayé de la revoir, de la rencontrer sur le
» carré... Pour cela, j'écoute à la porte, et quand je
» l'entends ouvrir la sienne, j'ouvre aussitôt la nôtre
» afin de la saluer et faire connaissance, mais impos-
» sible!... Je n'ai pas plutôt mis le pied dehors, que,
» crac!... elle rentre et referme sa porte... Je trouve
» cela d'autant plus singulier que cette jeune fille...
» car, je suppose que c'est une jeune fille, n'a pas
» du tout la figure sauvage...

» — Ah! ah! ah! ce pauvre Timothée !... Ah!
» ah!... c'est très-drôle!...

» — Qu'est-ce qui te fait rire comme cela, Bou-
» chenot?

» — Oui... qu'est-ce qui te fait rire ? » dit George, en se grattant encore le front, « *cueillez et le* » *myrte et la rose*... Dis-nous donc pourquoi tu » ris...

» — C'est que je devine pour quel motif la pe-
» tite voisine referme brusquement sa porte quand
» elle entend ouvrir ici. Ah! ah! ah!... sacrebleu!...
» fait-il froid ce matin!... voilà un polisson de prin-
» temps qui ne fera pas pousser les petits pois!...

» — Voyons, Bouchenot, pourquoi la voisine
» referme-t-elle si vite sa porte ?...

» — Voici l'histoire. Il y a huit jours, j'étais
» seul ici, un matin, vous étiez sortis tous les deux...
» alors nous pouvions encore sortir deux à la fois...
» c'était le bon temps... *sic transit gloria*...

» — Mais achève-donc, maudit bavard.

» — J'étais donc seul ici... Comme la blanchis-
» seuse n'était pas encore venue, et que j'attendais
» son arrivée pour mettre une chemise blanche...
» j'avais pris pour me lever une de nos couvertures
» de laine; je m'étais entortillé dedans, après l'a-
» voir attachée avec un mouchoir que j'avais noué
» en ceinture autour de mes reins... J'étais très à
» mon aise comme cela; je devais avoir l'air un peu
» Bédouin, mais enfin je me promenais dans notre
» appartement en me disant: On est bien libre chez
» soi de se mettre en Bédouin si cela fait plaisir. Il
» faut vous dire aussi que ce jour-là le voisin Jac-
» quillot avait parfaitement allumé son poêle... on

» jouissait ici d'une température africaine, c'était » charmant. Bref, pendant que je m'occupais avec » un bouchon brûlé à renouveler nos rideaux de » croisées... parce que je ne veux pas que les chats » puissent voir ce qui ce passe chez nous, on frappe » à notre porte; je ne souffle pas mot, décidé à ne » point répondre, présumant que ce pouvait être, » ou le bottier... ou le tailleur... ou un traiteur... » ou un rôtisseur... tous gens que j'adore quand ils » apportent quelque chose, mais que j'ai en hor- » reur à présent qu'ils ne se présentent plus ici que » pour nous demander de l'argent. Je me tenais donc » bien tranquille dans ma couverture, lorsqu'on » frappe de nouveau, et j'entends une voix fémi- » nine me dire : « Mon voisin, auriez-vous un peu de » feu à me prêter?... vous m'obligeriez beaucoup. » » Nous demander du feu! cela pouvait passer pour » une épigramme; mais comme c'était une femme, » je ne pris pas la chose du mauvais côté, et je me » hâtai d'aller ouvrir la porte...

» — C'était la délicieuse voisine? » dit Timothée.

« — Oui, positivement... une jolie petite femme... » mise décente, mais fort modeste... certainement » ce n'est pas une vicomtesse; elle avait sur la tête » un petit foulard rouge, mis avec infiniment de » coquetterie. Elle parut d'abord un peu surprise » de mon costume, mais ensuite elle prit sans doute » la couverture pour une robe de chambre : « Donnez- » vous donc la peine d'entrer, » lui dis-je; elle » entra, tenant sa pelle à la main...

» — Elle avait une pelle!... O amour de femme!» dit Timothée en gigotant sur le lit.

« — Certainement qu'elle avait une pelle, puis-» qu'elle venait me demander du feu. En entrant » elle jeta un coup d'œil dans la chambre. Je ne » sais pas si la noble simplicité de notre mobilier » lui fit de l'effet, mais je la vis se pincer les lèvres » et se tortiller la bouche; ensuite regardant dans » notre cheminée, elle s'écria : « Il me semble » que vous n'avez pas de feu!... — C'est vrai, » « lui dis-je, « il vient de s'éteindre, mais on peut » toujours s'en procurer... je vais vous allumer » une chandelle, pourvu que vous me donniez seu-» lement le briquet et les allumettes. — Si j'avais » eu un briquet chez moi je ne serais pas venue » vous importuner, » me dit-elle; « mais je viens » d'emménager et je n'ai pas encore fait apporter tous » mes meubles... » J'avais envie de lui répondre : « Est-ce qu'il vous faut une voiture de déménage-» pour transférer ici votre briquet?... Mais c'eût été » trop méchant; la petite est gentille, je ne songeai » qu'à lui être agréable... « Attendez, » lui dis-je, » nous allons avoir du feu... j'en fais mon affaire... » » Aussitôt je cours à notre tuyau qui était brû-» lant, et avec le bout d'un couteau je fais un trou » dans une partie faible et j'y introduis du pa-» pier.

» — Joli expédient!... c'est cela que depuis ce » temps il a toujours fumé ici!...

» — Tu ne sais ce que tu dis, Timothée, car » j'ai rebouché le trou avec un fragment d'assiette.

» Enfin le papier fumait et ne flambait pas; je me » démenais en vain autour du tuyau, lorsque tout- » à-coup, je ne sais pas comment cela s'est fait !... » le mouchoir qui retenait ma couverture se dénoue » et tombe, ma couverture en fait autant, et je me » trouve devant la voisine comme notre père Adam » avant son péché.

» — Quelle horreur ! » s'écria Timothée.

« — Veux-tu te taire? imbécile! ce n'était pas une » horreur du tout. La jeune voisine poussa un cri, ou » je crois plutôt que c'était un éclat de rire, en s'é- » criant : « Ah! c'est trop fort ! » Puis elle se sauva chez » elle sans vouloir m'écouter... Et pourtant dans mon » trouble je m'étais hâté d'aller passer une camisole » et de prendre mes bretelles... je ne savais plus ce » que je faisais. Voilà mon histoire avec la petite » voisine; et comme elle croit peut-être que chez » nous nous sommes toujours costumés comme les » statues des Tuileries, c'est ce qui fait sans doute » qu'elle ferme sa porte dès qu'elle nous entend ou- » vrir la nôtre.

» — C'est cela !... et les bons sujets pâtissent pour » les mauvais ! » dit Timothée.

« — Monsieur Timothée Glindoré, je vous prie » de ménager vos épithètes !... Ah ! ah ! ah ! conso- » le-toi, va, mon pauvre Timothée, la jeune fille » d'en face ne me fait point l'effet d'une Lucrèce, et, » rentrée chez elle, je gage qu'elle aura ri comme » une folle de mon accident... Ah ! je crois que j'en- » tends le voisin Jacquillot qui tousse dans l'esca- » lier. »

Bouchenot ouvre la porte, court sur son carré, et se penche sur la rampe, en criant :

« — Monsieur Jacquillot, pourquoi donc ne faites-» vous pas de feu dans votre poêle depuis plusieurs » jours ? »

Un vieux bonhomme dont le chef était orné d'un respectable bonnet de coton, et qui se disposait à descendre dans la rue pour aller acheter son petit pain et sa demi-once de café, relève la tête et regarde Bouchenot d'un air surpris.

« — C'est à vous-même que je m'adresse, respec-» table Jacquillot, » reprend l'étudiant d'un air gracieux. « Pourquoi donc ne faites-vous pas de feu » dans votre poêle ?

» — Monsieur, c'est que mon poêle fumait depuis » quelques jours, et cela m'incommodait.

» — Il fumait... c'est contrariant ! mais il vaut » encore mieux avoir de la fumée que d'être expo-» sé à l'humidité... Prenez garde, monsieur Jac-» quillot, le froid vous est contraire... vous toussez » beaucoup plus depuis que vous ne faites pas de » feu... nous en avons fait la remarque, mes amis » et moi.

» — Vous êtes bien bon, monsieur, mais je ne » me passe pas de feu pour cela ; j'en fais dans ma » petite pièce à côté où je me tiens maintenant.

» — Ah ! bien, voilà qui est très-agréable pour nous ! » s'écrie Bouchenot en changeant de ton. « Ah ! » vous faites du feu dans une autre pièce... c'est » dans votre poêle qu'il faut en faire, monsieur, » entendez-vous... dans votre poêle, et pas ailleurs !

» — Qu'est-ce à dire? » répond le vieux voisin en levant le nez d'un air irrité. « Est-ce que je ne suis » pas le maître chez moi, à présent?

» — Non, mon brave homme, vous n'êtes pas » le maître pour le feu. Vous devez en faire dans » votre poêle afin de nous chauffer; c'est convenu » avec la propriétaire; et si vous en faites ailleurs, » je vous préviens que nous ferons sur votre tête » un train à vous empêcher de fermer l'œil de la » nuit; de plus, nous salirons votre paillasson, et » nous mettrons des objets peu flatteurs dans votre » serrure.

» — Monsieur! je me plaindrai au commissaire!

» — Le commissaire ne pourra pas vous faire » dormir quand nous ferons du bruit... Faites du » feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la propriétaire!

» — Faites du feu dans le poêle.

» — Je me plaindrai à la mairie, à tout le quartier!

» — Ça nous est bien égal!... faites du feu dans » le poêle!

» — Vous êtes des révolutionnaires, messieurs!...

» — Faites du feu...

» — Des Jacobins... des clubistes!...

» — Ah! ah! ah!... Chauffez donc votre poêle... » papa Jacquillot.

» — Mais on aura l'œil sur vous, messieurs... et » à la première émeute...

» — Ah! ah! ah! Faites donc du feu dans votre » poêle... »

Le vieux voisin s'en va tout tremblant de co-

lère, et Bouchenot remonte près de ses deux amis en riant de la fureur du père Jacquillot.

« — Je ne crois pas que tu aies pris le bon moyen » pour que nous ayons chaud ici, » dit George en feuilletant son manuscrit.

« — Il fait des scènes à tout le monde, » dit Timothée; « il est cause que la fruitière d'en bas ne » veut plus nous faire crédit.

» — Ah! c'est que je ne souffre pas, moi, qu'on » me manque de respect. Corbleu! si quelqu'un a » le malheur de me regarder de travers... une, » deux!... c'est bientôt fait avec moi!...

» — Allons, Bouchenot, laisse-nous donc tran- » quille avec tes : une! deux!... ce n'est pas à nous » qu'il faut parler de ta bravoure!...

» — C'est bien, suffit, qu'on ne s'y frotte pas. » Enfin je répète qu'il faut tenir son rang, messieurs.

» — Il est étonnant!... son rang... et il nous » fait déjeûner avec une betterave sans pain, » dit Timothée.

« — Est-ce que c'est ma faute à moi, si nous » n'avons pas le sou ?

» — Oui, c'est ta faute. Dès que nous avons un » peu d'argent, tu le dépenses... Enfin, avant-hier, » nous possédions encore cent sous... tu sors et tu » reviens avec un flacon d'eau de miel!... comme si » un morceau de fromage ne nous aurait pas mieux » convenu.

» — Timothée, vous divaguez, cher ami; est- » ce qu'il ne faut pas songer un peu à sa toilette... » à sa parure?...

» — Elle est brillante notre parure... à présent » que nous n'avons plus qu'un habit pour nous » trois!... O Dieu!... si mon père savait ça!...

» — Cela ne fait rien, celui qui sort est encore » très-bien mis... on ne porte pas plus d'un habit à » la fois, et quand on rencontre un de nous dans la » rue, on ne sait pas que les deux autres gardent » la chambre faute d'habillement.

« Cueillez et le myrte et la rose... et la rose...

» — Ah! par grâce, George, achève donc de » cueillir ton myrte et ta rose ; voilà une heure que » tu es sur le même couplet... ça devient fastidieux... » Il paraît que tu n'es pas en verve ce matin.

» — Ah! je le tiens!... Je tiens mon trait! » s'écrie George d'un air joyeux, « écoutez : c'est un » troubadour qui s'adresse à de nouveaux époux.

»Cueillez et le myrte et la rose
»Sans craindre d'appauvrir le champ,
»Le bonheur est la seule chose
»Qui se double en se partageant.

» Hein? que dites-vous de cette chûte?... » N'est-ce pas que mon couplet vous semble bien ?

» — J'aimerais mieux un pâté! » dit Timothée en soupirant.

« — Oui, c'est gracieux, c'est frais, » dit Bouchenot.

« — C'est-à-dire que c'est ravissant... *le bonheur est la seule chose qui se double en se partageant!* Sen-

» tez-vous toute la profondeur de cette pensée?
» — Mais il me semble que j'ai déjà entendu cela
» dans cinq ou six vaudevilles, et autant d'opéras-
» comiques.
» — Allons, tu rêves!... l'idée est de moi!... elle est
» charmante.
» — Je le veux bien! Si tu pouvais seulement la
» vendre dix écus, ça nous permettrait de faire un
» bon repas...
» — Acheter pour quarante-cinq sous d'eau de
» miel, quand on est dans la position où nous nous
» trouvons! » reprend Timothée au bout d'un mo-
ment.
« — Timothée, tu m'affliges!... tu oublies trop vite
» les conseils de ton ami Bouchenot. Que t'ai-je dit
» cent fois? Dans la vie il faut toujours tâcher de
» plaire; c'est par les femmes que l'on arrive à
» tout... Que diable! mon cher, je ne pouvais pas
» me parfumer avec un morceau de fromage. J'ai
» acheté de l'eau de miel en attendant mieux; aus-
» sitôt que nous aurons des fonds, j'achèterai du
» patchouli... c'est cher! mais c'est bien plus fashio-
» nable maintenant.
» — Bon! du patchouli!... voilà où passe la pen-
» sion de papa... Je touche mon trimestre, et au
» bout de quinze jours nous n'avons plus le sou!...
» et nous sommes obligés de vendre nos meubles,
» nos effets... George fait des pièces qu'on ne joue
» pas..., toi, tu dois toujours faire des affaires et
» des conquêtes superbes, mais, en attendant tout
» cela, nous voilà dans une belle position!... plus

» de meubles ici... un coucher... ah! quel cou-
» cher!. .
» — Ton lit n'est pas assez haut peut-être?
» — Oh! je crois bien qu'il est haut... tous les
» soirs, quand tu rentres, tu rapportes un peu de paille
» que tu ramasses chez le grainetier en face, et tu
» fourres cela dans la paillasse... ça ne rend pas le
» lit meilleur... le matelas est mince et sec... ce
» n'est pas étonnant, tu en as fait deux avec un!
» — Il m'en fallait bien un pour mon lit de san-
» gle, à moi!... puisque j'avais vendu mon matelas
» pour vous nourrir!...
» — Dis donc pour t'amuser!... Aïe!... on est
» rompu sur cette couchette.
» — Mon cher Timothée, un lit douillet est nuisi-
» ble à la santé.
» — Et les draps sont donc nuisibles aussi?
» — Quand on couche sur le lit de camp, au corps-
» de-garde, est-ce qu'on a des draps, nigaud?
» — Nous n'avons plus que deux chaises, dont l'une
» est bancale.
» — Celle-là est très-commode pour se dandiner;
» ensuite les lits sont là pour servir de divan.
» — Plus de secrétaire, plus de commode!
» — Cette malle et ce coffre y suppléent; c'est plus
» que suffisant, puisque nous n'avons plus rien à
» mettre dedans.
» — Plus de table de nuit!
» — Les Lacédémoniens ne connaissaient pas cela.
» — Plus de lavabo!
» — Fi donc! c'est un meuble indécent.

» — Enfin bientôt plus de vêtemens pour nous » couvrir!

» — Une noble simplicité sied bien à la vertu.

» — La vertu, qui sort en garçon boulanger, ris- » que fort d'aller coucher à la préfecture! L'autre » fois c'est ma redingote que tu as été mettre en » gage pour que nous dînions.

» — Une redingote est une amie donnée par la » nature.

» — Ensuite c'est l'habit de George qui y a » passé!

» — Tu avais si faim, ce jour-là! tu aurais bien » mangé toute une garde-robe.

» — Enfin nous n'avons plus que ton habit, que » nous mettons à tour de rôle... encore me va-t-il » fort mal, moi qui ai deux pouces et demi de plus » que toi.

» — Je t'assure que tu es très-bien dedans; on » les porte courts maintenant.

» — C'est égal, je répète que notre situation est » pitoyable!... Faites donc votre droit sans habit!... » allez donc aux écoles!... Ah! si papa me voyait » ainsi!...

» — Timothée, vos jérémiades me fatiguent à la » fin, » dit Bouchenot en prenant un air pénétré; « si la situation précaire de vos deux amis endurcit » votre cœur, quittez-nous... vous en êtes le maître; » emportez votre part de ce qui est ici; nous vous » laisserons même choisir... mais ne nous affligez » plus par vos lamentations continuelles.

» — C'est ça... on me renverra! on me mettra

» dehors... et il ne me reste plus un sou du trimestre » de ma pension que j'ai touché il y a quinze jours...

» — Alors tais-toi donc, maudit bougonneur!... » Eh! d'ailleurs, est-ce que nous pourrions nous sé- » parer... vivre l'un sans les autres!... jamais! nous » sommes *Oreste et Pylade*, *Castor et Pollux*, les *fils* » *Aymon!*... restons toujours unis... Que nous man- » que-t-il après tout pour être heureux?... rappelle- » toi donc la chanson de Béranger :

» Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

» — Ah! je gage que Béranger n'était pas dans un » grenier quand il a fait cette chanson-là! Du reste, » ce n'est pas encore tant du logement que je me » plains!... si nous avions de quoi nous restaurer, » je ne dirais rien... mais souper avec une betterave!... » déjeûner avec une betterave, c'est par trop frugal.

» — Je t'assure, Timothée, que ce n'est pas mau- » vais pour la poitrine; les vaches ne mangent pas » autre chose quand on veut qu'elles aient d'excel- » lent lait.

» — Je ne suis point une vache... je veux avoir à » déjeûner... Puisque tu es si ingénieux, Bouchenot, » trouve-nous à déjeûner... car pour George, quand » il est occupé à faire une pièce, il paraît qu'il n'a plus » faim...

» — Pourquoi n'en fais-tu pas une aussi, Timo » thée?... Appollon n'est point ingrat, il nourrit ses » enfans!..... Mais tu veux déjeûner..... et dans le

» fait, moi aussi je ne serais pas fâché de prendre » quelque chose... Voyons... je vais regarder dans » le buffet. »

Le buffet était le vieux coffre; Bouchenot va s'agenouiller devant, et au bout d'un moment il s'écrie :

« Qu'est-ce que tu as donc à crier famine, » dit Timothée? « nous avons encore des vivres ici...

» — Bah! vraiment?

» — Je trouve au fond de ce coffre une douzaine » de pommes de terre...

» — Cuites?

» — Ah! non... elles sont crues... je crois même » qu'il y a long-temps qu'elles sont là, car elles se » permettent de germer. C'est égal, c'est une res- » source dans l'adversité; si le poêle du voisin était » allumé, nous pourrions faire cuire nos pommes de » terre en les tenant contre le tuyau... Scélérat de » Jacquillot! il nous coupe aussi les vivres!...

» — Des pommes de terre crues! » murmure Timothée; « nous finirons par devenir sauvages ici... » et pour traversin des rouleaux de papier... comme » c'est doux sous l'oreille! Ah! si Henri Jumières » était à Paris... il nous donnerait à déjeûner, lui!... » c'est un si bon garçon!... si obligeant!...

» — Oui, certes!... il est obligeant... il nous l'a » prouvé... il nous a déjà prêté deux fois de l'ar- » gent.

» — Que nous ne lui avons jamais rendu même.

» — Ah! parbleu! si nous lui rendions, où serait « le mérite de nous prêter? Mais il n'est pas à Paris

» dans ce moment... c'est très-fâcheux... Quelle » idée de voyager dans ce temps-ci... quand on est » si bien chez soi!...

» — Tu ne sais donc pas que Henri s'est mis dans » les affaires... il voyage en ce moment pour une » maison de commerce...

» — Il a donc renoncé à la carrière des lettres... » aux beaux-arts? » dit George.

« — Oui, entièrement.

» — Oh! c'est singulier... et quel motif?...

» — L'amour, à ce qu'il paraît... Henri est » amoureux, très-amoureux d'une jeune personne » dont les parens sont riches; ce sont d'anciens com- » merçans... ils ne prendraient jamais pour gendre » un poète pauvre...

» — Et peut-être un pauvre poète!...

» — Ah! George, c'est bien méchant ce que tu » dis là!...

» — C'est que je crois que Henri n'aurait point » renoncé aux muses, s'il s'était senti comme moi » une véritable vocation!...

» — Il n'est pas question de muses! je veux dé- » jeûner! » s'écrie Timothée en faisant un grand bond sur son lit.

« — Chut!... silence, messieurs!... voilà notre » affaire! » dit Bouchenot en approchant son oreille de la fenêtre.

« — Quoi donc? un boulanger... un pâtissier?

» — Eh non!... un marchand d'habits qui passe » dans la rue... Lui seul peut ce matin nous fournir » de quoi déjeûner.

» — Mais que diable veux-tu vendre?... nous n'a-» vons plus rien ici.

» — Laissez donc! on a toujours des choses inu-» tiles... fiez-vous à moi. »

Et Bouchenot ouvrant la fenêtre, appelle le marchand d'habits, puis se hâtant de couvrir les deux traversins de papiers avec les couvertures, engage Timothée à se tenir tranquille dans le lit, afin qu'on n'entende pas craquer la paillasse.

Le marchand monte l'escalier. Bouchenot ouvre la porte, puis revient dans la chambre où il se met à chanter :

« Quand on sait aimer et plaire,
» A-t-on besoin d'autres biens?
» Tra la la... tra la la... la la...

» — C'est ici qu'on m'a appelé? » dit le marchand en avançant sa tête dans la chambre.

« — Oui, brave industriel... Entrez... Ah! aupa-» ravant, essuyez vos pieds à la porte, s'il vous plaît... » car la rue est crottée, et puis on salit l'appartement.

» — Mais g'nia pas de paillasson à vot' porte, » dit le marchand. « Où voulez-vous donc qu'on se » frotte les pieds?

» — Il n'y a point de paillasson!... » s'écrie Bouchenot, en courant regarder à la porte et se donnant un air étonné. « C'est parbleu vrai... il n'y est plus... » On nous l'a volé!... on vole tout dans cette mai-» son!... c'est abominable!... et vous voulez acheter

» des meubles neufs, messieurs?... eh bien, moi, je » ne le veux pas... on nous les volerait aussi. Nous » n'achèterons rien du tout tant que nous logerons » ici!... »

Cependant le marchand est entré; il regarde autour de lui sans lâcher le paquet de vieux habits qu'il porte sur son bras.

« — Où sont les objets dont vous voulez vous dé- » faire? » dit-il à Bouchenot.

« — Attendez, mon brave... je vais vous faire » voir cela... »

Et Bouchenot court se mettre à genoux devant la malle, en ayant soin de se placer de manière à ce que le marchand ne puisse pas voir dedans. Après avoir eu l'air de fouiller long-temps et avoir constamment remué et retourné la même chose, il en tire cinq caleçons de bain et les présente d'un air satisfait au fripier.

« — Tenez, mon brave, regardez-moi cela!... »

Le marchand d'habits prend les caleçons, les regarde à peine et les laisse retomber à terre en disant: « Je pense que ce n'est pas que pour ça que vous » m'avez fait grimper ici?

» — Que pour cela!... que pour cela!... D'abord, » mon brave, je suis étonné de vous voir cet air de » mépris pour les caleçons... c'est un vêtement d'une » utilité reconnue... Allez donc un peu à l'École de » natation, et vous verrez quelle consommation on » en fait!...

» — Mais, monsieur, on n'ira peut-être pas nager

» avant quatre mois d'ici!... jusque-là, qu'est-ce que
» vous voulez que je fasse de vos caleçons?...

» — Qu'importe! c'est en toile, ça ne craint pas
» les vers!...

» — Ah! si vous n'avez que ça à me montrer...

» — Attendez, attendez... oh! nous ne sommes
» pas au bout. »

Bouchenot court dans la chambre, regarde dans tous les coins, et en passant près du grand lit, dit à Timothée :

« Ah! paresseux! tu te dorlotes ce matin!.....
» tu te trouves bien sur ton lit de plumes!... Oh!
» Sybarite, va!... »

Timothée ne répond pas; il a tourné sa tête du côté de la ruelle et a soin de ne point remuer pour ne pas faire craquer son traversin. Après avoir fait cinq ou six fois le tour de la chambre, où il n'a trouvé que de vieilles savattes, Bouchenot va les présenter au marchand, qui, à la première inspection, s'écrie :

« Ça ne vaut pas deux sous!...

» — Peste! vous êtes un peu dur, mon brave...
» Ah! si vous voulez acheter un *bahut*... vous savez
» qu'ils sont redevenus à la mode maintenant?

» — Qu'est-ce que c'est qu'un *bahut*... une vieille
» culotte?

» — Non, c'est un coffre antique... Tenez...
» voyez là bas... en voilà un superbe et que nous
» vous cèderions à bon compte, parce qu'il tient
» trop de place ici... et que c'est gênant.

» — Messieurs, je n'achète pas de coffres, moi!...

» ça n'est bon qu'à brûler ça... si vous n'avez pas » autre chose...

» — Attendez..... diable ! comme vous êtes » pressé !... »

Bouchenot se remet à courir dans la chambre ; tout-à-coup, après avoir jeté un coup d'œil sur la grande couchette, il s'en rapproche tout doucement et prend une paire de bottes sous le lit. Elles étaient encore presque neuves et appartenaient à Timothée. Bouchenot se dit : « Ma foi, j'en suis fâché ! » mais comme il n'y a que lui qui puisse les mettre... » tant pis ! nous déjeûnerons avec.... d'ailleurs, » quand il voudra sortir, je lui prêterai les mien- » nes. »

Et Bouchenot, retournant au marchand d'habits, lui présente la paire de bottes sans prononcer un mot.

« — Ah ! au moins, voilà quelque chose de pré- » sentable, » dit le marchand ; « ça peut encore » servir...

» — Je le crois bien : on ne les a pas mises douze » fois, » répond Bouchenot à demi-voix.

« — C'est dommage que le pied soit un peu petit.

» — Vous plaisantez... un pied superbe... Mais » ne parlez pas si haut... elles sont à mon ami qui » dort... Il ne voudrait pas les vendre ; mais comme » le médecin lui a ordonné de ne porter que des » souliers, je prends cela sur moi ; c'est pour son » bien.

» — Voyons... que demandez-vous de cela ?

» — Tous les articles ensemble ?...

» — Tous les articles ! il me semble que ça ne fait » que deux... cinq caleçons et des bottes...

» — Chut ! pas si haut... et les souliers dont vous » ne parlez pas.

» — Ces mauvaises savattes ! ce n'est bon à rien...

» — Ah ! tenez, voilà encore un gilet que je puis » ajouter, » dit Bouchenot en courant à la malle... « c'est en vrai cachemire... il n'a plus de boutons, » mais on en met de fantaisie.

» — Oh ! c'est une loque que votre gilet.... » voyons, combien voulez-vous ?

» — Mais... mon brave, en vous demandant » quinze francs, je crois être très-modeste.

» — Quinze francs ! » s'écrie le marchand en rejetant à terre les caleçons qu'il avait repris, « vous » plaisantez sans doute !... en vous donnant cent » sous je crois que c'est bien payé.

» — Cent sous ! ah !... quelle mesquinerie !... » Tenez, mon brave... car je suis sûr que vous êtes » un brave... vous avez servi, n'est-ce pas ?

» — Oui, monsieur.

» — Oh ! je l'aurais gagé... ça se voit tout de suite » dans la démarche...

» — J'ai servi dans un hôtel.... j'ai été six ans » cocher.

» — Ah !... ce n'est pas comme cela que je l'en- » tendais ; mais, n'importe, je ne veux pas vous tenir » là une heure, donnez-moi dix francs, et que cela » finisse...

» — Ça ne les vaut pas... vos caleçons ont l'air » bien usés...

» — Pas du tout! c'est la finesse de la toile... » examinez-les bien.

» — Voulez-vous me permettre de m'asseoir...

» — Oui, vraiment, mettez-vous à votre aise. »

Le marchand d'habits, après avoir repris les caleçons, s'approche de la seule chaise qu'il aperçoit, et se laisse aller dessus; mais c'était celle qui n'avait plus que trois pieds, et lorsqu'on n'avait pas l'habitude de s'en servir, on devait nécessairement se laisser choir; c'est ce qui arrive au brocanteur, qui s'étale dans la chambre avec tous ses vieux habits.

« Ah! mon Dieu!... ah! juste ciel! » s'écrie Bouchenot en courant aider le marchand à se relever, « c'est justement la chaise du tapissier, qu'il nous a » donnée en attendant la douzaine qu'il nous fait!... » il paraîtrait qu'il y a un pied de faible...

» — C'est-à-dire qu'il y a un pied de moins... » mais ce n'est rien, je ne me suis pas fait de mal...

» — Voulez-vous prendre quelque chose pour » vous remettre?

» — Merci, monsieur.

» — Sans façon, un verre de vin ou d'eau-de- » vie...

» — Est-ce que nous en avons ici? » s'écrie Timothée en relevant un peu la tête sur son traversin; mais Bouchenot lui lance des regards furibonds, et dit tout bas au marchand : « Ne faites pas attention... » mon ami est somnambule... Voyons, terminons... » dix francs, c'est convenu...

» — Six francs... vous dis-je...

» — Allons, vous mettrez bien vingt sous de plus : » ce sera pour notre femme de ménage...

» — Ça ne les vaut vraiment pas...

» — Si... si... c'est fini... prenez... et dépêchons-» nous... nous avons affaire tous les trois ce matin » aux élections. »

Le marchand d'habits prend les caleçons, les bottes, il prend même le gilet et les vieux souliers qu'il avait dit être bons à jeter; puis sortant de sa poche une grosse bourse en cuir, il en tire bien lentement sept francs qu'il donne à Bouchenot. Celui-ci a senti sa poitrine se dilater en recevant l'argent; dès qu'il le tient, il se hâte de refermer la porte sur le marchand.

» — Ah! victoire!... plus de soucis!... plus d'a-» larmes!... nous sommes en fonds!... » crie Bouchenot en faisant des gambades et des pirouettes dans la chambre.

George, qui avait continué de travailler à sa pièce, sans lever les yeux une seule fois pendant que le marché se faisait, dépose alors sa plume en disant :

« Quoi, vraiment? Bouchenot, tu as vendu » quelque chose?

» — Combien as-tu ? » dit Timothée en s'asseyant sur son séant.

« — Une somme assez gentille pour notre situa-» tion; sept francs, messieurs, les voici!...

» — Sept francs! » répètent les deux jeunes étudians d'un air satisfait.

« — Que lui as-tu donc vendu pour avoir cela? » demande George.

« — Eh! mon Dieu! nos caleçons de bains.... » quelques mauvaises pantoufles, et un gilet à moi... » mon vieux cachemire... dont bien des femmes, je » gage, voudraient posséder un morceau.

» — Ma foi, c'est très-bien vendu, » dit Timothée; « puisque nous allons déjeûner, je vais me » lever.

» — Reste donc encore au lit! » s'écrie Bouchenot, qui craint que son camarade s'aperçoive qu'il n'a plus de bottes. « Il fait froid... tu y déjeûneras; je » vais vous envoyer ce qu'il vous faut... ne bouge » pas, Timothée. »

Tout en disant ces mots, Bouchenot s'est hâté d'ôter son pantalon de nankin; il en prend un en drap noir qui est suspendu sur une corde, et fait lestement sa toilette.

« — Tu me prends mon pantalon noir, » dit Timothée.

« — Oui, mais je te laisse le mien... d'ailleurs c'est » mon tour de sortir... vite le col noir... Oh! esti- » mable crinoline... tu es la Providence des jeunes » gens... le gilet, boutonné jusqu'en haut... c'est » cela... il ne faut pas qu'on voie de linge... c'est » encore une excellente mode, et que nous soutien- » drons long-temps... Voyons mes cheveux... jamais » de pommade ici, c'est indigne... il faudra que j'en » achète un pot...

» — Ne t'avise pas de cela » dit Timothée; « ou » je te le fais manger.

» — C'est égal, je vais me mettre de l'eau de » miel... Ah! maintenant l'habit...

» — Comment? l'habit!... qu'est-ce que tu veux » faire de l'habit ? » s'écrie George en quittant son ouvrage.

« — Parbleu! je veux le mettre, puisque je » sors...

» — Ah! Bouchenot, ça ne se peut pas, mon » ami, il faut que j'aille au théâtre parler au direc- » teur... lui dire que j'ai fait à ma pièce les correc- » tions qu'il m'a demandées... c'est très-important » cela!...

» — J'en suis bien fâché, mon cher George, mais » moi il faut que je sorte, j'ai pour aujourd'hui » trois rendez-vous d'affaires, et cinq d'amour; il » m'est impossible de les manquer. Tu iras demain » chez ton directeur de spectacle.

» — Non, non, demain c'est à mon tour de » prendre l'habit, » crie Timothée. « George est » sorti hier, moi je veux aller demain à l'E- » cole.

» — Mon petit Bouchenot, laisse-moi sortir au- » jourd'hui, » dit le jeune auteur en courant après son ami, qui vient d'aller prendre au fond de la malle un habit noir qui est encore assez propre. « Tu iras » demain à tes rendez-vous... tes conquêtes peuvent » attendre... tu n'as point d'affaires, c'est une plai- » santerie. Mais ma pièce, songe donc que c'est très- » pressé..... c'est notre avenir, notre ancre de sa- » lut... Elle réussira, et nous nagerons dans les » plaisirs!

» — Tout cela est possible, mais je ne veux pas » avoir fait une toilette pour rien... On m'attend...

» D'ailleurs, j'ai besoin de prendre l'air... je jaunis » ici... je m'étiole, moi !... je ne veux pas perdre ma »fr aîcheur... Laisse-moi passer l'habit...

» — Non... je veux le mettre, moi... je veux » sortir...

» — C'est moi qui le mettrai...

» — Bouchenot, lâche cet habit.

» — Lâche-le toi-même...

» — Allons ! voilà qu'ils vont le déchirer main- » tenant ! et puis nous n'en aurons plus du » tout ! » crie Timothée en sautant à bas de son lit ; et il s'empresse d'aller s'interposer entre ses deux compagnons qui tiraient l'habit chacun de leur côté.

George cède enfin, en disant : « Bouchenot, c'est » bien mal ce que tu fais là... mais je vais retra- » vailler une scène alors.

» — Travaille ta scène... *Cent fois sur le métier* » *remettez votre ouvrage*, tu sais que c'est le précepte » du maître... Timothée, va donc te recoucher, » mon petit, tu t'enrhumeras... moi, je vole » papillonner...

» — Ah ! un instant, Bouchenot, pas de bê- » tises !... Avant de t'en aller, et l'argent...

» — Oh ! c'est juste... je n'y pensais plus ; le » voilà... Tenez, messieurs, je vous laisse deux » francs, et je garde les cent sous, parce que je n'ai » pas d'autre monnaie.

» — Pourquoi ne nous laisses-tu pas plutôt les » cent sous ?... je n'aime pas cet arrangement- » là...

» — Soyez donc tranquilles, mes enfans, je » vous rapporterai la pièce intacte; je vous en ré- » ponds sur ma tête : avec de la monnaie, je se- » rais capable de dépenser quelque chose ; mais » quand on a une grosse pièce on ne veut pas chan- » ger, et on ne cède à aucune tentation... Si j'avais » un napoléon dans ma poche, je mourrais dessus » plutôt que d'y toucher!...

» — C'est très-bien... mais sois sage; ne te » laisse pas séduire par des pommades.... songe qu'il » faut que nous vivions... que nous comptons sur » toi.

» — Soyez tranquilles, mes enfans... j'ai dans » l'idée qu'on m'invitera à dîner quelque part au- » jourd'hui. Quant au déjeûner, j'ai une connais- » sance que j'irai voir... si je ne la trouve pas, j'a- » chèterai chez le boulanger un joli petit pain au » beurre et j'irai le manger au Palais-Royal... dans » le jardin... il y a long-temps que j'ai envie de dé- » jeûner au Palais-Royal... Vous autres, qu'est-ce » que je vais commander pour votre repas? une » poularde aux truffes?

» — Allons, pas de mauvaise plaisanterie, en- » voie-nous du pain, du vin et des côtelettes de » porc frais aux cornichons...

» — Peste ! mes gaillards, comme vous vous » traitez ce matin!...

» — Il ne tient qu'à toi d'en prendre ta » part...

» — Non, j'aime mieux aller chez ma connais- » sance, et sortir tout de suite. Adieu, mes en-

» fans... amusez - vous bien... Voyons, que je » me regarde encore dans la glace... je suis très- » soigné... le costume est fort propre... Je crois » que je ferai des passions aujourd'hui. Ah! la paire » de gants est-elle dans la poche?... oui, la voici, » le gant gauche est encore fort gentil... quant à » celui de la main droite, on ne le met jamais, » c'est meilleur genre. Au revoir.

» — Adieu. »

Bouchenot ouvre la porte, il va sortir, mais il revient sur ses pas en s'écriant : « A propos, j'ai » rencontré, il y a quelques jours, le gros Eugène... » il m'a offert de me donner un chien de chasse » superbe... énorme... Faut-il le prendre, mes- » sieurs?...

» — Ne t'en avise pas! » crie Timothée, « il fau- » drait encore le nourrir... Belle idée d'avoir un » chien de chasse!... nous n'aurions pas même des » os à lui donner.

» — Allons, comme vous voudrez... cependant » c'est dommage... un chien, c'est une société... je » lui aurais appris à rapporter... Mais je me sauve, » je veux bien employer mon temps... on m'a fait » de superbes promesses... je ne serais pas étonné » de vous rapporter un sac d'écus.... Malgré cela, » croyez-moi, écrivez encore à vos parens... à ces » barbares que rien n'émeut..... peut-être seront- » ils sensibles aux ports de lettre. A ce soir, mes » amis.... comptez sur moi.... je vous rapporterai » pour souper un pâté de chez Lesage... Un pâté, » c'est nourrissant, et ça fait du profit... Ce soir

» vous verrez revenir l'amitié et votre habit.....

» — Ne l'abîme pas surtout!

» — Soyez sans crainte. » Et cette fois Bouchenot tire la porte après lui, et descend l'escalier d'un air aussi joyeux que s'il avait fait fortune.

CHAPITRE II.

L'EMPLOI D'UNE PIÈCE DE CENT SOUS.

Bouchenot s'est hâté de sortir du quartier de la Cité; il marche la tête haute, le nez au vent, le jarret tendu. Ses pieds effleurent à peine le pavé ; ses regards expriment une satisfaction dans laquelle il y a presque de l'impudence ; il lui faut le milieu des trottoirs ; il lui semble que chacun doit se déranger pour lui faire place; et tout cela parce qu'il a un habit propre, et qu'il possède dans la poche de son pantalon une pièce de cent sous, sur laquelle il porte à chaque instant la main.

Beaucoup de jeunes gens, dont la toilette est plus élégante et qui ont constamment de l'argent plein leurs poches, sont en ce moment moins heureux que Bouchenot. L'adversité a donc aussi son bon côté, et la privation d'une chose en centuple la valeur à nos yeux. La pièce de cinq francs que l'étudiant fai-

sait sauter dans son gousset, était pour lui un billet de cinq cents francs.

Bouchenot se dirige vers le quartier du Palais-Royal en se disant :

« Le plus souvent que je déjeûnerai avec une flûte » au beurre !... ce serait curieux !... Un joli garçon » comme moi ferait un aussi maigre repas !... Non... » non... grâce au ciel, nous avons encore des con- » naissances... et puis, à la rigueur, j'ai cent sous » dans ma poche... la pièce ronde... Il est vrai que » j'ai promis de ne point la changer... à moins que » ce ne soit pour leur porter un pâté. Oh ! je ne la » changerai pas... j'irai chez la bonne Dubillon!... » O respectable Dubillon... conquête de ma jeunesse, » quoique je vous aie joué bien des tours et cruelle- » ment négligée, même au temps où j'avais l'air de » vous adorer, vous ne m'avez jamais refusé la cô- » telette de l'amitié et le chocolat de l'amour... J'i- » rai déjeûner chez elle... Il y a au moins quatre mois » qu'elle ne m'a vu... Ma visite lui fera plaisir... Je » lui dirai qu'elle est toujours jolie. A quarante-cinq » ans on aime à s'entendre dire cela... et tout en ayant » l'air de ne pas le croire, on en est facilement per- » suadé. Je l'embrasserai... je la serrerai dans mes » bras... je la presserai avec violence contre ma poi- » trine... Ses yeux se rempliront de larmes... et elle » me donnera de son vieux bordeaux. Voilà qui est » arrangé; mais il est encore de bonne heure, ma- » dame Dubillon se lève et s'habille tard. Si je me » présentais chez elle avant qu'elle eût mis sa fausse » natte, son rouge au vinaigre et sa tournure, elle se-

» rait de fort mauvaise humeur; j'ai le temps de flâ-
» ner. Ah! voilà un magasin de comestibles... j'aime
» beaucoup ces boutiques-là... »

Bouchenot s'arrête; il admire les volailles, les poissons; mais comme il est alors sur un trottoir un peu étroit et qu'il barre le passage, un garçon épicier, porteur d'une grande manne chargée de marchandises, accroche en passant le chapeau de Bouchenot, et le fait rouler du trottoir sur le pavé.

« — Vous ne voyez donc pas clair, imbécile, » crie le jeune homme en courant après son chapeau.

« — Pourquoi barrez-vous tout le trottoir?... Il
» est là en admiration devant les volailles!... et il lui
» faut toute la place!

» — Hum!... rustre!... j'ai bien envie d'aller ap-
» pliquer ma botte dans ton pantalon; si je ne le fais
» pas, c'est par égard pour ma tenue décente, par
» égard surtout pour l'habit que je porte, et dont je
» réponds devant mes deux amis!... » murmure Bouchenot en essuyant son chapeau avec un foulard qu'il a soin de ne pas déployer entièrement, puis il continue son chemin en se disant:

« Manant!... Mais qu'est-ce que vous voulez de-
» mander à ces gens-là!... Oui, certainement, je gar-
» derai le trottoir... je ne le céderai à personne...
» D'abord il y a de la boue dans les rues... il dégèle
» un peu... les ruisseaux sont gros... je n'ai pas envie
» de me crotter. »

En ce moment une dame venait devant Bouchenot; deux personnes causent et s'arrêtent; il n'y a plus de passage que pour une. Bouchenot tient ferme.

La dame, qui n'est ni jeune ni jolie, est obligée de descendre du trottoir pour passer, ce qu'elle fait en murmurant :

« Il y a des hommes bien mal élevés!... je le » reconnaîtrai ce monsieur-là !...

» — Ah bien! c'est charmant!... elle me recon- » naîtra!... » se dit Bouchenot en continuant son chemin ; « parbleu, je le crois bien... j'ai de ces » physiques qu'on ne voit pas tous les jours... Mal » élevé!... je ne veux pas me faire éclabousser, moi... » Pourtant si la dame avait été jeune et jolie, j'a- » voue que je lui aurais cédé le passage... Hum ! po- » lissons que nous sommes!... il y a toujours une » arrière-pensée dans nos actions!... Cette dame qui » s'en va de si mauvaise humeur ne se doute pas que » mon déjeûner dépend de ma toilette : si je me pré- » sentais crotté chez madame Dubillon, on ne me » traiterait pas aussi bien ; ma femme sensible a la » faiblesse de tenir à une tenue soignée... c'est ce qui » m'a souvent empêché de me présenter chez elle. » Aujourd'hui je suis très-bien... Le pantalon de » Timothée me gêne un peu sous les jambes... il me » serre beaucoup la taille ; mais cela me rend plus » svelte, plus mince... il m'est un peu long, mais » c'est la mode de marcher dessus... Quant au gilet, » il est irréprochable ; c'est la seule pièce de mon » costume qui ait été faite pour moi ; tra la la... » tradéri... tra... »

Bouchenot qui suivait le trottoir en fredonnant un air d'opéra, cesse tout-à-coup de chanter et s'arrête en se disant :

« Ah! fichtre! que vois-je?... un créancier... un » acharné... oh! par exemple, je lui cède le trot- » toir à celui-là... je n'ai pas envie de me rencontrer » nez à nez avec lui. »

En effet, Bouchenot a fait volte-face, puis, bousculant quelques personnes qui étaient devant lui, il se hâte de descendre du trottoir et veut s'élancer légèrement sur la pointe de ses pieds pour gagner l'autre côté de la rue; mais une citadine venait à gauche, un cabriolet bourgeois venait à droite; étourdi par le bruit, croyant avoir son créancier sur le dos, et craignant de se faire écraser, le pauvre garçon se précipite vivement à travers les deux voitures; n'ayant pas eu le loisir de choisir ses pavés, il a justement mis le pied dans un trou, et il s'envoie de la crotte jusque sur son gilet.

« Ah! sacrebleu! cela est fait pour moi, » se dit Bouchenot en promenant sur lui des regards désespérés; « j'en ai depuis le haut jusqu'en bas! et une » botte entièrement couverte de boue... Allons, il n'y » a plus à balancer... il faut changer la pièce!... » Heureusement je ne suis pas loin d'une boutique » de décrotteur!... »

Et au bout d'un moment Bouchenot était déjà assis devant un artiste en cirage; il tendait son pied à la brosse réparatrice, et goûtait un certain plaisir à s'entendre appeler mon maître et mon bourgeois : quand on n'a jamais eu de domestique, ces mots flattent agréablement l'oreille.

Le *bourgeois* se fait bien cirer et bien brosser du haut en bas, puis il jette négligemment sa pièce de

cent sous sur le comptoir, et donne largement pour boire à son domestique d'un moment. Les gens les moins riches sont souvent les plus généreux. Quelquefois c'est pour cacher leur pauvreté.

Bouchenot se pavane de nouveau sur les trottoirs en se disant : « Maintenant je ferai attention » où je poserai mes pieds. D'ailleurs, on n'est pas » toujours obligé de courir... On ne rencontre pas » à chaque instant un créancier... Je sais bien que » j'en ai beaucoup... mais ils ne se seront pas donné » le mot pour sortir ce matin... Je commence à » avoir très-faim... Me voici sur la place de la » Bourse... Voyons l'heure... Bientôt onze heures... Je puis me diriger vers la rue des Martyrs, » où demeure la respectable Dubillon... Eh! eh!... » j'ai de l'argent plein mes poches... Pour cinq » francs on a beaucoup de monnaie... Avec cela » qu'on m'a rendu trente sous en cuivre... c'est » égal, ça sonne... c'est gentil... Ah! Dieu! qu'est-» ce que je sens par ici... cela embaume... on se » croirait dans un sérail... Ah! c'est un marchand » de pastilles parfumées... Si je portais une odeur » comme cela chez madame Dubillon... elle qui a » un faible pour les parfums... Je suis sûr qu'elle » me donnerait une dinde aux truffes pour déjeû-» ner... »

Bouchenot s'est rapproché d'un homme vêtu en redingote bleue et coiffé d'un turban, qui a devant lui une petite table sur laquelle sont étalées de petites crottes noires de diverses formes, qu'il assure venir directement de l'Arabie. M. Fidèle Bouchenot

était essentiellement flâneur ; il connaissait trop bien son Paris pour ajouter foi à l'origine des parfums ; mais cette odeur ambrée lui montait à la tête ; il se voyait assis sur un divan, déjeûnant à la turque, entouré d'esclaves et savourant les sorbets et le moka. Tout en regardant les sachets et les pastilles, il faisait sauter dans sa poche les gros sous qu'on lui avait rendu. Le résultat de cette contemplation fut l'achat d'une petite boîte de parfums que le monsieur coiffé en Turc et baragouinant très-bien l'italien, lui assura valoir vingt-cinq francs à Constantinople, mais qu'il lui céda pour vingt-cinq sous, parce qu'il faisait la contrebande.

« Ma foi! » se dit Bouchenot en s'éloignant avec sa boîte de parfums dans son gilet, « pour une fois on » peut bien se donner une petite jouissance à la turque!... D'abord, moi, j'adore les odeurs!..... je » trouve que rien ne vous donne un air comme il » faut, comme les odeurs... Ayez un vieil habit... » portez un vieux chapeau sur votre tête, mais ayez » du musc; et quand on passera près de vous, on se » dira : C'est un marquis ou un sultan, qui se promène en bourgeois... Vingt-cinq sous de parfums, » sept sous de décrottage et brossage... ça fait trente-» deux... je possède encore trois francs huit sous ; » oh! par exemple, je n'y toucherai pas!... c'est sacré..... D'ailleurs, je vais déjeûner et dîner gratis. »

Bouchenot avait gagné les boulevards, reniflant avec délice l'odeur qui sortait de son gilet, et à laquelle la chaleur de sa personne donnait à chaque

instant plus d'intensité. Un petit bonhomme de quatorze à quinze ans, dont la figure a le cachet israélite, accoste notre flâneur en lui présentant des cannes.

« Monsieur, achetez-moi une jolie canne... Voyez, » monsieur, pas cher..... Jolie canne à la mode..... » Choisissez là-dedans. »

Bouchenot s'arrête, jette un coup-d'œil sur les cannes tout en répondant :

« Oh ! non, je n'en veux pas... quoique j'aime as- » sez les cannes... c'est un maintien très-amusant... » mais je n'en veux pas...

Et Bouchenot continue son chemin ; le petit marchand le suit en lui mettant ses cannes sous le nez, en lui criant :

« Voyez, monsieur, jolie canne, tout ce qu'il y a de » plus nouveau... Je vous arrangerai, monsieur...

» — Non, puisque je te dis que je n'en veux pas... » et si j'en achetais une, je ne voudrais pas de celles- » ci, elles sont trop communes...

» — J'en ai d'autres, monsieur, j'en ai de plus » belles... tenez... »

Le petit marchand lui en met un autre paquet sous le nez ; Bouchenot s'arrête encore.

Le petit bonhomme reprend avec une étonnante volubilité :

« C'est cela qui est joli, monsieur, de véritables » joncs... cannes bien distinguées. Voyez comme ça » ploie, je vous défie de casser ça !...

» — Oh ! véritables joncs ! je n'en suis pas per-

» suadé... mais décidément je n'en veux pas... laisse-
» moi tranquille...

» — Vous n'êtes pas persuadé que ce soit un jonc !...
» je vous le garantis, moi, monsieur.

Et le petit marchand met une canne dans la main de Bouchenot, en s'écriant :

« Faites-la voir !... faites-la plier..... n'ayez au-
» cune crainte !... ah ! comme elle est bien à votre
» taille. »

Bouchenot s'appuie sur la canne, la fait plier, et le soi-disant jonc se casse en deux.

« — Là ! j'en étais sûr ! » dit Bouchenot, « c'était un
» jonc du bois de Boulogne.

»—Ah ! dam ! je ne vous avais pas dit d'appuyer tout
» votre corps dessus... on sait bien que ce n'est pas
» du fer... Donnez-moi trois francs, monsieur ?

» — Que je te donne trois francs ! ... pourquoi
» cela ?...

» — Vous avez cassé ma canne, il faut bien que
» vous me la payiez.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en s'adressant à quelques personnes qui se sont déjà arrêtées pour voir la suite de cet événement. « Messieurs, ce petit
» drôle m'a mis sa canne dans la main malgré moi...
» Je ne cessais de lui dire que je n'en voulais
» pas.

Le petit Israélite, qui voit le monde s'amasser, se met à crier de toutes ses forces :

« Vous m'avez dit : Je veux une belle canne, qui
» ne soit pas commune... Je vous ai présenté celle-ci...
» c'est une canne de cent sous... vous l'avez prise, et

» vous avez commencé à vous appuyer dessus, comme » si vous aviez voulu faire un trou dans le boule- » vard...

» — On n'a pas d'idée de l'effronterie de ce petit » coquin !... je lui disais toujours : « Je ne veux pas » de canne... » il me la fourrait dans les mains. Il me » criait aux oreilles : « C'est un jonc! « Appuyez, mon- » sieur ! faites-la plier... je vous défie de la casser!... » » Moi, j'ai voulu la faire plier un peu, par complai- » sance, elle s'est cassée tout de suite... preuve que » ce n'était point un jonc.

» — Il m'a cassé ma canne, et il ne veut pas me » la payer ! » reprend le petit marchand en essayant de pleurer. « Ce serait commode... une canne de six » francs !... moi, qui n'ai pas six sous de bénéfice » par jour, pour gagner ma pauvre vie... et pour » soutenir mon pauvre père qui est infirme, et mes » trois frères, dont l'aîné n'a que dix-huit mois... » hi !... hi !... hi !...

» — Voyez-vous comme il ment... D'abord c'était » une canne de trois francs... ensuite de cinq, à » présent de six... pour peu qu'on l'écoute, tout-à- » l'heure ce sera un jonc de douze francs... !

» — Certainement que c'était un jonc de douze » francs... mais puisque je ne vous en demande que » trois... vous voyez bien que je suis raisonnable... » hi ! hi ! hi !...

» — Allons, allons, payez la canne à cet enfant ! » s'écrient plusieurs personnes en se mettant devant Bouchenot, qui cherchait à s'en aller. « Vous la lui » avez cassée, c'est bien juste de la payer...

» — Qui casse les verres les paie ! » dit un garçon limonadier.

« — Ces beaux mirliflors ! » dit une vieille femme, « ça se frotte avec des odeurs... c'est plein de *musse !* » et ça ne verserait pas seulement une larme d'*affliction* sur l'infortune du malheur !...

» — Oui ! oui !... c'est juste ! » crie un ouvrier en calotte grecque, qui ne sait pas ce dont il est question, et pousse tout le monde pour s'approcher. « De » quoi qu'il y a ?... Vive le peuple ! vive la liberté !... » qui est-ce qui faut rosser ?... »

Bouchenot s'aperçoit qu'on ne le laissera pas s'éloigner sans qu'il ait satisfait le petit pleureur. Déjà les mots de corps-de-garde se font entendre. Le jeune homme, qui meurt de faim, ne se soucie pas d'aller passer la journée chez un commissaire, un juge de paix ; il prend son parti, et fouillant à sa poche, il en tire trois francs, qu'il donne au marchand de cannes, en lui disant :

« Tiens, petit pleurnicheur... tu sais ton affai» re, toi !... tu feras ton chemin... j'aime encore » mieux te payer et que cela finisse !... »

Le jeune Israélite a pris l'argent, Bouchenot repousse la foule et se hâte de gagner la rue des Martyrs, tenant dans une de ses mains les deux morceaux de la canne qu'il vient de payer si cher, et murmurant entre ses dents :

« Sacré mille joncs !... je voudrais que la grêle » détruisît tous les petits marchands de cannes... » Enfin, c'est une tuile qui m'est tombée sur la » tête... Après tout, il n'y a pas de ma faute... et

» quand je me chagrinerais... non, pas si bête... il » ne faut pas que cette aventure m'empêche de bien » déjeûner. »

Bouchenot double le pas et arrive bientôt rue des Martyrs... devant la demeure de madame Dubillon... il entre dans la maison ; plusieurs brancards chargés de meubles sont sous la porte cochère, on fait un déménagement, notre étudiant éprouve un sentiment de crainte, il court au concierge.

« — Je vais chez madame Dubillon.. Ce n'est pas » elle qui déménage?

» — De quoi ?

» — Ce n'est pas madame Dubillon qui démé- » nage ?

» — Qu'est-ce que vous demandez?

» — Il est donc sourd, ce concierge? » se dit Bouchenot ; et il passe une partie de son corps dans la loge en criant : « Je vous demande si c'est madame » Dubillon qui déménage, madame Dubillon du » troisième ?

» — Ah, non! c'est l'employé du quatrième.

» — Ah ! c'est bien heureux qu'il ait compris en- » fin ! » se dit Bouchenot en gagnant l'escalier..... « Il a l'air stupide ce portier... mais il mangeait sa » soupe, je crois, et il était absorbé par cette occu- » pation; le fait est que, dans ce moment, je voudrais » en faire autant... mon appétit devient dévorant... » Montons. »

Arrivé au second étage, Bouchenot se trouve arrêté par deux commissionnaires qui descendent une commode ; l'escalier étant fort étroit, il n'y a pas moyen

de passer. Le pauvre Bouchenot est obligé de redescendre, ce qu'il fait en murmurant.

« Voilà un meuble qui tient toute la place... » mais aussi pourquoi fait-on des escaliers si étroits?... » on voit bien que c'est une vieille maison... ou nos » pères avaient de bien petits meubles, ou ils emmé- » nageaient par la fenêtre probablement. »

Il s'arrête sur le palier du premier étage, espérant pouvoir y rester; mais le palier est petit, un commissionnaire lui crie :

« Rangez-vous donc de là, monsieur; vous » voyez bien que nous ne pourrions pas tourner...

» — Ah! oui, c'est vrai... il vaut mieux que je » descende... Ces hommes sont déjà embarrassés... » et puis on peut recevoir un coup... c'est pourtant » ennuyeux de redescendre... Allons, passez, mes » braves gens... vous devez avoir chaud! Ce meu- » ble-là n'est pas mince...

» — Ah! si monsieur veut payer un demi-setier, » nous accepterons volontiers! »

Bouchenot fait semblant de ne pas entendre, et remonte l'escalier, qui est libre enfin. Il enjambe les marches par quatre à la fois, et il est au milieu du troisième étage lorsqu'on crie au-dessus de lui : Gare!...

Bouchenot lève les yeux : cette fois c'est un énorme buffet que deux autres commissionnaires sont en train de déménager.

« — Ah! mon Dieu! encore un meuble énorme, » murmure Bouchenot en reculant d'une marche à mesure que l'on vient sur lui... « Mais qu'est-ce que

» ça signifie d'avoir des buffets de cette taille?...
» c'est ridicule... je n'ai jamais vu de buffet-
» monstre comme cela... Ma foi, tant pis, je ne re-
» descends pas plus bas... je me blottis dans cette
» encognure.

» — Prenez garde à vous, monsieur!

» — Prenez garde vous-même, je ne peux pas faire
» que monter et descendre... je n'arriverais ja-
» mais. »

Le buffet descend, mais il fait tomber en passant le chapeau de Bouchenot, et l'aplatit contre le mur de manière à ce qu'il ressemble à un claque.

« Décidément mon chapeau a du malheur au-
» jourd'hui, » se dit Bouchenot en le ramassant,
« et j'avais emporté le meilleur... celui de George...
» Enfin, si je vais au bal, ce sera une coiffure plus
» fashionable. Ah! me voici devant la porte de ma
» femme sensible... ce n'est pas malheureux... Exa-
» minons-nous un peu avant de sonner. »

Il rajuste son col de crinoline, redescend son gilet, remonte son pantalon, met son chapeau sous son bras et sonne; une vieille bonne vient ouvrir.

« — Bonjour, Madeleine. On déménage dans
» votre maison, c'est fort incommode pour les per-
» sonnes qui viennent vous voir... Annoncez-moi à
» votre maîtresse... je vous prie...

» — Monsieur, ça me serait difficile; madame est
» partie depuis trois jours pour Pontoise, où elle
» va passer quelques semaines près d'une nièce qui
» est malade.

» — Pour Pontoise!... Elle est à Pontoise!... » s'écrie Bouchenot d'un air consterné. « Ah ! mon » Dieu! c'est fait pour moi... Mais quelle idée d'aller » en hiver à Pontoise!

» — Puisque je vous dis que c'est pour voir une » de ses nièces qui est malade...

» — Oui, j'entends bien... mais sa nièce aurait » beaucoup mieux fait de venir à Paris se faire soi- » gner... A Pontoise... Il y a sept lieues de Paris à » Pontoise...

» — Mais madame sera revenue le mois prochain, » très-sûr.

» — C'est bien... c'est fort bien... ça me fait » beaucoup de plaisir.

» — Si monsieur veut écrire à madame, je lui » ferai passer la lettre...

» — Oh ! ce n'est pas la peine, j'étais venu pour » la voir... et lui demander à déjeûner... sans fa- » çon...

» — Madame sera de retour le mois prochain. » Votre servante, monsieur. »

La domestique referme sa porte, et Bouchenot descend tristement l'escalier en se disant :

« Hum! la vieille mégère ! elle ne m'offrirait pas » seulement un verre d'eau... Il est vrai que je ne » lui ai jamais donné ses étrennes... ni autre chose. » Avec tout cela mon appétit redouble... et cet im- » bécile de concierge qui me laisse monter encore!... » Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que madame » Dubillon était à Pontoise ? » crie Bouchenot d'un

air courroucé en passant sa tête dans le carreau du concierge.

» — De quoi?

» — Vous êtes donc sourd?... Pourquoi me lais-
» sez-vous monter au troisième, et ne me dites-vous
» pas que madame Dubillon est à Pontoise?

» — Vous m'avez demandé si c'était madame Du-
» billon qui déménageait; je vous ai répondu que
» non... Vous ne m'avez pas demandé autre chose...

» — Hum! grosse brute! » murmure Bouchenot en s'éloignant. « J'aimerais mieux placer un chien à ma
» porte qu'un être comme celui-là!... A Paris, on
» n'est pas assez difficile pour les portiers : quand on a
» mis dans une loge un tailleur ou un savetier, on se fi-
» gure qu'on a un bon concierge. Il faut pourtant que
» je déjeûne, moi... ça ne peut pas se passer en prome-
» nades... Je sais bien que j'ai encore huit sous dans
» ma poche... mais je n'aurai jamais un bifteck avec
» huit sous... Maudite canne!... qui m'a coûté si
» cher... et dont je n'ai que les morceaux... Si c'é-
» tait une canne à sucre encore... je pourrais les su-
» cer, ça me soutiendrait... Oh!... un souvenir!...
» la charmante Elvina... une figurante de l'Opéra...
» J'ai été très-bien avec elle... je lui ai payé assez
» souvent de délicieux déjeûners... quand je man-
» geais le fond de dragées de mon père... Elle m'a
» fait des infidélités atroces; mais c'est fini, c'est
» fini, c'est oublié depuis long-temps... Allons chez
» elle; elle m'a plusieurs fois prié d'aller prendre du
» café avec elle... Parbleu, voilà le moment de pro-
» fiter de son invitation. Elle demeure dans le haut

» de la rue Saint-George..... c'est justement près » d'ici. Il faut espérer qu'elle ne sera pas à Pontoise » celle-là... Fi donc ! une figurante de l'Opéra ne » va pas à Pontoise... en Russie, à la bonne heure. » Mais mademoiselle Elvina n'a pas assez de talent » pour qu'on nous l'enlève. »

Bouchenot traverse la rue de Navarin pour gagner la Chaussée-d'Antin. Quoiqu'il ait un grand appétit, il ne peut s'empêcher de s'arrêter devant quelques nouvelles constructions de ce quartier ; il admire plusieurs maisons bâties dans le goût de la Renaissance, et s'écrie :

« O charmante ! délicieuse habitation !... j'aime » ces arceaux... ces fenêtres en ogives... ces entable- » mens élegants... il me semble que je vais entrer » chez François Ier... Je me ferai faire une maison » dans ce goût-là... quand je serai retiré des af- » faires... en attendant, tâchons de trouver à dé- » jeûner. »

Bouchenot arrive rue Saint-George, à la demeure de sa figurante ; il passe rapidement devant la portière en disant :

« Mademoiselle Elvina ! »

La portière court après lui en lui criant : « Vous » ne pouvez pas monter, monsieur, mademoiselle » n'y est pas.

» — Elle est sortie... et il n'est pas midi... Allons » donc, vous plaisantez !... Elvina ne se lève jamais » de bonne heure...

» — Je vous dis, monsieur, que vous ne pouvez » pas monter.

» — Je vous dis, moi, qu'on me recevra fort bien; » vous me prenez peut-être pour un créancier !... » Je sais ce que c'est, pour les créanciers on n'est « jamais visible ; mais soyez tranquille... je suis un » intime, un ami du cœur...

» — Il n'y a pas d'ami du cœur qui tienne... j'ai » ma consigne, moi... Ah ! tenez, voilà justement la » femme de chambre de mademoiselle.

» — Mamselle Paulouska, v'là *z'un* monsieur qui » veut à toute force monter chez votre maîtresse.

» — C'est moi, espiègle Paulouska, » dit Bouchenot en s'approchant de la femme de chambre. « Ah ! » c'est vous, monsieur Fidèle ! » s'écrie la jeune fille.

Dans le cours de ses aventures galantes, le fils du confiseur ne se fesait jamais appeler Bouchenot ; il trouvait le nom de son père trop bourgeois ; c'était donc sous celui de Fidèle qu'il était connu de mademoiselle Elvina.

« — Ma chère amie, n'est-il pas vrai que la consigne » ne me regarde pas ?

» — Mais, au contraire... vous plus que tout au- » tre, » répond la femme de chambre ; puis elle se penche contre l'oreille du jeune homme, et lui dit en souriant d'un air malin :

« Ma maîtresse est avec son protecteur... et » vous entendez bien que s'il rencontrait des jeunes » gens chez elle... son protecteur ne la protégerait » plus.

» — Ah ! je comprends... en effet... oui... cela » tombe mal.

» — Mon Dieu! comme vous sentez bon, mon-
» sieur Fidèle? est-ce que vous apportiez un sachet à
» ma maîtresse?... si vous voulez me le laisser, je le
» lui remettrai.

» — Non, ce n'est pas un sachet... d'ailleurs...
» je la verrai une autre fois.

» — Adieu, monsieur Fidèle... oh! ma maîtresse
» sera bien contrariée de ne pas avoir pu vous re-
» cevoir.

» — Pardieu! elle ne le sera pas plus que moi,
» je t'en réponds. »

Et M. Fidèle s'éloigne en se disant : « Que le diable
» emporte les protecteurs... et les protégées!... cela
» commence à devenir très-désagréable... il faut
» absolument que je mange... Allons, je vais m'a-
» cheter un petit pain... un gros petit pain même...
» je sais bien que je suis libre d'aller le manger au
» Palais-Royal, comme je disais ce matin à ces mes-
» sieurs... alors je croyais plaisanter... exécutons-
» nous... c'est vrai que j'embaume... mais en ce
» moment j'aimerais mieux sentir les truffes que
» l'encens. »

Bouchenot est allé jusqu'à la rue Feydeau, où il y a un boulanger fashionable, car nous avons maintenant des boulangers qui vendent des pâtisseries fines, de la crême, qui ont des vins fins, des sirops, des liqueurs; incessamment on trouvera de tout chez eux, excepté du pain.

Bouchenot entre dans la boutique qui est déjà encombrée de monde; car le temps avait marché, la scène avec le petit marchand de cannes avait été lon-

gue, et il était alors une heure passée. C'est le moment où les élégans et les petites-maîtresses vont manger des pâtisseries chez le boulanger en vogue. Ce qui semblerait ridicule à des gens de province ne l'est plus à Paris dès que la mode l'a consacré.

Bouchenot a retapé son chapeau le mieux possible, ce qui n'empêche pas que la forme n'en soit bosselée en plusieurs endroits; il l'a enfoncé sur sa tête de manière à cacher ses oreilles, ce qui lui donne un faux air anglais. A l'aspect de plusieurs femmes élégantes qui mangent des gâteaux, M. Fidèle ne veut pas avoir l'air d'un affamé. Il va regarder, les unes après les autres, toutes les pâtisseries de la boutique, murmurant assez haut pour être entendu :

« C'est trop lourd ceci... Oh! je n'aime pas cela... » voilà de ceux dont j'ai mangé hier... ceci est trop » sucré... »

Enfin, Bouchenot met la main sur un pain de gruau, le plus gros qu'il aperçoive, en disant : « Par- » bleu!... je n'ai jamais mangé de ce gâteau, il a » fort bonne mine.

» — C'est un pain pour le café, » dit la femme placée dans le comptoir. Bouchenot ne fait pas semblant d'entendre, demande le prix, donne quatre sous, puis sort brusquement en emportant son pain de gruau qu'il a cassé en deux, afin de le faire entrer plus facilement dans sa poche.

« Irai-je déjeûner au Palais-Royal ou aux Champs- » Elysées? » se dit le jeune homme en se retrouvant de nouveau sur la place de la Bourse.

« Ah! ma foi, déjeûnons tout de suite.... en nous

» promenant autour de ce superbe monument... élevé » au commerce, et où tant de gens vont se ruiner et » ruinent les autres... J'ai de très-belles pensées aujourd'hui... C'est que mon déjeuner ne me porte pas » à la tête... On va me prendre pour un spéculateur... » un agioteur... Si j'achetais de la rente à terme?... » qu'est-ce que je risque?... mais probablement on ne » m'en vendrait pas... Non, non, je ne jouerai jamais » à la Bourse!... fi donc! c'est immoral... déjeûnons » tranquillement... et cherchons dans ma tête où je » pourrai trouver à dîner gratis... »

Bouchenot a déjà mangé la moitié de son pain, lorsqu'il aperçoit à quelques pas de lui une boutique de charcutier.

« Parbleu, » se dit-il, « je suis bien bon enfant de » manger mon pain sec, lorsque j'ai encore quatre » sous dans ma poche... Ce n'est plus la peine d'économiser, pour ce qui reste de la pièce de cent sous, » je puis aussi bien le dépenser. »

Il entre dans la boutique du charcutier, et s'écrie : « Donnez-moi pour quatre sous de jambon... du » meilleur! »

Pendant qu'on sert le jeune homme, il s'adresse à une autre fille de la boutique :

« Mademoiselle, pourriez-vous, s'il vous plaît, me » prêter un verre d'eau..... je viens de prendre de » l'absinthe, et cela m'a brûlé l'estomac...

» — Très-volontiers, monsieur. »

On apporte un verre d'eau à Bouchenot, il le boit en se délectant comme s'il avalait du champagne; puis, prenant son jambon, que l'on a enveloppé dans

du papier, il donne ses derniers quatre sous, et se dispose à achever son déjeûner dans la boutique du charcutier, lorsqu'il voit passer dans la rue une jeune fille dont la figure ronde, fraîche, rose, la tournure dégagée et les formes rebondies, flattent singulièrement sa vue.

Aussitôt fourrant son jambon dans une poche de son habit, et le reste de son pain dans l'autre, Bouchenot sort de la boutique, et s'élance sur les pas de la jeune fille, dont il se sent déjà amoureux.

PUBLISHED BY THE PROPRIETORS, 1807, AT THE CHRONICLE OFFICE, EDINBURGH.

CHAPITRE III.

UNE JEUNE FILLE ET UN GROS CHIEN.

La jeune fille était vêtue d'une modeste robe de toile de couleur foncée, et qui montait en guimpe, de manière à enfermer hermétiquement ce que, dans un bal ou au théâtre, certaines dames font beaucoup trop voir : car l'excès en tout est un défaut. Un petit tablier à carreaux rouges et noirs, un fichu de soie roulé autour du cou, un bonnet bien simple, sans fleurs ni rubans, voilà quelle était la toilette de celle dont la première vue avait suffi pour troubler le cœur de Bouchenot. Mais il pensait, sans doute, qu'une femme gentille et bien faite est préférable, quoiqu'en robe d'indienne, à une femme laide et mal bâtie qui porterait un cachemire et des diamans. La majorité sera de l'avis de Bouchenot.

La jeune fille ne marchait pas seule : à ses côtés allait et venait un énorme chien, à longs poils, à longue queue, à longues oreilles, espèce abâtardie, qui

tient le milieu entre le barbet et le chien de berger, et que les amateurs emmènent à la chasse, où ils ne font pas autre chose que se crotter.

Bouchenot a bientôt rattrapé la jeune fille; il marche quelque temps derrière elle, en se disant :

« Charmante taille... des hanches bien accusées... » j'aime ça, moi ; au moins l'on sait à qui on a af- » faire... Le pied cambré... la jambe un peu forte... » j'aime ça aussi. Ne me parlez pas d'une petite jambe » de chèvre, quelquefois la suite est bien, mais c'est » fort rare. Cette mise... cette allure... ce doit être » une couturière ou une plumassière, ou une fran- » gère... n'importe, elle a la fraîcheur d'une pivoine, » et je gagerais qu'elle est ferme comme un gland. » Ce gros chien est avec elle, à ce qu'il paraît... oui, » elle l'appelle... elle se retourne pour voir s'il la » suit. Ce sera un excellent prétexte pour entrer en » conversation... charmante conquête à faire... et » qui efface toutes les Dubillon..... surtout lors- » qu'elles sont à Pontoise, et qu'on ne peut pas dî- » ner chez elles. »

Et Bouchenot se rapproche, et se met à dire très-haut :

« Superbe chien !... beau chien de chasse!... bel » animal !... J'en ai peu vu d'aussi bien mouche- » té !... »

La jeune fille n'a pas détourné la tête ; elle continue de marcher en choisissant les pavés. Le chien semble plus sensible au compliment qu'on lui adresse ; il se rapproche de Bouchenot et tourne autour de lui, le nez au vent et remuant la queue. Le

jeune homme lui fait quelques caresses, tout en pressant le pas de manière à se trouver à côté de la demoiselle au petit bonnet.

« Charmante figure! quel teint de rose et quelle » jolie taille! » murmure de nouveau Bouchenot.

Ce compliment reste sans réponse : on n'a pas l'air de l'avoir entendu.

« Est-ce qu'elle croirait que je parle encore de son » chien? » se dit l'étudiant en se rapprochant de la jolie fille. « Si je ne fais pas la conquête de la de- » moiselle, en revanche, son chien semble avoir dé- » jà beaucoup d'amitié pour moi... il se fourre sans » cesse dans mes jambes... il va me faire tomber » cet animal !...

» — Ici, Moustache! » dit la jeune fille, qui en tournant la tête, s'est aperçue que son chien n'est plus près d'elle.

Moustache obéit un moment à la voix de sa maîtresse ; mais il ne tarde pas à revenir se coller contre Bouchenot.

« —Moustache, vous me paraissez une fort bonne » bête, » dit le jeune homme, « et je suis sensible à l'a- » mitié que vous me témoignez ; mais votre maîtresse » commande, et vous devez obéir... Si j'avais une » maîtresse comme cela, moi! ah! fichtre! j'aurais con- » tinuellement les yeux sur son jupon. »

La jeune fille ne sourcille pas ; seulement elle répète : « Ici, Moustache!... que je vous voie me quit- » ter!

» —Ah! nous ne voulons pas rire, nous ne voulons » pas répondre, » se dit Bouchenot. « Ou c'est une

» gaillarde qui est au fait de nos roueries, ou c'est une » jeune niaise à laquelle on a fait peur des jeunes gens » de Paris. Je croirais plutôt qu'elle est de cette dernière » catégorie... En avant les grands moyens... Pre- » nez garde, mademoiselle, vous perdez quelque » chose, » s'écrie tout-à-coup Bouchenot en se précipitant sur les pas de la jeune fille. Celle-ci s'arrête, et se retourne d'un air saisi, en balbutiant :

« Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je perds donc ?...

» — Ou vous allez la perdre, mademoiselle ; je suis » persuadé qu'elle va tomber.

» — Quoi donc qui va tomber ?...

» — Votre jarretière, si elle n'est pas bien attachée... » A Paris, les jarretières se perdent très-facilement. »

La jeune fille a la bonhomie de porter ses mains à ses genoux pour s'assurer que rien n'est en danger de tomber ; puis s'apercevant que Bouchenot la regarde en riant, ses joues deviennent pourpres, ses yeux s'animent, et elle lui dit avec un air de colère :

« Il faut que je sois bien bête pour vous avoir » écouté... C'est pour vous moquer de moi que vous » m'avez dit cela !

» — Non ! c'était seulement pour savoir si vous jar- » retiez dessus ou dessous le genou... Maintenant, je » vois que c'est dessus et j'en suis enchanté, parce que » ça ne gâtera pas votre jolie jambe.

» — Ah ! on m'avait bien prévenue qu'à Paris les » hommes cherchaient sans cesse à dire des bêtises » aux filles... Je n'aurais pas seulement dû vous ré- » pondre.

» — Comment, des bêtises !... parce que je vous dis

» que vous avez une jolie jambe... Je ne l'ai pas vue,
» mais je la juge d'après le reste, qui est ravissant!...
» Quels yeux... quelles dents... quelle fraîcheur... O
» Dieu! si j'étais assez heureux pour avoir une maî-
» tresse comme vous, je ne la nourrirais que de blanc
» de volaille et de biscuits!...

» — Allons, monsieur, laissez-moi tranquille, et ne
» m'insultez pas... ou prenez garde à vous!...

» — Quoi, mademoiselle, est-ce que je vous insulte
» en vous parlant de blanc de volailles... en vous di-
» sant que je vous trouve adorable? Il me semble
» qu'il n'y a rien là-dedans qui puisse vous offenser.

» — Vous me dites des bêtises, et voilà tout;
» mais ça ne vous avancera à rien. Et si on me ta-
» quinait trop... j'ai mon chien que mon parrain
» m'a donné... et qui me défendrait joliment,
» lui!... Oh! c'est qu'il est méchant quelquefois.

» — Je le crois beaucoup moins méchant que
» vous... Regardez, il vous quitte pour moi... Ce
» chien devine que je vous aime; il me témoigne déjà
» de l'attachement...

» — Ici, Moustache, ici!

» — Ah! oui, c'est étonnant comme il vous
» écoute! Il me paraît qu'il n'y a pas long-temps
» que votre parrain vous l'a donné.

» — Ça ne vous regarde pas!

» — Oh! êtes-vous méchante!... Qui croirait
» que cette taille de nymphe cache un cœur de
» granit!... Vous êtes couturière, n'est-ce pas?

» — Non, monsieur, je ne suis pas couturière.

» — Il n'y a rien dans ma supposition qui doive

» vous fâcher : la couturière est placée très-haut sur » l'échelle des grisettes ; elle tient le milieu entre » les modistes et les chamarreuses. Le pavé est glis- » sant : si vous vouliez accepter mon bras ?

» — Non, monsieur, je ne veux pas de votre » bras, et je vous prie encore une fois de me laisser » tranquille...

» — Il me semble, mademoiselle, que je ne vous » empêche pas de suivre votre chemin.

» — Mais vous me parlez... vous me suivez, et » ça m'ennuie. On m'a bien défendu de parler à » personne dans les rues...

» — Qu'avez-vous à craindre, puisque vous avez » un chien qui est très-méchant et qui a l'air de vou- » loir entrer dans ma poche?

» — Ici, Moustache, ici donc!...

» — Oh ! c'est absolument comme si vous le » chassiez! Je crois que votre parrain ne vous l'a » pas envoyé assez jeune. »

La jeune fille se pince les lèvres d'un air de dépit, et fait ce qu'elle peut pour retenir son chien près d'elle ; mais Moustache, après avoir fait quelques pas, revient toujours sur les talons de Bouchenot. Le jeune homme qui ne se tient pas pour battu, malgré l'air sévère avec lequel on accueille ses galanteries, continue de marcher sur la même ligne que la demoiselle, lui lançant des œillades auxquelles elle ne répond qu'en lui faisant la moue.

« Je gage que je sais maintenant qui vous êtes, » reprend l'étudiant au bout d'un moment : « à cette » démarche noble... à cette tournure pleine de

» grâces, j'aurais dû le deviner... vous êtes cu-
» lottière!... ou vous vendez des allumettes inferna-
» les. »

La jeune fille se pince les lèvres et double le pas.

« Ou vous faites des corsets... ou vous reprisez
» les cachemires... mais quelque soit votre état,
» vous êtes charmante... Combien je m'estimerais
» heureux si vous me permettiez de cultiver votre
» connaissance!... »

La jeune fille marche encore plus vite. Bouchenot est presque obligé de courir pour la suivre, mais il ne se décourage pas et continue :

« Vous allez bien vite... vous vous ferez du
» mal... Si vous vouliez vous rafraîchir... accep-
» ter quelque chose... une bavaroise... une limo-
» nade?... les cafés ne sont pas ouverts pour le roi
» de Maroc ; je serais trop heureux si par hasard vous
» n'aviez pas déjeûné... cela peut arriver, quelque-
» fois on sort sans avoir déjeûné... une côtelette et
» des huîtres... ça ne se refuse pas.

» — Monsieur, laissez-moi tranquille!... ou je
» vais lâcher mon chien sur vous... à la fin!

» — Ah! ah! belle brune! nous nous fâchons...
» Lâchez tout ce que vous voudrez, je ne me fâche-
» rai pas. Mais je vous préviens que le chien de votre
» parrain ne me fait pas peur... Ce brave Mousta-
» che, nous sommes déjà très-amis ensemble... il
» ne me quitte pas... »

En disant ces mots, Bouchenot venait de fourrer sa main dans sa poche droite, où il avait trouvé son morceau de jambon qui était sorti du papier. Com-

prenant alors la cause de l'attachement que lui témoigne le gros chien, et tout le parti qu'il peut tirer de cette circonstance, il part d'un éclat de rire en reprenant :

« Après tout, vous voyez que c'est sans que je » l'appelle que votre écuyer s'attache à mes pas ; » mais puisque cela vous contrarie que je vous parle » et que je marche près de vous, je vais aller d'un » autre côté ; je suis trop galant et trop bien élevé » pour rien faire qui déplaise aux dames. Mademoi- » selle, j'ai l'honneur de vous saluer.

» — Ah ! c'est bien heureux ! » murmure la jeune fille tout en continuant son chemin du côté de la pointe Saint-Eustache ; tandis que Bouchenot, au contraire, revient vers le Palais-Royal, bien certain que le chien ne le quittera pas.

En effet, Moustache continue de marcher sur les talons du monsieur qui a du jambon à même sa poche, et il fourre sans cesse son museau contre le pan de son habit. La jeune fille, après avoir fait quelques pas, s'est aperçue qu'elle n'a plus son chien avec elle ; elle se retourne, et le voit dans les jambes du jeune homme qui s'éloigne. Elle appelle Moustache à plusieurs reprises ; Moustache ne quitte pas la poche au jambon. La jeune fille est obligée de courir après Bouchenot, ce qu'elle fait tout en criant :

« Ici donc, vilain chien !... Oh ! quel ennui qu'une » bête comme cela !... Monsieur, renvoyez-le donc, » je vous en prie... »

Bouchenot se retourne et s'arrête en disant :

« Qu'est-ce que c'est, mademoiselle? vous » m'appelez, je crois... je suis à vos ordres... car, » malgré votre air méchant, vous n'en êtes pas » moins fraîche comme un paquet de violettes... » Accepteriez-vous le déjeûner que je vous ai pro- » posé?...

» — Mais non, monsieur, ce n'est pas vous que » j'appelle, c'est mon chien que vous retenez près » de vous pour me contrarier.

» — Moi, je retiens votre chien!... par exemple, » mademoiselle, pour qui me prenez-vous? Mes » moyens de séduction ne se sont jamais dirigés sur » les chiens... Voyez, je fais tout ce que je puis pour » chasser le vôtre... Allez, Moustache, allez avec » cette jolie maîtresse... cette charmante maî- » tresse. »

Moustache jette les yeux d'un air indécis, tantôt sur le jeune homme, tantôt sur sa maîtresse. Celle-ci se remet à marcher, il fait quelques pas avec elle; mais il ne tarde pas à la quitter pour retourner flairer la poche de Bouchenot, qui, sentant le chien dans ses jambes, continue son chemin sans se retourner.

Au bout de quelques minutes, la voix de la jeune fille se fait encore entendre :

« Arrêtez, monsieur! mais arrêtez donc! vous » voyez bien que vous m'emmenez encore mon » chien. »

Bouchenot s'arrête et regarde en souriant la jeune personne qui court après lui.

« — Il me paraît, mademoiselle, que c'est vous » qui me suivez maintenant... Eh bien! moi, je » n'imiterai pas votre exemple; je vous réponds » que je ne m'en fâcherai pas! Etre suivi par un » minois si gentil... vais-je faire des jaloux!...

» — Je ne vous suis pas exprès, monsieur... » c'est cette vilaine bête qui m'y force... Ah! s'il » ne venait pas de mon parrain, qui m'a dit d'en » avoir bien soin, certainement je le laisserais al- » ler... ça me serait égal de le perdre!...

» — Il est certain que M. Moustache vous défend » d'une singulière façon! Et l'on dit que le chien » est l'emblême de la fidélité... voyez, quelle im- » posture !... C'est parmi les hommes qu'il faut » chercher des modèles de constance!... Faites-en » l'essai, mademoiselle, si toutefois vous ne l'avez » pas déjà fait.

» — Je ne veux rien essayer, monsieur; je veux » aller où j'ai affaire...

» — Si vous me permettiez de vous accompa- » gner, de cette manière je vous réponds que Mous- » tache ne se perdrait pas...

» — Non certainement, je ne veux pas que vous » veniez avec moi!... pour que l'on me rencontre » avec un homme; ça serait joli!...

» — Les hommes sont cependant faits pour al- » ler avec les femmes... Est-ce que vous croyez que

» nous devons vivre chacun de notre côté!... Ah! » mademoiselle, vous n'avez donc pas lu l'*Amour* » *conjugal!*...

» — Voyons, monsieur, laissez-moi tranquille et » rendez-moi mon chien, ou je vais me fâcher à la » fin... C'est embêtant de me faire aller comme ça » aussi...

» — Oh! si nous employons les gros mots, je n'en » suis plus! Embêtant!... Mademoiselle, voilà un » terme bien dur; en vérité, vous me faites de la » peine!... Je commence à croire que vous vendez du » cirage anglais.

» — Je ne puis pas passer mon temps à courir comme » ça après vous... on me grondera... et si je perds » Moustache ce sera bien pis; hi, hi!... je veux mon » chien : hi, hi!...

» — Hé bien! voilà que nous pleurons à présent... » mais, chère enfant, vous n'avez pas de raison de » vous fâcher... encore une fois je n'emploie aucun » sortilège pour retenir votre chien.

» — Mais vous sentez une odeur de musc... de » pommade... de je ne sais quoi! c'est sans doute cela » qui attire Moustache.

» — Mademoiselle, je porte sur moi un sachet am- » bré qui me vient en droite ligne de Constantinople, » mais je doute que ce soit ce parfum qui attire votre » chien... d'autant plus que M. Moustache n'est pas un » chien Turc. Au reste, si vous voulez, pour qu'il ne » revienne plus à moi, je vais le battre... je vais lui » donner un grand coup de pied dans le dessous de » la queue.

» — Non, non... ne le battez pas... Ah ! j'ai un » cordon dans ma poche... je vais le passer à son cou » et l'emmener attaché... ah ! j'aurais bien dû penser » à cela plus tôt.

» — Attachez-le, mais ne l'étranglez pas... votre » parrain vous en voudrait encore plus... Avec de si » jolis yeux... cette taille... cette poitrine... cette » jambe... ne pas vouloir causer... Est-ce que vous » avez un amoureux jaloux ?... »

La jeune fille ne répond pas ; elle vient d'attacher son chien avec un petit cordon, elle le tire et l'entraîne avec elle en courant, ce qui ne semble pas causer un grand plaisir à Moustache, puis elle tourne dans la première rue qui se présente, afin qu'il n'aperçoive plus celui pour lequel il montre une si grande prédilection.

Bouchenot a suivi la jeune fille des yeux lorsqu'elle détourne la rue ; il se dit : « La suivrai-je ? Elle est » assez gentille... mais elle m'a l'air passablement » bête... elle serait capable de se mettre encore à » pleurer... Oh ! ma foi, laissons-la... il ne manque » pas de jolies femmes à Paris, et qui ne sont pas » toutes si farouches... Si celle-là avait accepté à » déjeûner, pourtant, comment diable m'en serais-je » tiré ?... Mais j'étais bien sûr qu'elle n'accepterait » pas... Cherchons une promenade ou une rue soli- » taire pour achever mon déjeûner, ensuite j'aviserai » aux moyens de trouver à dîner ; ce qui vaudra » mieux en ce moment que de courir après une jeune » fille. »

Bouchenot se remet en marche. Il n'a pas fait trois

cents pas, qu'il sent quelque chose se frotter contre ses jambes ; il regarde... c'était Moustache qui avait cassé le cordon avec lequel on le tenait en laisse, et était revenu prendre sa place contre la poche dans laquelle était le jambon.

CHAPITRE IV.

LES CURE-DENTS ET LES CHAINES DE SURETÉ.

« Parbleu! voilà un chien bien entêté! » dit Bouchenot en s'arrêtant ; « il me paraît qu'il a cassé le » faible cordon avec lequel on voulait le retenir..... » Tu aimes donc bien le jambon, Moustache? Je croi- » rais aussi que ta maîtresse ne te donne pas trop à » manger, car tu fais des bassesses pour bien peu de » chose. Le chien derrière moi... la jeune fille ne » dois pas être loin... mais je ne la vois plus; pauvre » petite, je ne veux pourtant pas lui dérober son » chien... voyons, tâchons de la retrouver. Ah! » Moustache, si je fais la connaissance de cette jeune » personne, certainement, c'est bien à toi que je le » devrai. »

Bouchenot retourne sur ses pas, il n'aperçoit point la jeune fille ; il prend la rue qu'elle a prise, double le pas, regarde de tous côtés, et s'adresse au chien en lui disant : « Où est cette maîtresse ? »

Pour toute réponse, Moustache met ses deux pattes de devant sur le pan de l'habit de Bouchenot, en fourrant son museau contre la poche.

Après une demi-heure de recherches inutiles, Bouchenot se dit : « J'ai fait ce que j'ai pu pour retrou-» ver la maîtresse de Moustache... s'il me reste, ce » n'est certainement pas ma faute. Ma foi, je le gar-» derai... Je t'adopte, inconstant animal, jusqu'à ce » que tu me quittes pour une poche mieux four-» nie... Si tu appartenais à quelque riche amateur, » demain je lirais avec soin les affiches qui promet-» traient une récompense honnête... voilà même un » genre d'industrie auquel je n'avais pas encore » songé; mais je doute que ta maîtresse te fasse affi-» cher, quoique tu lui viennes de son parrain; et » d'ailleurs, si je la retrouve, je suis trop galant pour » ne pas te rendre gratis. En attendant, comme je ne » veux pas que tu m'aie suivi pour rien, je vais par-» tager avec toi cette friandise, cause de ton incon-» duite... et comme ma poche en conservera long-» temps le goût, je suis certain que tu ne me quitte-» ras pas ensuite comme ta maîtresse. »

Le jeune homme entre dans une allée; là, il sort de sa poche le jambon que les coups de tête de Moustache avaient singulièrement endommagé; il en donne quelques bribes au chien, en y joignant un peu de pain, et Moustache fait disparaître tout cela avec une étonnante vélocité. De son côté, Bouchenot termine son déjeûner dans l'allée, où il a l'air de s'être arrêté pour toute autre chose; ce repas achevé, il se remet

en course avec son nouveau compagnon, en lui disant :

« Allons, Moustache, suivez votre nouveau maî-
» tre!... Si vous faites mine de me quitter, j'ai là,
» dans la poche que vous ne flairez pas, deux mor-
» ceaux de canne dont je me servirai pour vous cor-
» riger, car je n'ai pas perdu l'espérance de vous ren-
» dre un jour à votre maîtresse..... Et qui sait si ce
» chien ne me conduira pas au bonheur, à la for-
» tune... aux honneurs!... Tout est ricochet dans la
» vie! les plus grands événemens ont eu souvent pour
» cause des aventures plus futiles que l'obstination de
» ce chien... Ah! Moustache, si je te dois un jour
» une position heureuse, sois tranquille, je ne t'ou-
» blierai pas.

» — Monsieur veut-il des cure-dents?... achetez-
» moi des cure-dents, monsieur. »

C'est une petite fille qui marche à côté de Bouchenot, et lui présente toute sa boutique qui est dans une corbeille. Il repousse la corbeille en disant :

« Je n'ai pas besoin de cure-dents, ma petite, ce
» serait du luxe!...

» — Étrennez-moi, monsieur... à un sou le pa-
» quet...

» — Quand même ce serait à un liard, je ne t'é-
» trennerais pas. D'ailleurs, je porte malheur...

» — Oh! si, monsieur, vous me porterez bon-
» heur, à moi...

» — Je te répète qu'il m'est impossible de t'étren-
» ner.

» — Prenez-en un paquet, monsieur...

» — Mais laisse-moi donc avec tes cure-dents. »

Bouchenot repoussait la corbeille que la petite fille s'obstinait à lui présenter toujours. Monsieur Moustache, témoin de cette manœuvre, et croyant qu'il y a aussi des comestibles dans la boutique que porte l'enfant, saute tout d'un coup sur la corbeille, et, avec ses deux pattes de devant, jette à terre toute la marchandise qu'elle renfermait; puis, pendant que la petite crie et ramasse ses cure-dents, il happe avec ses dents la corbeille qui est restée à terre, et se met à courir comme si on l'avait éreinté de coups.

Bouchenot ne peut s'empêcher de rire en voyant le chien fuir avec la corbeille dans sa gueule; il aide l'enfant à ramasser ses cure-dents, et lui dit :

« Tu vois ce que c'est que de harceler les gens; » cela a mis mon chien de mauvaise humeur... il » n'aime pas les cure-dents.

» — Mais, monsieur, appelez-le donc pour qu'il » me rende ma corbeille.

» — C'est un animal fort mal élevé... il n'écoute » jamais la voix de son maître... Moustache!... » Moustache!... Tu vois qu'il court toujours. Con- » sole-toi. Ta corbeille valait bien deux sous : quand » je repasserai par ici je t'en donnerai trente. Aujour- » d'hui je n'ai pas de monnaie. »

En disant cela, Bouchenot poursuit son chemin, persuadé que cette fois il a aussi perdu le chien. Mais, contre son attente, après avoir marché quelque temps, il entend trotter derrière lui : c'était Mous-

tache qui tenait toujours la corbeille dans ses dents.

« Voilà un singulier animal!...» dit Bouchenot. « Ah! tu voles les corbeilles. Le parrain de ta maî- » tresse t'a donné une éducation bien vicieuse, à ce » qu'il me semble... De quoi ai-je l'air, moi, main- » tenant?.. d'un aveugle dont le chien est dressé à » recevoir la recette... N'importe, tâche de faire » une recette, Moustache, et je ferai faire ton buste, » comme celui du chien de Montargis... Ah! me » voilà devant la maison de M. Lombard, cet hom- » me d'affaires qui m'a aidé à vendre tout ce que » m'avait laissé mon père. Il est à son aise le gail- » lard, et il m'a plusieurs fois engagé à aller lui de- » mander à dîner... Il est vrai que quand j'y suis » allé dans cette intention, il était toujours sorti; » mais cette fois je ne le manquerai pas, car je l'aper- » çois qui rentre chez lui. »

Bouchenot court au-devant d'un monsieur d'une cinquantaine d'années, tournure assez commune, figure longue, maigre, nez en bec de corbin, et portant des besicles derrière lesquelles on aperçoit des yeux qui semblent de verre.

« Ah! bonjour, papa Lombard!... » dit Bouchenot en allant frapper sur l'épaule de ce monsieur, qui le regarde d'un air équivoque, puis fait semblant d'être content, et répond :

« — Tiens! c'est l'ami Bouchenot!... Enchanté » de vous voir... Comment vous portez-vous, mon » cher ami?... Je pensais à vous ce matin; je me

» disais : il y a bien long-temps que je n'ai vu ce » cher Bouchenot.

» — Parbleu ! monsieur Lombard, quand je viens » chez vous, on me dit toujours que vous êtes » sorti...

» — Ah ! je sors beaucoup ; j'ai tant d'affaires !... » Et vous ?

» — Moi, je n'en ai pas du tout, malheureuse- » ment !... Vous devriez bien m'en procurer... Vous » m'aviez dit, monsieur Lombard, que vous pen- » seriez à moi...

» — Sans doute.,. je ne demanderais pas mieux... » Je sais que vous avez des talens, de l'activité...

» — Oh ! pour de l'activité, vous devez vous rap- » peler que je n'ai pas été long-temps à manger ce » que mon père m'avait laissé !...

» — Enfin, vous savez votre Code... vous sauriez » plaider ; mais c'est que vous n'avez pas encore été » reçu avocat !

» — Qu'est-ce que ça fait, monsieur Lombard ? il » y en a tant qui sont avocats et qui ne plaident » pas.

» — Vous n'êtes pas connu, voilà le malheur...

» — Parbleu ! si j'étais connu, ce serait peut- » être encore plus malheureux.

» — Cest égal, je vous trouverai de l'occupa- » tion ; comptez sur moi, mon ami. En attendant, » il faudra venir un de ces jours me demander à dî- » ner. Au revoir, mon cher Bouchenot.

» — Eh ! mais dites donc, papa Lombard, » s'écrie Bouchenot en se pendant au bras du mon-

sieur, qui allait entrer dans sa maison, « ça me va, » pas plus tard qu'aujourd'hui ; je viens dîner avec » vous sans façon... ou avec des façons, ce sera » comme vous voudrez : moi je m'accommode de » tout. »

Le monsieur ne répond pas, son nez s'allonge un peu plus et semble vouloir s'introduire dans sa bouche, puis tout d'un coup il s'écrie, en regardant Moustache :

« Ah! voilà un drôle de chien!..... il est fort » plaisant avec cette corbeille dans sa gueule... Est-» ce à vous ce chien ?

» — Oui, c'est à moi... momentanément; il m'a été » confié... Je vous disais donc, papa Lombard, que...

» — Pourquoi tient-il cette corbeille dans ses » dents ?...

» — C'est un tour qu'il s'est appris lui-même ; » c'est un chien savant... Est-ce que vous voulez me » l'acheter?

» — Moi! oh! je déteste les animaux!...

» — Ainsi, c'est convenu, papa Lombard, nous » dînons ensemble...

» — Oui, mon ami, un de ces jours venez me » trouver... entre quatre et cinq...

» — Ce n'est pas un de ces jours, c'est aujour-» d'hui que je viens dîner avec vous.

» — Aujourd'hui, mon ami, ah! pardon! je » n'avais pas bien entendu! Aujourd'hui, c'est im-» possible ; je dîne en ville...

» — Vous dînez en ville ? mais vous rentriez » chez vous?

» — Je rentre pour m'habiller, puis je vais res-
» sortir ; on m'attend... Au revoir, mon cher
» Bouchenot ; à une autre fois... entre quatre et
» cinq... »

M. Lombard est rentré dans sa demeure après avoir secoué fortement la main de Bouchenot, et celui-ci s'éloigne en se disant :

« Encore une espérance trompée!... Hum ! vilain
» ladre !... tu me secoues la main comme un pru-
» nier, et tu n'as pas la moindre amitié pour moi !...
» Tu m'as aidé à me ruiner en m'achetant à vil prix
» ce que mon père m'avait laissé, et maintenant
» que tu ne peux plus me gruger, tu me refuses à
» dîner !... car je vois bien que tes invitations ne
» sont que des attrapes. Oh ! les hommes... ce
» n'est pas le Pérou que leur connaissance!... les
» femmes, à la bonne heure !... Si on se ruine avec
» elles, au moins on y a trouvé du plaisir. Viens,
» Moustache... viens ; laissons là cet égoïste!... Je
» suis bien fâché que tu ne lui aies pas pris quelque
» chose, à lui, ou au moins que tu ne lui aies pas
» mordu les mollets... mais je crois qu'il n'en a pas.
» Dirigeons nos pas vers une demeure plus hospita-
» lière, si toutefois il y en a pour les gens qui n'ont
» pas le sou ; car, en général, c'est toujours à ceux
» qui n'ont besoin de rien que l'on offre quelque
» chose... Dieu ! comme j'ai de belles pensées !...
» comme l'adversité ouvre l'esprit !... Je devrais
» écrire des *maximes*. »

Bouchenot s'est remis en marche, mais son pas n'est plus aussi léger ; sa tournure n'a plus cette vi-

vacité, cette assurance qu'il possédait en quittant ses deux amis : c'est que la journée s'avance, et qu'elle n'a pas été heureuse pour celui qui voyait tout en rose lorsqu'il avait encore cinq francs dans sa poche et de douces espérances en perspective ; ensuite, c'est que l'appétit se faisait sentir de nouveau... le déjeûner était déjà loin. La digestion se fait vite lorsqu'on marche continuellement ; et depuis le matin, le pauvre garçon prenait de l'exercice. On a beau avoir de la gaîté dans l'esprit et de la philosophie dans le caractère, les coups du sort aigrissent l'humeur, les injustices froissent le cœur, et la vue d'une foule de gens indifférens à nos peines, ou prêts à nous refuser leur service, n'est pas faite pour adoucir nos chagrins. En général, la solitude, la campagne, voilà ce qui convient le mieux dans ces momens où le sort semble se plaire à nous accabler ; car c'est quelque chose encore que de pouvoir froncer le sourcil et faire la moue en liberté, sans qu'une foule d'importuns, qui ne feraient rien pour vous obliger, viennent vous demander : Qu'est-ce que vous avez ?

« Allons ! secouons ces idées noires qui viennent » m'assaillir, » se dit Bouchenot au bout de quelque temps. « Je n'ai pas un sou !... Parbleu ! ce n'est pas » la première fois que je me trouve dans cette posi- » tion, je m'en tirerai !... ou j'y resterai ; qu'importe, » pourvu que je trouve à dîner... voilà le point » essentiel maintenant... Madame Dubillon, la cé- » leste Elvina et le vieux coquin de Lombard m'ont » fait faux bond. Mais il me reste la famille Monfla-

» con !... Oh ! respectable famille Monflacon !... c'est » vers vous maintenant que se tournent toutes mes » espérances... Braves bourgeois du Marais, je vous » vénère, je vous respecte. Vous ne mangez pas de » dinde aux truffes ! mais votre pot-au-feu et vos len- » tilles me seront cent fois plus salutaires. Les Monfla- » con sont terriblement bêtes, c'est vrai. Le papa ne » voit que par sa femme, madame ne voit que par son » fils, et ce fils est un petit bonhomme de six ans, » fort maussade, fort laid et fort méchant, qui cra- » chait sur mon pantalon, et me jetait ses quilles dans » les jambes, toutes les fois que j'allais voir ses chers » parens. C'est égal, aujourd'hui je le trouverai » charmant, aimable, espiègle, je jouerai aux quilles » avec lui, et l'on m'invitera à dîner. Dirigeons-nous » du côté de la rue des Francs-Bourgeois ; c'est loin... » mais j'ai de bonnes jambes... A la rigueur, je pour- » rais me mettre à cheval sur Moustache... mais à » Paris on s'étonne de si peu de chose, que tous les » gamins seraient capables de courir après moi. Con- » tentons-nous de me faire suivre par mon écuyer. »

Bouchenot double le pas. La perspective d'un dîner a donné à sa démarche cette assurance, cette vivacité qu'elle avait perdue. Il est enchanté de s'être rappelé la famille Monflacon, chez laquelle on lui a toujours fait mille politesses, et où il a dîné plusieurs fois, parce qu'avant d'avoir entièrement mangé le fonds de boutique de son père, il avait porté quelques boîtes de dragées au petit Monflacon.

En passant sur les boulevards qu'il a dû prendre pour aller au Marais, Bouchenot est arrêté de nou-

veau par un petit monsieur en casquette qui lui crie :

« Monsieur, achetez-moi une chaîne superbe... » la sûreté des montres... Voyez, monsieur, belle » chaîne... Tout ce qu'il y a de plus beau... en or, » en acier... trois francs dix sous!...

» — Laisse-moi tranquille avec tes chaînes! » s'écrie Bouchenot en repoussant avec humeur la marchandise qu'on lui présente. « Est-ce que tous les bro- » canteurs de Paris se sont donné le mot aujourd'hui » pour être après moi?... Je me souviens de la canne » de ce matin!... Elle a commencé la série de mes in- » fortunes.

» — Voyez, monsieur, une belle chaîne, bien so- » lide; avec ça on ne vous volera pas votre montre.

» — Je n'ai pas de montre... je ne crains pas que » l'on me la vole.

» — Eh bien! monsieur, vous y pendrez votre » lorgnon.

» — Je n'ai pas de lorgnon.

» — Vous la mettrez sur votre gilet, monsieur... » C'est le dernier genre...

» — Ah! si tu ne me laisses pas tranquille, je vais » lâcher mon chien sur toi!... »

Et Bouchenot repoussait encore le marchand de chaînes de sûreté, qui s'obstinait à lui présenter sa marchandise. En ce moment Moustache, qui depuis quelques instans tournait et retournait autour de son nouveau maître, lâche tout d'un coup la corbeille qu'il tenait encore à ses dents, puis se met à sauter

sur le marchand en donnant un grand coup de tête à travers toutes les chaînes de sûreté.

Bouchenot part d'un éclat de rire, et le marchand effrayé bat en retraite, en disant des injures au maître et au chien.

« Bravo, Moustache! bravo, mon brave com-
» pagnon ! » dit Bouchenot en poursuivant sa route.
« Tu me débarrasses promptement des importuns...
» Peste! tu es un gaillard qui ne souffre pas que l'on
» me barre le passage... C'est bien, je suis content de
» toi; avec un chien comme cela je traverserais la forêt
» de Bondy sans sourciller. »

Moustache semble flatté des éloges qu'on lui adresse, car il court en avant, puis revient le museau en l'air et en remuant la queue, regarde Bouchenot et se place devant lui. « Ce qui me fait surtout plaisir, » dit le jeune homme en regardant le chien, « c'est
» que dans cette nouvelle affaire tu as abandonné la
» corbeille aux cure-dents... Tu as fort bien fait,
» Moustache, cette corbeille te donnait l'air d'un
» chien d'aveugle, et quoique ce soient des animaux
» fort estimables, cela me mettait, moi, dans une
» fausse position. Ah çà, mais... c'est singulier... en
» perdant la corbeille, il me semble qu'il a pris autre
» chose... Qu'est-ce qui brille donc comme cela à son
» cou?... Moustache!... ici... ici tout de suite ! »

Le chien s'arrête, et Bouchenot s'aperçoit alors que le valeureux Moustache a autour du cou une des chaînes de sûreté que le marchand tenait à sa main. En se jetant à travers la marchandise, le chien avait passé sa tête au milieu d'une des chaînes, qu'il avait

détachée des autres, et en se sauvant pour éviter le chien, le petit homme à la casquette ne s'était point aperçu qu'il avait une chaîne de moins.

« Oh! voilà qui vaut beaucoup mieux que la » corbeille! » dit Bouchenot en riant: « ma foi, je » ne courrai pas après le marchand pour lui rendre » sa chaîne... Moustache l'a bien gagnée, et après » tout si cet homme m'avait laissé passer mon che- » min comme je l'en priais, il n'aurait pas perdu sa » marchandise. Allons, Moustache, te voilà avec un » collier superbe... c'est le cas de te présenter à la fa- » mille Monflacon. »

Bouchenot se remet en route, et le chien trotte à ses côtés en secouant à son cou la chaîne de sûreté.

CHAPITRE V.

LA FAMILLE MONFLACON ET LES PAILLASSES.

M. Monflacon avait cinquante ans ; il s'était marié tard à une demoiselle qui était en retard aussi ; ils n'avaient eu un enfant qu'après six ans de ménage, et lorsque l'âge de madame Monflacon commençait à lui ôter l'espérance de devenir mère ; de là cette faiblesse que les parens montraient pour ce rejeton que la nature leur avait aussi tardivement accordé. L'enfant était fort laid, et ils le trouvaient beau comme un amour. Tout cela est fort naturel et fort excusable ; un enfant doit toujours être beau pour ses parens, qui le voient autant avec leur cœur qu'avec leurs yeux. Mais le petit Stanislas Monflacon était méchant, hargneux et sournois ; et, au lieu de s'occuper à le rendre meilleur, on lui pardonnait ses défauts, dans lesquels on s'efforçait de trouver des qualités : ici l'amour paternel allait évidemment trop loin.

Bouchenot est arrivé rue des Francs-Bourgeois à la nuit tombante ; mais quoique habitans du Marais, les époux Monflacon ne dînaient point de bonne heure. Le petit Stanislas ayant l'habitude de faire deux ou trois déjeûners, qu'il prolongeait à sa fantaisie, il s'ensuivait que lorsque l'heure du dîner arrivait, l'enfant n'avait pas faim, on retardait l'instant des repas pour attendre que le petit Monflacon eût de l'appétit.

Bouchenot est entré, il monte l'escalier suivi de Moustache ; dont le collier brille et jette un éclat qui fait mal aux yeux.

C'est M. Monflacon lui-même qui ouvre au jeune homme ; en l'apercevant il pousse une exclamation de joie.

« Eh ! c'est l'ami Bouchenot !...

» — Moi-même, mon cher monsieur Monflacon.

» — Il y a un siècle que nous ne vous avons vu !...

» — C'est vrai, il y a bien long-temps... mais à » Paris, vous savez, on a tant d'affaires... Et comment » se porte madame ?...

» — Entrez donc, vous allez la voir...

» — Et monsieur votre fils ?

» — Il est là... qui joue près de sa mère. Oh ! » vous allez voir comme il est grandi... c'est un » homme maintenant. »

Bouchenot passe dans un petit salon, où madame Monflacon, femme de quarante et quelques années, qui n'avait jamais été jolie, mais qui avait toujours été bête, était assise dans un fauteuil, tenant dans ses mains des cartes que monsieur son fils prenait plaisir à jeter à terre lorsque sa maman les avait

toutes ramassées, et que la maman avait la constance de toujours ramasser quand son fils les avait jetées sur le parquet.

Le petit Stanislas était alors à quatre pattes dans la chambre, les joues barbouillées de raisiné, et mâchant encore les restes d'une tartine dont les débris étaient épars à ses côtés.

« C'est notre ami Bouchenot, que nous n'avions » pas vu depuis long-temps, » dit M. Monflacon en ouvrant la porte du salon.

Bouchenot fait de profondes salutations à madame, puis en homme qui sait son monde, il se tourne vers le petit Stanislas, et s'écrie :

« Ah! Dieu, le joli enfant! le beau garçon!... » Est-il grandi!... Oh!... c'est incompréhensible » comme il est grandi! c'est un homme .. et quelle » force!... Il est superbe !...

» — N'est-ce pas qu'il est bien renforci ? » dit madame Monflacon en faisant sa bouche en entonnoir, ce qui était sa manière de sourire lorsqu'on faisait des complimens à son fils.

« — C'est-à-dire qu'il est..... je ne sais pas l'âge » qu'il a, mais on lui donnerait dix ans.

» — Il n'en a que six et demi dans trois mois, » dit le papa en faisant jabot ; « mais le fait est que » c'est un gaillard. Ah ça, mon cher Bouchenot, » vous allez dîner avec nous... j'espère...

» — Ah ! vous êtes bien bon... je ne venais pas » pour cela... je croyais que vous aviez dîné.

» — Nous, nous dînons fort tard, et puis Stanis» las a mangé du pain et du raisiné il n'y a pas long-

» temps, et nous aimons mieux attendre qu'il ait » faim.

» — Eh bien! je dînerai avec vous, alors... mais » point de façons, je vous en prie!... Ah! je ne re- » viens pas de votre fils... il est superbe.

» — Ma chère amie, va donc dire à ta bonne de » nous faire une petite friandise pour le dessert... »

C'était le nouveau compliment que Bouchenot venait d'adresser à l'enfant qui lui valait ce plat de dessert ; connaissant la manière qu'il fallait employer pour que l'on soignât le dîner, Bouchenot allait trouver de nouvelles beautés à Stanislas, lorsque tout-à coup l'enfant se relève vivement en poussant un cri.

C'était Moustache qui, après s'être arrêté quelques instans dans l'antichambre, venait d'entrer dans le salon, et s'était placé subitement devant Bouchenot.

Le père et la mère ont pâli ; ils regardent leur fils pour tâcher de connaître la cause de son effroi ; mais l'enfant leur montre le chien en murmurant :

« Ah! ce toutou... ce gros toutou!

» — Vous avez un chien?» dit madame Monflacon d'un air indécis.

« — Est-ce que cet animal est à vous? » dit le papa en cherchant à lire dans les yeux de son fils.

Mais avant que Bouchenot ait répondu, le petit garçon s'était déjà rapproché de Moustache, et lui donnait de petites tapes sur le dos en disant : « Il est beau, » le toutou!... Ah! j'en voudrais un comme ça, moi, » je jouerais bien avec lui. »

Monsieur et madame Monflacon reprennent leur air aimable, en voyant que le chien plaît à leur fils.

« — Oui, c'est un chien que j'ai depuis peu de » temps, » dit Bouchenot; « c'est un cadeau que l'on » m'a fait... Oh! il est très-doux quand on ne me » taquine pas; mais si l'on m'attaquait, il pren- » drait bien vite ma défense.

» — Il est très-beau ce chien! » dit madame Monflacon en voyant son fils jouer avec Moustache. « Il a une bien belle tête.

» — C'est, je crois, un chien de Terre-Neuve? » dit M. Monflacon en caressant aussi Moustache.

« — Non... non... Oh! il n'est pas d'une aussi » illustre famille... mais il n'est pas mal... et puis il » a des qualités : il emporte... c'est-à-dire il rapporte » parfaitement.

» — Vous lui avez mis un collier bien élégant!... » Diable!... une chaîne en or...

» — Oh! en or..... vous entendez bien que cela » n'en a que le brillant!

» — C'est égal, c'est fort joli, fort distingué. » Comment nommez-vous votre chien?

» — Moustache.

» — Viens ici, Moustache! Oh! qu'il a l'air bon » enfant, Moustache! »

Bouchenot, qui s'aperçoit que l'on oublie le dîner, s'empresse de changer la conversation, en s'écriant :

« Je ne me lasse pas de regarder votre fils... les » beaux yeux... quelle malice dans ce regard... il res-

» semble beaucoup à sa mère... et pourtant, il a tous » les traits de son père!

» — Oui, je crois qu'il nous ressemblera, » répond madame Monflacon en faisant encore sa bouche en entonnoir.

« — Eh bien, ma bonne amie, pense donc à ce » dîner, » dit M. Monflacon. « Ah! fais-nous faire des » beignets... Bouchenot doit les aimer, et Stanislas » en est fou.

» — Moi, j'aime tout! mais pas de façons, je vous » prie... Ah! petit Stanislas, tu feras bien des passions, » je te le prédis... »

Madame Monflacon a quitté le salon pour aller donner des ordres à sa domestique. Bouchenot va s'asseoir devant le feu, se disant en lui-même : « Cela va bien. Je vais enfin faire un bon repas, ça ne » peut plus me manquer. Moustache a plu au jeune » Monflacon : c'est fort heureux ; sans cela je ne » sais pas trop si l'on m'aurait gardé à dîner. »

M. Monflacon, qui voit son fils fort en train de jouer avec Moustache, va s'asseoir à côté de Bouchenot, et lui frappe amicalement sur le genou, en lui disant :

« Mon ami, j'ai de grands projets pour l'éducation » de mon fils, pour son avenir.

» — Ah! vous avez de grands projets?

» — Oui, je veux faire de Stanislas un grand » homme.

» — Au fait... si ça ne dépend que de vous...

» — Mon fils a tout ce qu'il faut pour faire un » génie.

» — J'en suis déjà persuadé.

» — Il a toutes les bosses qui annoncent l'esprit, » la facilité, le jugement, la sagacité...

» — Diable!...

» — Je l'ai fait tâter par un phrénologue très-sa- » vant dans cette science... il a été en admiration » devant les bosses de mon fils.

» — Vraiment!

» — Il lui en a trouvé une monstrueuse pour l'in- » telligence; la tête de cet enfant est couverte de » montagnes!...

Un cri aigu poussé par le petit Stanislas interrompt la conversation.

« Est-ce que l'enfant se serait fait une nouvelle » bosse! » se dit Bouchenot en se retournant; mais le cri du petit garçon venait d'une autre cause.

Pendant que son père causait avec Bouchenot, le jeune Monflacon n'avait pas cessé d'agacer le chien; Moustache, qui semblait fort patient avec les enfans, endurait sans murmurer les caresses parfois un peu brutales du petit garçon. Mais M. Stanislas ayant voulu s'emparer de la chaîne brillante qui entourait le cou du chien, celui-ci s'était fâché. Des grognemens sourds avaient averti l'enfant qu'on ne lui céderait pas l'objet qu'il voulait avoir; mais, au lieu de laisser Moustache en repos, le jeune Monflacon s'était pendu après la chaîne en la tirant de toutes ses forces; alors le chien, sautant sur lui, avait happé son pantalon, et, avec un de ses crocs, égratigné le derrière du petit bonhomme.

Aux cris de son fils, M. Monflacon s'est levé, et madame est accourue l'air effaré, le regard inquiet.

« — Qu'y a-t-il ? » demande la maman, » qu'est-il donc arrivé à ce cher bijou ?

» — Qu'as-tu, mon fils? » dit M. Monflacon en courant au petit garçon; celui-ci crie comme un damné en montrant à ses parens son postérieur et son pantalon déchiré.

« — Il s'est laissé tomber, et il aura déchiré son » pantalon! » dit vivement Bouchenot, qui craint que la scène ne tourne mal.

« — Non, non... c'est son chien!... son méchant » chien qui m'a mordu là!... Hi, hi, hi!... » s'écrie le petit garçon en pleurant encore plus fort.

« — Ah! mon Dieu ! serait-il possible! » dit madame Monflacon en prenant son fils dans ses bras; « ce méchant chien t'a fait du mal!... oh! mais c'est » affreux! c'est une horreur... pauvre cher ami... je » crois que sa petite fesse est endommagée!... »

M. Monflacon court examiner la partie blessée, et fronçant le sourcil, il se tourne vers Bouchenot en lui disant :

« Monsieur, je trouve bien extraordinaire que » vous ameniez chez moi un animal qui se porte à de » tels excès sur mon enfant.

» — Eh! mon Dieu! mon cher monsieur Monfla- » con, » dit Bouchenot, « vous faites là une grande » affaire de fort peu de chose, votre petit garçon » aura trop taquiné Moustache... qui s'est un peu

» fâché... voilà tout !... mais quand on laisse ce chien » tranquille, il ne dit rien à personne. »

Comme l'enfant continue de pleurer, on n'écoute pas Bouchenot.

« — Il faut aller chercher quelque chose chez le » pharmacien, » dit madame Monflacon ; « il faut » soulager cet enfant... Après ce qui vient de se » passer, certainement je ne songe plus à dî- » ner...

» — Oh ! ni moi non plus, » dit M. Monflacon en se pinçant les lèvres avec une intention marquée ; « quand mon fils pleure, je serais un tigre si je pen- » sais à dîner... je vais envoyer chez le pharma- » cien.

» — Mais vous voyez bien que votre fils n'a rien, » reprend Bouchenot, qui voudrait réparer la sottise de son chien. « Allons, Moustache, allons vite, de- » mandez pardon au petit garçon... Sautez pour ce » joli Stanislas !... »

Et Bouchenot levant plusieurs fois la main en l'air en regardant Moustache, veut lui faire faire quelque gentillesse, persuadé que s'il parvient à faire rire l'enfant, l'accident de la culotte sera vite oublié. Malheureusement le chien prend mal les gestes de son maître ; ennuyé peut-être d'avoir été long-temps ta- quiné, étourdi par les cris, les plaintes qu'il entend autour de lui, et se figurant que Bouchenot l'excite à le défendre, Moustache s'élance sur madame Mon- flacon, et pose ses pattes de devant sur cet endroit que les nourrices ne craignent point de montrer en public, mais que la mère du petit Stanislas cachait

avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'avait rien à faire voir.

En sentant les pattes de Moustache sur son sein, madame Monflacon pousse des cris horribles, et semble prête à se trouver mal. Le petit Stanislas beugle de plus belle, et M. Monflacon court prendre les pincettes et en donne de grands coups sur le dos de Moustache, en s'écriant :

« C'est épouvantable !... quelle indécence !... » Retenez donc votre chien, monsieur... il met ses » pattes où jamais personne n'a osé porter la » main!...

» — Si vous le battez ainsi, il va faire bien d'au- » tres sottises !...

» — Quelle horreur!... un animal prendre le » sein de mon épouse!...

» — Il n'a rien pris du tout, monsieur, j'en suis » persuadé. »

Cependant, pour se soustraire aux coups de pincettes, Moustache se sauve sur un sofa, de là il saute sur un guéridon, faisant tomber les tasses et la théière d'un assez joli cabaret de porcelaine dont les époux Monflacon ne se servaient que le premier jour de l'an; puis sautant de nouveau à terre, Moustache va prendre avec ses dents un gros polichinelle que l'on avait donné la veille au petit Stanislas, et auquel l'enfant n'avait encore cassé que le nez et un bras.

« — Mon *porrichinel!* » crie le petit garçon en devenant pourpre de colère et faisant des grimaces horribles ; « il m'emporte mon *porrichinel !...*

» — Viens, mon fils, tu en auras trois demain. » Sauvons-nous, » dit la maman ; « si monsieur » reste un instant de plus ici avec son chien, moi » je déclare que je déserte la maison. »

En achevant ces paroles, madame Monflacon quitte le salon et emporte son fils. Quant à M. Monflacon, après s'être armé de la pelle et de la pincette, il se pose majestueusement devant Bouchenot, et lui dit :

« Vous avez entendu mon épouse, monsieur, » j'espère que vous ne la forcerez pas à déserter son » domicile. Quand on a un si méchant animal, » on ne se présente pas chez des personnes qui ont » des enfans. Je vous souhaite le bonsoir, mon- » sieur.

» — Eh, mon Dieu, monsieur, quand on a » un enfant si laid, si méchant, et si mal élevé » que le vôtre, on doit nécessairement se brouiller » avec toutes ses connaissances. Bonjour, bonsoir, » bonne nuit ! »

Et Bouchenot s'éloigne brusquement laissant M. Monflacon tout stupéfait de ce qu'on a osé dire de son fils.

« Allons, sacrebleu ! il est dit que je ne dîne- » rai pas aujourd'hui ! » s'écrie Bouchenot lorsqu'il se trouve dans la rue. « Cette fois c'est ce » maudit chien qui en est cause... mais aussi vit-on » jamais une famille plus bête que celle de ces » Monflacon ?... Avec tout cela je ne vois plus où » je pourrai me présenter, je suis au bout de mon » rouleau. Voilà la nuit, il est sept heures pas-

» sées... allez donc dîner en ville à cette heure-là... » tout le monde a dîné... tout le monde... excepté » ceux qui sont dans ma position. Diable de Mous- » tache, va!.. et pourtant je ne puis pas m'empê- » cher de rire quand je me rappelle le tableau de » tout-à-l'heure, au moment où ce polisson de » chien avait posé ses pattes sur ce que monsieur » Monflacon appelle le sein de son épouse!.... Ah! » ah!... si j'étais peintre, si j'avais comme *Biard*, » le talent de rendre au naturel des scènes comi- » ques... l'art, si rare en peinture, de faire rire sans » cesser d'être vrai, certainement je ferais le tableau » de la famille Monflacon... mais je ne sais pas pein- » dre.... je ne sais pas la musique... je ne sais pas » grand'chose, au fait! et quand je dis que je suis » étudiant, c'est une mauvaise plaisanterie, car je » n'ai jamais étudié!... je commence à m'apercevoir » qu'il est assez difficile de faire fortune quand on » ne sait rien... O mon pauvre père! qui m'aviez » amassé une assez honnête aisance en vendant des » dragées!... pourquoi n'avez-vous pas été plus sé- » vère avec votre fils?.... pourquoi, au lieu de me » croire un petit génie lorsque je disais toutes les sot- » tises qui me venaient à la tête, ne m'avez-vous pas » corrigé, puni, mis au pain et à l'eau pour me for- » cer à faire mes devoirs?... pourquoi avez-vous to- » léré mes habitudes de fainéantise... de gourman- » dise?... habitudes qui ne tardent pas à devenir » une seconde nature, et que l'on ne peut plus sur- » monter quand on est parvenu à l'âge de faire sa » barbe?... Ah! c'est que vous m'aimiez beaucoup,

» et que vous étiez faible... c'est que vous aviez pour
» votre petit Fidèle les mêmes yeux que M. Monfla-
» con a pour son Stanislas... qui probablement de-
» viendra un mauvais sujet comme moi. La seule
» différence en ma faveur, c'est que j'étais gentil,
» et que monsieur Stanislas sera toujours fort laid.
» Mais ne croyez pas que je vous accuse, ô mon
» pauvre père ! ce ne sont point des reproches que
» je vous adresse, ce sont tout simplement des ré-
» flexions que je fais. La bonté des pères n'autorise
» pas la mauvaise conduite des enfans... ceux-ci de-
» vraient au contraire redoubler d'efforts pour se
» rendre dignes de cet amour qu'on leur témoigne...
» mais au lieu de cela, ces petits génies qui savent
» tout ne font rien que des dettes, et appellent leurs
» parens *ganaches!* »

Le jeune homme marchait toujours; il était encore revenu sur les boulevards. Il se trouvait alors près de la rue des Filles du-Calvaire. Moustache trottait fidèlement à deux pas de la poche qui sentait encore le jambon; il tenait dans ses dents quelque chose qu'il n'avait pas lâché depuis qu'on était sorti chez la famille Monflacon.

Bouchenot se retourne, et pour la première fois remarque ce nouveau trophée conquis par le chien : c'était le polichinelle du petit Stanislas.

« Ah ! tu as encore emporté quelque chose, Mous-
» tache, » dit Bouchenot en caressant l'animal qui relève la tête et semble montrer avec fierté à son nouveau maître ce qu'il tient dans sa gueule. « Dé-
» cidément, mon cher ami, tu as la bosse du vol...

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

» ou bien, ceux auxquels tu appartenais t'ont lancé à » dessein dans la carrière du crime... Je voudrais » bien savoir à qui tu appartenais... car je ne re- » garde pas comme ta maîtresse cette jeune fille avec » laquelle je t'ai rencontré ; je suis persuadé qu'il » n'y avait pas long-temps que son parrain t'avait » donné à elle. Ce parrain doit être un chef de bri- » gands, d'après l'éducation qu'il a donnée à ce » chien. Avec tout cela, j'ai envie d'aller chercher » dispute à un pâtissier, et pendant la querelle tu » emporteras quelque chose de plus nourrissant que » des colliers en cuivre, des corbeilles et des poli- » chinelles. Mais non... je suis honnête, moi, quoi- » que je n'aie pas le sou... ce qui est bien plus mé- » ritant que d'être honnête quand on est riche ; et » si vous continuez à vous conduire avec aussi peu » de délicatesse, je vous préviens, Moustache, que » je me servirai des deux morceaux de canne que » je porte précieusement dans ma poche pour faire » un feu de joie ce soir... en guise de souper. Mais » que vois-je de l'autre côté du boulevard ?... des » paillasses... des bateleurs... des parades... Allons » écouter la parade... c'est un spectacle qui ne » coûte rien ; et dans la foule je n'ai pas peur d'être » volé. »

Bouchenot traverse le boulevard et se mêle à la foule rassemblée devant une grande maison de toile, à laquelle était attaché un grand tableau qui se roulait et se déroulait sur un manche à balai. Ce tableau représentait le *Nouveau-Monde*. On y voyait une quantité prodigieuse de personnages, d'animaux

d'arbres et de fleurs. Les fleurs y étaient aussi grandes que les arbres, les animaux beaucoup plus gros que les hommes, et ceux-ci avaient la tête couverte de cheveux blancs comme de la neige, qui leur descendaient jusqu'aux talons.

Un homme monté sur des tréteaux placés contre l'entrée de la maison de toile, expliquait le tableau en frappant dessus avec une grande baguette. Cet homme avait une vieille redingote dont on ne distinguait plus la couleur, un mauvais chapeau rond presque sans bords, et portait d'énormes moustaches qui se rejoignaient avec ses épais favoris.

Pendant qu'il parlait au public, deux hommes habillés, l'un en paillasse, l'autre en marquis, s'exerçaient sur le tréteau à une danse dont ils inventaient probablement les figures, et se permettaient mille charges, où la décence était rarement observée. Enfin, dans le coin du tréteau se tenait une jeune femme habillée en espèce d'amazone, et coiffée en turban, qui jouait du violon pour faire sauter le paillasse et le marquis.

La foule écoutait peu l'orateur, elle aimait mieux regarder la danse, et elle accueillait par de gros rires chaque pose érotique des danseurs; cependant le monsieur en redingote n'en continue pas moins de pérorer en frappant de sa baguette sur le tableau.

« Messieurs et mesdames, ceci est le *Nouveau-*
» *Monde*, que nous avons l'honneur de vous faire
» voir, avec les personnages et animaux vivans, qui
» en ont été rapportés par un célèbre navigateur
» Suisse, qui a voulu continuer les recherches du

» fameux et illustre Lapeyrouse, que vous avez tous » connu comme moi. Les personnages que vous voyez » sur le tableau sont des Albinos; leurs cheveux » sont blancs, longs et épais... vous pourrez vous » en assurer vous-mêmes... vous pourrez les toucher, » les palper, en emporter même une mèche pour » vos femmes, vos enfans, ou vos maîtresses. Vous » voyez les Albinos combattre et terrasser des » animaux quatre fois plus forts qu'eux!..... » Dans le Nouveau-Monde les hommes sont doués » d'une force extraordinaire, mais ils ne se » battent jamais entre eux; ils sont d'un natu- » rel doux, bon, justes et exempts d'envie; les » femmes y sont soumises, obéissantes et fidèles; » c'est pour ça que cela s'appelle le Nouveau-Monde. » Entrez, messieurs et dames, venez voir ce curieux » spectacle; venez faire connaissance avec les habi- » tans du Nouveau-Monde; on leur a appris à dire » en français : *bonsoir*, *la compagnie!* mais il le di- » sent aussi bien qu'un bourgeois de Sèvres ou de » Saint-Cloud. Ce spectacle vous épargne un voya- » ge de neuf cents lieues, et on est bien aise, en » rentrant dans sa famille, de pouvoir dire à ses do- » mestiques : Je viens de voir le Nouveau-Monde. » De plus, messieurs et dames, j'ai l'honneur de vous » prévenir que le spectacle sera terminé par un grand » assaut d'armes donné par mademoiselle *Malator-* » *chi*, une des premières tireuses de France; elle » s'offre à soutenir tous les assauts quelconques que » l'on pourra lui proposer. Messieurs les prévôts, » messieurs les militaires et tous les amateurs qui

» veulent faire des armes avec cette célèbre tireuse,
» peuvent entrer sans rétribution... Prrrrenez vos
» billets, cela va commencer. »

La célèbre Malatorchi n'était autre que la dame en amazone et en turban qui jouait du violon. Quittant son instrument quand le monsieur a fini de parler, elle s'avance à son tour sur le devant des tréteaux et s'adresse au public, en criant de toute la force d'une voix enrouée :

« Oui, messieurs, c'est moi qui suis prête à tirer
» le fleuret, l'espadon ou le briquet, avec tous ceux
» qui voudront me faire cet honneur. Après avoir
» eu beaucoup d'agrément avec les meilleurs tireurs
» de l'étranger, je veux faire jouir la France de mes
» talens. Que les amateurs se présentent... c'est gra-
» tis pour eux !... *gratis !*... vous l'entendez... ce qui
» veut dire qu'il n'en coûtera rien. »

La dame fait trois saluts militaires et quitte les tréteaux ; le paillasse et le marquis en font autant après avoir montré autre chose que leur figure à la société. Enfin le monsieur aux favoris sonne de la trompette, et une partie de la foule se précipite dans la baraque de toile.

Bouchenot est resté à sa place. Une idée bizarre vient de lui passer par la tête : il lui prend envie de voir ce spectacle, et, pour ne rien payer, de se donner pour un tireur d'armes.

« Après tout, » se dit-il, « faut montrer son talent,
» je suis d'une jolie force au fleuret, je gage bien que
» je toucherai madame Malatorchi. Parbleu, don-
» nons-nous ce petit divertissement !... puisque c'est

» gratis, je puis bien me permettre ce plaisir, ça me » distraira, ça me fera un moment oublier mon ap- » pétit. Et puis ces messieurs se moquent souvent de » ma bravoure, ils prétendent que je crains de me » battre... si je touche la première tireuse de France, » je ne craindrai plus personne... Allons, en avant. »

Bouchenot relève la tête, met son chapeau de côté, remonte sa cravate et se présente à l'entrée du spectacle forain; on lui demande son billet, il répond fièrement : « Amateur en fait d'ar- » mes ! »

On le laisse entrer, mais le monsieur aux gros favoris va le prendre par la main et l'introduit au fond de la baraque, dans une enceinte dont le public était séparé par une barrière, en criant :

« Voici un amateur de la première force qui se » présente pour tirer avec la célèbre Malatorchi!... » vous voyez, messieurs et dames, que le spectacle » sera fort intéressant... Que ceux qui sont debout, » derrière, prennent des supplémens de deux sous » pour voir l'assaut d'armes. »

» — Je n'ai pas dit que j'étais de la première » force, » murmure Bouchenot, qui n'est pas très-flatté d'être annoncé au public, et de se trouver placé à côté des Albinos du Nouveau-Monde; mais il n'est plus temps de reculer. L'annonce est faite, tous les regards se portent déjà sur lui, et madame Malatorchi le toise d'un air malin qui semble annoncer qu'elle ne sera pas fâchée de lui montrer son savoir-faire.

Moustache avait suivi Bouchenot dans le spectacle, et il était venu audacieusement se placer à côté des

habitans du Nouveau-Monde. Les Albinos se composaient d'un monsieur, une dame et une petite fille habillés en sauvage, et ayant sur la tête des perruques de filasse. Celle du monsieur était énorme et frisée comme les cheveux d'un nègre ; celle de la dame tombait en longues mèches jusque sur ses hanches. Cette famille d'Albinos était assise sur un banc de bois, ne s'occupant qu'à manger des pommes de terre cuites à l'eau, et ne levant pas les yeux sur le public. La femme semblait avoir le bout du nez gelé, ce qui ne donnait pas envie d'aller vivre au Nouveau-Monde. L'enfant avait un goître, et le monsieur murmurait entre ses dents :

« Ces sacrés b...-là !... ils n'ont pas seulement mis » un peu de sel dans l'eau en les faisant cuire..... et » ils nous engagent en disant qu'ils nous nourriront. » Belle f... nourriture !... ils n'ont qu'à chercher » d'autres Albinos ; moi, j'aime mieux vendre des » contremarques.

» — Ce chien est-il à vous, monsieur ? » demande à Bouchenot l'homme aux favoris, qui paraît être le directeur du spectacle.

« — Oui, ce chien est de ma suite.

» — Fort bien... laissez se placer le chien de mon» sieur l'amateur de première force. »

Moustache n'avait pas attendu la permission. Le paillasse et le marquis s'étaient placés près de l'animal qu'ils semblaient admirer. Bouchenot regardait à droite et à gauche, il aurait voulu s'en aller; mais madame Malatorchi ne cessait point de le regarder, tout en faisant des écarts et levant les jambes à l'ins-

tar des danseuses quand elles s'exercent dans les coulisses avant d'entrer en scène. Au bout de quelques instans, Bouchenot, reportant les yeux sur Moustache, s'aperçoit qu'il n'a plus ni collier ni polichinelle.

« Diable !... il me paraît qu'on ne laisse rien traîner ici, » se dit le jeune homme. « Du reste, cela se » fait avec beaucoup d'adresse, puisque Moustache » n'a pas même crié... Malgré cela, je commence à » me repentir d'être entré ici en amateur... quoique » madame Malatorchi me lance des œillades terribles et s'exerce à me montrer son caleçon. Enfin!... » le vin est tiré !... il n'y a plus à reculer; ces gens-» là m'ont annoncé à leur public, et ils seraient capables de me rosser si je ne voulais plus me » battre.

» — Messieurs et dames, contemplez les habitans » du Nouveau-Monde prenant leur repas... approchez, ne craignez rien, ils ne sont pas méchants... »

A cette annonce du directeur, la famille coiffée de filasse se jette avec encore plus d'avidité sur les pommes de terre.

« — Eh ben, quoi ! ils mangent comme nous, » dit un gamin à son voisin ! « quoiqu'ils ont donc de cu-» rieux ?...

» — Tiens ! tu ne vois donc pas que ce sont des » *Albino*.

» — Ils mangent des pommes de terre comme » nous !... c'est déjà pas si beau, les *Albino*... At-» tends, je vas leur parler, moi. »

Le gamin se penche sur la barrière qui sépare le public des habitans du Nouveau-Monde, en criant à ceux-ci :

« C'est-i bon, ce que vous mangez-là? »

Le chef de la famille des Albinos relève lentement la tête, et faisant semblant de parler avec difficulté, répond en nasillant : *Bonsoir, la compagnie.*

La femme placée près de lui fait la même pantomime, et prononce la même phrase ; l'enfant en dit autant, en parlant comme ces pouparts que l'on n'a pas mouchés depuis un mois.

« — Tiens ! ils disent tous la même chose!... » s'écrie le gamin.

« — Voilà tout ce que ces indigènes du Nou» veau-Monde possèdent de français pour le mo» ment, » répond le directeur, « et encore a-t-on » eu beaucoup de peine à leur faire prononcer ces » mots. Voyez-les, examinez-les, messieurs et da» mes : quoique ce soient un mâle et une femelle » comme nous, vous devez vous apercevoir cepen» dant qu'il y a une grande différence dans leur » conformation et la nôtre!

» — Oh! dame! ça n'est pas bâti comme moi! » dit le paillasse en faisant une culbute devant la société.

« — Et cela n'a pas notre souplesse, » dit le marquis en se mettant à marcher sur ses mains.

Pendant que ces messieurs occupaient le public qui examinait la famille sauvage, madame Malatorchi s'était venue placer contre Bouchenot et le

regardait fort tendrement. Voyant qu'il ne lui adresse pas la parole, elle lui dit enfin :

« Cher ami, nous ne nous ferons pas de mal, » n'est-ce pas?... qu'est-ce que nous tirerons?...

» — Tout ce que vous voudrez, madame, » répond Bouchenot en renfonçant son menton dans sa cravate.

« — Oh! comme vous avez l'air méchant!... » c'est égal, vous paierez un demi-litre après, j'es- » père?...

» — Ah! mon Dieu! où me suis-je fourré! » se dit Bouchenot en cherchant par où il pourrait s'en aller; mais en ce moment une grande rumeur, des éclats de rire poussés par le public lui font tourner les yeux du côté où se montre le Nouveau-Monde.

Moustache, que l'on avait habilement débarrassé de son collier et de son polichinelle, s'était quelque temps promené d'une manière fort leste dans le spectacle, courant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Bientôt cependant il s'était fixé près des Albinos, flairant avec une attention très marquée la longue perruque de la femme qui mangeait des pommes de terre; puis, soit que l'odeur de la filasse lui fût agréable, soit tout autre motif, il venait de lever la cuisse et de se mettre à pisser sur la femme du Nouveau-Monde.

C'est une action qui causait l'hilarité du public; mais ce fut bien pis, lorsqu'en se retournant et apercevant ce que Moustache faisait, l'Albinos femelle se mit à crier en fort bon français :

« Ah ! le gredin !... ah ! le fichu animal !... voilà » ce que c'est que de laisser entrer des chiens dans » l'enceinte des acteurs : me voilà propre à pré- » sent !...

» — Oh ! oh ! le Nouveau-Monde qui ne parlait » pas français ! » crie le gamin ; « c'est des Albinos » de la Courtille !

» — Que le diable emporte votre chien ! » dit le directeur en passant près de Bouchenot, puis il se met à crier à tue tête :

» Messieurs et dames, voici l'assaut, le superbe » assaut d'armes qui va commencer... C'est ceci « qui est curieux et qui mérite toute l'attention » des connaisseurs. Madame Malatorchi et ce grand » tireur qui m'a ordonné de ne pas dire son nom... » parce qu'il veut garder l'incognito, mais qne vous » reconnaîtrez sans peine à son grand talent, vont » commencer par le fleuret boutonné, et se porte- » ront successivement une foule de bottes secrètes !... » En avant la musique ! »

Le paillasse a pris le violon et le marquis la trompette ; ils se mettent à faire un charivari qui, avec l'annonce du directeur, achève de faire oublier l'aventure arrivée à la femme du Nouveau-Monde.

Cependant madame Malatorchi, après avoir levé en l'air ses bras et ses jambes, est allée chercher deux fleurets boutonnés, avec lesquels elle vient saluer le public.

» Otez-vous votre habit ? » dit le directeur à Bouchenot.

« — Non, je le garde.

» — Mais pour faire des armes ça vous gênera ; » on ôte son habit.

» — Je vous dis que je ne veux pas ôter le mien.

» — Comme vous voudrez. Commencez alors. »

Bouchenot ne se sent pas à son aise, mais il voit bien qu'il n'y a pas à reculer. Madame Malatorchi lui présente les fleurets; il s'assure qu'ils sont bien garnis et se décide à en prendre un. Avant de se mettre en garde, la célèbre tireuse passe et repasse devant le public en faisant des pirouettes et des entrechats. Elle regarde Bouchenot d'un air malin en passant près de lui, et semble attendre qu'il en fasse autant qu'elle : celui-ci se renfonce encore dans sa cravate, en murmurant : « Quand vous au- » rez fini de sauter!... je vous attends, moi. »

Enfin le directeur donne le signal de l'assaut. Les combattans se mettent en garde, et la musique joue l'ouverture de *Blaise et Babet*.

Madame Malatorchi, croyant avoir réellement affaire à un habile tireur, se tient long-temps sur ses gardes et cherche à étudier le jeu de son adversaire. De son côté, Bouchenot, qui a peur de ne pas être de force, n'ose point attaquer et se borne à maintenir son fleuret contre celui de son adversaire.

« — Est-ce qu'ils ne feront que cela? » dit un ouvrier à son voisin. « On se bat mieux aux *Folies-* » *Dramatiques!* Ils devaient se porter des bottes se- » crètes... Je ne vois rien faire !

» — Eh ben, Colas, pisque c'est des bottes se- » crètes; comment veux-tu les voir ? »

Cependant madame Malatorchi ne tarde pas à s'a-

percevoir que son adversaire n'est pas fort et qu'il est intimidé. Alors, recouvrant toute son assurance, elle le pousse, le presse, l'attaque vigoureusement. Bouchenot ne sait plus où il en est, à chaque instant il se sent touché au ventre, à la poitrine, aux cuisses. Le directeur est enchanté, le public applaudit, et la célèbre tireuse pousse des cris de triomphe chaque fois qu'elle touche son homme. Moustache, que ce combat semble beaucoup impatienter, fait entendre de sourds grognemens et aurait déjà sauté sur l'amazone, si le directeur ne l'avait contenu.

Bouchenot avait envie de dire qu'il en a assez; cependant, exaspéré par les coups de bouton, il tente un dernier effort; oubliant qu'il se bat au fleuret, il se sert de son arme comme d'une pique, il attaque à tort, à travers. L'amazone, étourdie par ce nouveau jeu, oublie un moment de parer. Tout-à-coup un cri lui échappe et elle jette son fleuret de côté en jurant d'une façon fort énergique, puis elle porte sa main à son visage en disant :

« Bigre d'imbécile!... il m'a crevé l'œil!... »

Le directeur se hâte de faire taire la musique et d'annoncer que l'assaut est terminé; alors le public sort de la baraque, et les habitans du Nouveau-Monde ôtent leur perruque de filasse et endossent des vêtemens très-bourgeois.

Bouchenot a voulu s'en aller avec le public, mais le directeur le retient assez brutalement par le bras, en lui disant d'un ton peu honnête :

« Eh ben... est-ce qu'on s'en va comme ça?...

» Voyez donc comme vous avez arrangé madame » Malatorchi... »

L'amazone avait en effet l'œil horriblement rouge et gros.

« — Un peu plus j'étais borgne, » dit-elle en montrant son visage à Bouchenot. « Dites donc, cher » ami, savez-vous que vous faites des armes comme » une huître !

» — Je suis désolé de vous avoir attrapé l'œil... » mais ça ne sera rien... vous le bassinerez avec un » peu d'eau et d'eau-de-vie... »

En disant cela, Bouchenot cherchait encore à gagner la sortie ; mais le paillasse et le marquis lui barrent le passage, et le directeur s'écrie :

« Un instant donc!... est-ce que vous plaisan- » tez?... Vous allez payer deux litres et des petits » verres, ça guérira l'œil de madame Malatorchi.

» — Je ne paierai rien du tout. Je suis entré ici » pour faire des armes, j'en ai fait... je m'en » vais.

» — Ah! elle serait bonne celle-là!... Il entre » ici gratis, il blesse notre premier sujet... et il ne » voudrait rien payer! pour qui donc nous prenez- » vous?... Exécutez-vous de bonne grâce, ou les » claques vont pleuvoir.

» — Je vous dis que je ne paierai rien... Je n'ai » pas d'argent, d'ailleurs...

» — C'est pas vrai.

» — Je vous enjoins de me laisser tranquille... »

Bouchenot veut sortir en repoussant le paillasse et le marquis, le directeur le retient par le collet

de son habit, dont il déchire un morceau. A cette vue, Bouchenot exaspéré donne des coups de poing à droite et à gauche. Mais il ne serait pas le plus fort et le combat se terminerait mal pour lui, si Moustache ne se mettait de la partie. Le chien saute sur le directeur et ses employés, et revient ensuite tirer son maître par la poche qui sent le jambon. Au bout de quelques minutes, Bouchenot parvient à se faire jour à travers ses adversaires, et crevant un côté de la baraque, dont la muraille est en toile, il se retrouve enfin en liberté avec son brave Moustache près de lui.

Mais dans quel état, à quel prix Bouchenot est-il sorti du spectacle forain? Son habit est perdu, un des pans a disparu, un des paremens est en lambeaux, et le dos ainsi que le collet sont déchirés en plusieurs endroits.

CHAPITRE VI.

UNE RUE DÉSERTE.

Bouchenot est sorti très-précipitamment de la maison de toile. Pendant quelque temps il marche sans s'arrêter et sans oser tourner la tête ; il lui semble encore avoir sur le dos le paillasse, le directeur, le marquis et madame Malatorchi ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps qu'il se décide à faire halte et à regarder derrière lui.

« Ah ! les gredins ! ah ! les drôles ! » s'écrie-t-il en examinant sa toilette ; « dans quel état ils m'ont » mis !... bien heureux encore que je sois parvenu » à me tirer de leurs mains... Je crois qu'ils vou- » laient m'assommer... Après tout, j'ai bien ce que » je mérite !... où m'étais-je fourré !... quelle idée » d'aller faire des armes avec des paillasses !... c'est » la faim qui avait troublé ma raison... je voulais » me distraire... Jolie distraction que j'ai prise là... » Mais mon habit !... mon pauvre habit... c'est- » à-dire notre pauvre habit, car il est autant à mes

» amis qu'à moi... déchiré en trois endroits... un » pan tout entier d'arraché... ah!... sacrebleu!... » c'est le bouquet cela... Que vont dire George et » Timothée?... que mettront-ils pour sortir à leur » tour?... Je suis un misérable! je suis une fichue » bête!... Montrez-vous donc comme cela!... j'ai » l'air d'un *Robert Macaire!*... J'ai envie de me je- » ter dans le canal avec Moustache!... mais ça ne » donnerait pas un habit à mes amis!... »

Bouchenot est vraiment désolé ; pour la première fois de sa vie il n'a pas envie de rire de ce qui lui arrive. Il a quitté les boulevards; il s'est enfoncé dans les rues désertes qui donnent sur le canal. Dès qu'il entend marcher, il double le pas; quand il aperçoit du monde, il traverse la rue, car il craint d'être vu dans l'état pitoyable où il se trouve. Après avoir passé un des ponts du canal, il marche encore quelque temps. L'heure est avancée; le quartier où il se trouve n'est point encore éclairé par le gaz; il est dans une rue déserte où il n'y a point de boutiques et fort peu de maisons; à droite et à gauche il ne voit que des murs de clôture, et depuis longtemps il ne rencontre plus personne.

« Où diable suis-je? » dit Bouchenot en s'arrêtant de nouveau; « je n'en sais rien... je ne connais pas ce » quartier... c'est bien désert... je dois être près de » quelque barrière... Ces murs... je crois que ce sont » les murs d'enceinte de Paris... Où vais-je aller par » là? il n'est pas l'heure de se promener dans la » campagne... ce que j'ai de mieux à faire, c'est » de retourner à notre logis... rue de la Calandre...

» Sapredié! il y a un joli ruban de queue d'ici là...
» Je compterai à mes amis ce qui m'est arrivé. Après
» tout, je sais très bien qu'ils ne me battront pas,
» ces pauvres amis... Je leur avais promis un pâté
» de Lesage... ils comptent peut-être là-dessus pour
» souper... Et revenir dans cet état... ah! Il est vrai
» que je sens le musc... nous brûlerons des parfums
» pour nous endormir!... O Dieu! ô Dieu!... et je
» crois que je plaisante encore.. quand je devrais m'ar-
» racher les cheveux!...Enfin, ce qui est fait est fait!...
» Avant de nous mettre en route, reposons-nous un
» moment, car je me sens bien las... cet assaut d'ar-
» mes, ce combat à coups de poings... et n'avoir fait
» qu'un repas depuis ce matin, c'est bien peu !...»

Bouchenot regarde autour de lui; il aperçoit une borne contre un mur, il va s'asseoir dessus en se disant: « Je ne resterai pas long-temps là, car certainement » si une patrouille passait elle me prendrait pour un » voleur. »

Après s'être reposé quelques minutes, Bouchenot, sortant tout-à-coup de ses réflexions, s'aperçoit que Moustache n'est plus avec lui.

« Il m'a quitté! » se dit le jeune homme en se levant, « quoi!... parce que je suis dans le malheur, ce » chien m'abandonne aussi!... On dit pourtant que » le chien est l'ami de l'homme... Est-ce parce que » mon habit est en loques, que M. Moustache ne dai- » gne plus me suivre?... Mais la poche qui me reste est » celle où a été le jambon... Non, je ne puis croire » que mon compagnon m'ait quitté ainsi... Et pour

» qui... pour quoi?... Il ne passe personne par ici... il
» m'avait si bien défendu lorsque je boxais dans la ba-
» raque!... d'ailleurs, il n'y a pas encore long-temps
» qu'il trottait près de moi... c'est bien singulier...
» Est-ce que sa maîtresse, cette jeune fille de ce ma-
» tin, demeurerait par ici? Le quartier ne me sem-
» ble pas commerçant... il faut pourtant que quel-
» que chose ait attiré Moustache... Allons, puisqu'il
» m'a quitté, je rentrerai sans lui... pourvu que je
» trouve mon chemin. »

Au moment où Bouchenot allait se remettre en route, le chien reparaît et accourt se frotter contre lui, puis il fait de nouveau quelques pas en avant, s'arrêtant ensuite comme pour engager son maître à le suivre.

« Ah! te voilà revenu, Moustache... je t'accusais
» à tort, mon brave compagnon... tu ne m'avais
» pas abandonné... Ah çà, mais qu'a-t-il donc à
» courir ainsi devant moi, en s'arrêtant pour tour-
» ner la tête?... on dirait qu'il veut me mener quel-
» que part... Où veux-tu me conduire, Moustache?»

Le chien s'arrête, regarde Bouchenot, puis trotte de nouveau en agitant sa queue en signe de joie.

« Ma foi, suivons-le, » se dit le jeune homme,
« qu'ai-je à craindre?... on ne peut plus me voler...
» mon habit même, on n'en voudrait pas. D'ailleurs,
» j'ai dans l'idée que Moustache va me mener au-
» près de sa maîtresse, et je ne serais pas du tout fâ-
» ché de la revoir, cette jeune fille... elle était fort
» bien... des appas un peu robustes, mais beaucoup
» d'appas. C'est elle qui est en partie cause de tout

» ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; c'est à elle que
» je dois ce chien et mes malheurs : je lui rendrai
» son Moustache, et je lui raconterai tout ce qu'il
» a fait depuis ce matin, ça la fera rire, et quand
» une femme rit... elle est désarmée. Suivons Mous-
» tache. »

Le chien n'a pas marché long-temps, il s'arrête devant une maison de fort médiocre apparence et qui se trouve seule au bout d'un mur. Une porte d'allée sert d'entrée, mais cette porte est fermée ; cependant Moustache se frotte contre cette porte qu'il semble chercher à enfoncer avec sa tête, et n'y pouvant parvenir il revient à son maître comme pour le prier de lui ouvrir l'entrée de la maison.

« Ah ! c'est ici que nous nous arrêtons ? » dit Bouchenot en examinant la maison. « Ce n'est
» pas précisément un palais !... mais la beauté et
» l'innocence n'habitent pas toujours un palais...
» l'innocence est fort mal logée quelquefois !... Je
» n'aperçois aucune lumière aux fenêtres ! cette maison
» semble inhabitée, mais les locataires se couchent
» peut-être de bonne heure. Ce pauvre chien, il fait
» tout ce qu'il peut pour ouvrir cette porte... dois-
» je frapper ?... qui demanderais-je... je ne sais pas
» le nom de cette demoiselle de ce matin... Il ne peut
» pas y avoir beaucoup de monde dans cette maison...
» un étage et puis des toits... c'est une bicoque,
» pas de maisons dans le voisinage... un grand mur...
» une rue qui n'est pas encore pavée... tout cela est
» peu engageant, je crois que je ferais bien de m'en
» aller. »

Bouchenot fait quelques pas; mais Moustache ne le suit point, il reste blotti contre la porte de l'allée.

« Oh! ma foi, je serais bien niais d'abandonner » ici mon fidèle compagnon, et de ne point voir la » fin de cette aventure, » se dit Bouchenot en retournant vers la maison. « La maîtresse de Moustache » loge là... il n'y a pas de doute... le chien m'a conduit à sa demeure et il veut y rentrer. Il me » semble que cette jeune fille ne peut pas me recevoir mal en voyant que je lui ramène Moustache. » Je vais frapper... si on demande qui est-ce qui est » là, probablement le chien se chargera de répondre pour moi. »

Bouchenot va contre la porte, mais il n'y a point de marteau pour frapper; en regardant à droite et à gauche pour chercher une sonnette, il voit une espèce de loquet en fer, il le tourne et la porte s'ouvre aussitôt.

« Voilà une maison qui est bien peu fermée! » se dit le jeune homme en jetant un coup d'œil dans l'allée où règne une obscurité complète. « Qu'est-ce » que je vais faire?... c'est bien noir là dedans, » suivrai-je encore mon compagnon? »

Mais déjà le chien a enfilé l'allée, et il disparaît pendant que Bouchenot est resté sur le seuil de la porte, indécis sur ce qu'il doit faire.

« Allons!... voilà mon écuyer qui va m'annon- » cer, » se dit Bouchenot; puis il écoute si l'on ouvre quelque porte; il n'entend rien, il ne distingue

même plus les pas de Moustache. Il se hasarde alors à faire quelques pas dans l'allée, en étendant ses bras en avant pour ne point se cogner dans cette route qui lui est inconnue.

Après avoir fait une dizaine de pas, il croit apercevoir un peu de clarté devant lui, il avance encore et se trouve dans une petite cour, où il peut au moins distinguer les objets.

« Est-ce que cette maison est abandonnée? » se dit Bouchenot en regardant autour de lui; « pas de » lumière nulle part... il est vrai qu'on peut être » couché et endormi... tout ceci me rappelle le conte » de la *Belle et la Bête*, toujours avec la différence » du palais à une bicoque... Et ce diable de chien » que je ne vois plus... qui n'est plus là pour me » conduire!... De quoi ai-je l'air ici?... Décidément » je ferai beaucoup mieux de m'en aller... Allons... » voilà que je ne retrouve plus le chemin par le- » quel je suis venu. Ah! écoutons, il me semble » pourtant que j'entends quelque chose. »

Le bruit que Bouchenot avait entendu ressemblait à des coups de marteau, et était fréquemment répété. En cherchant à se rapprocher du lieu où se fait ce bruit, le jeune homme se trouve devant une porte basse, et ses pieds, en tâtonnant, sentent un escalier.

« C'est une cave... il me paraît qu'il y a du » monde à la cave... est-ce que la maîtresse de » Moustache mettrait du vin en bouteille?... Mais » ces coups répétés que j'entends! on ne tape pas si » fort pour enfoncer des bouchons... je crois que je

» devrais m'en aller... pourtant je distingue une pe-
» tite lueur... certainement il y a du monde à la cave.
» Est-ce cette jeune fille de ce matin qui est là avec
» son amoureux?... ce serait très-possible, les caves
» ont plus d'une fois servi de rendez-vous à des
» amoureux; pendant que les parens dorment, on
» s'y croit plus en sûreté... Mais ce bruit que j'en-
» tends... les amoureux ne se servent pas de mar-
» teaux ordinairement... descendons quelques mar-
» ches, j'en saurai peut-être davantage. »

Bouchenot descend; plus il avance et plus il voit clair. Parvenu au bas de l'escalier, il se trouve dans un couloir souterrain, à sa droite est une porte qui n'est fermée qu'à demi; c'est de là que partent les rayons de lumière qui éclairent la cave; c'est de là aussi que part le bruit de marteau, et bientôt s'y mêle celui de plusieurs voix.

Bouchenot s'avance doucement, il prête l'oreille, et entend la conversation suivante :

« Cet imbécile de Thomas est bien long-temps à
» revenir... pourvu que cette fois il n'ait pas oublié
» de fermer la porte de la rue comme avant-hier?

» — Eh mon Dieu! quand cela serait... vous avez
» toujours peur, vous autres!... il ne passe pas un
» chat dans cette rue, surtout à l'heure qu'il est!

» — Mais si on avait des soupçons, on viendrait
» exprès... et n'ayant pas eu le temps de rien cacher
» nous serions pincés alors.

» — Je vous dis qu'on ne soupçonne pas ce qui se
» fait dans cette masure... Après tout, qui ne risque
» rien n'a rien.

» — Ah! mon Dieu! ce sont des faux monnayeurs,» se dit Bouchenot en sentant une sueur froide couvrir son visage, « sauvons-nous... c'est ce que j'ai de mieux » à faire. »

Et se reculant précipitamment il veut regagner l'escalier; mais dans son trouble il n'a pas vu une planche qui est posée contre le mur; il se jette dessus, la fait tomber et tombe avec elle. Au bruit de sa chute, la porte du caveau s'ouvre brusquement, plusieurs hommes en sortent, et l'un d'eux lui dit :

« Est-ce toi, Thomas? »

Bouchenot n'a pas la force de répondre; un des hommes court à lui pour le relever, et s'écrie : « Ah! » malédiction! c'est un étranger! »

CHAPITRE VII.

MADEMOISELLE PRUDENCE.

Retournons près de George et de Timothée, que nous avons laissés dans leur modeste logement de la rue de la Calandre, dont il leur était bien impossible de sortir puisqu'ils n'avaient pas de quoi se vêtir convenablement.

Mais George travaillait à sa pièce, et pour lui le temps passait vite, les heures semblaient courtes, l'appétit même était moins exigeant. Heureux privilége de l'auteur! lorsque son imagination enfante une scène, un chapitre, ou esquisse un plan nouveau, il oublie ses ennuis, ses soucis et quelquefois même ses besoins; il vit avec ses héros, il cause avec son héroïne, il rêve succès et gloire, et dans ses rêves il est heureux. Ce moment est presque toujours le plus doux de la vie du poète; au fond de son cabinet il arrange tout à sa guise; sa pièce va aux nues, sa gloire est

complète, et le public ne prononce son nom qu'en y ajoutant un éloge.

Mais pourquoi faut-il être obligé de sortir de son cabinet! Beaucoup d'auteurs devraient avoir un petit théâtre dans leur appartement; là, ils feraient jouer leurs pièces par leurs amis, leurs enfans et leurs femmes; là, ils ne seraient pas tracassés par la censure et les directeurs; les acteurs ne demanderaient pas des changemens à leurs rôles, et les actrices des rôles pour leurs robes. On aurait des succès domestiques bien innocens et bien purs.

Je ne répondrais pas pourtant que cela mènerait à la postérité!... Mais pourquoi donc y tenons-nous tant? quand elle arrive, nous n'y sommes plus.

George écrivait, cherchait un couplet, un trait, et le fredonnait entre ses dents. Timothée, qui ne composait pas, s'écriait de temps à autre:

« Ces côtelettes aux cornichons sont bien longues » à venir... Bouchenot est capable d'avoir oublié de » nous commander à déjeûner... Dis donc, George, » va donc voir chez le petit traiteur en bas si on » pense à nous.

» — Est-ce que je puis descendre comme cela?.... » Vas-y toi-même...

» — Il me semble que mon costume n'est guère » plus correct que le tien... Mais après tout... pour » aller à deux pas on peut bien sortir en blouse... » en voisin... Je vais me lever et aller chercher no- » tre déjeûner... Bouchenot n'aura plus pensé à le » commander... A-t-il laissé les quarante sous au » moins?

» — Oui, les voilà sur la cheminée.

» — C'est bien heureux... J'avoue que je ne suis » pas très-tranquille sur les cent sous qu'il a emporté... Je le connais! il est capable de les dépenser » en niaiseries... Je n'ai pas insisté pour qu'il les » laissât, parce que cet argent provenait en partie de » la vente de ses caleçons de bain... Mais sans cela... » certainement... Eh bien... c'est singulier.... où » diable sont-elles fourrées?... je les avais mises sous » le lit... j'en suis bien sûr...

» — Qu'est-ce que tu as donc, Timothée? tu cries, » tu parles toujours.... On ne peut pas composer » ici...

» — Ce que j'ai?... Ah! par exemple, s'il m'a » joué ce tour-là... ce serait indigne... George, est-» ce que tu les as à tes pieds?

» — Quoi donc?

» — Mes bottes... mes belles bottes toutes neu-» ves... que je n'ai encore mises que cinq fois... que » je soignais comme la prunelle de mes yeux!...

» — Tu vois bien que je ne les ai pas, puisque je » suis en pantoufles.

» — Il les aura vendues, le scélérat... Oh! je n'en » doute plus à présent... il a vendu mes bottes neu-» ves!... C'est avec ça qu'il a eu sept francs!.... Je » disais aussi, sept francs pour quelques méchans » caleçons de bain et un gilet en amadou, c'est beau-» coup... mais c'est qu'il a vendu mes bottes neu-» ves!... c'est indigne!... des bottes que j'ai payées » dix-huit francs il y a quinze jours, en touchant

» ma pension... C'est ça qu'il avait si peur que je me » levasse... Oh! j'en pleurerais de colère...

» — Allons, calme-toi, mon pauvre Timothée... » Bouchenot a peut-être mis tes bottes pour sortir, il » te les rendra.

» — Oh! non... il ne pouvait pas les mettre, et » c'est bien pour cela qu'il les a vendues... il ne » faisait que me dire : Tu as un pied ridicule... » un pied extraordinaire, on ne peut pas entrer dans » tes bottes... et il les a vendues au marchand d'ha- » bits!... Oh! il me le paiera!... ça ne se passera pas » ainsi... il nous mange tout, ce garçon-là, nos ha- » bits, nos pantalons, nos bottes, tout y passe. Je ne » veux plus de ça, moi!... je veux me fâcher, à la » fin. »

Et Timothée marchait dans la chambre en frappant du pied avec colère et en donnant des coups de poing sur la cheminée, contre la muraille, sur tout ce qu'il rencontrait. Pour la première fois, sa figure ordinairement impassible avait pris de l'expression, ses yeux brillaient, ses narines étaient gonflées, et ses cheveux semblaient encore plus roux que de coutume.

George attendit que la colère de son ami fût apaisée, puis il lui dit d'un ton bien doux :

« Timothée, il faut être homme et savoir sup- » porter les coups du sort... La colère est un signe » de faiblesse...

» — Eh bien, ça m'est égal, je veux me mettre en » colère... je veux me battre avec Bouchenot... et » on verra si je suis faible... Des bottes qui m'allaient

» si bien! je n'en avais jamais eu de si bien faites.

» — Timothée, est-ce que tu n'as plus faim?...

» — Certainement que si... mais avec quoi des-
» cendrai-je chez le petit traiteur?... que mettrai-je
» à mes pieds?

» — Quand on va en voisin... on peut descendre
» en pantoufles...

» — C'est ça... en pantoufles! avec ça qu'il n'y a
» pas de crotte dans la rue de la Calandre!... Moi,
» je veux que ça finisse... Bouchenot nous gruge
» par trop... Certainement avec les douze cents
» francs que me fait papa, je pourrais très-bien vi-
» vre tout seul... et je ne serais pas obligé de garder
» la chambre faute de vêtemens... je pourrais suivre
» mes cours, me présenter partout... Eh bien, je veux
» redevenir mon maître, moi.

» — Tu as raison, Timothée, » dit George en posant sa plume sur son manuscrit et en regardant tristement son ami; « oui, tu pourrais vivre tran-
» quille, toi... tu as assez pour être exempt de sou-
» cis, d'inquiétudes; tandis que nous autres... nous
» n'avons rien de fixe. La pension que me font mes
» parens est bien faible... je ne suis pas raisonnable
» comme toi... l'amour du théâtre m'a pris, enfin
» j'ai fait des dettes.... et ce que je reçois de mon
» pays est bien vite emporté par mes créanciers...
» Bouchenot avait quelque fortune, lui, mais il l'a
» mangée... avec nous, il est vrai; car il faut lui ren-
» drejustice, quand il avait de l'argent, sa bourse était
» toujours ouverte à ses amis. Enfin il ne possède
» plus rien... moi je n'ai que de vagues espérances

» et des dettes... tandis que toi, tu reçois régulière-
» ment la pension de douze cents francs que te fait ton
» père... il n'est donc pas juste que tu la donnes
» pour nous nourrir. Quitte-nous, Timothée; laisse-
» nous avec notre misère et nos soucis!... avec nos
» privations du jour et notre dénument pour le len-
» demain!... Seul, tu peux vivre heureux... Laisse-
» nous... va te loger en garni... tu trouveras du
» crédit, toi, en prouvant que ton père te fait une
» pension, et bientôt tu auras oublié nos maigres
» repas... nos journées sans feu et nos lits sans
» draps!... »

Pendant que George lui tenait ce discours, Timothée s'était arrêté; il ne frappait plus avec son poing contre la muraille, sa colère s'était apaisée, et, lorsque son ami eut fini de parler, il essuya avec sa main deux grosses larmes qui coulaient de ses yeux et balbutia d'une voix entrecoupée :

« Non certainement, je ne vous quitterai pas...
» je ne vous laisserai pas quand vous êtes malheu-
» reux!... Par exemple!... pour qui me prends-tu?...
» tu sais bien que je dis ça et que je n'ai pas envie
» de le faire!... faudrait que je fusse un fameux sans
» cœur!... C'est que la colère me fait dire des bê-
» tises... et puis... allons, embrasse-moi, George!...
» ne sois plus fâché contre moi... et je vais aller cher-
» cher à déjeuner. »

George embrasse son ami en souriant. Il savait bien que Timothée avait un bon cœur, et il ne songe déjà plus à ce que celui-ci a pu dire dans sa colère. Timothée passe le pantalon à la cosaque, il attache sa blouse,

met des pantoufles à ses pieds et descend chercher le déjeûner que, dans sa joie de posséder cinq francs, Bouchenot avait oublié de faire porter à ses amis.

Timothée a emporté un vieux panier, il fait mettre dedans côtelettes, pain, vin, et remonte à la chambre qu'ils occupent à trois, en tenant sous son bras le bienheureux panier.

Sur l'escalier, le jeune étudiant rencontre sa jolie voisine qui descendait... Il devient rouge comme un coq, parce qu'il pense qu'avec son panier au bras il a l'air de revenir du marché. Mais il se range de côté et fait un profond salut à sa voisine.

C'était une jeune fille d'une vingtaine d'années, brune de cheveux et de peau, aux yeux vifs et fripons, à la tournure leste et dégagée; elle avait de jolies dents, et riait souvent pour les faire voir, d'autant plus qu'outre ses dents on voyait alors deux petites fossettes qui se formaient dans chacune de ses joues; enfin, c'était un petit minois très-gentil et très-provoquant, qui, ainsi que l'avait dit Bouchenot, ne semblait pas annoncer une Lucrèce.

La jeune fille rit en regardant Timothée, dont le costume, la figure et la tenue, avec son panier au bras, étaient faits pour provoquer un accès de gaieté. Elle lui rend son salut et se hâte de descendre. Le jeune homme revient près de George le cœur tout palpitant, et s'écrie :

« Ah! mon ami... je suis dans le ravissement...
» je n'ai jamais rien vu de si délicieux!...

» — Bah! tu en as donc déjà goûté... gour-
» mand?

» — Goûté!... oh, Dieu! je voudrais bien en avoir » goûté... Quels yeux séduisants!

» — Comment, nos côtelettes ont des yeux?

» — Il n'est pas question de nos côtelettes, je te » parle de notre voisine... la jeune fille d'en face, » que je viens de rencontrer dans l'escalier...

» — Ah! c'est bien différent... Je vais toujours » mettre le couvert.

» — Je l'ai saluée... elle m'a rendu mon salut.

» — Parbleu, il me semble que c'est bien le moins » qu'on puisse faire.

» — Oui, mais elle a souri en me saluant, elle » a beaucoup souri...

» — Au fait, elle a pu te trouver drôle comme » cela...

» — Dis donc... tu ne sais pas...

» — Quoi donc encore?

» — Elle a deux fossettes dans les joues!...

» — Deux fossettes! en vérité... en ce cas déjeû- » nons.

» — Oui, déjeûnons... Mais c'est égal, tiens, » George, je sens que je suis amoureux de la petite » voisine!...

» — Tu en es bien le maître...

» — Oh! j'en suis bien amoureux! avec ça qu'il » y a fort long-temps que je n'ai été amoureux et » mon cœur a besoin de se fixer.

» — Fixe-toi, je ne t'en empêche pas.

» — Oui, mais je ne veux pas que ce soit comme » à l'ordinaire et qu'on me souffle encore ma con- » quête.

» — Moi? je te souffle tes conquêtes!

» — Je ne dis pas toi ; maintenant tu ne songes » plus qu'au théâtre, à tes pièces... tu ne penses » plus à l'amour ; mais c'est Bouchenot qui me joue » toujours de ces mauvais tours-là... Au moment où » je vais plaire à une femme... crac ! il me l'enlève, » il se trouve que c'est sa maîtresse.

» — C'est à toi à t'arranger de manière à être aimé » avant lui.

» — Certainement, je m'arrangerai en conséquence... » oh ! la voisine... la jolie voisine !... Oh !... je vais » me jeter sur les côtelettes. »

Les jeunes gens déjeûnent. L'amour n'empêche pas encore Timothée de manger, il dévore ; George en fait autant, les deux francs ont été entièrement employés, et il n'en restera rien. Ils ne quittent la table que lorsqu'il serait impossible d'y trouver encore quelque chose à mettre sous la dent.

Timothée va se regarder devant le petit miroir, il soupire en murmurant : « Être vu comme cela... en » blouse sale... en pantoufles !... après tout, cela » vaut encore mieux que d'être vu... comme Bou- » chenot l'a été... n'est-ce pas, George ?

» — Mais... peut-être...

» — Ah ! George, voilà un peut-être qui m'affli- » ge... tu as donc bien mauvaise opinion de la voisine ?

» — Moi, je n'en ai aucune, je l'ai aperçue en pas- » sant, mais je ne la connais pas.

» — Quand tu la connaîtras, j'ai peur que tu en » deviennes amoureux aussi.

» — Oh ! je ne m'enflamme pas si vite que toi... » je n'en suis plus aux premières illusions de l'amour.

» — Je vais me mettre sur le carré et guetter » son retour.

» — Je n'y vois aucun inconvénient, et quand tu » la verras, que lui diras-tu?

» — Je la saluerai.

» — Elle croira que tu ne sais pas faire autre » chose.

» — Ne veux-tu pas que j'aille tout de suite lui » faire une déclaration... là... devant sa porte?

» — Bouchenot le ferait, lui.

» — Oh! mais Bouchenot fait l'amour comme » on boit un verre de bière... ce n'est pas là mon » genre.

» — Il me semble pourtant qu'il réussit mieux » que toi, puisqu'il t'enlève toutes les femmes que » tu courtises.

» — Moi, j'aime à filer le sentiment; je soutiens » que l'amour doit se filer, ou ce n'est plus de » l'amour.

» — File tant que tu voudras, mon cher ami, » moi je vais achever mes corrections. »

George se remet à son ouvrage, Timothée, après avoir passé sa main dans ses cheveux, auxquels il a mis ce qu'il a trouvé de pommade, va se poster sur son carré pour revoir sa voisine.

Après une heure d'attente vaine, il entend enfin monter l'escalier... c'est un porteur d'eau.

Timothée rentre avec humeur dans la chambre.

« — Est-ce qu'elle ne t'a pas souri cette fois? » lui dit George.

«— Eh! ce n'est pas elle!... c'est le porteur d'eau.

» J'ai du malheur, vous verrez qu'elle ne rentrera » pas de la journée... je ne puis cependant pas res- » ter sur le carré toute la soirée...

» — Veux-tu que je te donne une idée?...

» — Oh! oui, mon petit George, donne-moi une » idée... toi, c'est ton métier d'avoir des idées puis- » que tu veux être auteur, mais, moi, il ne m'en » vient pas souvent.

» — Ecris une déclaration à la voisine et glisse-la » dans le trou de sa serrure.

» — Que j'écrive une déclaration à une femme à » laquelle je n'ai pas encore parlé... dont je ne sais » pas même le nom!

» — Qu'est-ce que cela fait?... a-t-on besoin de » savoir le nom d'une femme pour en être amou- » reux?

» — Oh! non... car je le suis déjà amoureux... » mais je ne suis pas fort pour écrire une déclara- » tion... Si tu voulais me l'écrire, toi, George?

» — Pas maintenant... laisse-moi donc terminer ma » pièce.

» — Ah! je crois que j'entends monter. »

Timothée retourne sur le carré... il tend le cou par-dessus la rampe pour voir dans l'escalier, et il aperçoit le vieux voisin Jacquillot qui rentre chez lui.

« — C'est fait pour moi! » s'écrie Timothée en retournant près de George; « tout le monde rentre, excepté » la voisine.

» — Mais il me semble que Bouchenot ne rentre » pas non plus, » dit George, « et voilà la journée » qui s'avance.

» — Bouchenot!... oh! parbleu! il a cent sous dans » sa poche!... il ne reviendra pas de bonne heure. Pourvu qu'il pense à nous apporter le pâté qu'il » nous a promis... sans cela comment dînerons-» nous?...

» — Oh! il nous apportera un pâté; il sait bien » que nous comptons dessus.

» — Je ne suis pas tranquille, moi! »

Plus d'une heure s'écoule encore. Timothée ne fait qu'aller de la chambre sur le carré; enfin il entend monter lestement l'escalier. A la légèreté de la marche, il juge que ce doit être une femme, et probablement sa voisine.

C'est une jeune fille en effet; mais ce n'est pas la voisine. Cependant Timothée est resté sur le carré, parce que la vue d'une femme est un aimant qui attire toujours un jeune homme. Celle qui monte l'escalier est beaucoup plus grande, plus grasse et plus forte que la petite voisine; c'est une beauté d'un autre genre.

« — Est-ce qu'elle viendrait chez nous? » se dit Timothée en voyant que la demoiselle monte jusqu'au quatrième. « Nous n'avons personne au-dessus... que » des chats... elle vient donc chez nous... ou elle va » chez la voisine en face... »

La jeune fille est arrivée au quatrième; elle passe devant Timothée qui lui fait un salut respectueux, puis elle s'arrête indécise en regardant les deux portes, et dit au jeune homme :

« Monsieur... je vous demande pardon... ma-» demoiselle Cœlina... s'il vous plaît ?

» — Mademoiselle Cœlina!... » répond Timothée en saluant encore, « je ne connais pas du tout ce » nom-là... Qu'est-ce qu'elle fait cette demoiselle?

» — Monsieur, c'est une enlumineuse... il n'y a » pas bien long-temps qu'elle est emménagée...

» — Oh! alors, ce doit être notre voisine qui » demeure là en face... Je ne savais pas encore son » nom; mais il est bien probable que c'est elle... » une brune... petite, qui a une robe à carreaux » rouges et verts.

» — Oui, monsieur, c'est cela! Il y a bien long- » temps qu'elle a cette robe-là... C'est cette porte- » là?...

» — Oui, mademoiselle. »

La jeune fille se dispose à frapper. Timothée l'arrête.

« Vous frapperez inutilement, mademoiselle : » notre voisine est sortie il y a déjà long-temps, et » elle n'est pas rentrée...

» — Ah! mon Dieu! que c'est contrariant!... Vous » êtes sûr qu'elle n'est pas rentrée?...

» — Très-sûr. Je n'ai pas quitté le carré... c'est-à- » dire... je ne suis pas sorti; et de chez nous on en- » tend très-bien rentrer ses voisins.

» — Ah! c'est bien désagréable! avec ça que je de- » meure très-loin... et que je n'ai pas souvent le » temps de sortir.

» — Mademoiselle, je pense que notre voisine ne » peut pas tarder beaucoup à revenir, puisqu'il y a » déjà long-temps qu'elle est dehors. Si vous vouliez » l'attendre chez nous... en vous reposant?...

» — Ah! monsieur, vous êtes bien honnête... ça » vous gênera peut-être?...

» — Au contraire, mademoiselle. »

Et Timothée salue de nouveau, et se hâte de pousser la porte toute grande pour engager la demoiselle à entrer. Après avoir balancé un instant, la jeune fille se décide à accepter l'offre qu'on vient de lui faire. L'air respectueux de Timothée avait charmé cette demoiselle, qui, d'ailleurs, était taillée de façon à pouvoir se défendre contre un téméraire. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : les femmes fortes au physique peuvent être faibles au moral. On a vu de petits hommes grêles et fluets prendre d'assaut des vertus solides et robustes : peut-être bien qu'alors la vertu s'y prêtait un peu.

La jeune fille est entrée dans la chambre des étudiants; mais en apercevant George, elle s'arrête et semble prête à revenir sur ses pas. Cependant George s'est levé pour saluer, et Timothée a couru prendre la chaise que son ami avait sous lui pour la présenter à la demoiselle, qui sans cela n'aurait pas manqué de faire comme le marchand d'habits, ce qui aurait pu être assez agréable pour les jeunes gens, mais eût été une grande perfidie envers la jeune fille.

« — Asseyez-vous donc, mademoiselle!... » dit Timothée en présentant la chaise dont les quatre pieds sont solides.

« — Oh! monsieur, vous êtes bien honnête... » mais je crains... et puis je ne vais pas attendre » long-temps...

» — Vous ne resterez que le temps qui vous fera » plaisir, mademoiselle, » dit George, « mais vous » pouvez sans crainte vous reposer chez nous... nous » sommes incapables de manquer aux égards qu'on » doit aux dame.

» — Oui, certainement, » dit Timothée en s'asseyant sur la chaise qui n'a que trois pieds, et se tenant de manière à ne point perdre l'équilibre, « nous » sommes incapables... de... comme dit mon » ami. »

La jeune fille se décide à s'asseoir ; pourtant elle ne se pose que sur le bord de la chaise. Il y a des personnes qui croient que cela leur donnera plus de facilité pour s'en aller.

George, sans faire semblant de rien, est allé tirer la malle et l'approche de la table, ensuite il s'assied dessus. Timothée tourne sa bouche et fait le joli cœur, la jeune fille regarde à ses pieds et semble embarrassée, George se hâte de ranimer la conversation.

« — Nous ne connaissons encore notre voi- » sine que de vue, » dit-il, « mais elle paraît bien » gaie...bien aimable...

» — Nous l'entendons chanter quand elle sort » de chez elle, » dit Timothée, « elle a une très-jolie » voix.

» — Oh! oui, Cœlina chante très-bien, aussi » avait-elle envie de se mettre au théâtre... mais ses » parens n'ont pas voulu.

» — Est-ce qu'elle est d'une famille noble ? » dit Timothée.

« — Je ne crois pas, monsieur ; moi, mon père » vendait des dindons...

» — C'est un excellent métier, » reprend George en soupirant, « et je voudrais bien ce soir connaître » un homme qui vendît de la volaille!...

» — Est-ce que mademoiselle est enlumineuse » comme notre voisine? » demande Timothée, en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

« — Non, monsieur; moi, je suis chez une lin- » gère, mais je ne sors pas souvent ; d'abord, il n'y » pas long-temps que je suis à Paris.

» — Mademoiselle est étrangère? » dit Timothée.

» — Oui, monsieur, je suis de Poissy... au-des- » sus de Saint-Germain.

» — Oh! je sais, mademoiselle, je connais Pois- » sy... ville célèbre par sa maison de détention et la » longueur de son pont.

» — Je n'étais jamais venue à Paris avant d'y » venir pour la première fois, » reprend la jeune fille.

« — En vérité? » s'écrie George en s'efforçant de ne pas rire de cette naïveté de la demoiselle. « Alors » vous devez avoir encore beaucoup de choses à con- » naître dans Paris?

» — Oh! oui, monsieur ; auss aujourd'hui j'étais » sortie d'assez honne heure pour venir chez Cœlina, » avec qui je comptais aller un peu me promener, » parce que Cœlina, qui est de Paris, m'a dit qu'elle » me ferait voir tout ce qu'il y a de curieux, et puis » encore autre chose!... et je serais arrivée bien plus

» tôt ici, sans un événement qui m'est arrivé.....

» — Un événement, mademoiselle!

» — Oh! un événemen bien malheureux... et ça » me fait bien du chagrin! » reprend la jeune fille en poussant un gros soupir.

« — Si ce n'était pas une indiscrétion de vous de- » mander quel genre d'événement vous est arrivé? » dit Timothée, qui s'intéresse déjà beaucoup à la grosse fille.

« — Si nous pouvons vous être utiles, mademoi- » selle, nous sommes tout à votre service, » reprend George.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs, mais tous » les jeunes gens ne sont pas aussi polis que vous... » En ce moment, je suis bien en colère contre un » monsieur... que je ne connais pas.

» — On vous aurait insultée dans la rue?...

» — Oh! c'est-à-dire... Je vais vous conter com- » ment cela s'est fait. J'étais sortie de chez ma maî- » tresse d'apprentissage avec mon chien... parce que » vous saurez que mon parrain m'a donné un gros » chien pour me défendre dans Paris quand je sor- » tirai seule.

» — Excellente précaution!

» — Ah! oui, c'est étonnant comme ça m'a bien » servi! Voilà que je sors avec Moustache... il n'y » a que trois semaines que je l'ai, mais il avait déjà » l'air de m'être bien attaché. Dans la rue, un » monsieur s'avise de me suivre et puis de me par- » ler... de me dire des bêtises... que je suis jolie; » qu'il m'adore...

» — Et vous appelez cela des bêtises, mademoi-
» selle?...

» — Certainement, parce qu'on ne peut pas deve-
» nir comme cela amoureux d'une femme en lui
» voyant traverser un ruisseau. Comme je sais qu'on
» ne doit pas écouter les hommes qui nous parlent
» dans les rues, je n'écoutais pas ce monsieur, mais
» il me suivait toujours...

» — Alors vous lâchez votre chien sur lui...

» — Mon Dieu! je n'ai pas eu cette peine-là,
» Moustache m'avait déjà quittée pour suivre ce
» monsieur.

» — Et il lui mordait les mollets?

» — Il ne lui mordait rien du tout, il paraissait
» au contraire très-ami avec lui. Je me fâche, j'ap-
» pelle mon chien, il ne m'écoute pas. Ce monsieur
» consent à me laisser tranquille, il s'éloigne.....
» Moustache le suit, et c'est moi qui suis obligée de
» courir après ce monsieur. Enfin, j'attache mon
» chien avec un cordon, et je l'emmène..... mais
» bah!... je n'étais pas bien loin qu'il avait cassé le
» cordon et était parti de nouveau. Comme je ne
» pouvais pas toujours courir après ce monsieur, j'ai
» pris le parti de continuer mon chemin... mais
» avec tout cela mon chien est perdu... et ça me fait
» bien de la peine, parce que mon parrain me l'avait
» bien recommandé!... et certainement c'est la faute
» de ce monsieur, qui avait sans doute quelque
» secret pour attirer les bêtes. Et c'est tout cela qui
» m'a retardée et qui m'a fait manquer Cœlina.

» — Mademoiselle, vous n'avez plus qu'un moyen

» pour ravoir votre chien, c'est de le faire afficher » et de promettre une récompense honnête à celui » qui vous le ramènera.

» — Une récompense!... Ah! ma foi, j'en suis » bien fâchée, mais moi je n'ai pas d'argent pour » donner des récompenses.

» — Si l'on vous connaissait, mademoiselle, » dit Timothée, « je suis sûr qu'on vous le rendrait » pour rien... on serait trop heureux de vous obli- » ger.....

» — Vous êtes bien honnête, monsieur.

» — Il est possible ensuite que vous retrouviez » votre chien chez vous, il sera retourné au logis.

» — Ah! je ne l'espère pas, il y a si peu de » temps qu'il est à la maison, il ne s'y plaisait pas » beaucoup; j'avais toute la peine du monde à » l'empêcher de courir.

» — Si la journée n'était pas si avancée, » dit Timothée, « je vous demanderais la permission de » sortir avec vous, mademoiselle, pour aller cher- » cher votre chien. Mais avez-vous été voir chez » votre parrain? puisque c'est lui qui vous l'a » donné, le chien aura probablement retourné » chez lui.

» — Mon parrain n'habite plus Paris, il est parti » il y a trois semaines pour retourner dans son » pays, à Meaux, et il n'est pas probable que » Moustache sera allé l'y rejoindre; il ne doit pas » savoir le chemin, il n'y a jamais été. Mais il se » fait tard... Cœlina ne revient pas... Je vais m'en » aller.

» — Quoi, mademoiselle, vous ne voulez pas » l'attendre ?...

» — Oh ! non, voilà la nuit qui vient, ma maî- » tresse d'apprentissage me gronderait de rentrer » si tard... et puis moi, je ne voudrais pas aller » seule le soir dans Paris... surtout n'ayant plus » mon chien.

» — Il me semble qu'il ne vous défendait pas » beaucoup, » dit George.

« — C'est égal, c'était une société.

» — Est-ce que vous demeurez loin, mademoi- » selle ?

» — Oui, monsieur, rue Poissonnière, près du » boulevard... d'ici, il y a une *trotte conséquente !*

» — C'est vrai, » dit George en souriant.

« — Voulez-vous que nous vous reconduisions, » mademoiselle ? » dit Timothée en jetant un coup d'œil inquiet sur son costume.

« — Oh ! je vous remercie, monsieur, mais » j'aime mieux m'en aller seule.

» — Nous n'insisterons pas, mademoiselle, » se hâte de répondre George.

« — Car nous ne savons pas ce que c'est que de » contrarier les demoiselles.

» — Que dirons-nous à notre voisine de votre » part ? » demande Timothée.

« — Si vous voulez avoir la complaisance de lui » dire que je suis venue... Ah ! mais que je suis » bête ! vous ne savez pas mon nom... Prudence » Flambard... que je suis bien fâchée de ne l'avoir » pas trouvée, et que je la prie de venir me voir

» chez ma maîtresse d'apprentissage où je suis tou-
» jours, jusqu'à ce que j'en sorte, parce que je m'y
» ennuie, et j'ai envie d'entrer ailleurs... Je vous
» serai bien obligée, messieurs.

» — Cela suffit, mademoiselle, nous ne manque-
» rons pas de lui dire cela... Je suis bien fâché que
» vous ne puissiez pas attendre davantage.

» — Oh! non... car j'ai déjà perdu mon chien, je
» n'aurais qu'à perdre encore autre chose en chemin;
» je vais rentrer bien vîte... je vous remercie, mes-
» sieurs... je vous demande pardon de vous avoir dé-
» rangés.

» — Nullement, mademoiselle. Nous sommes
» trop heureux d'avoir pu vous être agréables... Pre-
» nez garde de tomber en descendant... l'escalier est
» humide et glissant. »

Mademoiselle Prudence Flambard est partie, et Timothée, qui l'a reconduite jusque sur l'escalier, rentre dans la chambre en s'écriant :

« Superbe fille! n'est-ce pas, George? — Oh!
» superbe fille!... parce qu'elle a de grosses hanches,
» de gros bras, une grosse gorge... C'est une fille
» solidement conformée, voilà tout.

» — Mais elle a une jolie figure, de belles couleurs,
» de belles dents...

» — Elle a une figure de paysanne... des couleurs
» trop foncées, de grosses joues comme un enfant
» nouveau-né... Moi, je ne suis pas admirateur de
» ce genre de beauté; j'aime les femmes mignon-
» nes... et puis, mademoiselle Prudence Flambard
» me fait l'effet d'être passablement bête.

» — Tu crois ?

» — Il me semble que sa conversation nous en » a donné un échantillon.

» — Oh ! quelquefois... la timidité... C'est égal, » c'est une belle fille et qui me plairait beaucoup.

» — Ah ça ! mais, tu étais amoureux de la voi- » sine, voilà celle-ci qui te plaît beaucoup ; pour » peu qu'il en arrive une troisième, elle te sé- » duira sans doute aussi ?

» — Ecoute donc, quand il y a long-temps qu'on » n'a aimé, c'est comme quand il y a long-temps » qu'on n'a mangé, on trouve tout bon. A propos » de manger!... je dînerais volontiers...

» — Et moi aussi.

» —Voilà la nuit... Bouchenot ne revient pas !... S'il » ne nous apporte pas un pâté, avec quoi dînerons- » nous... ou souperons-nous ?...

» — Il ne reste donc rien du déjeûner ?

» — Eh ! tu sais bien que nous avons tout mangé...

» — Diable !... Allumons toujours la chandelle. »

George prend un briquet phosphorique dont il avait fait emplette l'avant-veille, et il allume une chandelle qui était enfoncée dans le gouleau d'une bouteille, ce qui tenait lieu de chandelier. Ensuite, il s'assied de nouveau devant la table.

« — Tu vas encore travailler ? » dit tristement Timothée.

« — Sans doute... Que veux-tu que je fasse... » puisque nous ne pouvons pas encore souper ?... » Crois-moi, Timothée, fais de même... quand on » s'occupe, on n'a pas si faim.

» — C'est possible, quand on compose... mais » pour étudier ce n'est pas la même chose... Ah ! » Bouchenot ! si tu n'apportais rien... si tu nous » jouais un tour comme cela... après avoir emporté » l'argent de mes bottes ! car c'est l'argent de mes » bottes qu'il avait en poche... Cent sous !... On a » quatre pâtés avec cent sous... »

Timothée s'était assis sur la chaise que mademoiselle Prudence avait occupée, et il se balançait doucement en faisant tout haut ses réflexions :

« Cette pauvre fille qui a perdu son chien... et » cet autre qui l'a emmené.... Sapredié ! que j'ai » faim !... Bouchenot ne revient pas... j'ai envie de » faire un somme... on dit que qui dort dîne... Pru- » dence Flambard... le drôle de nom ! et la voisine » qui se nomme *Cœlina*, comme un vieux mélodrame » de l'Ambigu... c'est peut-être aussi un enfant du » mystère !... Ah ! il faudra que j'écrive encore à » mon père !... Mes pauvres bottes qui m'allaient si » bien !.... »

Timothée cesse de parler, ses yeux se ferment ; il s'est endormi. George s'en aperçoit, il écrit plus doucement, et a soin de ne point remuer ses papiers de crainte de réveiller son ami.

Plus d'une heure s'écoule ainsi. Enfin George qui ne se sent plus la force de travailler, et qui envie le sommeil paisible de Timothée, repousse doucement son ouvrage ; et mettant son bras sur la table, appuie sa tête dessus, en se disant :

« Si je pouvais faire comme lui... pendant ce » temps-là peut-être que Bouchenot reviendrait. »

La nature seconde le désir de George, il ne tarde pas à s'endormir aussi profondément que Timothée.

Minuit sonnait à l'horloge du Palais, lorsque les deux jeunes gens rouvrirent les yeux.

La chandelle brûlait encore, mais elle touchait presque à sa fin.

« — Il est bien tard, » dit Timothée, « nous » avons dormi long-temps, il paraît.

» — Voilà minuit qui sonne, » dit George.

« — Minuit! ah! mon Dieu! et Bouchenot n'est » pas revenu!...

» — C'est bien singulier, en effet!

» — Et il sait que nous ne possédons plus rien, que » nous comptons sur lui pour souper... ah! sa » conduite est indigne!...

» — Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'ex- » traordinaire, car il ne nous laisserait pas ainsi... il » reviendrait au moins.

» — Plus de ressources!... et comment ferons- » nous demain?...

» — Allons, Timothée, ne te chagrines pas; nous » vendrons quelque chose...

» — Mais nous n'avons plus rien à vendre... tou- » tes nos ressources sont épuisées... Ah! je sens des » tiraillemens d'estomac...

» — Couche-toi, tâche de dormir encore...

» — Non... je n'en ai plus envie... je suis trop » inquiet!... »

George cherchait à tranquilliser Timothée, mais au fond du cœur il était aussi triste que lui. Toute

la philosophie, toute l'insouciance de la jeunesse ne tient pas contre le besoin. L'avenir leur offrait bien quelques espérances, mais il faut pouvoir y arriver à cet avenir. Il faut avoir assez de forces pour atteindre à ce but que l'on voit dans l'éloignement et ne pas tomber de fatigue en chemin.

Les deux amis étaient toujours assis l'un devant l'autre, ils ne se parlaient plus, car ils ne trouvaient pas de consolations à se donner.

Tout-à-coup, ils entendent monter précipitamment l'escalier, ils écoutent... on s'arrête devant leur porte... on frappe violemment.

« — Ah! c'est lui... c'est Bouchenot! » s'écrient avec joie les deux jeunes gens en courant ensemble ouvrir leur porte.

CHAPITRE VIII.

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.

En effet, c'était Bouchenot; mais pâle, défait, haletant, couvert de crotte, en nage, l'habit déchiré comme vous savez, et dont les traits renversés expriment la terreur.

« — Ah ! te voilà enfin ! » disent George et Timothée, qui dans leur joie de revoir leur ami n'ont pas encore remarqué son trouble ni l'expression d'effroi de sa physionomie.

« — Revenir si tard !...

» — Que diable as-tu donc fait jusqu'à présent !...

» — Tu apportes des provisions, j'espère ? »

Pour toute réponse, Bouchenot referme avec soin la porte de leur logement, puis il va se jeter sur la chaise en murmurant :

« Enfin !... me voici donc en sûreté !... ah ! » je n'en puis plus. »

Timothée examine alors la toilette de Bouchenot, un cri lui échappe :

« Ah! mon Dieu!..... vois donc, George..... » vois dans quel état il revient... notre habit..... » notre pauvre habit est en lambeaux!...

» — En effet... déchiré devant et derrière..... » Qu'est-ce que cela veut dire?... tu viens donc de » te battre?...

» — Est-ce que tu as été attaqué par des vo- » leurs?... parle donc...

» — Ah! mes amis, de grâce, laissez-moi me re- » mettre un peu! ah! quelle journée! grand Dieu! » quelle malheureuse journée!...

» — Et le pâté que tu devais nous rapporter... » où est-il? »

Bouchenot tire de sa poche les deux morceaux de sa canne cassée, et les présente à ses amis, en leur disant :

« Voilà tout ce que j'ai rapporté..... et encore » cela m'a coûté trois francs!

» — Bouchenot, nous mourons de faim, tu » prends mal ton temps pour plaisanter!...

» — Ah! morbleu! moi aussi je meurs de faim, » moi aussi je n'ai pas dîné, et je gage que j'ai » moins bien déjeûné que vous... et je suis sur mes » jambes depuis que je suis sorti.

» — Mais tu avais cent sous?...

» — Mais cet habit, notre seul vêtement à tous » trois, était en bon état ce matin... et tu reviens » en loques...

» — Et tu n'apportes pas de provisions?.....

» — Laissez-moi me remettre... et je vous con-
» terai mes aventures.

» — Ça ne nous donnera pas à souper, tes aven-
» tures, » dit Timothée en se jetant sur la malle d'un air désespéré ; « et nous comptions sur toi pour
» cela...

» — Alors aimez-vous mieux que je ne dise
» rien ?

» — Parle, nous t'écoutons, » dit George.

Bouchenot jette encore des regards effarés autour de lui, puis, après avoir essuyé la sueur de son front, il commence son récit, mais d'une voix basse, et comme s'il craignait d'être entendu :

« Je suis sorti ce matin avec les plus belles
» espérances et cinq francs dans ma poche...

» — Oui, cinq francs qui venaient de mes bottes
» neuves, que tu as vendues ! » s'écrie Timothée.

« — Que diable, mon ami, il nous fallait de
» l'argent à tout prix ; ce marchand d'habits ne
» donnait rien de nos caleçons !... et vous vouliez
» avoir à déjeûner...

» — Et maintenant nous voudrions à souper...

» — Timothée, si tu m'interromps ainsi, je ne
» pourrai pas vous faire le récit de mes aventures...

» — Allons, poursuis, Timothée va se taire.

» — J'étais donc sorti dans la plus heureuse si-
» tuation d'esprit... je voyais tout en rose... même
» les marchandes de marrons !... Je comptais déjeû-
» ner chez mon ancienne amie... madame Dubil-
» lon... Mon premier malheur fut de mettre mon
» pied dans un ruisseau, ce qui m'obligea à chan-

» ger ma pièce de cent sous pour me faire décrot-
» ter... ensuite j'achetai des pastilles du sérail à un
» vrai Turc de la rue Vivienne; je conviens que
» j'aurais pu m'en passer... mais cela sentait si
» bon!... Tenez, mes enfans, je les ai dans ma
» poche... les voici... vous pouvez en brûler une...
» ça se brûle, et vous allez renifler avec volup-
» té!... »

George hausse les épaules, et Timothée repousse les pastilles du sérail, en s'écriant :

« Crois-tu que pour nous restaurer, nous nous
» contenterons de respirer tes parfums?..... Belle
» emplète! C'est pitoyable de nous apporter des cho-
» ses comme cela!...

» — Timothée, tu m'as promis de me laisser par-
» ler... Je poursuis. Il me restait trois francs huit
» sous; avec cela je pouvais encore vous faire sou-
» per très-gentiment... lorsque le diable déchaîna à
» mes trousses un petit marchand de cannes... Il
» m'en met une dans la main... il me dit de la faire
» plier... elle se casse... C'est trois francs qu'il faut
» que je donne!...

» — Pourquoi marchander des cannes quand on ne
» veut pas en acheter?

» — Timothée, veux-tu que je continue?... Je
» vais chez ma sensible Dubillon... elle est à Pon-
» toise pour un mois... Je vole chez ma tendre
» Elvina... elle est avec son protecteur..... Vous
» concevez que je commençais à me lasser de courir;
» il me restait huit sous, je les dépense pour mon
» déjeûner... il me semble qu'on peut bien manger

» huit sous quand on a déjà couru tout Paris... » Vous voyez que voilà l'emploi de la pièce de cent » sous bien détaillé...

» — Il est gentil l'emploi que tu en as fait!...

» — Et notre habit... et l'état où te voilà? » dit George.

« — Un instant... je vais y arriver... vous ne con- » naissez encore qu'une partie de mes malheurs. » Comme je déjeûnais... chez un charcutier... je » vois passer une jeune fille assez drôlette... du » moins alors elle me semblait drôlette... à pré- » sent je la trouve fort laide... Je marche à ses cô- » tés, en lui disant quelques douceurs... elle se fâ- » che... C'était une jeune fille sans usage; moi, je la » laisse aller. Mais figurez-vous qu'elle avait un » chien... et que ce chien quitte sa maîtresse pour » me suivre... j'ai beau le renvoyer, il ne veut plus » me quitter.

» — Ah! bah! vraiment! » dit Timothée en regardant George qui souriait, « et où est-il mainte- » nant ce chien?

» — Laisse-moi donc continuer. Je poursuis mon » chemin avec le chien sur mes talons... C'est le » jambon que j'avais eu dans ma poche qui l'attirait » ainsi; je m'en aperçus après. Je ne puis vous dire » toutes les aventures que ce misérable chien m'at- » tira : il emporta la corbeille d'une marchande de » cure-dents; puis une chaîne de sûreté; puis, comme » j'allais dîner enfin chez les Montflacon, il se jeta sur » le petit Stanislas, et moi on me jeta à la porte. Enfin, » la soirée était avancée, je n'avais pas dîné et j'étais

» de fort mauvaise humeur... lorsque le hasard me » conduisit sur les boulevards du Marais... devant » des paillasses... des baladins... Il y avait une » femme qui faisait des armes ; elle proposait à tous » les amateurs de tirer *gratis !*... J'eus la malheu- » reuse idée de me donner ce petit divertissement... » d'autant plus que je puis me flatter de tirer assez » bien...

» — Ah ! oui, je te conseille de t'en vanter !

» — Ma preuve que je tire bien, c'est que j'ai tou- » ché cette amazone... je l'ai même touchée dans » l'œil... une botte superbe !...

» — Enfin ?

» — Enfin, piqués de ce que j'avais vaincu leur » amazone, les saltimbanques ont voulu me faire régа- » ler la troupe ; vous sentez bien que j'ai refusé... j'a- » vais d'ailleurs de bonnes raisons pour cela !... Alors » grande querelle... combat à coups de poing... Je me » suis battu comme un lion... j'ai rossé tout le monde. » Mais le maudit chien qui voulait me tirer de là, » m'a plusieurs fois happé mon habit... et vous » voyez dans quel état je suis sorti du spectacle fo- » rain !...

» — Eh bien! ensuite... que t'est-il encore arrivé? » tu ne t'es pas battu jusqu'à minuit... et ce chien » qui t'avait suivi, qu'en as-tu donc fait ?...

» — Ensuite, » répond Bouchenot en regardant autour de lui d'un air inquiet et traînant sur chacune de ses paroles, « je quittai les boulevards... dans l'é- » tat où j'étais, vous sentez bien que je ne me sou- » ciais pas d'être vu ; je marchai long-temps... au

» hasard... Enfin je m'arrêtai dans une rue... je ne » sais pas trop si c'était une rue... je ne sais pas du » tout où j'étais...

» — On dirait que tu ne sais pas non plus ce que » tu veux dire, » s'écrie George impatienté de la lenteur que Bouchenot apporte dans la fin de son récit.

» — Ah ! écoute donc... après tout ce qui m'est » arrivé, il m'est bien permis d'avoir la mémoire un » peu troublée...

» — Enfin, que t'arriva-t-il encore ?

» — Ce qui m'arriva?... mais rien de plus... je » me reposai sur une borne... j'y restai long-temps, » car j'étais accablé de fatigue... ensuite je pensai à » revenir ici, mais je me perdis dans des rues que je » ne connaissais pas... et... voilà pourquoi je suis re- » venu si tard.

» — Comment, c'est là tout ce qui t'est arrivé ?...

» — Il me semble que c'est bien assez...

» — Et tu avais l'air si inquiet... si bouleversé en » entrant ici.

» — J'ai cru qu'il avait une bande de voleurs à » ses trousses, » dit Timothée.

« — Ah!... c'est que... se trouver seul... la nuit... » dans Paris... à minuit passé...

» — Ah ! ah !... voilà du nouveau ! et cent fois tu » n'es rentré qu'à deux ou trois heures du matin... » En vérité, mon pauvre Bouchenot, je crois que » l'assaut d'armes que tu as soutenu a un peu dé- » rangé ton moral... tu as de la fièvre.

» — C'est possible, » dit Bouchenot en laissant

retomber sa tête sur sa poitrine ; « oui... en effet... » je dois avoir un peu de fièvre !...

» — Ah ! cà ! et le chien ? » dit Timothée. « Tu ne » nous parles plus de ce chien qui avait quitté sa » maîtresse pour te suivre... qu'en as-tu donc fait ?

» — Il m'a quitté aussi, comme vous voyez... » C'est en m'éloignant du spectacle de toile... dans ces » rues... que je ne connaissais pas... Lorsque je me » suis reposé, je me suis aperçu que le chien... n'é- » tait plus avec moi... et depuis ce moment... je ne » l'ai pas revu.

» — Voilà qui est très-malheureux !

» — Pourquoi cela ?... vous me disiez ce matin » qu'un chien serait du luxe ici.

» — Aussi, nous n'aurions pas gardé celui-là ; mais » nous l'aurions rendu à sa maîtresse.

» — A sa maîtresse ! » s'écrie Bouchenot en relevant aussitôt la tête et regardant ses deux amis avec inquiétude. « Comment !... sa maîtresse... Est-ce » que vous la connaissez ?...

» — Oui, nous la connaissons... Tiens, pour » preuve, nous allons te faire son portrait : c'est une » jeune fille de vingt ans à peu près ; grande, forte, » bien taillée, haute en couleur... assez jolie... et » portant un petit bonnet et un tablier à carreaux » rouges et noirs ?

» — C'est cela... c'est parfaitement cela, » dit Bouchenot d'un air stupéfait.

« — Son chien s'appelle Moustache...

» — Oui... oui...

» — Et quant à la demoiselle, nous savons aussi

» son nom : elle se nomme Prudence Flambard.

» — Prudence Flambard !... Je ne savais pas » son nom, moi ; mais comment se fait-il que vous » sachiez tout cela ?

» — Rien de plus simple, » dit George. « Cette » jeune fille connaît notre voisine du carré... Au- » jourd'hui elle est venue pour la voir, et, comme la » voisine était sortie, elle a bien voulu l'attendre » quelque temps ici. C'est alors qu'elle nous a ra- » conté que son chien l'avait quittée pour suivre un » monsieur qui lui avait dit des *bêtises*... Nous aurions » dû deviner que c'était toi. Cette pauvre fille est dé- » solée de la perte de son chien, parce que cet ani- » mal lui avait été donné par son parrain.

» — C'est cela... oh ! c'est bien cela !... Ah ! elle » se nomme Prudence Flambard ?... que vous » a-t-elle dit encore ?...

» — Rien de bien intéressant : qu'elle est en ap- » prentissage chez une lingère... qu'elle connaît fort » peu Paris, où elle n'est venue que depuis peu de » temps...

» — Et son adresse..... vous a-t-elle dit son » adresse ?

» — Oui, elle demeure rue Poissonnière, près » du boulevard.

» — Rue Poissonnière ! » murmure Bouchenot ; puis il porte de nouveau ses regards vers la terre, et semble réfléchir profondément.

» — Est-ce que tu songes déjà à aller voir cette » jeune fille ? » dit Timothée d'un air railleur ; « je te préviens que tu ne lui plaisais pas du tout...

» c'est du moins ce qu'elle nous a dit ici, en » se plaignant de ton obstination à la suivre.

» — Et je crois que tu aurais un rival dans Ti- » mothée, » ajoute George en souriant.

« — Moi... aller chez cette demoiselle... Dieu » m'en garde ! » répond Bouchenot à voix basse.

« — Oh ! cet air de dédain ! » dit Timothée; « tu » feins de n'en plus vouloir, parce que tu t'es bien » aperçu qu'elle ne voulait pas t'écouter ; mais cer- » tainement que c'est une fort belle personne..... » fraîche comme une pomme d'amour et ferme » comme un roc...

» — Est-ce que tu t'en es assuré ?

» — Non, mais ça se voit tout de suite. D'ail- » leurs, elle a l'air très-honnête, n'est-ce pas, » George ?

» — Oui, autant que l'on peut juger sur les ap- » parences.

» — Messieurs, » dit Bouchenot en regardant tour-à-tour ses deux amis, « croyez-moi, ne formez » aucune liaison avec cette demoiselle Prudence » Flambard..... et quant à la petite voisine du » carré... puisqu'elle est amie avec l'autre... ce ne » doit pas non plus être grand'chose... ne lui par- » lez pas... ne cherchez pas à faire sa connaissance.

» — Oh ! mais voilà qui est trop fort ! » dit George. « Le diable m'emporte, je crois que tu as » perdu la tête, mon pauvre Bouchenot. Depuis » quand es-tu si sévère en fait de connaissance de » femmes ?... sur quoi d'ailleurs juges-tu que ma- » demoiselle Prudence n'est pas digne de notre so-

» ciété?..... Est-ce parce que tu lui as perdu son » chien ? »

Bouchenot baisse les yeux, et ne répond rien.

« — Non, c'est parce qu'il est vexé que cette » jeune fille n'ait pas voulu l'écouter, » dit Timothée; « mais cela n'est pas beau, Bouchenot, de » dire du mal d'une femme parce qu'elle ne veut » pas de nous. Et la voisine, tu la trouvais charmante ce matin, et tu aurais bien voulu faire sa » conquête. Quelle haine as tu donc maintenant » contre les femmes? toi qui es si amateur du beau » sexe?... Est-ce que tu aurais reçu un mauvais » coup de l'amazone, avec qui tu as fait des armes ?

» — Non, je n'ai de haine pour personne... faites ce que vous voudrez... moi je vais me coucher, » car je ne me sens pas à mon aise.

» — Couche-toi, tu feras bien, car certainement » tu as quelque chose... tu n'es pas dans ton état » normal.

» — C'est la fatigue... les ennuis de cette journée... les regrets d'avoir dépensé les cent sous... » et de revenir avec notre habit déchiré...

» — Oh ! tu n'es pas un gaillard à t'affliger pour » tout cela, » dit George; « il faut qu'il te soit » encore arrivé d'autres aventures que tu ne veux » pas nous dire...

» — D'autres aventures ! » s'écrie vivement Bouchenot, « non... non... vous vous trompez..... je » n'ai rien... que la fièvre... mais je dois avoir une » grosse fièvre. »

En disant cela, Bouchenot se déshabillait et se glissait dans la vieille couchette, dont il retapait les rouleaux de papier qui servaient de traversin.

« — S'il allait tomber malade ! » dit tristement Timothée en considérant la mine pâle et allongée de Bouchenot. « Il ne nous manquerait plus que » cela !... avec quoi acheter des tisanes... quand » on n'a pas de quoi souper !...

» — Et plus d'habit ! » dit George en jetant un regard désolé sur le malheureux frac que Bouchenot avait mis dans un coin de la chambre. « Comment » irai-je demain lire ma pièce au directeur ?... allez » donc lire une pièce en blouse ou en camisole !... » Ah ! notre situation devient cruelle !...

» — Et notre appétit, dont tu ne parles pas ! » dit Timothée. « Ce soir, nous pouvons encore nous » serrer le ventre, parce que nous avons déjeûné » assez bien ; mais demain... que ferons-nous de- » main ?... Nous ne pouvons même pas sortir pour » aller emprunter à quelques connaissances !... »

George reste quelques momens pensif, puis il dit à Timothée : « Sais-tu que notre position serait fort » dramatique et d'un grand effet en scène ?...

» — Ah ! que le diable t'emporte avec tes scènes !... » j'ai cru que tu nous avais trouvé quelque res- » source... Tiens, vois donc comme Bouchenot saute » dans le lit... est-ce qu'il a des attaques de nerfs ?...

» — Bouchenot, où souffres-tu ? » dit George en s'approchant de la vieille couchette.

Bouchenot, qui commençait à s'assoupir, ouvre les yeux en criant :

« Ah! mon Dieu!..... ils vont m'assassiner!.....
» Grâce!... grâce... je ne dirai rien!...

» — Eh! bien! à qui donc en as-tu, mon pauvre » garçon?... reviens à toi, tu es avec tes amis, » dit George en prenant le bras de Bouchenot. Celui-ci le regarde d'un air effrayé, puis passe sa main sur son front, en balbutiant :

« Qu'est-ce que j'ai donc dit?...

» — Tu parlais d'assassins... tu demandais, » grâce...

» —Ah! c'est que... j'avais le cauchemar, appa- » remment... Mais il fait bien froid ici... On ne peut » pas se réchauffer dans ce lit...

» — Attends, attends, nous allons faire un bon » feu, » s'écrie George.

« — Du feu? et avec quoi donc? » demande Timothée.

« — Avec quoi? et parbleu avec le grand coffre » qui ne nous sert à rien, puisque la malle est plus » que suffisante pour nos effets!...

» — Ah! tu as raison!... Au feu le grand coffre!... » Oh! nous allons bien nous chauffer. »

Et Timothée saute de joie dans la chambre, tandis qu'avec deux ou trois coups de pied, George a mis le grand coffre en morceaux. La pensée qu'ils vont avoir un bon feu a ranimé le courage des deux jeunes gens. La plus petite douceur est un grand plaisir pour ceux qui ne vivent que de privations.

Le feu est bien vite allumé. Le bois du coffre brûlait très-facilement. George et Timothée se chauf-

faient avec délices et ne doutaient pas que la chaleur ne fît du bien à leur ami.

« — Comment te trouves-tu maintenant? » dit Timothée : « as-tu chaud ?

» — Oui... mais j'ai terriblement soif... donne-» moi à boire, je t'en prie.

» — Qu'est-ce que nous allons lui donner? » dit Timothée, en regardant George, « nous n'avons » que de l'eau ici.

» — Alors ta question me semble superflue.

» — C'est que... de l'eau pure... si ça augmentait » sa fièvre...

» — Nous n'avons pas de sucre à mettre de-» dans ?...

» — Pas un morceau...

» — Pour un malade... cela s'emprunte du su-» cre...

» — A minuit passé !... tout le monde dort dans » cette maison...

» — Pauvre garçon, il faudra donc lui donner de » l'eau !... »

Les deux jeunes gens se regardaient tristement, puis reportaient leurs regards sur le malade.

En ce moment, le calme qui régnait dans la maison permet d'entendre très-distintement une voix de femme qui chantait :

« Combien je regrette
» Mon bras si dodu,
» Ma jambe bien faite,
» Et le temps perdu ! »

Cette chansonnette, qui rompt le silence de la

nuit, fait sur les deux jeunes gens une impression difficile à rendre. Le sourire reparaît sur leurs lèvres, et l'espérance revient dans leur cœur.

« — C'est la voisine! » s'écrie Timothée, « c'est ma» demoiselle Cœlina... elle ne dort pas, puisqu'elle » chante!...

» — Il faut aller lui emprunter un peu de sucre, » dit George.

« — Lui emprunter du sucre... je ne sais pas si » j'oserai...

» — Oh! alors j'irai, moi! pour un ami malade, » je ne craindrai pas de demander un service..... » D'ailleurs, les jeunes filles ont toujours bon cœur; » elle sera bien aise de nous obliger!...

» — Au fait, tu as raison, et puis il faut bien que » nous lui disions que son amie Prudence est venue » pour la voir. Décidément, je vais aller frapper » chez elle. »

Timothée courait vers la porte, lorsque Bouchenot, qui ne dormait pas, lui crie:

« Où vas-tu?

» — Chez la voisine en face, chercher un peu de » sucre.

» — Je n'en veux pas... je n'ai plus soif... ne va » pas chez la voisine... c'est inutile.

» — Ah! laisse-nous donc tranquille!... tu as la » fièvre, nous savons mieux que toi ce qu'il faut » faire.

» — N'écoute pas Bouchenot, » dit George, « al» lume ce bout de chandelle, car celle-ci va finir,

» et va cogner doucement chez mademoiselle Cœ-
» lina. »

Timothée a bien vite pris une lumière et il est déjà contre la porte de la voisine, tandis que Bouchenot répète encore : « Ne va donc pas demander
» quelque chose à cette demoiselle... Je n'ai besoin
» de rien. »

CHAPITRE IX.

MADEMOISELLE COELINA.

« — Qu'est-ce qui est là ?... qu'est-ce qui frappe à » ma porte aussi tard ? » demande la jeune voisine avant d'ouvrir à Timothée.

« — Mademoiselle... c'est moi... un de vos voi- » sins d'en face... Je vous demande pardon de vous » déranger, mais comme je vous ai entendue chan- » ter, j'ai pensé que vous ne dormiez pas...

» — Que me voulez-donc, monsieur ?

» — Mademoiselle... je voulais vous dire que vo- » tre amie Prudence Flambard est venue dans la » journée pour vous voir, et vous a attendue long- » temps chez nous...

» — Ah ! la grosse Prudence est venue !... Je vous » remercie, monsieur ; mais vous m'auriez aussi » bien dit cela demain matin. »

Ce dialogue avait lieu à travers la porte qui restait fermée. La voisine n'ayant pas jugé nécessaire

d'ouvrir, Timothée se tenait contre la porte et ne savait comment demander ce qu'il désirait. George, qui a entendu cette conversation et qui s'aperçoit que la voisine aura le temps d'aller se coucher avant que Timothée ne se décide à faire sa demande, court à son tour se placer contre la porte, et dit d'une voix émue :

« Mademoiselle, nous vous demandons bien » pardon de vous importuner aussi tard, mais l'un » de nos amis est malade... il souffre, et nous n'a- » vons pas un morceau de sucre chez nous pour lui » donner dans de l'eau, et calmer la soif qui le » dévore. A l'heure qu'il est, tous les marchands sont » couchés dans ce quartier, mais nous vous avons » entendue chanter, et c'est pour cela que nous nous » sommes permis de frapper à votre porte...

» — Vous avez un malade..... mon Dieu! il » fallait donc le dire tout de suite; attendez, me » voilà. »

Et bientôt la porte de la voisine est ouverte, et mademoiselle Cœlina paraît en jupon court, et en petite camisole de couleur, serrée autour de sa taille, et la tête coiffée d'un madras, sous lequel sa figure éveillée semble encore plus piquante.

« Qu'est-ce qu'il a donc votre ami? » demande Cœlina en s'adressant à la fois aux deux jeunes gens; » est-ce qu'il lui est arrivé un accident?... est-ce » que ça lui a pris tout de suite? Voyons, où est- » il?... Oh! moi, je sais très-bien soigner les ma- » lades, je sais faire des cataplasmes, je sais poser » les sangsues... je sais donner tous les remèdes pos-

» sibles... Je voulais me faire sœur du Pot, mais » le costume ne m'allait pas, c'est ce qui m'en a em- » pêchée... Eh bien, menez-moi donc près de votre » ami...

» — Mon Dieu, mademoiselle, vous êtes bien » bonne... nous ne voudrions pas vous donner tant » de mal... lorsque c'est l'heure de votre repos... » Si vous pouvez seulement nous prêter un peu de » sucre, cela nous suffira !...

» — Certainement que je vous prêterai du su- » cre; j'ai justement reçu ma provision de ma » tante... avant-hier, ça se trouve bien. Ma tante » m'envoie deux livres de sucre tous les mois... ce » n'est pas trop, et il n'y a pas de quoi mettre tout au » caramel; mais moi j'en ai assez, parce qu'en fait » de sucre, je préfère le porc frais; je n'aime la » douceur que dans la conversation... Mais je ne » vais pas vous laisser faire de la tisane à votre ma- » lade; est-ce que les hommes s'entendent à cela ?... » Je crois qu'il serait bien soigné, ce pauvre gar- » çon !... Quant à mon repos, que cela ne vous » inquiète pas!... On passe bien des nuits à dan- » ser, on peut bien en passer aussi pour rendre » service à des voisins. »

Et en disant ces mots, la petite voisine qui tient toujours son bougeoir à la main, est entrée dans la chambre des jeunes gens.

« — Elle est un peu bavarde, » dit George à Timothée, « mais elle paraît obligeante.

» — Si elle est aussi bonne qu'elle est gentille ! »

dit Timothée, « ce doit être un bijou que cette fem-
» me-là.

» — Où donc est-il? » demande Cœlina en portant ses regards sur les deux lits, dans lesquels on n'aperçoit personne, parce que Bouchenot s'est caché entièrement sous la couverture lorsqu'il a entendu la voisine entrer dans la chambre.

« — Il est couché là... » dit George en s'approchant du lit. « C'est qu'il a froid peut-être... voyons
» s'il dort. »

George baisse doucement le vieille couverture, et découvre la tête de Bouchenot qui ferme les yeux et fait semblant de dormir.

« — Ah! je reconnais votre ami, » dit mademoiselle Cœlina en souriant; « c'est lui qui un jour était
» habillé d'une si drôle de façon... Certainement je ne
» suis pas bégueule, mais j'ai trouvé la plaisanterie un
» peu forte; et comme de sa part je m'attendais tou-
» jours à quelques nouvelles drôleries, si c'était lui
» qui eût frappé à ma porte, certainement je n'au-
» rais pas ouvert. Mais il est malade, ce pauvre gar-
» çon, et je ne lui en veux plus... Voyons s'il a de
» la fièvre... »

Cœlina s'avance pour tâter le pouls à Bouchenot; celui-ci, sans ouvrir les yeux, retire vivement sa main, et la cache à un endroit où la jeune voisine ne pouvait pas se permettre d'aller la chercher.

« — Est-ce qu'il a des crispations? » demande Cœlina aux deux jeunes gens.

« — Nous ne savons pas ce qu'il a... nous ne com-
» prenons rien à la terreur qu'il semble éprouver;

» il est rentré, il n'y a pas long-temps, tout boule-
» versé, tout tremblant; il nous a dit qu'il s'était
» battu à coups de poing... qu'il tombait de fatigue,
» ensuite il s'est couché... Il a eu comme un cauche-
» mar... il se croyait entouré d'assassins... et regar-
» dait avec effroi autour de lui... Maintenant vous
» voyez qu'il s'obstine à fermer les yeux, et pour-
» tant je suis persuadé qu'il ne dort pas.

» — C'est sans doute la fièvre qui le travaille.
» Tâchez donc d'avoir une de ses mains que je lui
» tâte le pouls...

» — Voyons, Bouchenot, donne ta main à notre
» bonne voisine qui veut venir te soigner, » dit George en tâchant de s'emparer d'une des mains du malade.

« — C'est mademoiselle Cœlina, qui a la bonté de
» nous prêter du sucre, » dit Timothée, « et de se
» déranger au milieu de la nuit.

» — Je vous répète que ça ne me dérange pas! »
s'écrie la jeune fille; « je ne m'étais pas couchée
» parce que j'ai de l'ouvrage un peu pressé, et que
» j'ai flâné toute la journée au lieu de rentrer tra-
» vailler. Mais moi, ça m'est égal... quand je m'a-
» muse le jour, je me rattrappe la nuit! j'ai une
» santé de fer. Eh bien! donnera-t-il sa main enfin? »

George est parvenu à s'emparer d'un des bras de Bouchenot, et mademoiselle Cœlina peut tâter le pouls au malade.

« — Il a une grosse fièvre, » dit la jeune fille; « son
» pouls va... va! comme s'il battait la générale. Il
» faut lui faire une boisson calmante...

» — Si on lui donnait de la bourrache? » dit Timothée.

« — De la bourrache! à un homme qui a déjà une » fièvre de cheval, » dit Cœlina. « Ah bien! ce se» rait du joli! si vous êtes étudiant en médecine, je » vous en fais mon compliment. Soyez tranquille, je » sais ce qu'on peut lui donner; mais avant tout, » il faudrait qu'il fût mieux couché... il faut lui » remettre la tête sur le traversin... Je vais le re» taper d'abord. »

En disant cela, Cœlina qui s'est penchée sur le lit, donne deux coups avec ses mains sur ce qui représente un traversin : les rouleaux de papier rendent un son sec et criard. La jeune fille en reste toute saisie, tandis que les deux amis de Bouchenot détournent la tête en baissant les yeux, tout honteux de ce qu'on connaisse leur pauvreté.

La petite voisine est quelques instans immobile ; elle se sent aussi embarrassée que les deux jeunes gens, car elle craint de leur avoir fait de la peine. Son cœur s'est serré à l'aspect de la misère de cette chambre ; une larme roule dans ses yeux, et elle l'essuie vivement avec le revers de sa main, en balbutiant :

« Mon Dieu!... je vous demande pardon... je » croyais... Oh! mais c'est égal, il ne peut pas » rester comme cela!... »

Et la jeune fille sort vivement de la chambre et court chez elle, d'où elle revient bientôt en tenant un oreiller et un traversin véritables qu'elle se hâte de placer sous la tête de Bouchenot, après avoir jeté de

côté les liasses de papier qui étaient sur la couchette.

« — Que faites-vous, mademoiselle? Oh! nous » ne souffrirons pas que vous vous priviez ainsi » pour nous, » dit George.

« — Il faudra pourtant bien que vous le souffriez, » dit Cœlina. « D'ailleurs, c'est pour votre ami ma- » lade que je le fais, et vous n'avez pas le droit de » vous y opposer.

» — Mais vous, mademoiselle... » dit Timothée.

« — Moi? eh! mon Dieu! avec une robe et un » ou deux jupons, on se fait tout de suite un oreiller » délicieux... D'ailleurs je n'ai pas envie de dormir... » Voyons, j'ai chez moi de la mauve, c'est très-bon » pour toutes les maladies, nous allons en faire une » infusion... vous avez du feu, nous allons la faire » ici, car j'avais laissé s'éteindre mon feu... Avez- » vous une bouillotte ici?...

» — Une bouillotte?... qu'est-ce que c'est que » cela, mademoiselle?...

» — Je pense que c'est une table de jeu, » dit Timothée.

« — Eh non! » répond Cœlina en riant, « c'est une » grande cafetière pour faire chauffer de l'eau.

» — Nous n'avons pas de grande cafetière, » dit George; « nous n'avons qu'un pot à l'eau... Si cela » pouvait suffire...

» — Non, ça ne vaudrait rien; mais j'ai chez moi » ce qu'il nous faut, je vais chercher tout ça... » Vous... entretenez le feu... mettez encore une bû- » che... nous en aurons besoin. »

La jeune fille est retournée chez elle; George va

prendre un morceau du coffre qu'il jette dans la cheminée en disant :

» Nos bûches ont une drôle de forme... la voisine » doit avoir de nous une singulière opinion. Mais » après tout, ce n'est pas un crime d'être pauvre ; » quand on n'a jamais commis de bassesse, pour- » quoi rougirait-on de sa misère ?... tant de gens de- » vraient plutôt rougir de leur fortune !... Quel bon » cœur !... quelle obligeance dans cette jeune fille » qui ne nous connaît pas... et se prive de tout ce » qu'elle a pour nous l'offrir... ce n'est qu'une gri- » sette pourtant... Cherchez donc dans de riches » salons cette humanité, cet empressement à rendre » service... Vous y rencontrerez quelquefois la bien- » faisance, mais toujours accompagnée de morgue » et d'ostentation : vous y lirez dans des journaux la » liste des personnes qui ont secouru des malheureux, » et qui se font mettre là pour que les abonnés du » journal, et les habitués de café sachent qu'ils sont » bienfaisans... Ce n'est pas ainsi qu'une grisette » oblige !... elle ne tient pas à voir son nom im- » primé en toutes lettres ; elle agit sans calculs, sans » réflexions ; elle suit l'impulsion de son cœur et ne » vise pas à se faire une réputation. »

Pendant que George parlait, Timothée s'était assis sur la malle ; il bâillait, étendait les bras et devenait à chaque instant plus pâle, et tout en balbutiant :

« Oh ! oui... mademoiselle Cœlina se conduit » avec nous... c'est admirable... je la trouverais en-

» core plus jolie... si je n'avais pas des tiraillemens » d'estomac.

» — Eh bien! qu'as-tu donc à présent, Timothée? » est-ce que tu vas tomber malade aussi ?... quelles » contorsions tu fais!...

» — Ce que j'ai... parbleu... tu le sais bien... je » fais ce que je peux pour ne pas penser à mon appé- » tit... mais il y a des momens où je ne me sens » plus de forces... et toi-même, George, tu ne dois » pas souffrir moins que moi.

» — Moi, j'ai du courage... Voyons, Timothée, » ne te laisse pas aller ainsi...

» — Eh bien!... est-ce qu'il se trouve mal aussi ? » demande la petite voisine qui entre alors avec une bouillotte, une tasse et sa provision de sucre dans du papier.

» — Non... non... ce n'est rien... » dit George, « c'est la fatigue... c'est une faiblesse... il a trop » travaillé aujourd'hui. »

Tout en disant ces mots, George lui-même s'appuyait contre la cheminée, et s'efforçait de dissimuler le malaise qu'il éprouvait.

Cœlina regarde les deux jeunes gens, qui ne veulent pas avouer la cause de leur abattement et de la pâleur qui règnent sur leur visage; mais une femme devine facilement ce qu'on veut lui cacher, surtout lorsqu'il y a quelque peine à soulager, quelques larmes à essuyer. La jeune fille s'est accroupie devant l'âtre, et tout en plaçant sa bouillotte au feu, plusieurs fois à la dérobée elle a reporté ses regards sur George et Timothée, puis son front s'est rem-

bruni, et la gaîté a disparu de sa physionomie habituellement si riante.

Tout-à-coup elle se relève en s'écriant :

« Mon Dieu !... puisque vous avez un si bon feu » ici... si vous vouliez me le permettre, j'y ferais » cuire mon souper... et si vous étiez bien aimables, » vous le partageriez avec moi ?

» — Votre souper !... » s'écrie Timothée en ayant peine à cacher la sensation que ce mot lui fait éprouver. « Comment, mademoiselle, vous n'avez pas » soupé !

» — Mais non ; ni vous non plus, peut-être ?

» — Il est vrai, » répond George ; « nous attendions toujours notre camarade ; nous étions in» quiets de sa longue absence... et puis... je crois que » nous n'avions plus de provisions ici...

» — Raison de plus pour partager mon souper ; » entre voisins, ces choses-là ne se refusent pas. Je » vais aller chercher tout ce que j'ai chez moi... » Dame! ce ne sera pas bien friand, je vous en pré» viens ; mais ma tante m'a justement envoyé des » œufs, nous ferons une omelette...

» — Une omelette ! » s'écrie Timothée qui se sent déjà ranimé par l'assurance de souper. « Une » omelette! Oh ! mais c'est délicieux !... c'est mon » plat de prédilection... j'adore les omelettes !...

» — Mais, mademoiselle, vous avez vraiment » trop de bontés, » dit George ; « à peine si vous » nous connaissez, et tant de marques d'intérêt !...

» — Oh ! moi, j'ai vite fait connaissance, et » d'ailleurs je déteste les cérémonies... Je vais cher-

» cher mes provisions..... veillez à la bouillotte ;
» quand l'eau sera bouillante, jetez dedans cette
» pincée de fleurs de mauve, la tisane se fera toute
» seule, et ça fait qu'en soupant nous pourrons aussi
» soigner votre ami. »

Cœlina retourne chez elle, et Timothée s'accroupit devant le feu, en s'écriant :

« C'est notre ange tutélaire !... notre bon gé-
» nie... c'est notre étoile que cette femme-là !...

» — Il est certain que nous lui devons beau-
» coup ! » dit George. « Ah ! si quelque jour la for-
» tune me devient favorable... ce qui arrivera,
» j'espère, combien il me sera doux de reconnaître
» ce que cette bonne fille fait aujourd'hui pour
» nous.

» — Dis donc, George, Bouchenot doit avoir
» faim aussi... et il préférerait peut-être l'omelette
» à la tisane ?... Si nous le lui demandions pendant
» que la voisine n'est pas là ?

» — Oh ! non... il est malade ; d'ailleurs tu vois
» bien qu'il dort ; il ne faut pas le réveiller. »

Effectivement, à force de fermer les yeux pour faire semblant de dormir, Bouchenot s'était réellement endormi, et depuis quelque temps il n'entendait plus ce qui se disait autour de lui.

« — Voilà les provisions ! » dit la petite voisine qui revient, tenant dans son tablier des œufs, sous son bras un pain, et sous l'autre une poêle dans laquelle est un morceau de fromage de Brie. « Allons, mes-
» sieurs, venez me débarrasser, s'il vous plaît...

» — Et surtout ne cassons pas les œufs, » dit Timothée.

» — J'ai apporté tout ce que j'avais... treize » œufs... Ah! mais il y a un malheur... vous ne sa- » vez pas, je n'ai pas de beurre chez moi.

» — Oh! qu'importe? » dit George, « ça n'en » sera pas moins bon.

» — Nous ne tenons pas au beurre, » dit Timothée, « c'est du luxe.

» — Du luxe, dans une omelette! » s'écrie Cœlina en riant ; « ah! bien, il me paraît que vous n'êtes pas » fort sur l'article de la cuisine... Mais vous ne sa- » vez donc pas que si nous mettions nos œufs » comme cela dans la poêle, nous ne pourrions plus » les détacher... Ce serait tout brûlé. Heureusement, » j'ai retrouvé dans le coin d'une armoire ce res- » tant de lard... nous allons le couper par petits » morceaux... le faire fondre... et ça nous servira » de beurre.

» — Et ce sera bien meilleur! » dit Timothée, qui a craint un moment que l'absence de beurre ne les privât entièrement de l'omelette.

Mademoiselle Cœlina se place devant la table, elle coupe son lard, et casse ses œufs dans un vieux saladier ébréché que Timothée lui présente avec une certaine fierté. George attise le feu, le bois du vieux coffre pétille et flambe, la jeune fille bat les œufs, en disant :

» J'ai peur que tout cela ne tienne pas dans la poêle.

» — Oh! que si, mademoiselle, » répond Timo-

thée, « tout tiendra... et puis, à la rigueur, nous en » ferions deux...

» — Mais cela ne se pourrait pas... je n'ai plus de » lard.

» — Alors tout tiendra. »

L'omelette se fait, les jeunes gens tâchent de mettre une espèce de couvert; ils parviennent à rassembler trois soucoupes qui serviront d'assiettes, trois fourchettes, et une petite cuiller à café en étain, qui est la seule qu'ils possèdent. En un instant le couvert est mis, bientôt l'omelette est cuite, la voisine la verse dans le vieux saladier, et la pose sur la table en disant : « Messieurs, quand vous voudrez... » voilà le souper. »

Les jeunes gens ne se font pas répéter cette invitation; ils présentent la bonne chaise à Cœlina, s'asseyent tous deux sur la malle qui leur sert de banc, et attaquent l'omelette avec une avidité qui prouve à la petite voisine qu'elle a fort bien fait de leur offrir son souper.

La chambre des étudians a pris un tout autre aspect : la tristesse, l'inquiétude, ont déjà fait place au plaisir, à la joie; des exclamations de gaîté remplacent le silence ou les soupirs; enfin, George et Timothée ne sont plus les mêmes, chacun d'eux a repris une physionomie heureuse, animée, riante, et il n'a fallu qu'une omelette pour produire un tel changement. Il faut quelquefois si peu de chose pour amener de grands résultats!

« — Elle est délicieuse! » dit George en s'arrêtant un moment pour couper du pain.

« — C'est ce que j'ai mangé de meilleur! » murmure Timothée en s'emplissant la bouche.

« — Vous êtes bien honnêtes, messieurs, moi je » la trouve un peu lourde... Ne mangez donc pas » si vite, vous vous étoufferez...

» — Oh! il n'y a pas de danger.

» — Buvez donc au moins...

» — Ah! oui... buvons, » dit George en regardant son camarade; « mais c'est que je crois que » nous n'avons plus de vin.

» — Parbleu! et avec quoi aurions-nous du vin? » répond Timothée, que le plaisir de manger de l'omelette rend plus expansif; son camarade lui marche sur le pied pour le faire taire, la petite voisine s'écrie :

« Eh! mon Dieu! ce n'est pas une chose in- » dispensable que le vin... c'est bien plus sain de » boire de l'eau..... cependant si nous avions du » champagne... j'avoue que j'ai un faible pour le » champagne... Ah! Dieu!... et puis ce vin-là me » rappelle des souvenirs... je devrais le haïr, le » champagne... Oh! mais attendez..... si nous n'a- » vons pas de vin, j'ai de l'eau-de-vie à la mai- » son.....

» — De l'eau-de-vie! » s'écrient les jeunes gens d'un air surpris.

« — Oui, messieurs... mais j'espère que vous ne » penserez pas pour cela que j'en bois en place de » vin!... Je vais vous dire : ma tante, qui est » une excellente femme, et qui m'aima toujours, » quoique je lui aie joué plus d'un tour; ma tante

» a un goût très-prononcé pour le punch, et comme » je sais très-bien le faire, en m'envoyant des pro- » visions elle y a joint une bouteille d'eau-de-vie » pour que je puisse lui faire du punch quand elle » viendra me voir, parce que, tenant une bouti- » que, vous comprenez qu'elle n'ose pas en prendre » chez elle; les voisins sont si méchants! on dirait » bien vite dans le quartier que ma tante se grise, » et cela lui ferait un très-grand tort dans son com- » merce... d'autant plus que ma tante est herbo- » riste, et que si elle avait le défaut de boire, elle » pourrait donner à une pratique de la farine de » moutarde pour de la farine de graine de lin, ce » qui ne produirait pas le même effet en cataplas- » me... Attendez-moi, je vais chercher ma bouteille » d'eau-de-vie, nous en mettrons un peu dans de l'eau, » ça fera du *grog*, c'est délicieux!... et nous aurons » l'air de milords anglais!...

» — Excellente fille! » dit Timothée, pendant que la voisine court chez elle. « Elle va nous faire » du grog!...

» — Elle a une franchise, un abandon, qui me » charment, » dit George, « et elle a une bien bonne » tante! qui la bourre de provisions... Ah! si nous » avions des tantes comme cela... Ce pauvre Bou- » chenot, je suis fâché qu'il ne prenne pas sa part » de notre festin... car c'est un véritable festin que » ce souper.

» — Puisqu'il dort, il ne faut pas le réveiller.

» — Si nous pouvions lui mettre un peu d'ome- » lette de côté...

» — Je n'oserai jamais le proposer...

» — Bah! la voisine est si bonne enfant...

» — Chut! la voilà. »

Cœlina revient avec une grande bouteille et une tasse couverte d'un papier.

« — Qu'est-ce que c'est que cela? » dit Timothée en regardant la tasse ; « encore une surprise?

» — C'est du raisiné... je l'avais oublié.

» — Du raisiné!... ah! mademoiselle, vous nous » accablez de douceurs.

» — C'est vraiment trop de bontés!

» — Oh! je vous conseille de me remercier, » pour un peu de raisiné! D'ailleurs je vous régale » aujourd'hui, une autre fois ce sera votre tour, » et nous serons quittes.

» — Oui, sans doute, » répond George, « nous » espérons bien vous régaler une autre fois.

» — Quand je toucherai ma pension, » dit Timothée ; « car je suis bien aise de vous dire, made- » moiselle, que mon père Benoît Glindoré, ancien » cultivateur, retiré à Reims, me fait douze cents » francs de pension pour que je poursuive à Paris » mes études en droit.

» — Moi, » dit George, « je suis né en Bourgogne ; » mon nom de famille est Rembrun ; mes parens » se livraient au commerce ; ils ne furent pas heu- » reux ; plusieurs faillites successives firent perdre à » mon père une grande partie de ce qu'il possédait. » Avec le bien de ma mère ils pouvaient encore vi- » vre dans une certaine aisance, mais alors il lui » aurait fallu déposer son bilan, faire faillite enfin,

» en prouvant qu'il y était forcé par les banque-
» routes qu'il avait essuyées. Beaucoup de gens
» conseillèrent à mon père d'en agir ainsi, et
» de terminer ses affaires en donnant cinquante
» pour cent à ses créanciers, qui s'en seraient con-
» tentés. Mon père ne le voulut pas, il aima mieux
» vivre dans la gêne et payer tout ce qu'il devait.
» Le bien de ma mère y fut employé, et mainte-
» nant mes parens existent du produit d'un petit
» emploi que l'on a trouvé pour mon père. Vous
» concevez d'après cela, mademoiselle, qu'ils ne
» peuvent faire que bien peu pour moi, et qu'il
» faut que je tâche de me suffire à moi-même.
» Mais du moins, si je n'ai pas de fortune j'ai l'avan-
» tage de porter le nom d'un honnête homme, d'un
» homme que chacun estime et révère. C'est un
» héritage dont je suis fier, et jamais, je le jure,
» George Rembrun ne flétrira le nom que son père
» lui a transmis.

» — C'est très-bien, » dit Cœlina. « Ah çà,
» messieurs, sans que cela paraisse, vous venez de
» me conter vos histoires, de m'apprendre vos noms
» de famille; eh bien, maintenant, il me semble
» que ce doit être à mon tour... car enfin on est
» bien aise de savoir avec qui l'on soupe!

» — Ah! mademoiselle, ce n'est pas pour vous
» interroger que nous avons parlé ainsi... nous savons
» que vous êtes aussi bienfaisante que jolie, et cela
» nous suffit.

» — C'est très-aimable, cela; mais moi ça ne
» me suffit pas. Je suis bien aise de vous conter mon

» histoire... ce sera un peu plus long que les vôtres, » mais nous ne sommes pas pressés! Pendant ce temps-» là je vais faire encore bouillir de l'eau, et nous nous » ferons un petit punch anodin... Je crois que je » tiendrai un peu de ma tante, moi; prenez donc du » raisiné, messieurs... Oh! le beau feu, c'est dommage » que votre bois brûle comme du papier joseph... Je » commence : y êtes-vous messieurs?

» — Nous vous écoutons, mademoiselle, » dit George en se faisant un verre de grog.

Et Timothée en dit autant, après avoir couvert de raisiné une énorme tartine de pain.

Alors la petite voisine commence son récit.

CHAPITRE X.

UNE HISTOIRE DE JEUNE FILLE.

« Je suis née dans la rue aux Ours, c'est vous » dire que je suis de Paris, car je ne suppose pas » qu'il y ait deux rues aux Ours en Europe... ça » peut être cependant. Je ne dirai pas non plus, » comme une tragédie que j'ai vu jouer rue Chan- » tereine :

» A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère. »

» Moi, je trouve ma patrie... c'est-à-dire la rue aux » Ours, infiniment trop crottée, j'aurais préféré » naître rue de la Paix... que voulez-vous? il n'est » pas défendu d'avoir de l'ambition.

» Mes parens étaient, je crois, bimbelotiers... Je » dis, je crois, parce que, n'étant presque jamais » dans la boutique, je ne sais pas trop ce qu'on y » vendait. Ma mère, qui n'avait que moi d'enfant,

» aurait préféré un garçon à une fille. Pendant tout
» le temps de sa grossesse, elle s'était flattée de
» mettre au monde un beau petit amour. Ses voi-
» sines, les commères du quartier, et toutes ses pra-
» tiques étaient sans cesse consultées par elle. Les
» unes lui disaient : Vous aimez les pommes crues et
» les cornichons depuis que vous êtes enceinte... vous
» aurez un garçon. Les autres : Vous avez les joues
» pâles et le bout du nez rouge... vous pouvez être
» certaine que vous mettrez au monde un fils. Celles-
» ci lui disaient d'un ton doctoral : Quand l'oreille
» vous démange, vous y portez souvent votre main
» gauche, n'est-ce pas, madame Michat?... c'est
» que vous allez avoir un garçon. Celles-là : Vous
» vous endormez sur le dos et vous vous réveillez
» sur le ventre, c'est un héritier que vous aurez, il
» n'y a pas le moindre doute. Non contente de tous
» ces pronostics, qui, suivant les commères, n'a-
» vaient jamais menti, ma mère se fit tirer les cartes
» par un des plus célèbres devins de l'époque. Les
» cartes lui annoncèrent un garçon. Enfin, un mon-
» sieur, qui n'en faisait pas son état, car c'était,
» je crois, un acteur d'un théâtre des boulevards,
» au moyen d'un ruban, avec lequel il mesurait
» votre col et votre bras, vous disait aussi de quel
» sexe était l'enfant que vous portiez dans votre
» sein ; et le monsieur, après avoir mesuré ma mère,
» lui avait annoncé la naissance d'un fils... J'ai su
» tous ces détails par ma tante, car vous concevez
» que de l'endroit où j'étais alors je n'aurais pas pu
» me les rappeler.

» Bref, malgré les cartes, les rubans, et tous les signes » immanquables, ma mère mit au monde une fille... » Grand désappointement dans le quartier!... Les » commères prétendirent que probablement ma mère » ne leur avait pas dit bien juste ce qu'elle ressentait. » Ma mère eut de l'humeur de se voir trompée dans » ses espérances; mon père n'osa pas me caresser, » parce qu'il craignait que cela ne déplût à sa fem- » me, et je fus reçue comme les gens qui viennent » dîner dans une maison où l'on est déjà au dessert; » comme ces personnes qui, avec des boutons sur » le visage, ont la fureur de vouloir vous embrasser; » ou, enfin, comme un seizième voyageur dans un » omnibus.

» Afin de remédier autant que possible au mal- » heur de mon sexe, il fut décidé que l'on m'habil- » lerait en garçon, et que je garderais ce costume » le plus long-temps qu'il se pourrait. Moi, vous » concevez bien qu'il m'était fort indifférent de » porter une culotte ou un jupon. Je crois même que » j'aurais donné la préférence aux vêtemens mascu- » lins. En revenant de nourrice, où l'on m'avait » laissée jusqu'à près de trois ans, je pris le costume » d'un garçon; de plus on me laissa jouer, courir, » gambader comme un vrai polisson. Je ne restais » presque jamais à côté de ma mère; j'étais dans la » cour, dans la rue, à jouer avec des petits garçons » de mon âge. J'avais tous les goûts, toutes les ha- » bitudes de mes petits camarades. Je connaissais » tous leurs jeux; j'étais forte au bouchon, au palet, » à la toupie; je me battais même lorsque l'occasion

» s'en présentait. Mais si l'on me parlait de coudre, » de broder, si l'on me présentait une poupée, je » haussais les épaules, je faisais la grimace, je tirais » la langue aux petites filles; je ne voulais point » jouer avec elles; et lorsqu'on me disait que j'étais » une fille aussi, oh! alors, j'entrais en fureur et je » soutenais très-hardiment que cela n'était pas vrai, » ce qui faisait beaucoup rire tous les petits gar- » çons.

» Les personnes qui venaient à la maison disaient » à ma mère : Vous avez un joli petit garçon, qui a » l'air bien éveillé! Ma mère soupirait en leur répon- » dant : Cet enfant n'est point un garçon, il n'en a » que la mise ; puis elle me renvoyait brusquement » d'auprès d'elle, en me disant, suivant son habitude: » Allez jouer dehors, vous n'avez que faire ici.

» Quelquefois on me ramenait à la maison blessée, » meurtrie, le visage tout en sang ; je voulais faire » tous les tours d'agilité, tous les exercices que je » voyais faire à mes compagnons de jeu, et la nature » ne m'avait pas donné des forces masculines. Chez » nous, c'est à peine si on me soignait ; mon père me » regardait quelquefois comme s'il eût eu bien envie » de m'embrasser; mais il n'osait pas sans doute céder » à ce désir, car jamais je ne fus pressée dans ses » bras. Enfin, au lieu de Cœlina, on m'appelait » Cœlio, et je ne me doutais pas que j'avais un autre » nom.

» Témoin de la manière singulière dont j'étais éle- » vée, et de la rigueur avec laquelle on me traitait, » ma tante seule s'intéressait à moi, et me témoi-

» gnait de l'amitié; souvent elle avait des querelles » avec ma mère, et c'était toujours à mon sujet. » Mais au lieu de changer les dispositions que l'on » avait pour moi, cela ne faisait qu'augmenter l'hu- » meur de ma mère, et elle finit par se brouiller » tout-à-fait avec sa sœur, qui cessa de venir à la » maison; alors, ne voyant plus ma tante, qui seule » me traitait encore comme une jeune fille, j'oubliai » bien vite ses sages conseils, et je continuai de vivre » en gamin de Paris.

» Le temps s'écoula. J'avais atteint ma treizième » année sans que ma mère eût encore songé à me » faire changer de manière de vivre. Notre commerce » n'allait pas bien, à ce qu'il paraît ; des pertes suc- » cessives ruinèrent à peu près mes parens. Mon père » tomba malade de chagrin, bientôt il fut très-mal, » moi je ne le savais pas... je ne pouvais pas m'en » douter; on me renvoyait presque toujours de la » maison. Cependant un jour, pendant que je jouais » à la toupie, dans la cour d'une maison voisine de » la nôtre, un de mes camarades me dit :

» Mais, Cælio, ce n'est pas beau à toi de jouer » comme cela, quand ton père est près de mourir.

» — Mon père? » repris-je, « Comment... vous » croyez qu'il est bien malade?... Dame, je n'en » savais rien, moi, on ne me l'a pas dit... quand j'ai » déjeûné ou dîné, on me renvoie tout de suite de » chez nous... je ne peux pas savoir si mon père est » malade, on ne me laisse jamais entrer dans sa » chambre.

» Cependant je laissai là ma toupie, poussée par

» un sentiment dont je ne pouvais pas bien me ren-
» dre compte. Je quittai le jeu et mes camarades pour
» revenir à la maison.

» Ma mère était sortie, sans doute pour chercher
» quelques médicamens ordonnés au malade. Nous
» n'avions plus de bonne; j'entrai chez nous, et au
» lieu de gagner comme d'ordinaire un petit cabinet
» où je couchais, et qui était à un étage au-dessus du
» logement de mes parens, je traversai une petite
» salle à manger, et pour la première fois, depuis
» bien des années, je pénétrai dans la chambre de
» mon père.

» Je m'en souviens encore : cette chambre était
» sombre, il y avait un lit dans une alcôve et de
» grands rideaux tirés à demi. Je m'avançai bien
» doucement, j'étais tremblante, je craignais d'être
» bien grondée pour mon audace; je craignais qu'on
» me chassât lorsqu'on m'apercevrait. Pourtant je
» m'approchai du lit en marchant sur la pointe de
» mes pieds, et retenant ma respiration; alors j'aper-
» çus mon père; il avait les yeux fermés, mais sa
» poitrine semblait oppressée; tout en dormant il
» paraissait souffrir; je me sentis émue, affligée,
» car pour la première fois je remarquai quels chan-
» gemens effrayans s'étaient depuis peu opérés sur
» toute sa personne. Il était si pâle, si maigre, la
» maladie avait fait des progrès si rapides, que ce
» n'était déjà plus que l'ombre de lui-même.

» Attendrie, inquiète, je restai long-temps immo-
» bile à le considérer, puis j'allai m'asseoir à quel-
» que distance du lit, ne bougeant pas, n'osant

» remuer de crainte d'éveiller mon père, et tout » étonnée moi-même des nouvelles sensations que » j'éprouvais.

» Il y avait déjà quelque temps que j'étais là, et » ma seule crainte était que l'on ne vînt, et que l'on » ne me renvoyât de cette chambre dans laquelle » j'étais entrée furtivement, mais où il me sem- » blait pourtant naturel de rester.

» Tout-à-coup j'entendis du bruit dans l'alcôve : » mon père s'était éveillé, il venait de faire un mou- » vement comme pour se soulever, puis il était re- » tombé sur son oreiller. J'allais me risquer à m'ap- » procher de lui pour m'informer de ce dont il pou- » vait avoir besoin, lorsque j'entendis prononcer ces » paroles d'une voix éteinte qui pénétra jusqu'au » fond de mon ame...

« Ma fille Cœlina... où est-elle?... ah! faites- » la donc venir... je voudrais bien l'embrasser avant » de mourir...

« Je restai un moment surprise, indécise; mais, » ne me doutant pas que c'était de moi que mon » père parlait, je sortis brusquement de la chambre » et de l'appartement en m'écriant : Attendez..... » attendez... je la trouverai peut-être.

» Dans l'escalier, je rencontrai ma mère, j'étais » pâle, égarée. « — Où courez-vous? » me dit-elle » brusquement.

» — Mon père est bien malade, » lui dis-je en » pleurant, « et avant de mourir il demande à voir sa » fille Cœlina... je ne sais pas où elle est... mais j'al-

» lais la chercher partout... car je voudrais bien une
» fois au moins faire plaisir à mon père.

« A ces paroles ma mère changea de couleur ; elle
« sembla anéantie, elle cacha quelques instans sa
» tête dans ses mains, puis, d'une voix déchirante,
» elle s'écria :

« Malheureuse !... mais c'est toi qui es Cœlina...
» c'est toi qui es sa fille.

« Je ne savais si je devais en croire ma mère,
» mais elle me prit par la main, m'entraîna vive-
» ment avec elle, nous retournâmes dans la cham-
» bre du malade. Je courus près du lit... hélas !
» mon père était mort, et il ne m'avait pas embras-
» sée.

» Depuis cet instant, ma mère changea entière-
» ment à mon égard. Elle devint pour moi aussi
» bonne, aussi tendre qu'elle avait été dure ou in-
» souciante. Mais je ne jouis pas long-temps de ses
» caresses... à peine six mois s'étaient écoulés depuis
» la mort de mon père, lorsque ma mère le rejoi-
» gnit au tombeau.

» Alors ma tante Bernard me prit avec elle, et je
» n'ai pas besoin de vous dire que son premier soin
» fut de me faire porter les habits de mon sexe.
» Mes parens ne m'avaient laissé aucune fortune
» et ne m'avaient fait apprendre aucun état. Je
» savais très-bien abattre un bouchon, lancer un
» palet, grimper sur un arbre et faire la roue ;
» mais ma tante jugea qu'une jeune fille devait sa-
» voir autre chose. On me mit une aiguille dans les
» mains et il me fallut apprendre à coudre. Cela ne

» m'amusait pas autant que la toupie, et comme je » me piquais souvent, souvent aussi je jetais l'ai- » guille et le fil pour sauter dans la chambre. Je vou- » lais encore faire la roue, mais cela est beaucoup » moins commode avec un jupon qu'avec des habits » d'homme; d'ailleurs ma tante me fit comprendre » ce que ce genre d'exercice avait de dangereux » pour une demoiselle.

» Pauvre tante! quelle patience il lui fallut avoir » pour supporter mes folies, mes boutades, mes » gaucheries! Je ne pouvais prendre les habitudes » d'une demoiselle; c'était un supplice pour moi de » rester tranquillement assise sur une chaise. Je » détestais les ouvrages de mon sexe; je ne pouvais » pas parvenir à broder, je pleurais quand on me » parlait de faire une reprise, et je cassais tout dans » ma chambre quand on voulait me forcer à ravau- » der des bas.

» Cependant j'atteignais ma seizième année. On » me disait souvent que j'étais gentille, et cela » commençait à me faire plaisir. Ma tante désirait » que je devinsse un peu coquette, parce qu'elle di- » sait que cela me donnerait tout-à-fait les manières » de mon sexe. Ce qui m'amusait le plus depuis que » je ne jouais plus au bouchon, c'était le spectacle. » J'avais un goût très-prononcé pour la comédie, » et j'aurais bien aimé à entrer au théâtre. Le ha- » sard... ou ma destinée amena dans notre maison » un jeune homme, fort joli garçon... Je ne vous » dirai pas son nom, parce que vous n'avez pas be- » soin de le savoir. Il logeait en face de chez nous,

» il se trouvait sans cesse sur mes pas ; il me disait » que j'étais jolie, qu'il m'adorait, et je commen- » çais à prendre goût à de tels discours. Il me de- » manda un rendez-vous dans ma chambre, parce » qu'il avait, disait-il, quelque chose de secret à » m'apprendre. Moi, je ne vis aucun inconvénient à » recevoir ce jeune homme. Je crus qu'il voulait en » cachette me proposer une partie de bouchon, et » comme ma tante me défendait toujours ce genre » d'amusement, je me promettais un grand plaisir » à m'y livrer en secret avec ce jeune homme.

» Ma chambre était à côté de celle de ma tante. » Lorsqu'elle fut couchée, et que je pensais qu'elle » devait être endormie, j'ouvris au joli garçon qui » avait déjà plusieurs fois gratté à ma porte. Mais au » lieu de me parler de ce que je croyais, il se jeta à mes » genoux et me dit encore qu'il m'adorait, et ne » pouvait pas vivre sans moi ; puis il se permit de » m'embrasser et de me presser dans ses bras. Je » commençais alors à m'apercevoir qu'il est dan- » gereux d'accorder des rendez-vous... mais j'étais » bien embarrassée pour me défendre ; ce jeune » homme était si audacieux... et moi j'étais si gauche » avec mes habits de femme ! Enfin, il paraît que » nous faisions du bruit, car ma tante s'éveilla et » me demanda ce qui m'arrivait ; je lui répondis » que je jouais au bouchon.

» Le lendemain le jeune homme revint encore, » puis la nuit suivante ; mais ma tante prit de l'hu- » meur, et me cria à travers la cloison que si je ne » cessais pas de jouer au bouchon au lieu de dor-

» mir, elle me ferait coucher dans sa chambre.
» Cette menace me fit peur, et comme j'avais pris
» goût à la conversation de mon amoureux, le len-
» demain matin je quittai la boutique de ma tante
» Bernard, et je partis avec le joli garçon, qui me
» conduisit à Saint-Germain-en-Laye.

» Mon amant m'avait dit qu'il était acteur, il
» m'avait promis de m'apprendre à jouer la comé-
» die et de me faire débuter; mais quand nous fû-
» mes à Saint-Germain, nous passâmes notre temps
» à courir, à nous promener dans la campagne, et
» à nous parler de notre amour. Trois mois s'écou-
» lèrent; je demandais quelquefois à mon amoureux
» quand il comptait me faire entrer au théâtre, et
» il se contentait de rire et de m'embrasser. Cepen-
» dant un matin, en m'éveillant, je cherchai inu-
» tilement celui qui m'avait enlevée, je ne trouvai
» qu'une lettre dans laquelle il me faisait ses adieux,
» en me disant qu'il partait pour le Brésil, où il
» ne voulait pas m'emmener, parce qu'il craignait
» qu'il n'y fît trop chaud pour moi; de plus, il
» me laissait vingt-quatre sous pour payer un cou-
» cou et revenir à Paris. Je trouvai ce procédé in-
» digne, et pour la première fois de ma vie je me
» félicitai de ne point faire partie d'un sexe qui se
» faisait un jeu de tromper le nôtre. Cependant je
» pris les vingt-quatre sous, et je revins chez ma
» tante, qui me fit une verte mercuriale, et, pour
» me punir de mon escapade, me donna des bas à
» ravauder : ce n'était pas le moyen de me faire
» repentir de l'avoir quittée...

» J'étais depuis quelques mois de retour chez ma » tante, où je m'ennuyais beaucoup, parce que » je ne trouve aucun amusement à vendre du chien- » dent et à peser de la réglisse, lorsque je remar- » quai un grand jeune homme qui avait de fort » jolies moustaches noires et une petite mouche » sous la lèvre inférieure. Ce monsieur me faisait » des mines que je commençais à comprendre de- » puis que ma tante avait voulu que je devinsse » coquette; il me guettait quand je sortais, et me » disait aussi que j'étais charmante, et qu'il m'a- » dorait. Mon premier amoureux m'en avait dit » autant; je présumai alors que les hommes disent » tous la même chose quand ils veulent séduire une » femme; mais comme ça me fit encore plaisir de » m'entendre dire cela, je jugeai qu'ils avaient » raison de nous tenir la même conversation.

» Ce monsieur me supplia de lui accorder un ren- » dez-vous dans ma chambre; je refusai, car je me » rappelai combien cela était dangereux... et puis » ma tante nous aurait encore entendus, et elle m'a- » vait positivement défendu de causer avec des jeu- » nes gens; mais mon nouvel amoureux m'offrit » de nous trouver chez un traiteur : j'acceptai, car » chez un traiteur je ne croyais pas courir le moin- » dre danger : je me trompais encore... il paraît » que j'étais destinée à me tromper souvent. On » m'attendait dans un petit cabinet, où était pré- » paré un joli déjeûner. J'acceptai d'abord le dé- » jeûner; mais on m'y fit boire d'un vin qui mous- » sait, qui pétillait, qui faisait sauter les bouchons;

» je trouvai cela bien gentil. Je n'avais jamais bu
» de vin de Champagne, et je ne me doutais pas
» que cela pouvait faire tourner la tête et le cœur;
» c'est malheureusement ce qui m'arriva. Bientôt
» je devins d'une gaîté folle, je voulus danser, je
» voulus faire la roue; cela parut faire grand plai-
» sir à ce monsieur qui était avec moi; il m'en-
» courageait, il me défiait même, et quand je re-
» vins à la raison j'avais fait tant de choses, que
» je n'osai pas retourner chez ma tante, et que je
» suivis mon second amoureux, qui m'emmena à
» Rouen.

» Ce monsieur qui portait de si belles moustaches,
» et que j'avais pris pour un militaire, était pein-
» tre; il faisait des tableaux avec de grandes per-
» sonnes dedans. Dans les premiers temps de notre
» connaissance, il voulait toujours faire mon por-
» trait; il me peignait en Diane, en sultane, en Vé-
» nus, en religieuse, en Espagnole, en Anglaise, en
» bacchante; enfin, il me fit de toutes les façons, et
» moi je trouvais cela bien agréable de retrouver ma
» figure sous tous les costumes; mais au bout de
» quelque temps ce monsieur me fit poser pour de
» grands tableaux qu'il faisait; alors cela ne m'a-
» musa plus autant. Quelquefois il me fallait rester
» des heures entières sans remuer, tout en ayant une
» jambe tendue et un bras en l'air, et souvent avec
» un costume très-léger. Quand je témoignais de
» l'ennui, mon amoureux me disait : « Tu es
» faite comme un ange, jamais je ne trouverai ail-
» leurs une si jolie taille, une jambe aussi fine. »

» Moi je répondais : « Tout cela est très-galant, » sans doute ; mais si vous croyez que je puis vivre » à rester des journées entières sans remuer, vous » vous trompez beaucoup. Le mouvement est mon » élément, ma santé ; si je ne remue pas, je tom- » berai malade... » et tout en disant cela je sautais, » je cabriolais dans l'atelier ; alors mon amoureux » se mettait en colère, et moi je lui disais : « La » première fois que nous avons déjeûné ensemble, » vous sembliez si heureux pendant que je faisais » des gambades, pourquoi donc cela ne vous amuse- » t-il plus à présent ? »

» Enfin, un certain jour que mon amant m'a- » vait fait poser, pendant cinq heures à peu près, » pour un nouveau tableau que je présumai devoir » être fort long à terminer, je ne jugeai pas né- » cessaire de rester plus long-temps à Rouen ; je » crois que j'aurais encore mieux aimé ravauder des » bas que de poser. J'avais de quoi payer ma place » dans la diligence ; je partis pour Paris, et je re- » vins chez ma tante qui me grondait toujours... » mais qui ne m'aurait jamais refusé sa porte.

» Cependant j'avais gagné quelque chose dans » cette dernière aventure : à force de voir peindre » et barbouiller de la toile avec des couleurs, j'a- » vais pris du goût pour la peinture. Ne sachant pas » dessiner, je ne pouvais rien composer moi-même ; » mais je me fis enlumineuse, et au bout de quelque » temps j'eus enfin un état.

» Alors je dis à ma tante : « Tenez, j'ai envie de vi- » vre chez moi, d'être ma maîtresse. Ne croyez pas

» que pour cela j'en ferai plus de sottises ! j'en ferai » peut-être moins, au contraire, car la liberté de » pouvoir faire toutes ses volontés est, je crois, la » meilleure garantie contre l'envie de mal faire. » » Ma tante m'embrassa et me dit : « Fais comme tu » voudras. Je te meublerai une chambre, tu y tra- » vailleras, tu viendras me voir souvent, et moi j'i- » rai chez toi boire un peu de punch, quand j'aurai » le temps. »

» Ce qui fut dit fut fait : ma tante me loua d'a- » bord une chambre dans la rue Dauphine, c'était » plus gentil que rue de la Calandre; mais comme » j'étais un peu loin de chez ma tante, qui habite » sur le quai aux Fleurs, elle m'a loué dernière- » ment un logement dans cette maison, voilà pour- » quoi je suis votre voisine.

» Vous savez mon histoire, messieurs, je ne vous » ai pas caché mes folies, je n'ai aucune raison pour » vous mentir, et je trouve qu'on ne doit jamais se » faire meilleur que l'on n'est. Mes fautes sont peut- » être la suite des habitudes masculines que l'on » m'avait laissé contracter. Mais, après tout, si j'ai » péché, je n'ai fait du tort qu'à moi-même... et il » y a bien des gens dans ce monde qui n'en pour- » raient pas dire autant. »

CHAPITRE XI.

BOUCHENOT SE RÉVEILLE.

Les jeunes gens avaient écouté avec attention l'histoire de la petite voisine ; et le récit de Cœlina les avait à la fois fait rire et pleurer. Lorsque la jeune fille a fini de parler, George lui présente la main, et serrant la sienne comme celle d'un ami, lui dit :

« Mademoiselle, quand on a vos qualités, on ne » doit pas craindre d'être blâmée pour quelques fai- » blesses; les unes rachètent les autres, et, après » tout, si une femme est coupable pour avoir été » sensible, il me semble que ce n'est pas aux hom- » mes à la blâmer.

» — Non certainement, » dit Timothée en cherchant dans sa tête à tourner un compliment. « Non, mademoiselle... ce n'est pas nous qui nous » permettrons de... d'ailleurs, comme vous disiez,

» vous êtes libre, vous êtes votre maîtresse... et...
» moi aussi, je sais jouer au bouchon, j'y étais
» même assez fort dans mon pays. »

Cœlina sourit et court prendre la bouillotte qui
» était au feu, en disant : « Voilà l'eau qui bout...
» occupons-nous de faire le punch... c'est très-bon
» pour la digestion...

» — Il est vrai que j'ai soupé comme cela ne m'é-
» tait pas arrivé depuis long-temps! » dit Timothée.
« Ah! on a bien raison de dire qu'il ne faut jamais
» désespérer de la Providence... Mais sans vous... »

Timothée est arrêté par un coup de pied de George. Cœlina prend un pot à l'eau qui lui sert de théière; elle y verse de l'eau-de-vie, de l'eau bouillante, y jette du sucre avec profusion, y presse la moitié d'un citron qu'elle a pris chez elle, et bientôt la boisson bienfaisante remplit les verres, et son fumet répand dans la chambre une odeur que les jeunes gens trouvent bien préférable à celle des pastilles du sérail.

« — A la santé de notre bonne voisine! » disent les jeunes gens en élevant leurs verres.

« — A celle de votre ami malade, d'abord, » dit Cœlina en approchant son verre de celui de ses convives.

« — Ah! oui, vous avez raison : au rétablisse-
» ment de Bouchenot! »

Au moment même où l'on trinquait à la santé du malade, celui-ci s'éveillait; il entend rire et boire, il sent une odeur de punch qui caresse agréablement son odorat; il ouvre les yeux, se met sur son séant, en s'écriant :

« J'ai soif, messieurs, ne buvez pas tout sans » moi, je vous en prie...

» — Eh ! te voilà donc éveillé, mon pauvre » Bouchenot ! » dit George en courant près du lit. « Parbleu ! tu as dormi long-temps, et cela doit t'a- » voir fait du bien...

» — Oui... cela m'a fait du bien... mais à présent » il me semble que je prendrais bien quelque chose...

» — Attendez... attendez... je vais vous donner » de la tisane, » dit Cœlina en cherchant une tasse de tous côtés ; à défaut de tasse, elle trouve un pot à confiture qu'elle remplit de tisane et présente à Bouchenot. Mais après avoir goûté l'infusion de mauve, celui-ci fait la grimace en disant :

« Est-ce que c'est de cela que vous buviez tout-à- » l'heure tous les trois, en trinquant à ma santé ?

» — Nous, nous buvions du punch, » répond la voisine. « C'était pour égayer et terminer gaîment » notre souper. Mais nous ne sommes pas malades, » nous, tandis que cela ne vous vaudrait rien...

» — Vous buviez du punch... pour terminer vo- » tre souper !... » murmure Bouchenot en regardant dans la chambre d'un air étonné. « C'est bien » singulier... ici un souper... et du punch... est-ce » que je dors toujours ?...

» — Non, tu ne dors pas, » dit Timothée... « mais apprend que c'est à notre aimable voisine » que nous devons ce festin... Ah ! c'est bien le cas » de dire : *Deus nobis hæc otia fecit !...*

» — Quand vous voudrez me faire des compli-
» mens, faites-les-moi en français, » dit Cœlina,
« j'aime mieux cela, parce que je n'entends pas le
» latin.

» — C'est juste, mademoiselle... je vous les ferai
» en français... je voudrais vous les faire comme vos
» yeux... car alors... oh!... Bois donc ta tisane, Bou-
» chenot, ça te fera du bien.

» — Non... je vous assure que j'aime mieux un
» peu de punch... avec un morceau sur le pouce...

» — Mais tu as de la fièvre.

» — C'était de fatigue... je n'en ai plus à présent...

» — Allons, tiens, mange, puisque tu le veux,
» voilà un restant d'omelette, du fromage et du
» punch. Après tout, c'est peut-être excellent contre
» la fièvre.

» — A propos, messieurs, » dit Cœlina pendant que Bouchenot soupe sur son lit, « vous avez donc
» vu mon amie Prudence? la grosse Prudence, com-
» me nous l'appelons toutes...

» — Oui, mademoiselle, elle vous a attendue quel-
» que temps... elle a bien voulu se reposer ici et
» causer avec nous.

» — Causer... ah! Dieu? elle a dû vous dire bien
» des bêtises alors, car ce n'est pas pour en dire du
» mal, mais elle n'a pas inventé la poudre, cette
» pauvre fille!... Figurez-vous, messieurs, que
» l'autre jour, nous allons la voir chez elle, moi et
» une de mes amies; nous la trouvons dans sa
» chambre, occupée à raccommoder son corset...
» devinez avec quoi... avec des clous.

» — Avec des clous?...

» — Oui, messieurs, elle tenait un marteau, et » mettait des clous d'épingle, assez forts même, » pour fixer les baleines.

» — Mais savez-vous, mademoiselle, que cela peut » donner une idée bien avantageuse des appas de » mademoiselle Prudence, » dit George en souriant.

« — Oh ! monsieur, il n'y a point d'appas, tels » fermes qu'ils soient, qui puissent endurer le frottement d'un clou; enfin ce n'est pas sans peine que nous » avons fait comprendre à Prudence que, pour attacher des baleines à un corset, on prenait une aiguille et non pas un marteau. Ah ! encore un autre » trait de son esprit. Il y a quelques jours la lingère, » en regardant sa pendule, s'aperçoit qu'elle est » arrêtée : « C'est qu'elle a besoin d'être remontée, » dit une des ouvrières ; « mais cela regarde » madame, moi j'aurais peur d'y casser quelque » chose : — Oh ! bien, moi je n'ai pas peur, » dit » Prudence, « et s'il ne s'agit que de la remonter, » je m'en charge. » Au bout de quelques instans » on s'aperçoit que la pendule n'était plus sur la cheminée. La lingère s'inquiète : « Soyez tranquille, » madame, » lui dit Prudence, « on a dit que pour » la faire aller il fallait la monter, et je l'ai montée au cinquième, dans ma petite chambre ; elle » doit aller très-bien à présent. » Voilà quelques » traits de cette grosse Prudence; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une fort bonne enfant, et

» probablement que le séjour de Paris la formera.

» — Elle nous a dit qu'elle était de Poissy, et » que son père vendait des dindons.

» — C'est avec la marchandise de son père que » Prudence aura pris de mauvaises habitudes.

» — Mais il lui est arrivé un malheur, à votre » amie.

» — Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc? est-ce qu'on » lui aurait pris son cœur?

» — Non, c'est son chien qu'elle a perdu.

» — Son chien?... Moustache?... Ah! je le con- » nais, il est très-voleur ce chien-là; un jour que » j'étais avec sa maîtresse, il s'était sauvé avec mon » cabas...

» — Eh bien, Bouchenot, qu'est-ce que tu fais » donc?..... tu jettes ton assiette à terre? » dit George; « prends garde, tu sais que nous avons » fort peu de vaisselle.

» — C'est qu'elle m'est échappée !... » répond Bouchenot, qui semble inquiet, et depuis un moment regarde la petite voisine d'un air soupçonneux.

« — Ah! je vois ce que c'est! » s'écrie Timothée, « Bouchenot a peur que nous ne disions que » c'est lui qui est cause que mademoiselle Prudence » a perdu son chien.

» — Comment, c'est monsieur qui le lui a pris? » dit Cœlina en riant.

« — Non, mademoiselle, non... je n'ai rien » pris... » répond Bouchenot en cherchant à cacher

son agitation, « ce chien a voulu me suivre... ce n'est » pas ma faute, j'ai fait tout mon possible pour l'en » empêcher.

» — Eh! bien, s'il vous a suivi, vous pourrez » le rendre à sa maîtresse, puisque je la connais.

» — Je le voudrais, mademoiselle, mais cela » n'est pas possible, car... j'ai perdu le chien à mon » tour.

» — Ah! c'est fâcheux. Je sais que Prudence te- » nait beaucoup à ce pauvre Moustache, parce que » c'est son parrain qui le lui avait donné.

» — Son parrain... » répète Bouchenot en regardant fixement Cœlina... « Et le connaissez-vous... » le parrain de votre amie?

» — Moi? mon Dieu, non. D'abord il n'y a que » fort peu de temps que je connais Prudence Flam- » bard. Je me suis trouvée avec elle chez une de » mes amies qui est depuis long-temps chez sa lin- » gère. Prudence arrivait à Paris, elle n'y connais- » sait personne; nous ne lui avons fait que des » amitiés! Entre jeunes filles, il faut bien s'aider; » et puis, parce qu'elle n'a pas d'esprit, ce n'est » point une raison pour la mépriser, cette pauvre » fille. Je sais seulement qu'elle nous a dit que son » parrain était jardinier-fleuriste, et qu'avant de » retourner à Meaux, son pays, il lui avait fait pré- » sent de Moustache. »

Le ton de franchise de la jeune fille ne permet pas de douter de la sincérité de ce qu'elle vient de dire. Bouchenot semble plus satisfait. Son front s'éclaircit, il tâche de reprendre son air aimable, et sai-

sissant la main de mademoiselle Cœlina, qui se trouve alors près de son lit, il la serre tendrement dans la sienne, en lui disant :

« Mademoiselle... votre omelette, votre punch » et votre fromage sont gravés dans mon cœur. » Mais, je vous en prie, veuillez reprendre ces oreil- » lers que vous avez mis sous ma tête... je ne con- » sentirai pas à vous en priver une nuit.

» — Et moi, je vous dis que je ne les reprendrai » que demain... et si vous êtes bien portant tout-à- » fait. Mais je crois que maintenant il serait bien » temps de songer à nous coucher. Nous avons » soupé, vous n'avez plus besoin de rien. Bonsoir, » messieurs, bonne nuit... demain je reprendrai » ma bouillotte, mes vases... ma poêle... mainte- » nant je vais me coucher.

» — Mademoiselle, nous aurons l'honneur de » vous reporter tout cela demain, » dit Timothée.

« — Oh ! ce n'est pas la peine... je viendrai le » chercher... Est-ce que des hommes savent por- » ter une poêle ?... Bonsoir, dormez bien.

» — Recevez tous nos remercîmens...

» — C'est bon, c'est bon !... »

La petite voisine a pris sa lumière, et elle est déjà rentrée chez elle sans écouter les remercîmens des trois amis.

« — Au fait, elle est fort gentille! » dit Bouchenot lorsque Cœlina est partie.

« — Ah! ça te reprend maintenant! » dit Timothée, « et tantôt tu nous disais : Il ne faut pas vous

» lier avec elle... Quant à moi, si elle veut que je » sois son troisième amant...

» — Elle en a donc déjà eu deux ?

» — Du moins elle nous en a avoué deux. » Elle nous a conté son histoire, demain nous te la » dirons... maintenant il faut dormir... Ce punch » est une boisson délicieuse..... Ah ! si la voisine » avait voulu...

» — Taisez-vous, Timothée, vous êtes un li- » bertin.

» — C'est égal, » murmure Bouchenot en fourrant sa tête dans son oreiller, « je suis fâché que » la petite voisine connaisse cette Prudence Flam- » bard... Il est vrai que celle-ci peut être..... Le » parrain était jardinier-fleuriste... et il est reparti » pour Meaux... à ce qu'on dit ! »

Au bout de quelques instans les trois jeunes gens étaient profondément endormis.

CHAPITRE XII.

UN QUATRIÈME.

Neuf heures étaient sonnées depuis long-temps, et les trois jeunes gens dormaient encore profondément. Que l'on vienne donc nous dire que c'est malsain de manger le soir! à coup sûr, c'était au souper qu'ils avaient fait dans la nuit que les trois amis devaient le repos dont ils jouissaient.

Des coups frappés avec force contre la porte de leur chambre réveillèrent presqu'en même temps nos trois dormeurs.

« Qui diable vient nous réveiller ? » dit Timothée en se frottant les yeux. « Quel dommage!..... » nous nous étions couchés si tard...

» — C'est peut-être la petite voisine qui a be-» soin de sa poêle ou de sa cafetière, » dit George.

« — Bah ! il est bien probable que la voisine » dort encore. »

En ce moment on cogne de nouveau et beaucoup plus fort.

« — N'ouvrez pas... n'ouvrez pas, messieurs, » s'écrie Bouchenot, qui s'assied sur son lit d'un air effaré. « Si c'étaient des gens de la police... des » gardes municipaux?...

» — Et que diable veux-tu que la garde munici- » pale vienne faire chez nous, est-ce que nous avons » rien à démêler avec la police...

» — Mais quelquefois... on ne sait pas... on peut » s'être trouvé innocemment avec des malfaiteurs.

» — Je crois, Bouchenot, que ton cauchemar » d'hier au soir n'est pas bien passé. Certainement » il faut ouvrir. Lève-toi, Timothée, et va voir » qui c'est.

» — Vas-y toi-même, je ne veux pas encore me » lever.

» — Que Bouchenot y aille, lui qui a eu des » oreillers sous sa tête, il doit avoir encore mieux » dormi que nous.

» — Ah! oui, c'est étonnant comme je vais y » aller!... Je ne veux pas me lever de la journée, » moi. »

Pendant que chez les jeunes gens c'était à qui ne se lèverait point, une voix fait entendre ces mots :

« Allons donc, paresseux!..... est-ce que vous » ne voulez pas ouvrir aujourd'hui?... »

Les trois habitans de la chambre se regardent : aux accens de cette voix bien connue, leurs traits s'épanouissent, leurs bouches sourient, ils s'écrient en même temps :

« Est-il possible !... c'est lui...

» — C'est Henry !

» — Notre cher Henry !

» — Il est de retour !

» — Eh oui, certainement c'est moi ! » répond la personne qui est sur le carré. « Mais est-ce que vous » allez me laisser là ? »

Cette fois les trois jeunes gens se lèvent précipitamment, et sans prendre le temps de s'habiller, courent à la porte ; c'est à qui maintenant ouvrira le plus vite. Bientôt Henry Jumière est dans leurs bras.

Cet Henry Jumière était un jeune homme de vingt-cinq ans environ ; sa taille était moyenne, sa tournure distinguée, il avait une figure pâle et sérieuse, qui sans être belle avait du charme ; la douceur de son regard, l'expression de ses yeux, le son de sa voix même, annonçaient un cœur aimant, une ame profondément sensible. La physionomie trompe rarement. Ceux qui disent le contraire ne sont pas physionomistes.

Henry devait aimer beaucoup et être aimé souvent. En général, les femmes qui se connaissent assez bien en physionomie, aiment les hommes qu'elles jugent susceptibles de sentir profondément ; pour celles qui ne font pas de la galanterie une simple affaire de coquetterie, un amant qui sait aimer n'est pas chose si commune, et puis il est flatteur de faire sourire une figure sérieuse, de faire parler une bouche muette, de faire éclater un feu qui couve et ne s'évapore point en fumée.

Les parens de Henry étaient honorés dans leur province, ils avaient laissé à leur fils une fortune médiocre, mais suffisante pour un garçon qui n'avait point le désir de briller et de faire le grand seigneur. Avec cent louis de revenu, Henry avait long-temps vécu heureux et satisfait de sa position. Après avoir étudié le droit, le goût des lettres lui avait fait abandonner le barreau. Il avait eu des succès au théâtre, et il suivait avec ardeur la nouvelle carrière qu'il avait embrassée, lorsqu'une rencontre changea toute sa destinée. Vous devinez qu'il s'agit d'une femme!... la destinée des hommes est presque toujours sous l'influence d'un cotillon. Il y a des gens qui diraient comme *Beaumarchais :* Où diable a-t-on été placer cette influence? Moi, je trouve qu'on ne pouvait pas mieux choisir.

Dans une soirée bourgeoise, où Henry avait été présenté comme un jeune auteur donnant de grandes espérances, il rencontra Pauline Giraumont; c'était une jeune personne de seize ans, aussi aimable que douce, aussi douce que sage. C'était une figure ravissante, sur une ame plus belle encore. Aux charmes de sa personne elle joignait ce charme secret qui impose le respect avec l'admiration; en la voyant on pouvait l'adorer, mais on ne pouvait concevoir la pensée de la séduire.

Il y a dans le monde de ces jeunes filles, de ces jeunes femmes auxquelles on ose tout dire, mais il en est aussi près desquelles on se contente d'éprouver.

Les jeunes fats, les étourdis, les libertins admiraient Pauline, mais ce n'était point autour d'elle

qu'ils allaient papillonner. Les hommes les plus avantageux devinent la femme près de laquelle ils ne doivent pas réussir. Les coquettes, les femmes galantes sont toujours entourées d'une cour nombreuse, la beauté et la vertu restent souvent isolées.

Henry avait trouvé dans mademoiselle Giraumont de ces figures qu'il avait rêvées (car nous avons tous rêvé une figure, une personne à notre fantaisie), et le poète, dont l'imagination crée tant de choses, doit plus que tout autre se bercer d'illusion. Henry passa la soirée à contempler Pauline, mais il n'osa ni lui parler, ni s'approcher d'elle, il aurait craint que toute la société ne devinât que déjà il en était amoureux.

Cependant les traits de Pauline avaient tant de douceur, ses manières étaient si simples, si dénuées de toute coquetterie, que la seconde fois qu'il la rencontra dans le monde, Henry s'approcha d'elle, et se permit de lui adresser quelques mots. Peut-être ses yeux laissèrent-ils malgré lui voir le trouble de son ame, car Pauline baissa les siens et rougit ; était-ce pressentiment ou sympathie? mais il faut bien que les cœurs se devinent lorsqu'ils n'osent pas se parler.

Henry n'avait pas manqué de demander qui était cette charmante personne dont chacun admirait la grâce et la décence ; on lui avait répondu : C'est la fille unique de monsieur Giraumont, ancien commerçant retiré des affaires avec une dizaine de mille livres de rentes. Pauline avait perdu sa mère depuis cinq ans, et quoiqu'elle n'en eût que onze alors, son

cœur a compris toute la perte qu'il avait faite. Depuis ce temps, une teinte de mélancolie s'est répandue sur les traits de la jeune fille, et le temps ne l'a pas dissipée. Pauline était adorée de sa mère, et l'aimable enfant lui rendait au centuple les caresses qu'elle en recevait. Sa mère était pour elle un Dieu, un avenir, et le bonheur de tous les instans. Loin de sa mère, point de joie, de plaisirs, de divertissemens; près d'elle, jamais de regrets ou de vains désirs. Il ne fallait pas parler à la jeune fille d'un bal, d'un spectacle, où sa mère ne l'aurait pas accompagnée, car alors, au lieu de lui donner l'espérance d'un plaisir, vous lui auriez d'avance causé du chagrin.

Et la mort impitoyable avait brisé tout cela ; elle avait séparé l'enfant de celle qui l'entourait de soins et de tendresse, nous ne dirons point à cet âge où l'on a encore besoin de caresses de sa mère, car nous croyons qu'à tout âge, et dans telle situation que le sort nous ait placés, l'affection d'une mère est toujours nécessaire à notre bonheur.

Pauline, plus que tout autre peut-être, avait besoin de déverser sur quelqu'un le foyer d'amour dont son ame était formée. Il lui restait son père, elle l'aimait et le respectait ; mais elle ne pouvait se livrer avec lui à ces doux épanchemens, à ces confidences enfantines dont l'indulgence de sa mère faisait un bonheur de chaque instant. M. Giraumont était un petit homme, sec, au physique comme au moral ; il aimait sa fille, et il était fier de sa beauté, mais jamais il ne lui avait fait une caresse, il n'était point expansif, et peut-être en embrassant sa fille

aurait-il craint de compromettre sa dignité. Il avait regretté sa femme, mais il ne l'avait pas pleurée. Tout occupé d'affaires de commerce, il avait concentré ses affections sur un point principal : gagner de l'argent, s'enrichir, mais par des moyens honnêtes, voilà ce qui, suivant M. Giraumont, devait être le but de conduite de chacun. Ce n'était point un méchant homme, c'était un homme entier dans ses opinions, entêté par principes et intéressé par système. Quand sa fille venait l'embrasser, il la regardait avec attention et lui disait : « Ta robe a » coûté cela... ton châle cela... il faut beaucoup dé» penser pour aller dans le monde... Ce n'est point » un reproche que je t'adresse, je veux seulement te » faire comprendre que la fortune est nécessaire au » bonheur ; car sans fortune tu ne pourrais pas » avoir un beau châle et une belle robe, par con» séquent je ne te marierai qu'à un homme riche, » ou qui gagnera beaucoup d'argent ; c'est dans ton » intérêt, c'est pour que tu sois toujours bien » mise. »

Pauline ne répondait rien à son père, qu'elle craignait, et vous comprenez bien maintenant pourquoi le visage de la jeune fille avait conservé une teinte de mélancolie.

Henry était fort assidu dans les réunions où il espérait rencontrer Pauline. Bientôt il ne fut plus un étranger pour elle. Si l'on dansait, il tâchait d'être son cavalier ; si l'on causait, il s'approchait de sa chaise ; si l'on proposait quelque jeu, il trouvait moyen d'être placé près d'elle. Cependant jamais

un mot d'amour n'était sorti de ses lèvres ; jamais sa main n'avait cherché à rencontrer celle de Pauline, et peut-être était-ce à cette conduite réservée qu'il devait la bienveillance que la jeune fille lui témoignait.

Et pourtant chaque jour Henry devenait plus épris de Pauline; déjà il sentait que le bonheur de toute sa vie dépendait de cette jeune fille, près de laquelle il était muet et tremblant, car il est bien naturel de trembler et de se taire lorsqu'on est devant celle qui décidera de notre avenir. Lorsqu'on doute, lorsqu'on n'ose se flatter encore, lorsqu'on craint d'entendre un mot qui détruirait nos espérances et que pourtant on brûle de savoir si l'on est aimé, c'est qu'alors l'amour n'est point une simple fantaisie, un caprice; c'est une passion réelle, et les passions bouleversent l'ame, elles influent sur toute notre existence.

Un soir, cependant, Henry et Pauline s'étaient encore rencontrés dans une maison où régnait une douce liberté. Pendant que les gens âgés jouaient aux cartes, les jeunes personnes avaient commencé des jeux innocens, auxquels les jeunes gens qui ne préféraient pas la bouillotte à l'aimable gaîté des demoiselles, demandaient la permission de prendre part.

Il n'est pas besoin de dire que Henry s'était glissé près de Pauline. Mais quand on eut décidé que l'on jouerait *au furet*, quand ils se trouvèrent assis l'un contre l'autre, faisant courir leurs mains sur le fil qui tenait l'anneau, et que chaque joueur fit semblant de passer le furet à son voisin ou à sa voisine,

ils éprouvèrent un trouble inconnu. Un frémissement involontaire s'emparait d'eux lorsque leurs mains se rencontraient, et elles se rencontraient à chaque instant ; le fil qu'ils tenaient était électrisé par leur amour, chaque mouvement que l'un ou l'autre y imprimait leur faisait éprouver une volupté nouvelle, et leurs mains, en se rencontrant, ne pouvaient plus se séparer.

Le *furet* fut trouvé chez Pauline, comment aurait-il pu en être autrement ? l'aimable fille, troublée, tremblante, ne savait plus à quel jeu elle jouait.

Je l'ai dit plus d'une fois, je ne connais rien de plus dangereux pour les jeunes personnes que les *petits jeux innocens*.

De ce moment, Henry et Pauline s'entendirent et sans se l'être dit encore, ils avaient fait l'échange de leur cœur.

Cependant M. Giraumont recevait quelquefois du monde, et il n'invitait pas le jeune auteur à venir chez lui ; Henry faisait pourtant tout ce qu'il pouvait pour se rendre agréable au père de Pauline. Il était avec lui d'une excessive politesse, il trouvait moyen de se mêler aux entretiens du vieux négociant ; il avait l'air de prendre beaucoup d'intérêt à des conversations souvent fort sottes et fort ennuyeuses, et rien de tout cela ne lui avait encore fait obtenir la faveur d'une invitation de M. Giraumont.

C'est que l'ancien commerçant faisait très-peu de cas des hommes de lettres ; que, près de lui, l'esprit n'était point une recommandation, et qu'il ne com-

prenait pas ce qu'il pouvait y avoir de mérite dans un vaudeville ou une comédie; il y a beaucoup de négocians comme cela : si vous leur offrez un commis, n'ayez pas le malheur de leur dire : « C'est un » garçon très-spirituel, il tourne joliment le cou- » plet, il fait très-bien des vers. » Vous verrez aussitôt le négociant faire la grimace, et il refuserait votre protégé en vous disant : « Je n'ai pas besoin que » mes commis aient de l'esprit, je veux seulement » qu'ils fassent bien leur besogne. » Ces messieurs ne veulent pas comprendre que : qui peut plus, peut moins.

Enfin sachant que son père devait donner une grande soirée, Pauline laissa par hasard tomber son mouchoir en sortant d'une maison où Henry était aussi, le jeune homme se trouva là par hasard pour ramasser le mouchoir; le hasard est excessivement complaisant quand il s'agit d'amour, il sert très-bien les amans. Henry ne fut pas assez maladroit pour rendre sur-le-champ le mouchoir. Le lendemain il osa se présenter chez M. Giraumont pour restituer à sa fille ce qu'elle avait perdu.

Pauline était seule lorsque le jeune homme fut introduit, elle devint rouge et tremblante en apercevant Henry, qui, de son côté, resta d'abord interdit et embarrassé, car c'était la première fois qu'il se trouvait seul avec la jeune fille qu'il adorait; il s'avança enfin en balbutiant :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, d'avoir osé » me présenter chez monsieur votre père..... » mais ce mouchoir que j'ai trouvé hier... chez

» madame Dalbonne..... il est à vous, je crois.....
» — Ce mouchoir... oui, monsieur... ah! c'est
» vrai... je l'avais perdu... et vous avez pris la peine
» de me le rapporter?
» — La peine!... ah!... c'était un grand bonheur
» au contraire, puisque cela me procurait l'occasion
» de vous voir... elles reviennent si rarement à mon
» gré ces soirées où je puis me trouver près de
» vous... je les attends avec tant d'impatience! je
» compte les jours, les heures, les instants... ah! si vous
» saviez, mademoiselle... si vous pouviez deviner ce
» qui se passe en mon âme... mais je n'oserai jamais
» vous le dire!... je craindrais tant de vous fâcher...
» ou de vous déplaire... Oh! je serais si malheureux
» si vous me défendiez de vous aimer... et je serais
» forcé de vous désobéir... Ne plus vous aimer!
» quand cet amour est maintenant toute ma vie...
» oh! non, ce serait impossible!... vous ne l'exigerez
» pas... n'est-ce pas que vous me permettrez de
» vous aimer?

Quand une fois les amoureux sont en train, il n'y a plus moyen de les arrêter. Les plus timides, les plus embarrassés deviennent quelquefois les plus éloquens. Henry laissait parler son cœur, et quand l'amour est vrai le cœur doit être bavard. Pauline écoutait, les yeux baissés, émue, mais heureuse d'entendre les assurances d'un sentiment qu'elle partageait; elle balbutiait de temps à autre quelques mots inintelligibles pour tout autre qu'un amoureux; mais Henry les comprenait, il voyait bien que l'on ne repoussait pas son amour, il était au comble du bon-

heur; il allait tomber aux genoux de la jeune fille, lorsque le vieux négociant parut.

Henry ne savait plus trop pourquoi il était venu; Pauline cherchait dans sa tête ce qu'elle allait dire à son père. Heureusement pour les jeunes gens, M. Giraumont n'était pas très-fin, et il avait entièrement oublié comment commençait l'amour, peut-être même ne l'avait-il jamais su. « Il y a des gens, dit » Montaigne, qui s'en vont de ce monde sans avoir » déballé toutes leurs marchandises, » mais il en est d'autres encore moins favorisés du sort, et qui arrivent au bout de leur carrière sans avoir eu la moindre chose à déballer.

D'ailleurs le vieux commerçant était bien loin de se douter que ce jeune auteur qu'il connaissait à peine fût amoureux de sa fille. Il reçut fort bien Henry Jumière, et pour le payer de sa politesse, il l'engagea à venir à la grande soirée qu'il allait donner.

Henry s'éloigna ivre de joie. Un regard de Pauline lui avait appris qu'elle partageait son bonheur. Voilà donc la maison de l'ancien négociant ouverte au jeune auteur; mais les amoureux ne sont pas toujours prudens dans leur conduite. S'il est un dieu pour les amans, c'est ordinairement lorsqu'ils sont coupables qu'il les protège, tandis que les amours innocens se trahissent tout de suite; c'est bien peu moral à ce dieu-là de favoriser les coupables plutôt que les innocens.

Dans cette soirée donnée chez le père de Pauline, Henry dansa presque toujours avec celle qu'il aimait, il se trouva sans cesse à côté d'elle, et quand il lui fallait

s'éloigner un peu de la charmante fille, ses yeux franchissaient aussitôt la distance.

Le vieux Giraumont n'aurait point remarqué cela; mais on prit soin de le lui faire apercevoir; car dans le monde il y a toujours de ces gens qui n'ont pas de plus grand plaisir que de se mêler des affaires des autres; qui passent leur temps à épier, à espionner, à chercher, à s'informer, à bavarder, à rapporter et à amplifier.

On ne manqua pas de dire au vieux commer-« çant : Le jeune auteur est amoureux de made-» moiselle votre fille. Il lui fait la cour; il ne la » perd pas de vue un moment, et elle semble l'é-» couter avec plaisir : cela saute aux yeux de tout le » monde. »

Du moment que cela sautait aux yeux de tout le monde (tout le monde signifie les mauvaises langues de la société), le père de Pauline fut très-mécontent de ne point s'en être aperçu. Le lendemain de la soirée, il fit venir sa fille devant lui, la regarda sévèrement, et lui demanda pourquoi M. Henry Jumière se permettait de l'inviter si souvent à danser et la suivait sans cesse des yeux. Une jeune fille rusée aurait pu répondre à son père, qu'elle ne pouvait pas empêcher ce jeune homme de l'inviter et de la regarder; mais Pauline ne savait pas mentir, elle était aussi franche que belle; aux premières paroles de son père, elle se troubla, baissa les yeux, et se mit à pleurer.

Les larmes ne sont point toujours une réponse, mais on les prend souvent pour un aveu. M. Giraumont se mit fort en colère, et lorsque Henry se pré-

senta chez lui, il lui demanda pourquoi il se permettait de faire pleurer sa fille.

Le jeune homme, qui n'avait que des vues honnêtes, se jeta aux pieds du vieux négociant et le supplia de lui accorder la main de Pauline dont il jurait de faire le bonheur.

« — Et avec quoi êtes-vous certain de faire son » bonheur ? » demanda le vieux monsieur.

« — Avec quoi ? » répondit le jeune homme tout interdit de cette brusque question, « mais avec » mon amour qui ne finira qu'avec ma vie.

» — Monsieur, voilà des phrases vides de sens, » dit le père de Pauline. « J'ai été très-heureux dans » mon ménage, et je n'ai jamais connu l'amour. » Vous n'achèterez point des robes, des chapeaux » à votre femme avec de l'amour. Vous ne ferez » point marcher votre maison, et ne paierez point vos » fournisseurs avec votre amour pour votre femme.

» — Je vous entends, monsieur, » répondit Henry, « mais j'ai cent louis de rente ; avec le théâ» tre je m'en fais plus du double ; et j'ai l'espoir en » travaillant, en ayant des succès, d'augmenter en» core mon revenu.

» — Monsieur, on n'épousera point ma fille avec » de l'espoir, il me faut de la réalité, du positif. » Vos produits de théâtre sont à mes yeux trop » éventuels. Je ne donnerai point ma fille à un au» teur. Je veux qu'elle épouse un commerçant déjà » riche qui fasse de très-bonnes affaires. C'est mon » dernier mot, je vous en préviens ; et je ne » reviens jamais sur ce que j'ai dit.

» — Eh bien, monsieur, puisqu'il en est ainsi... » comme je ne puis exister sans mademoiselle votre » fille, je renoncerai aux lettres, je me ferai né- » gociant.

» — Alors... alors, quand vous ferez de bonnes » affaires... nous verrons. »

Et voilà pourquoi Henry avait quitté la carrière que d'abord il avait embrassée. Certain d'être aimé de Pauline, il n'avait pas hésité devant le sacrifice de ses penchants. Il s'était livré au commerce avec autant d'ardeur qu'auparavant il en montrait pour les lettres. Afin d'acquérir plus vite les connaissances qui lui manquaient encore dans sa nouvelle profession, il avait accepté une place de voyageur pour une maison de commission dont les chefs connaissaient son zèle et sa loyauté ; et après une absence de huit mois il revenait à Paris, assez instruit désormais pour commencer des affaires pour son compte, et toujours plus épris de la fille de M. Giraumont.

Vous savez maintenant toute l'histoire de Henry Jumière, qui, le lendemain de son arrivée à Paris, était allé à neuf heures du matin rue de la Calandre afin de revoir ses amis, car Henry était aussi fidèle en amitié qu'en amour.

« — Comment ! paresseux ! à neuf heures vous » dormez encore ! » dit Henry après avoir embrassé ses amis ; « mais quelle vie menez-vous donc à » Paris depuis que j'en suis parti ?... voyons, les » affaires, la santé, les plaisirs... comment tout » cela va-t-il ?... Remettez-moi au courant, car le

» temps m'a paru bien long depuis huit mois...

» — Ce cher Henry!..... il ne nous avait pas » oubliés ! » dit George en serrant la main de son ami.

« — Vous oublier? et pourquoi le supposer?... » suis-je devenu un grand seigneur depuis que vous » ne m'avez vu. Et quand même? je vous assure que » la fortune ou les honneurs ne me changeraient » pas, du moins j'ai assez bonne opinion de moi » pour le croire.

» — Et moi aussi, » dit Bouchenot, « je te » crois incapable d'oublier tes anciens camarades.

» — Suis-je content de le revoir ! » s'écrie à son tour Timothée. « Hier un bon souper... une ome- » lette et du punch ! aujourd'hui Henry qui est de » retour... On a bien raison de dire qu'un bonheur » ne vient jamais sans un autre !

» — Que dis-tu donc, Timothée?

» — Rien..... tu le sauras..... mais assieds-toi » donc.....

» — Et vous, habillez-vous, afin que nous al- » lions déjeûner ensemble... je suis venu vous cher- » cher pour cela. »

Au mot de déjeûner, les jeunes gens ont fait un mouvement de joie, mais bientôt ils se regardent d'un air embarrassé.

Pendant ce temps, Henry cherche une chaise pour s'asseoir: et pour la première fois alors ses yeux examinent la chambre des étudians.

« Diable! » dit Henry en s'asseyant sur la malle, « il me semble, mes amis, que vous ne brillez pas

» par les meubles... avant mon départ vous aviez » des chaises au moins... et ces lits... ces croisées sans » rideaux... Voyons, contez-moi vos affaires... vous » savez bien qu'entre nous il ne doit y avoir rien de » caché. »

George regarde Timothée, Timothée regarde Bouchenot ; c'est à qui ne parlera pas ; mais ils poussent chacun un profond soupir.

« Ah çà ! est-ce que vous êtes devenus muets » aussi ! » s'écrie Henry en regardant tour-à-tour chacun des habitans de la chambre.

George se décide enfin, et s'approchant de Henry, lui dit :

« Notre misère est telle, que nous n'osons même » pas l'avouer... mais avec toi... ce serait une fierté » déplacée... Apprends que nous ne possédons plus » un sou ; que petit à petit nous avons vendu nos » meubles, puis nos effets ; enfin qu'il ne nous res- » tait plus qu'un seul habit que nous mettions pour » sortir chacun à notre tour.... Mais cette res- » source même nous est ravie, car hier Bouchenot, » qui le portait, s'est battu... ou fait battre, si bien » que notre habit est rentré hier au soir dans un » tel état qu'il n'y a pas moyen de sortir avec. » Voilà notre situation, mon cher Henry, et mal- » gré tout le plaisir que nous éprouverions à aller » déjeûner avec toi, juge maintenant si nous pou- » vons nous rendre à ton invitation.

» — Comment! mes amis, il serait possible! » vous vous trouveriez dans cette situation... et vous » ne me le disiez pas tout de suite ?

» — Ah! c'est qu'avant ton départ déjà tu nous » as obligés plusieurs fois, tu nous as prêté quel- » ques petites sommes... que nous ne t'avons pas » encore rendues.

» — Eh! qu'importe? est-ce que de vrais amis » doivent compter les services qu'ils se rendent?

» — Peut-être, dans notre infortune, y a-t-il un » peu de notre faute, » reprend George; « moi, » au lieu de suivre mes cours, j'ai pris le goût des » lettres, du théâtre... j'espère y réussir, mais c'est » sans doute une chimère que je poursuis. Quant à » Bouchenot, il jure tous les jours qu'il cherchera à » se placer, à s'occuper; mais, au lieu de cela, il » passe son temps à suivre tous les jolis minois qu'il » rencontre.

» — Oh! je jure bien que cela ne m'arrivera plus! » s'écrie Bouchenot, « on ne m'y reprendra plus à » suivre une femme... quand même elle n'aurait » pas de chien.

» — Quant à Timothée, » reprend George, « ce » serait le plus sage de nous trois; le pauvre garçon » ne demande qu'à étudier... c'est notre position » qui l'en empêche, et sans nous il aurait assez de » quoi vivre pour lui.

» — Allons, tout cela s'arrangera, » reprend Henry; « toi, George, tu as de l'esprit, de l'instruc- » tion, de la facilité; poursuis la carrière des let- » tres, tu réussiras, j'en ai la certitude... Timothée » deviendra un docteur, un savant... Et quant à » Bouchenot, parbleu, j'ai son affaire. Je vais en- » treprendre le commerce pour mon compte; j'ai

» besoin de quelqu'un pour travailler avec moi, » pour tenir mes livres, mes écritures ; cette place... » je te l'offre, Bouchenot; tu auras en outre un lo- » gement chez moi, car il me faut quelqu'un qui » puisse être toujours là, en qui j'aie toute confiance, » et tu dois être bien certain que tout en étant mon » employé, tu n'en seras pas moins mon ami.

» — Il se pourrait... tu as une place et un loge- » ment à me donner ! » s'écrie Bouchenot en sautant au cou de Henry, « ce cher Henry... J'accepte » avec plaisir ; mon ami... je travaillerai comme un » nègre !... oh ! c'est fini, je change de conduite, je » me range, tu seras édifié de ma sagesse.

» — Je n'en doute pas ; mais en attendant, mes » amis, comme il faut d'abord que vous soyez en état » de sortir pour vaquer à vos affaires, et pour déjeû- » ner avec moi, tenez, voici un billet de cinq » cents francs dont je vous prie de disposer. »

En disant ces mots, Henry sort de son portefeuille un billet de banque qu'il présente à ses amis ; ceux-ci se sentaient émus jusqu'aux larmes, ils n'ont que la force de murmurer :

« C'est trop, Henry..... oh ! c'est beaucoup » trop... tu as besoin de ton argent pour tes af- » faires... une faible partie de cette somme nous » suffira.

» — Eh non ! encore une fois, » reprend Henry, « je veux que vous preniez ceci !... vous me rendrez » plus tard, quand vous pourrez. Eh, mon Dieu ! » on change si souvent de place dans cette vie... » obliger quand on le peut, c'est se créer des res-

» sources pour les mauvais jours. Quant à mes af-
» faires, elles sont en bon chemin, et j'espère, d'ici
» à peu de temps, avoir une maison bien établie;
» aussi, le père de celle que j'aime m'a fait un ac-
» cueil plus favorable, lorsque hier en arrivant j'ai
» été lui rendre visite; il m'a permis d'aller quel-
» quefois le voir; il ne m'a rien promis encore. mais
» il m'a dit en me quittant : « Vous allez fort bien,
» vous avez du zèle, de l'activité..... je crois que
» vous arriverez. » Dans la bouche de M. Giraumont
» de telles paroles sont déjà beaucoup.

» — Et ta Pauline?

» — C'est un ange! toujours aussi aimante, aussi
» belle et aussi fidèle... En nous revoyant après une
» si longue absence, si vous saviez quel bonheur
» nous avons éprouvé!..... comme les regards de
» Pauline me disaient les ennuis de l'absence et la
» joie du retour... Mais je vous conterai tout cela
» en déjeûnant... car enfin il faut déjeûner, et je
» vais le commander pendant qu'un portier ou une
» voisine obligeante ira vous chercher un fripier; à
» Paris on trouve tout de suite de quoi s'habiller
» complètement... Avez-vous quelqu'un pour vous
» faire cette commission?

» — Oui, oui, oh! nous avons une voisine char-
» mante, qui nous ira chercher tout ce que nous
» voudrons.

» — Fort bien; en ce cas je vous laisse, je vais
» faire une course, et je serai dans une heure au
» Veau-qui-Tète, place du Châtelet.

» — C'est convenu, nous irons t'y retrouver, et » avec un fameux appétit !...

» — Je l'espère bien ! Allons, plus de chagrin, » mes amis, de la gaîté, de la santé, et nous goû- » terons encore tous les plaisirs de notre âge.

» — C'est à toi que nous le devrons...

» — C'est bien... c'est bien. Au revoir. »

Henry serre la main à ses amis, et les quitte précipitamment pour se dérober à leurs remercîmens.

CHAPITRE XIII.

UNE BOURSE.

« — En voilà un ami! » s'écrie Timothée lorsque Henry est parti. « Qu'on dise donc que l'amitié est » une chimère!

» — Non, sans doute, ce n'est pas une chimère, » dit George, « mais il n'en est pas moins vrai que les » amis comme Henry sont rares.

» — C'est un garçon de l'âge d'or!... Il mérite- » rait une statue, » s'écrie Bouchenot en allant se mirer. « Mais ce n'est plus le moment de faire des » réflexions; il faut nous mettre en état d'aller le » retrouver.

» — Oui, il nous faut tout de suite un tailleur, » des habits, des gilets.

» — Et des bottes même, » ajoute Timothée, « puisque hier on a vendu les miennes.

» — La voisine nous trouvera tout cela... Il faut

» la prier de nous rendre encore ce service. Je vais » aller frapper chez elle.

» — Tiens, je crois que je l'entends. »

C'était, en effet, mademoiselle Cœlina qui venait chercher sa cafetière et sa poêle. La jeune fille, avec sa camisole blanche, son petit jupon court, et son madras noué coquettement sur sa tête, avait un air mutin et piquant qui frappa sur-le-champ les trois amis.

« — Salut à notre bonne et jolie voisine, » dit George.

Timothée voulut faire un compliment, mais il ne put que pousser un gros soupir. Bouchenot, qui avait déjà repris son air avantageux, lança à la jeune fille un regard très-expressif.

« — Je viens vous débarrasser de mes ustensiles » de cuisine et savoir des nouvelles du malade, » dit Cœlina en entrant.

« — Le malade se porte très-bien, grâce à vous!... » et il n'éprouve plus que le besoin de vous exprimer » sa reconnaissance.

En disant ces mots, Bouchenot avait pris une main petite et potelée, qu'il voulait porter à ses lèvres ; mais mademoiselle Cœlina la retira vivement en disant : « Si ce n'est plus que cela qui vous tient, » ça ne presse pas... Je vais aller faire mon déjeûner ; » puis je me remettrai à enluminer *Adam et Ève;* » j'en ai deux douzaines à faire et on les attend.

» — Vous avez de la besogne pressée ? » dit George.

« — Oui, pourquoi ?

» — C'est que nous voulions encore réclamer un » service de vous.

» — Parlez toujours, me voilà. *Adam et Ève* ont » le temps d'attendre, d'autant plus qu'ils se pro- » mènent dans le Paradis. De quoi s'agit-il ?

» — Un grand bonheur vient de nous arriver...

» — Oh ! tant mieux.

» — Un ami que nous n'attendions pas sitôt, » vient de venir ce matin ; il s'est aperçu que nous » manquions de beaucoup de choses.

» — Vraiment ! il ne faut pas être malin pour » voir cela...

» — Avec lui nous avons été francs... et main- » tenant, mademoiselle, nous ne rougissons pas de » vous dire qu'hier... en nous offrant votre sou- » per... vous nous avez presque sauvé la vie...

» — Pauvres jeunes gens ! ... Et ne pas être » venus me trouver plutôt !... c'est là votre sort !

» — Oh ! mais maintenant nous sommes riches ! » tenez... »

Et George montre à Cœlina le billet de cinq cents francs.

« — Qu'est-ce que c'est que cela ? » demande la jeune fille.

« — C'est un billet de banque... cela vaut cinq » cents francs.

» — Ce chiffon de papier tout vieux... tout » jaune... cela vaudrait tant d'argent !... Ah ! je » n'aurais jamais cru qu'une si grosse somme pût » tenir si peu de place.

» — Maintenant voici ce que nous attendons de

» vous : nous n'avons pas d'habits, plus de chaus-
» sures pour sortir ; il nous faudrait sur-le-champ
» des vêtemens tout faits, tout confectionnés.

» — Et des cravates...

» — Et des mouchoirs...

» — Et des cols...

» — Et des bas...

» — Et des chemises...

» — Ah ! vous n'avez besoin que de cela ! » dit Cœlina en riant.

« — Le fait est que nous étions dans une grande
» débine ! » s'écrie Timothée.

« — Mais pour le moment, le plus pressé, c'est
» pour chacun un habit... ou une redingote et des
» bottes... Si vous aviez la bonté de nous cher-
» cher des marchands... car nous ne pouvons pas
» sortir.

» — Bien volontiers ! Oh ! je vous trouverai sur-
» le-champ ce qu'il vous faut !

» — Voici notre billet de banque ; ayez aussi la
» complaisance de le changer pour que nous puis-
» sions payer ce que nous achèterons.

» — Donnez... je vais me dépêcher... Dites donc...
» si je ne revenais plus avec votre argent ?...

» — Ah ! mademoiselle ! nous voudrions avoir une
» fortune à vous confier !

» — Mais cinq cents francs c'est déjà bien joli ;
» je n'aurai jamais eu tant d'argent à la fois... Je
» vais courir... ne vous impatientez pas... Mon Dieu !
» pourvu que je ne perde pas le petit chiffon qui

» vaut cinq cents francs... Oh! je vais le regarder » tout le long du chemin. »

Cœlina est partie; les jeunes gens font leur toilette avec ce qu'ils possèdent encore; puis, tout en se préparant afin de n'avoir plus à passer qu'une redingote, il font chacun des projets et des plans pour l'avenir.

« — Nous n'allons pas tout dépenser en vêtemens, » dit George; « il faudra un peu nous remeubler » ici...

» — Ah! oui, en fait de meubles, » dit Timothée, « il nous faudra d'abord des draps et des » oreillers.

» — Oui, et des chaises et un chandelier.

» — Messieurs, » dit Bouchenot, « vous ne parlez » que d'acheter; mais il me semble qu'il ne faut » pas dépenser tout notre argent; il faut bien en garder pour vivre.

» — Tu oublies donc, Bouchenot, que tu vas » avoir une place et des appointemens?

» — C'est très-bien... mais toi, George?

» — Ma pièce sera jouée; elle réussira! Timothée » pourra garder pour lui seul la pension qu'il re- » çoit de son père... Oh! maintenant l'avenir me » semble riant et rose... je ne vois pour nous que » bonheur et plaisirs... nous les devrons à nos ta- » lens, à notre travail... à l'amitié. Dites-moi, mes- » sieurs, est-ce que tout cela n'est pas char- » mant?

» — Oui, » dit Timothée, « cela peut devenir

» bien gentil... surtout si la petite voisine voulait...
» Je crois que j'en tiens pour la voisine.

» — Un instant ! » s'écrie Bouchenot, « elle me » plaît beaucoup aussi à moi ; et je me flatte qu'elle » me voit d'un bon œil... d'autant plus qu'elle a été » à même de m'apprécier.

» — Voyez-vous cette fatuité ? il croit déjà avoir » fait la conquête de la petite Cœlina... Je gage qu'elle » ne t'écoutera pas...

» — C'est ce qu'il faudra voir.

» — Je te dis que c'est moi qui serai son » amant...

» — Ah ! oui... avec ça que tu t'entends à séduire » une femme.

» — Allons, messieurs, ne vous disputez pas d'a- » vance, » dit George. « Eh ! mon Dieu, elle ne » voudra peut-être ni de l'un ni de l'autre ; au reste » je la crois assez franche pour ne point vous leurrer » par de vaines espérances.

» — Il est certain qu'une jeune fille qui enlumine » *Adam et Ève*!...

» — Je voudrais bien savoir si c'est avant le pé- » ché !...

» — Chut ! taisez-vous, la voici. »

Cœlina ramenait un bottier et un marchand de nouveautés qui vendait des vêtemens tout confectionnés.

Des habits, des redingotes, des gilets, des pantalons sont étalés devant les jeunes gens. Pendant que Timothée essaie des bottes, George passe une redingote et Bouchenot un habit. La petite voisine est

rentrée chez elle un moment, parce qu'elle a pensé qu'on pourrait essayer les pantalons; mais elle a d'abord remis à George les cinq cents francs en écus.

« Nous payons comptant, messieurs, » crie Bouchenot, tout en se pavanant dans un habit neuf; « nous payons en espèces, cela mérite considération » et doit vous rendre accommodans. »

En effet, la vue du sac d'argent rend les marchands plus disposés à céder de leurs prétentions : bientôt le marché est conclu moyennant la somme de deux cent cinquante francs. Les jeunes gens ont acheté une redingote, deux habits, trois pantalons et deux gilets, dont ils peuvent se parer sur-le-champ, et le bottier leur a trouvé à chacun des bottes qui; suivant son expression, les chaussent comme des gants.

Pendant que George paie les fournisseurs, Timothée dit à Bouchenot :

« Tu devrais profiter de l'occasion pour te défaire » de l'habit que tu as rapporté hier...'.. il n'est » plus mettable, il vaut autant le vendre tout de » suite.

» — Tu as raison, » dit Bouchenot ; « et en faveur » du marché considérable que nous venons de faire, » je pense que monsieur nous en donnera un prix » raisonnable.

» — Je vous en donnerai ce qu'il vaut, » dit le le tailleur, « quoique je n'aie pas l'habitude d'ache- » ter des habits...

» — N'importe, voyez-le. »

Bouchenot, en se déshabillant la veille, avait jeté

l'habit dans un coin, où on l'avait laissé. Il va le prendre; il l'examine, le retourne, en s'écriant :

« Les gredins..... comme ils m'ont déchiré..... » Je me souviendrai de madame *Malatorchi*... C'est » un drap superbe... Il m'allait comme un ange... » Voyez, monsieur le marchand.

» — Oh! je vois déjà qu'il est en lambeaux... » Sans l'examiner davantage je vous en offre douze » francs... Ce sera seulement pour avoir des mor- » ceaux de drap.

» — Allons, donne-le! » dit Timothée.

« — Douze francs! c'est bien peu, » dit Bouchenot qui tient toujours l'habit. « Mais enfin... puis- » que vous dites qu'on n'en peut tirer que des mor- » ceaux... et... que... »

En parlant, Bouchenot venait de fourrer sa main dans la poche de la seule basque de l'habit qui restait. Tout-à-coup il s'arrête, ses traits s'altèrent, et il va reposer doucement dans un coin de la chambre le vêtement qu'il tenait.

« — Alors c'est douze francs de moins que je » vais compter à monsieur, » dit George.

« — Non..... non, » s'écrie Bouchenot, « j'ai » changé d'avis... Décidément je ne veux plus ven- » dre cet habit, je le garde.

» — Eh pourquoi donc cela? » dit Timothée; « douze francs valent mieux pour nous que des » morceaux de drap... Qu'est-ce que tu veux donc » faire de cet habit à présent?

» — Je le ferai raccommoder... Il pourra encore

» me servir... Ça me fera une veste du matin...
» Enfin je ne veux plus le vendre.

» — Oh! tout comme il vous plaira, » dit le marchand; « quant à moi, je préfère vous le lais-
» ser. Adieu, messieurs, je me recommande à vous
» quand il vous faudra autre chose. »

Les marchands sont partis. Les jeunes gens achèvent leur toilette. George et Timothée se hâtent; mais Bouchenot, tout en ayant l'air de s'habiller, trouve moyen de ne pas être prêt.

« — Je ne comprends rien à ce caprice de Bou-
» chenot; » reprend Timothée, « n'avoir pas voulu
» vendre cet habit pour douze francs... Parce que
» nous avons un peu d'argent, le voilà qui refait
» déjà de l'embarras.

» — Il n'est point question de faire de l'embar-
» ras, » répond Bouchenot, qui pour la troisième fois vient de déboutonner son pantalon neuf en ayant l'air d'être gêné dedans. « C'est par économie que
» j'ai gardé cet habit... Il me semble que j'en suis
» le maître...

» — Allons, messieurs, point de querelles, » dit George. « Voyons, nous venons de dépenser en
» tout deux cent quatre-vingt-quinze francs. Je
» propose de remettre quatre-vingt-cinq francs à la
» voisine pour qu'elle nous achète ce dont nous
» avons le plus urgent besoin en linge. Il nous res-
» tera cent vingt francs, c'est quarante francs pour
» chacun... Avec cela et de l'économie je pense que
» nous pourrons attendre les événemens.

» — Je crois bien! » dit Timothée, « quarante

» francs en poche et habillés à neuf, c'est superbe!...

» — Donne-moi tout de suite ce qui me revient, » dit Bouchenot.

« — Tenez, messieurs... ceci est pour remettre » à la voisine... Je vais l'appeler... Mademoiselle » Cœlina... pardon de vous déranger, encore un » mot, s'il vous plaît. »

La jeune fille accourt en sautillant...

« — Me voilà; que voulez-vous... Ah! à la bonne » heure, vous êtes bien mis... vous pourrez vous » présenter partout maintenant.

» — Pensez-vous que nous puissions faire des con- » quêtes ainsi? » dit Timothée en prenant la taille à la voisine.

« — Pourquoi pas?... il y en a de plus laids que » vous qui en font! »

Ce compliment ne semble pas faire grand plaisir à Timothée, qui lâche la taille de la voisine, et retourne arranger sa cravate.

« — Mademoiselle, » dit George, « vous êtes si » bonne pour nous, que nous en abusons. Voici un » peu d'argent avec lequel nous voudrions bien avoir » du linge, enfin... ce qui nous manque ici... Se- » riez vous encore assez complaisante... vous savez » que des garçons n'entendent rien à ces sortes d'a- » chats.

» — Oh! très - volontiers!... je ferai de mon » mieux... Laissez-moi la clé de votre chambre, et » ce soir en rentrant, j'espère que... Ah! bien, je » m'en vas, parce que voilà M. Bouchenot qui dé-

» fait encore son pantalon... Vous m'apporterez votre » clé.

» — Ah çà ! Bouchenot , est-ce que tu te fiches du » monde ? » dit George , lorsque la voisine est repartie ; « tu ne fais qu'ôter et remettre ce pantalon... » tu n'es pas encore habillé, et nous sommes prêts... » et Henry doit nous attendre.

» — J'en suis bien fâché... mais ce pantalon me » gêne... c'est-à-dire je crois que ce sont mes bottes... j'ai envie de les ôter !...

» — Que le diable t'emporte!... tu n'en finiras » donc pas? — Allons-nous-en toujours ; il viendra » nous retrouver quand il aura achevé sa toilette.

» — Eh bien ! c'est ça, » dit Bouchenot ; « allez » devant , messieurs ; moi , je vous suis !... Oh ! je » vous aurai bientôt rejoints !... »

» — Tu sais où c'est ?

» — Certainement ! sur la place du Châtelet.

» — Tu donneras notre clé à la voisine.

» — C'est convenu !

» — Ne sois pas deux heures surtout, ou nous dé- » jeûnerons sans toi.

» — Allez, allez... je marche sur vos talons... »

George et Timothée sont partis. Lorsqu'il est bien certain qu'ils sont descendus et que la porte est fermée, Bouchenot, qui s'est vivement rhabillé, court prendre l'habit déchiré qu'il avait déposé dans un coin, et, fourrant sa main dans la poche, il en sort un rouleau, petit, mais lourd et soigneusement fermé. Il se hâte de déchirer le papier qui sert d'enveloppe, et trouve dedans des pièces de vingt francs.

« De l'or! » s'écrie Bouchenot qui est resté saisi, et qui semble plutôt éprouver de l'effroi que du plaisir à la vue de ce trésor. « De l'or... des napo-» léons... Cinq... dix... quinze... ça fait trois cents » francs... trois cents francs qu'ils m'avaient glissés » dans la poche... les misérables qui... Ah! mon » Dieu... et je ne m'en étais pas aperçu... Ah! cela » se conçoit dans le trouble où j'étais... Trois cents » francs... Ils m'auront pris pour un malheureux » ouvrier... un pauvre diable; au fait, mon costume » ne pouvait pas donner de moi une idée bien avan-» tageuse. Ils m'ont mis cela dans la poche pour » payer mon silence... Diable!... je n'ai garde de » parler... après les menaces qu'ils m'ont faites... » De l'or... puisque je l'ai... je n'irai certes pas le » reporter... Mais j'y songe... si c'étaient des pièces » fausses!... Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que » ce soient des pièces fausses... elles sonnent bien » pourtant... Ah! si je priais la voisine d'aller en » faire voir une... la première venue... Peste! un » instant! c'est que je ne veux pas mettre de mau-» vaises pièces en circulation..... Ces scélérats vou-» draient peut-être me forcer par là à devenir leur » complice... Ah! mon Dieu!... je ne sais plus que » faire, moi... j'ai comme une sueur froide... J'ai » envie d'aller jeter ces napoléons dans la rivière... » j'ai des vertiges! O maudite nuit!..... infâme » chien!... Quel parti prendre? »

Bouchenot reste quelques instans à réfléchir; enfin, après avoir mis les pièces d'or dans ses poches, il se décide à aller trouver mademoiselle Cœlina.

La jeune fille enluminait, lorsque Bouchenot, qui, cette fois, est habillé complétement, se présente devant elle.

« Bonjour, ma voisine.

» — Ah! vous êtes donc habillé enfin! » dit Cœlina en souriant. « Dieu merci! vous êtes plus long » à votre toilette qu'une femme.

» — C'est qu'aujourd'hui... je ne sais pas... je ne » sais plus mettre mes boutons.

» — Il faudrait peut-être aller vous habiller comme » un enfant... Trouvez-vous que ce soit gentil ce » que je fais là?...

» — Ce que vous faites... Oh! pardon... je ne » voyais pas... c'est *le petit Poucet?*...

» — Eh non! c'est *Adam et Ève*... Vous n'y voyez » guère, à ce qu'il paraît... Comme vous êtes pâle! » est-ce que vous vous sentez encore malade?

» — Non, ma voisine, mais... c'est que... Ah! » dites donc, ma voisine, pendant que je vais re- » mettre ma cravate... auriez-vous la complaisance » d'aller me changer... c'est-à-dire d'aller faire voir » cette pièce de vingt francs chez un bijoutier... j'ai » peur qu'elle ne soit pas bonne...

» — Tiens, vous avez de l'or à présent!... Diable! » des billets de banque, de l'or... vous devenez des » millionnaires...

» — Ah! c'est une pièce... que... j'ai retrouvée... » que je croyais avoir perdue.

» — Il me semble que vous pourriez bien aller » vous-même montrer votre pièce au bijoutier.

» — Vous croyez?... c'est que ma cravate me

» gêne... elle m'étrangle... et puis je ne suis pas » encore à mon aise dans ce pantalon neuf..... il » faudra qu'on m'y fasse une pince.

» — Ah! ah! quel drôle de corps vous faites!... » Allons, donnez-moi votre napoléon ; j'ai justement » besoin d'aller chercher de l'amidon, et pendant » que je descends, tâchez de finir de vous arranger, » car sans cela vos amis pourront bien déjeûner sans » vous. »

Cœlina a pris la pièce et elle est partie. Pendant tout le temps qu'elle est absente, Bouchenot respire à peine, son anxiété redouble à chaque minute ; enfin la jeune fille remonte l'escalier en chantant.

« — Eh bien! » s'écrie Bouchenot en courant au-devant de Cœlina.

« — Eh bien! elle est délicieuse, votre pièce! c'est » de l'or première qualité ; le bijoutier m'a dit » qu'il m'en souhaitait un lingot comme ça.

» — En vérité! » répond Bouchenot, dont la figure redevient rayonnante. « Ah! au fait, je ne » sais pas pourquoi je me figurais... on a quelque-» fois des idées bizarres... Allons, au revoir, voi-» sine, voici notre clé ; mes amis m'attendent... je » vais déjeûner.

» — Vous n'êtes donc plus gêné dans votre cra-» vate et votre pantalon ?

» — Oh! je vous assure, voisine, que depuis long-» temps je ne m'étais pas trouvé si à mon aise.

» — Vraiment... voilà l'air malin qui vous re-» vient aussi.

» — Près de vous, charmante voisine... si les

» yeux disaient tout ce qu'on sent, tout ce que...
» Mais je vais déjeûner, car je meurs de faim.
» — Allez, vous me direz le reste une autre
» fois. »

Bouchenot prend un baiser sur le joli visage de la jeune fille, et sort en sautant, en chantant et en faisant sonner les pièces d'or qu'il a dans sa poche.

CHAPITRE XIV.

UN DÉJEUNER ET SES SUITES.

Henri, Georges et Timothée venaient de se mettre à table lorsque Bouchenot arriva enfin chez le traiteur.

« — Allons donc, maudit lambin! Tu seras donc » toujours en retard? » disent les jeunes gens, en apercevant Bouchenot. « Est-ce que tu as encore » suivi une jeune fille?

» — Est-ce que tu as encore détourné un chien » de sa route?

» — Que diable as-tu fait depuis que nous t'a- » vons quitté?

» — Eh! mon Dieu, messieurs, je me suis ha- » billé : ce pantalon m'allait mal... Heureusement » la voisine était chez elle.

» — Comment! la voisine t'a mis ton pantalon? » dit George en riant.

« — C'est une fatuité de sa part !... » s'écrie Timothée, « et je gage bien que ce n'est pas vrai...

» — Je n'ai pas dit qu'elle m'avait mis mon » pantalon... Au reste, cela n'empêche pas que... » mais déjeûnons d'abord ! J'ai un appétit superbe!... » Est-on bien ici ?

» — Oui, sans doute, on est bien, » dit George... « Ah ! mais, messieurs, comment trouvez-vous la » question de Bouchenot ? C'est Henry qui nous » donne à déjeûner, qui nous conduit ici, et mon- » sieur se permet de demander si l'on y est bien. » D'abord le restaurant est assez connu, mais ensuite » je vous demande si c'est à nous de faire les difficiles !... lorsque hier nous aurions été si heureux de » trouver à dîner dans la plus mauvaise gargotte de » Paris.

» — C'est la joie d'être devant une bonne table » qui lui tourne la tête, » dit Timothée.

« — Messieurs, je ne pense pas avoir rien dit qui » puisse offenser Henry, » répond Bouchenot, en couvrant son assiette d'anchoix, de beurre et de cornichons. « Parce que notre ami nous paie à déjeûner, » certainement il ne prétendrait pas que nous trouvassions bon ce qui serait mauvais !... ce serait du » despotisme, et d'ailleurs, quand on a de l'argent » dans sa poche, il faut se faire servir convenablement : je ne connais que ça.

» — Tiens, Bouchenot, mange et tais-toi, tu feras » beaucoup mieux.

» — Mais laissez-le donc parler! » dit à son tour

Henry, « il a raison de ne point se gêner ; ne som-
» mes-nous pas autant l'un que l'autre? et s'il y a
» un peu plus d'argent dans la poche de l'un de
» nous, l'amitié ne nous met-elle pas tous de ni-
» veau ?

» — Oui certainement, » dit Bouchenot en se carrant sur le fauteuil dans lequel il s'est assis. « Oui,
» l'amitié ne doit point s'occuper de ce que nous
» avons dans nos poches... Il ne fait pas assez chaud
» ici... Garçon, mettez donc du bois dans le poêle...
» et donnez-moi une chaufferette... j'aime à avoir
» les pieds chauds pour manger...

» — Ah! voilà qu'il lui faut une chaufferette à
» présent! » s'écrie Timothée.

« — Pourquoi donc se priver quand on peut être
» bien?... Garçon, voilà une bouteille qui sent le
» bouchon... Donnez-nous en une autre. »

George et Timothée se regardaient en riant : ils ne revenaient point du ton avec lequel Bouchenot se faisait servir ; en effet, à la manière dont il ordonnait, on aurait pu croire que c'était lui qui était l'amphytrion. Tout en répétant que l'amitié ne devait point attacher de prix au plus ou moins de fortune, Bouchenot passait à chaque instant une de ses mains sur la poche de son gilet, afin de sentir, de palper ses espèces. La possession des cent écus perçait dans ses manières et son langage. Il est bien rare que l'on n'éprouve pas l'influence du contact de l'or. Si vous voulez en faire l'épreuve, mettez-en dans la poche d'un pauvre diable jusqu'alors timide et se défiant de lui-même, vous le verrez bientôt relever la

tête, marcher d'un pas plus ferme, et parler avec assurance. Si l'argent peut quelquefois changer l'humeur d'une personne sage, jugez de ce qu'il doit faire sur celle qui ne l'a jamais été.

En ce moment trois cents francs étaient pour Bouchenot une fortune; n'ayant jamais songé qu'à s'amuser, n'ayant su ni calculer, ni travailler, il avait en peu de temps dépensé le bien de son père; mais après avoir dissipé son héritage, son seul regret avait été de ne point pouvoir recommencer; ses jours d'infortune et de privations ne l'avaient point corrigé, et maintenant il ne songeait qu'à se procurer les plaisirs dont il était privé depuis long-temps. Il y a des gens que l'infortune ne rendra jamais sages; riches, ils se ruineront; pauvres, ils n'aspireront à l'opulence qu'afin de pouvoir satisfaire de nouveau leurs passions et se ruiner encore; ces gens-là se définissent le plus ordinairement par le nom de paresseux.

« Ah! » dit Timothée en savourant un filet sauté au vin de Madère, « on a bien raison de dire que les » jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, si » malheureux tous trois, n'ayant plus de quoi nous » vêtir... aujourd'hui, bien habillés et assis devant » une bonne table!...

» — Et c'est à Henri que nous devons tout cela, » dit George; « grâce à lui je puis aller lire ma pièce... » elle sera reçue... j'en ferai d'autres. Oh! je me » sens en verve... quelque chose me dit maintenant » que je réussirai..... que mon nom aura quelque » célébrité..... et avec la gloire viendra la for- » tune!...

» — Moi, » dit Timothée, « je vais travailler » avec ardeur... je passerai mon examen, je serai » reçu avocat, j'aurai des causes, je plaiderai avec » talent, ce sera à qui m'aura pour défenseur!..... » j'amasserai de l'argent, je deviendrai député, j'ar- » riverai aux emplois, aux honneurs... et je vous » donnerai à dîner au Rocher de Cancale.

» — Quant à moi, » dit Henry, « si, comme tout » me le fait espérer, je réussis dans mes entreprises, » j'épouserai celle que j'aime : Pauline sera ma » femme!... Ah! mes amis, quel bonheur sera le » mien!... si vous connaissiez ma Pauline, si vous » pouviez apprécier l'alliance de ses vertus, de ses » aimables qualités, toutes ces grâces qui charment, » qui subjuguent le cœur; ah! vous diriez comme » moi que mon sort sera digne d'envie. Mais vous » connaîtrez Pauline, en devenant ma femme elle » deviendra votre sœur... ma maison sera la vôtre » et vous partagerez mon bonheur!... »

Pendant que les trois amis parlaient, Bouchenot se contentait de boire et de manger comme quatre, en portant de temps à autre la main à son gousset.

« — Et toi, Bouchenot, tu ne dis rien, » s'écrie George; « tu ne fais pas de projets pour l'avenir... » cependant tu dois être enchanté d'avoir une place » chez notre ami, et si tu prends goût au commerce, » ne serait-il pas possible que par la suite tu fisses » des entreprises pour ton compte?

» — C'est bien ce que j'espère aussi, » dit Henry, « et je l'y aiderai de tous mes moyens.

» — Messieurs... » répond Bouchenot, « je suis » très-content, certainement... garçon! donnez nous » d'autre poivre... c'est du poivre de cuisine, ça... » fi donc!... donnez-nous de la mignonnette... oui, » je ne suis point fâché d'avoir une place... et quand » j'y serai, je... Mais l'avenir, voyez-vous, c'est du » vent. Suivant moi, ce qu'il y a de sûr, de posi- » tif, c'est ce que l'on tient, comme par exemple » le déjeûner que nous mangeons en ce moment; » aussi, vous voyez que j'y fais honneur.

» — Je crois que si le déjeûner pouvait durer » toujours, Bouchenot aimerait mieux cela que de » travailler chez Henry! » dit Timothée entre ses dents.

« — Enfin, messieurs, » dit George, « telle chose » qui arrive, j'espère que rien ne pourra rompre » notre amitié, parce qu'elle sera toujours basée sur » l'estime, et que pour faire son chemin dans ce » monde aucun de nous ne s'écartera de la route de » l'honneur et de la délicatesse.

» — Bien dit! » s'écrie Timothée. « D'abord, » une fortune mal acquise n'est plus un bien... c'est » un fardeau que l'on porte; du moins, telle est mon » opinion à moi.

» — Vous savez que ces sentimens sont aussi les » miens, » dit Henry : « la main même de la femme » que j'adore, j'y renoncerais si, pour l'obtenir, il » me fallait employer de ces moyens qu'on ne peut » avouer sans rougir. »

Bouchenot ne disait rien; il se contentait de manger et de se gratter le nez.

« — Allons, messieurs, trinquons à notre éternelle » amitié, » dit George en élevant son verre.

« — Ah! oui, trinquons! j'en suis! » dit Bouchenot en prenant son verre qui était plein de vin de Bordeaux; mais au moment de trinquer, il s'arrête en disant :

« Si nous trinquions avec du Champagne, il » me semble que cela serait plus digne de nous... » Messieurs, j'offre de vous en payer une bou» teille...

» — Décidément, Bouchenot, tu ne dis aujour» d'hui que des bêtises, » répond George après avoir vidé son verre. « Oh! mais celle-ci passe la permis» sion : comment! tout ce que nous avons mainte» nant... nos vêtemens même, nous les devons à » l'obligeance de notre ami... Il nous prête de l'ar» gent, sans que nous sachions encore à quelle époque » nous pourrons le lui rendre; il nous donne à dé» jeûner chez un excellent traiteur, et parce que tu » sens dans ta poche sonner cet argent que l'on t'a » prêté, voilà que tu veux payer du Champagne à » celui qui ne craint pas de se gêner pour venir à » notre secours!..... Alors, quand tu n'auras plus » rien, tu ne craindras pas de lui emprunter de » nouveau?

» — Moi, je crois que sa fièvre d'hier au soir lui » revient, » dit Timothée.

« — Messieurs, » reprend George, « Bouchenot » me rappelle une aventure arrivée à un homme de » lettres duquel je la tiens. Un matin, un homme » âgé, proprement mis, s'était présenté chez lui, et

» d'un ton piteux avait réclamé ses secours, en lui » disant que depuis plusieurs jours il ne possédait » pas même de quoi s'acheter du pain. L'homme » de lettres, quoique harcelé par ces sortes de de- » mandes, se sentit ému par le ton du bonhomme, » et ne le renvoya qu'en lui mettant dix francs dans » la main. Le même soir, après son dîner, en en- » trant dans un café, la première personne que notre » homme aperçoit, c'est son indigent du matin, qui, » assis devant une table, savourait sa demi-tasse et » son petit verre; et vous croyez peut être que ce- » lui-ci devint embarrassé à l'aspect de la personne » qui, le matin même, lui avait fait l'aumône? » Pas du tout, il s'écria avec un ton d'aisance sans » égal : « Bonsoir, mon cher D....., vous venez faire » comme moi, vous venez prendre votre café! » Eh » bien! dans ce moment-ci, Bouchenot offrant de » payer du Champagne à Henry me semble le digne » pendant de cet infortuné qui prenait son café et » son petit verre. »

Bouchenot ne répondait pas, il contournait sa bouche, il baissait les yeux, et semblait vouloir chercher quelque excuse pour faire oublier sa proposition; mais Henry lui frappa sur l'épaule, en lui disant :

« Mon pauvre Bouchenot, il me semble que nos » deux amis te traitent bien durement aujourd'hui... » Mais laisse-les dire! Quant à moi, je ne trouve pas » mauvais que tu préfères le Champagne au Bor- » deaux, et j'avais deviné ton goût... Tiens, regarde » derrière toi... sur cette table, cette bouteille fice-

» lée qui est là... seulement tu me permettras de la » payer avec le déjeûner.

» — C'est cela que je voulais dire, » reprend Bouchenot. « Eh! mon Dieu! est-ce que la langue ne » peut pas tourner!... est-ce qu'il est défendu d'ail- » leurs de dire parfois des bêtises... Mais George et » Timothée le prennent avec moi sur un tonqui ne me » convient pas du tout... Je ne veux pas être mo- » lesté, moi! il ne faut pas qu'ils croyent me mener » comme un nègre...

» — Allons! la paix! » s'écrie Henry en prenant la bouteille de Champagne; « il serait beau que vous » vous querellassiez pour notre première réunion » depuis mon retour! Plus un mot de tout cela, et » buvons ce Champagne aux souvenirs de notre jeu- » nesse! à notre bonheur présent et à nos espérances » pour l'avenir!

» — Je le veux bien, » dit Bouchenot; « je ne » suis pas rancunier, moi. Buvons... Mais pas dans » ces verres-là... Garçon! des verres à Champagne! » allons donc... et des biscuits de Reims: ça se » trempe dans le Champagne, ça le fait remous- » ser! »

George retient une exclamation qui allait encore lui échapper, il se contente de sourire en regardant Timothée. Mais les verres à Champagne sont apportés ainsi que les biscuits demandés par Bouchenot. Henry verse le vin pétillant, il avance son verre, on trinque, on boit, on rit, et la bonne harmonie est bientôt rétablie entre les quatre jeunes gens.

« — Maintenant, messieurs, je vais vous quitter, »

dit Henry lorsque la bouteille de Champagne est achevée.

« — Déjà! » dit Bouchenot en regardant la bouteille qui est vide. « Mais est-ce que nous ne pour-» rions pas... en... »

George ne laisse pas Bouchenot achever sa phrase; il lui donne un grand coup de genou et s'écrie: « Il » faut aussi que je vous quitte sur-le-champ... il est » près de trois heures, mais je trouverai encore le » directeur au théâtre. J'ai mon manuscrit dans ma » poche, je vais le lui porter.

» — Moi, je rentre, » dit Henry. « Je m'installe » dans mon nouveau local... J'établis mes bureaux... » ma caisse...

» — Où loges-tu maintenant?

» — Rue de Provence. Tenez, mes amis, voici » mon adresse. A propos, Bouchenot, je compte sur » toi... Je t'attends demain.

» — Demain? » répond Bouchenot d'un air indécis. « Ah! oui... demain, ou après.

» — Et pourquoi pas demain? » reprend Henry.

« — Ah! c'est que... vois-tu... j'ai encore mille » petites choses à terminer... et puis mes disposi-» tions à prendre... pour mon déménagement.

» — Ah! ah! ah!... il sera long ton déménage-» ment! » s'écrie Timothée en riant aux éclats. « Henry a vu ce matin un échantillon de notre » mobilier.

» — Non, » dit George, « c'est qu'il a encore un » rendez-vous d'amour pour demain.

» — J'ai ce que j'ai, » reprend Bouchenot avec

humeur. « Que diable, messieurs, chacun a ses » affaires..... je ne m'inquiète pas des vôtres, » moi !

» — Ne te fâche pas, Bouchenot, » dit Henry en reprenant son chapeau ; « mais tâche seulement » que tes affaires soient promptement terminées, » parce qu'il me tarde de t'établir dans ta place et » de te mettre au fait de la besogne.

» — Oh ! compte sur moi..... Je te le répète, » une fois que j'y serai je travaillerai étonnam- » ment.

» — Maintenant, messieurs, partons. »

Les jeunes gens sortent de chez le restaurateur, puis Henry et George quittent leurs camarades pour vaquer à leurs affaires.

Timothée et Bouchenot sont restés tous deux sur la place du Châtelet. Ils se regardent et semblent ne pas savoir ce qu'ils veulent faire. Bouchenot est bien décidé à s'amuser, mais il ne sait pas encore comment. Quant à Timothée, peu accoutumé à boire, il est déjà étourdi par les fumées du Champagne, et regarde son ami comme pour savoir de lui de quel côté il doit se diriger.

« — Qu'est-ce que nous allons faire? » dit enfin Timothée à Bouchenot.

« — Parbleu ! nous allons nous amuser, jouir de » la vie, » répond Bouchenot en enfonçant son chapeau sur le côté, de façon à se donner un air tapageur.

« — Jouir de la vie ! » répète Timothée ; « mais il » me semble que nous nous en sommes déjà assez

» donné ce matin..... nous avons parfaitement dé-
» jeûné.

» — Eh bien, qu'est-ce que cela fait?... est-ce que
» la journée est finie?... il n'est que trois heures,
» nous pourrons encore dîner et souper... Nous avons
» fait diète pendant assez long-temps, il faut nous
» dédommager, mon cher!... Les jours de tristesse
» et de privations vont être remplacés par des jours
» de plaisirs et de bombances!... nous avons de l'ar-
» gent dans nos poches... notre temps est à nous...
» nous sommes nos maîtres... vive la joie! je ne con-
» nais que ça...

» — Vive la joie!... c'est très-bien!... mais l'ar-
» gent que nous avons en poche, il faut le ména-
» ger... puisqu'on nous l'a prêté...

» — Ménage le tien si tu veux, mais moi, je
» veux faire rouler le mien..... l'argent est fait
» pour rouler...

» — L'argent à soi... passe encore... mais l'ar-
» gent d'un autre...

» — Ah! Timothée, ne me taquine pas, je t'en
» prie; j'ai le vin très-méchant, je t'en préviens.
» Voyons, veux-tu passer une journée de sybarite,
» veux-tu nager dans les délices de Capoue?... prends
» mon bras et laisse-toi conduire, c'est moi qui
» régale...

» — Tu régales... tu régales... C'est que j'avais
» envie de bouquiner un peu sur les quais... je cher-
» che un vieux dictionnaire latin-français.

» — Allons, ne vas-tu pas penser à travailler au-
» jourd'hui! tu n'es pas en train... le Champagne

» t'a émoustillé... Tu achèterais *Faublas* pour les » *Pandectes* de Justinien, tu prendrais un *Mathieu* » *Laensberg* pour le *Code civil!*... Encore une fois, » laisse-toi guider par l'amitié, et semons de roses » le chemin de la vie... Pour commencer, nous al- » lons faire une partie de billard, que nous arrose- » rons de bischoff, ça nous donnera de l'appétit pour » dîner.

» — Mais je sais à peine jouer au billard.

» — Eh bien! moi j'y suis très-fort, ça fera com- » pensation. En avant du pied droit!... Sacrebleu! » que la vie est belle quand on a les goussets » garnis! »

Timothée a passé son bras sous celui de son ami, et ces messieurs se dirigent vers le Palais-Royal; là ils entrent dans un café, montent au billard, et Bouchenot fait venir du bischoff et des cigares.

Timothée joue fort mal et perd toutes les parties; mais Bouchenot lui répète à chaque instant : « Que » cela ne t'inquiète pas, c'est moi qui régale... ad- » mire mon jeu et prends des leçons. »

Le bischoff dont Bouchenot verse avec abondance, achève d'étourdir Timothée, qui ne sait bientôt plus ce qu'il fait; il cherche à imiter le jeu brillant de son compagnon, et en voulant, comme lui, faire un *bloqué fumant*, il crève le tapis du billard.

« — Va toujours! » s'écrie Bouchenot, « et ne » t'inquiète de rien!... je fais bon des accrocs. »

Mais le garçon de billard, effrayé de la manière de jouer de Timothée, court à lui, en s'écriant :

« Monsieur, chaque accroc fait au tapis se paie » vingt francs.

» — Eh bien! c'est bon, » répond Bouchenot; « quand il y en aura quinze ça fera cent écus... » hein? on sait calculer. »

Mais le garçon n'a pas confiance dans les joueurs qui sont gris; il pense qu'avec sa manière de bloquer, l'un d'eux est capable de ne point laisser un morceau de drap sur le billard, et il court chercher son maître.

Le maître du café monte; c'est un tout petit homme qui a une grosse perruque bouclée comme une tête de lion, avec laquelle il se croit aussi haut que la porte Saint-Denis, et qui, à chaque enfant que sa femme lui donne, fait ajouter de nouvelles boucles à sa perruque. Il court à Timothée qui était en train de viser une rouge, et arrêtant son bras ainsi que la queue qu'il tenait, lui dit avec une grosse voix de poitrine :

« Monsieur, vous ne jouerez point davantage! »

Timothée regarde le maître du café d'un air hébêté, tandis que Bouchenot, qui allait porter à ses lèvres un verre de bischoff, s'écrie en ricanant :

« Qu'est-ce que c'est que ce petit lion?...

» — Monsieur, je suis le maître du café, et je » vous enjoins de cesser de jouer au billard... Mon- » sieur a déjà fait un accroc *très-conséquent;* à la ma- » nière dont il tient sa queue, on voit bien qu'il ne sait » pas jouer du tout, et je n'ai pas envie que mon bil- » lard, qui est superbe, soit bientôt complètement en » lambeaux!

» — Brrrrout!... en voilà-t-il assez... A présent, » petit lion, vous allez nous faire un plaisir, c'est » de nous laisser tranquilles, et de vous en aller.

» — Monsieur, » dit le maître du café en fermant les poings et montant sur ses orteils, « je ne m'ap- » pelle pas petit lion. Je vous répète que je suis le » maître ici.

» — Après nous, mon bon ami; nous sommes les » maîtres, en payant, de faire tout ce que nous vou- » drons dans un café.

» — Je vous prouverai, moi, que ce n'est pas » vrai. Vous ne jouerez plus, messieurs!...

» — C'est comme ça que vous achalandez votre » billard!... Vous n'avez pas le droit de nous em- » pêcher de jouer.

» — Pardonnez-moi, parce qu'il est évident que » votre ami ne sait pas se servir de sa queue de bil- » lard.

» — Je ne sais pas comment vous vous servez de » la vôtre! mais vous avez une sacrée grosse tête qui » doit faire peur à tous les enfans du quartier.

» — Monsieur! vous m'insultez, je crois! prenez » garde! je ne souffre pas la moindre plaisanterie, » et si vous voulez que je sorte avec vous, je suis » votre homme... Je ne recule jamais, n'importe » devant quoi!...

» — Diable! vous êtes bien heureux!... moi, vo- » tre perruque me ferait reculer.

» — Monsieur, je vous avertis que je vais employer » la violence pour vous mettre dehors. »

Bouchenot s'aperçoit que le petit limonadier a une

mauvaise tête, et quoiqu'il ait mis son chapeau de travers, il ne se soucie cependant pas de se battre. Il jette deux napoléons sur le billard en disant :

« Payez-vous ! et que cela finisse !... mais » nous ne remettrons jamais les pieds dans votre » café !

» — Vous me ferez plaisir... Je ne tiens pas à ce » qu'on fasse chez moi de la dépense, messieurs, je » tiens avant tout à ce qu'on s'y conduise décem- » ment !

» — Votre raisonnement est à la hauteur de vo- » tre perruque. Allons, rendez-moi mon reste, mé- » chant lion !... »

Pendant qu'on donne à Bouchenot sa monnaie, Timothée fait le tour de la salle en cherchant de tous côtés son chapeau qui est sur sa tête. Ce n'est pas sans peine qu'on lui fait comprendre qu'il est coiffé de son castor. Enfin Bouchenot lui prend le bras, et bientôt ils sont tous deux dans le jardin du Palais-Royal.

« — Ce limonadier est un petit impertinent que » je reconnaîtrai ! » dit alors Bouchenot. « Et si » ce n'avait pas été à cause de toi, je l'aurais cor- » rigé !

» — Est-ce qu'il nous a insultés ? » répond Timothée, qui tout en marchant fait ce qu'il peut pour ne point paraître gris et conserver son équilibre.

« — Certainement, c'est un drôle !...

» — Alors il faut aller nous battre avec lui... re- » tournons au café. »

Et Timothée tire le bras de son ami pour lui faire rebrousser chemin. Mais Bouchenot résiste en disant :

« Non..... non..... il faut mépriser tout cela..... » cet homme n'est pas digne de notre colère... Son- » geons à dîner, maintenant.

» — A dîner !

» — Sans doute ! il est cinq heures et demie ; c'est » bien l'heure, il me semble.

» — Est-ce que tu as faim, toi ?

» — Oui... je prendrai bien quelque chose.

» — Moi, je n'ai pas du tout d'appétit.

» — Il viendra en mangeant.

» — Je me sens tout étourdi...

» — Ça se dissipera avec le potage.

» — Tu crois ?

» — Eh oui ! Allons... où veux-tu dîner?

» — Ça m'est absolument égal !...

» — Allons chez le premier venu, il ne manque » pas de traiteurs dans le Palais-Royal. Si on ne » nous sert pas bien, je casse tout !... j'ai la tête » montée. »

Les deux amis font plusieurs fois le tour du jardin avant de trouver un restaurant.

Timothée veut toujours aller chez Fortin, qu'il croit être un traiteur, et Bouchenot se sauve de tous les restaurateurs, qu'il prend pour le café dont le maître a voulu se battre avec lui. Enfin, grâce à un honnête promeneur, ces messieurs entrent dans un salon où l'on dîne, et vont s'installer à une table après avoir renversé sur leur chemin deux chaises et un

couvert. Cette manière de s'introduire ne dispose pas en leur faveur, et toutes les personnes qui dînent dans le salon lèvent les yeux pour examiner ces messieurs qui renversent tout ce qui se trouve sur leur passage.

Timothée s'est jeté plutôt qu'assis sur une chaise. Bouchenot tousse et crache, affecte des airs de grand seigneur, cligne des yeux en regardant autour de lui; puis, en voulant accrocher son chapeau à une patère, fait tomber un chapeau et un parapluie placés à côté.

« Voilà des messieurs bien maladroits, » dit un petit homme joufflu et jaune, propriétaire du chapeau et du parapluie. Ce monsieur est assis à une table voisine, avec une dame d'un âge mûr, qui est coiffée comme une jeune fille, et dont le front ridé est orné d'une élégante féronnière.

Mais Bouchenot est parvenu à s'asseoir. Un garçon s'est empressé de ramasser les chapeaux, on met le couvert de ces messieurs, et on leur demande ce qu'ils veulent. Timothée, qui a l'air d'avoir envie de dormir, regarde le garçon d'un air hébété et ne répond rien. Bouchenot prend la carte, la parcourt, puis se tourne vers son ami en lui disant :

« Qu'est-ce que tu veux?...

» — Je prendrais bien du thé, » répond Timothée en se dandinant sur sa chaise.

« — Du thé!... imbécile... Il se croit encore à » Londres... où il a dépensé un million à boire une » foule de choses. Garçon, donnez-nous ce que vous » aurez de meilleur... n'importe quoi... et d'excel-

» lens vins, surtout... car je m'y connais, je vous en » préviens.

» — On voit même qu'ils en ont déjà bu aujour- » d'hui ! » murmure le petit homme joufflu, qui ne pardonne pas à Bouchenot d'avoir jeté son chapeau par terre. La dame qui est avec ce monsieur s'est pincé la bouche d'un air dédaigneux après avoir envisagé ses deux voisins ; et Bouchenot qui vient de la regarder, part d'un éclat de rire, en disant à Timothée :

« Oh ! la bonne tête !..... tiens, derrière moi..... » cette vieille coquette habillée en rosière !.... je ne » lui ferai pas l'honneur de la prendre pour une » Parisienne ! cela arrive de son endroit avec les mo- » des et un visage que l'on portait il y a quinze ans... » et le mari... le petit roquet bouffi au teint bilieux... » quel joli couple !... je gage qu'ils viennent à Paris » pour se faire peindre et mettre au salon. »

Timothée ne répond rien ; il a bien assez à faire en tâchant de tenir ses yeux ouverts. Le garçon sert. Bouchenot couvre l'assiette de son ami en lui disant :

« Mange, bois, ça te remettra, et regarde no- » tre petite voisine, cela te réveillera tout-à-fait.

» — Comment ! est-ce qu'elle est ici ? » dit Timothée en se frottant les yeux.

« — Oh ! comme tu prends feu !... je te parle » de cette antiquaille coiffée avec une féronnière.

» — Je pensais que c'était mademoiselle Cœlina » que tu allais me montrer.

» — Ah! fripon! il me paraît que tu en tiens » pour la petite enlumineuse...

» — Pourquoi pas?...

» — C'est que tu en seras pour tes soupirs, mon » garçon.

» — Qu'est-ce qui te fait penser cela?

» — Parbleu, c'est bien simple: cette charmante » grisette me plaît; j'ai jeté mes vues sur elle.... et » je ne crois pas, mon pauvre Timothée, que tu aies » la prétention de l'emporter sur moi.

» — Tu es un suffisant!..... Je ferai la cour à » la petite Cœlina, et ce n'est pas toi qui m'en em- » pêcheras!

» — Timothée, vous le prenez bien haut, mon » ami; mais je te pardonne, parce que tu es gris.

» — Bouchenot, si tu m'ennuies, je te jette ce » verre de vin au visage!...

» — Oh! oh! je t'en défies bien, par exemple!...

» — Ah! tu m'en défies!...»

Ces mots n'étaient point achevés que Timothée avait pris son verre et en avait lancé le contenu sur Bouchenot qui était assis en face de lui; mais Bouchenot s'était jeté de côté au mouvement que Timothée avait fait pour saisir son verre, si bien que le vin lancé avec violence va laver le visage du petit monsieur joufflu qui était à la table voisine.

« — Ah! c'est trop fort! » s'écrie le petit homme en secouant sa tête. « On n'a jamais vu se conduire » aussi indécemment... Messieurs, vous vous croyez » au cabaret, apparemment!...

» — Je suis désolé, monsieur! » balbutie Ti-

mothée; « ce n'est pas à vous que cela était » adressé.

» — Mais c'est moi qui ai tout reçu, monsieur; » et si vous aviez aussi bien attrapé mon épouse... » cela ne se serait point passé ainsi.

» — Monsieur... je suis confus...

» — J'en ai plein ma cravate... »

Pendant ce dialogue, Bouchenot se cachait le visage sous sa serviette pour ne point éclater; mais ne pouvant résister au désir de voir la figure de son voisin, il se retourne et se met à rire comme un fou, ce qui augmente la colère du petit monsieur.

« — De quoi riez-vous, monsieur? » dit le petit homme en lançant à Bouchenot des regards furibonds.

« — Monsieur... c'est de souvenir...

» — Qu'est-ce que cela signifie?... est-ce que vous » me connaissez?...

» — Non, mais votre figure me rappelle un petit » ange bouffi que j'avais sur une tabatière.

» — Est-ce que vous avez l'intention de m'insul- » ter, monsieur?

» — Comment, vous insulter! parce que je vous » dis que vous ressemblez à un ange...

» — Je ne suis point endurant, monsieur!...

» — Et madame votre épouse vous adore comme » cela, j'en suis sûr...

» — J'ai bien envie de vous laver la tête...

» — Essuyez donc la vôtre, d'abord...

» — Sortons, monsieur...

» — Prenez garde, je vais croire que vous avez » une mauvaise graisse !... »

Ces mots et le ton goguenard de Bouchenot achèvent d'exaspérer le monsieur; il fait un mouvement comme pour se lever; mais déjà sa femme s'est saisie de son chapeau et de son parapluie, elle se hâte de coiffer son époux, et le prend par le bras en s'écriant:

« Allons-nous-en, mon bon, allons-nous-en !... ne » vous compromettez pas avec ces espèces... Je ne » reste pas ici davantage; venez, je sens mes nerfs » qui me travaillent... venez, mon bon ! je vous en » supplie. »

Le gros monsieur se laisse entraîner par sa femme; il se lève, prend le bras de son épouse, passe avec elle au comptoir, où il paie son dîner en vociférant contre les jeunes gens qui viennent gris chez un traiteur, puis il sort du restaurant, dont il ferme la porte comme s'il voulait en casser tous les carreaux.

« — Mon bon me fait l'effet d'être un gros mé- » chant, » dit Bouchenot en se versant à boire.

« — Tais-toi, Bouchenot, tu as tort... tu nous fais » des querelles partout où nous allons !...

» — Je te conseille de parler... monsieur qui s'a- » muse à lancer des verres au nez de ses voisins...

» — Tu sais bien que c'est à toi que je le desti- » nais.

» — Allons, je te pardonne, je n'ai pas de ran- » cune, moi; tu es amoureux de Cœlina, moi aussi, » eh bien ! nous lui ferons la cour tous les deux, et » elle choisira.

» — A la bonne heure... je te rends mon amitié.

» — Bois donc... mange donc... tu ne fais rien ; » tiens, un verre de Volnais... Ah ! il est délicieux » le Volnais.

» — Je t'assure que j'aimerais mieux du thé. »

Bouchenot force son compagnon à boire et à manger avec lui ; cependant les dîneurs ont petit à petit déserté le salon, et Timothée dit à son ami :

« Tout le monde s'en va... il doit être tard, nous » devrions nous en aller aussi.

» — Bah ! déjà ? Est-ce que tu as assez mangé ?

» — Il y a une heure que j'étouffe !...

» — Il faut prendre notre café d'abord... Garçon, » du café ! vivement !... Comment emploierons-nous » notre soirée, Timothée ?

» — Notre soirée !... mais nous irons nous cou- » cher.

» — Nous coucher à huit heures ! fi donc ! nous » deviendrions jaunes comme ce petit monsieur au- » quel tu viens de laver la tête... Ah ! une idée !... » Connais-tu *Séraphin*, toi ?

» — Qu'est-ce que c'est que *Séraphin* ?

» — Alors tu ne le connais pas. C'est un spectacle » de marionnettes, d'ombres chinoises... La der- » nière fois que j'y suis allé, j'avais sept ans, et je » me rappelle que je m'y suis beaucoup amusé ; je » veux voir si cela me procurera le même plaisir au- » jourd'hui. D'ailleurs, on m'a dit qu'il y avait là » de jolies petites bonnes... des femmes de chambre... » du cotillon enfin ; il faut aller là... nous rirons, » je me sens en train de rire !... Allons, dépêche-toi

» de prendre ton café, je brûle d'envie de voir Po-
» lichinelle. »

Le café étant pris, Bouchenot paie la carte, puis, soutenant Timothée qui ne serait point en état de marcher seul, il le mène chez *Séraphin*.

CHAPITRE XV.

LE SPECTACLE DE SÉRAPHIN.

C'est un théâtre bien respectable que celui qui brave le temps, les révolutions, et reste toujours debout, toujours en état de prospérité, dans le même emplacement, avec la même direction.

Séraphin a résolu ce problème : tandis qu'autour de lui tout change et tout passe, tandis que vingt directeurs ont fait faillite, que trois ou quatre ont fait fortune, que les théâtres les plus en vogue ont vu leurs salles désertes ; que les genres ont été renouvelés, mêlés, confondus, bouleversés ; qu'il a fallu faire des dépenses énormes pour attirer le public, que les acteurs en renom sont devenus nomades, que les actrices de talent sont devenues rares; que les auteurs ont eu des procès avec les directeurs, que les entrepreneurs de succès ont fait la loi aux auteurs, et qu'au milieu de tout cela le public a souvent gardé son argent dans sa poche malgré la longueur démesurée des

affiches, le spectacle de Séraphin a continué sa modeste fortune, et une fortune modeste qui va toujours son chemin vaut beaucoup mieux qu'un char brillant qui culbute. Vous me direz à cela que le directeur d'un théâtre de marionnettes a beaucoup moins de frais qu'un autre ; que sa troupe est toujours soumise à ses moindres volontés ; que ses acteurs ne murmurent jamais lorsqu'on leur donne un mauvais rôle ; que ses actrices ne cabalent point entre elles pour se faire siffler. Mais, suivant moi, ce qui assure l'existence de ce spectacle, c'est que son public se compose en grande partie d'enfant, et les enfans sont beaucoup moins exigeans que les hommes ; pourvu qu'on les amuse, ils sont contens et ne s'inquiètent pas si la pièce est bien écrite, bien conduite, bien intriguée. Il faut si peu de chose pour faire rire tous ces petits visages qui viennent là chercher le plaisir et la joie ! l'aspect seul de *Polichinelle* suffit pour animer, pour enchanter toutes ces petites physionomies ; et il ferait beau voir que quelqu'un s'avisât de siffler *Polichinelle !* les cris, les trépignemens des enfans en auraient bientôt fait justice. Ainsi donc, jamais de chutes au théâtre de Séraphin. Heureux théâtre pour les auteurs !... Heureux public pour ce théâtre ! et nous ne prévoyons pas ce qui pourrait entraver la prospérité de ce spectacle de marionnettes, car il y aura toujours des enfans, du moins nous aimons à le croire.

Cependant, avec les enfans qui chez *Séraphin* sont les habitués, le noyau, la majorité du public, il vient aussi de grandes personnes. D'abord les enfans

ne viendraient pas tout seuls ; il faut, pour les accompagner, une maman, une bonne, ou une gouvernante ; ce sont ordinairement les bonnes qui mènent les enfans voir les marionnettes. Mais les jeunes bonnes ont souvent avec elles des *payses*, celles-ci ont des cousins, ou de simples connaissances auxquelles elles donnent rendez-vous chez Polichinelle.

Ensuite il y a les jeunes gens qui, comme Bouchenot (mais sans être gris cependant), vont chez Séraphin dans le but de rire avec les jeunes femmes de chambre, auxquelles ils content des gaudrioles pendant la représentation des *feux arabesques ;* car les feux arabesques nécessitent une nuit complète dans la salle, c'est une espèce de fantasmagorie ; le moment où l'on fait la nuit complète n'est pas le moins agréable de la soirée. Vous entendez alors de petits cris partir de différens points de la salle : ce sont les bonnes qui ont peur. Vous remarquez que les enfans ne crient jamais, ils sont beaucoup plus courageux que leurs bonnes.

Enfin, vous trouverez encore au théâtre de Séraphin des gens raisonnables, des gens âgés même, qui vont là sans enfans, et seulement pour se remémorer une récréation de leur jeunesse. Ils veulent voir s'ils prendront encore quelque plaisir aux scènes de *Polichinelle* et *du Pont Cassé ;* ils voudraient oublier le temps qui a marché, et s'amuser comme aux beaux jours de leur printemps ; mais ils ont beau faire, et y mettre de la complaisance ; le *Petit Poucet*, ou la *Forêt aux Animaux*, n'ont plus le même charme pour eux ; ils restent froids devant les danses

de la mère Gigogne, ils ne sourient que du bout des lèvres aux bons mots d'Arlequin et de Gilles! C'est que ce spectacle n'est plus fait pour leur âge, et que l'on ressent toujours un fond de tristesse dans un endroit où l'on ne va que pour chercher des souvenirs.

Or donc, Polichinelle avait déjà fait des choses admirables; il avait rossé le diable, bu plusieurs verres de vin, et s'était deux fois changé en pot de fleurs, à la grande satisfaction de son public, lorsque deux nouveaux spectateurs entrèrent dans la salle de Séraphin, s'annonçant d'avance, comme une tempête qui vient troubler un beau jour; dès leur entrée, ils avaient fait tant de bruit, que les enfans même avaient un instant détourné leurs yeux de la scène pour regarder vers la porte.

Vous devinez que ces deux nouveaux venus étaient Bouchenot et Timothée; ce dernier, encore plus gris depuis qu'il avait pris l'air, posait sa main sur tout ce qu'il pouvait atteindre, cherchant toujours à se donner un point d'appui. Son camarade était encore plus bruyant que chez le traiteur, mais ses yeux étaient devenus si petits qu'à peine si on les apercevait.

« — Passez sur le quatrième banc, messieurs, il » y a de la place, » dit aux deux amis, une femme qui sert à la fois de contrôleur, de placeur et d'ouvreuse.

« — Nous passerons où nous voudrons, chère » amie! » répond Bouchenot en élevant la voix. « Nous avons pris des premières places... des plus

» chères... ainsi, nous pouvons aller partout et cir-
» culer où cela nous fera plaisir... Voyons d'abord
» le sexe... Je veux faire mes frais, moi...

» — Silence donc là-bas! » disent quelques personnes impatientées par le bruit que font les nouveaux venus.

» — Prrrrout! » répond Bouchenot, « les mou-
» tards qui voudraient nous faire taire!..... Ah!
» ah!..... nous les empêchons d'entendre Polichi-
» nelle! Nous sommes ici pour notre argent! nous
» ferons du bruit si ça nous plaît. Dis donc, Timo-
» thée, aperçois-tu une figure un peu émoustil-
» lante? »

Timothée, qui chancelait sans cesse, venait enfin de sentir quelque chose sous sa main gauche, et il s'appuyait avec délices sur ce qu'il avait rencontré. Mais bientôt une voix tremblante fait entendre ces mots :

« Monsieur, voudriez-vous bien ôter votre main
» de dessus ma tête?..... vous me gênez..... Est-ce
» qu'on s'appuie comme cela sur la tête du monde? »

C'était une vieille dame coiffée d'un immense chapeau vert pouvant à la rigueur passer pour un auvent, qui était assise à l'extrémité d'un banc, devant Timothée, et celui-ci avait empoigné le chapeau vert comme une rampe d'escalier.

» — Ah! belle dame! » s'écrie Bouchenot, « ex-
» cusez mon ami; à coup sûr c'est sans intention
» qu'il vous a pris quelque chose... Comment, po-
» lisson, vous prenez les dames par la tête!... qu'est-

» ce que ça veut dire?... est-ce que c'est jamais par-
» là qu'on entame l'entretien? »

Timothée a retiré sa main et balbutie des mots que l'on n'entend pas. La vieille dame murmure parce que l'on a déformé son chapeau, et la personne qui reçoit les billets dit à Bouchenot d'un ton fort sévère:

« Monsieur, on ne doit pas troubler le spectacle;
» si vous êtes venu ici dans cette intention, on va
» vous rendre votre argent.

» — Laissez-moi donc tranquille, » répond Bouchenot, en lorgnant dans la salle; « vous allez voir
» que nous troublons vos acteurs, peut-être... Ces
» gaillards-là savent toujours leurs rôles parfaite-
» ment! par exemple, je trouve qu'ils parlent tous
» du nez comme polichinelle, on leur fait sans
» doute prendre trop de tabac. Dites-moi, donne-
» t-on *le Pont Cassé*, ce soir?

» — Oui, monsieur.

» — A la bonne heure... c'est une pièce classique,
» je serai enchanté de la revoir... N'est-ce pas là-
» dedans que l'on chante *les canards l'ont bien pas-*
» *sée*, et *tirelonpha!*

» — Oui, monsieur.

» — Ah! bravo! délicieux! Timothée, on va
» chanter *tirelonpha!* Tu feras ta partie. Mon ami
» a une voix dans le genre de celle de vos acteurs.
» Ah! Timothée, viens là-bas... suis-moi, mon
» vieux, j'aperçois une figure assez drôlette..... en
» avant! »

Bouchenot passe à travers tout le monde sans de-

mander excuse et sans attendre qu'on lui fasse place ; il traîne Timothée avec lui. Ces messieurs arrivent derrière deux bonnes dont l'une était assez gentille et l'autre horriblement laide. Bouchenot s'assied derrière la première, et dit à son compagnon :

« Mets-toi à côté de moi.

» — Mais il n'y a pas de place, » répond Timothée...

« — Assis-toi toujours, ça se fera, on se prêtera » un peu. »

Timothée se laisse tomber sur les genoux d'un monsieur qui semblait en extase devant les lazzis de *Polichinelle*.

» — Vous êtes sur moi ! vous m'étouffez ! » crie le monsieur en recevant Timothée qui se laisse aller avec un extrême abandon.

» — Ça va se faire... tout à l'heure nous serons » très-bien, » dit Bouchenot.

Mais le monsieur se plaint toujours, le public s'impatiente, de toutes parts on crie : silence ! à la porte ! Enfin la dame contrôleur parvient à rétablir l'ordre en faisant reculer toutes les personnes qui sont sur la banquette occupée par les deux amis. Timothée se trouve avoir une place, son voisin n'est plus sous lui, et chacun peut voir le spectacle.

« — Ne craignez pas de vous appuyer sur moi, » belle blonde, » dit Bouchenot en s'adressant à la jeune fille qui est devant lui. « Adossez-vous... mes » genoux vous serviront de bras de fauteuil... et ils » seront plus doux, car je me flatte qu'ils ne sont » pas pointus. »

La jeune fille se contente de sourire sans répondre, et Bouchenot dit à Timothée :

« Ça prendra... fais comme moi... occupe-toi de » ton vis-à-vis, et tâche de ne point dormir sur l'é- » paule de ton voisin... Allons, Timothée, éveillons- » nous... l'amour nous appelle.

» — Mais il me semble qu'elle est laide... celle qui » est devant moi, » répond Timothée en cherchant à s'appuyer contre son voisin.

« — Laide!... pas du tout!... c'est le clair-obs- » cur de la salle qui te fais croire cela... elle a une » superbe tête africaine. Laisse-moi faire, nous al- » lons leur payer du plaisir ; ici avec six sous de plai- » sirs on subjugue tous les cœurs... ça n'est pas cher. »

Les bonnes placées devant ces messieurs avaient chacune un enfant sous leur surveillance, c'étaient deux petits garçons qui étaient assis devant elles, et qui poussaient des exclamations de plaisir à chaque marionnette qui paraissait.

« — Ma bonne, » dit un des petits garçons à la jeune fille qui est devant Bouchenot, « qu'est-ce que » c'est donc que ce grand homme-là qui a un bonnet » pointu ?

» — Mon cher ami, » dit Bouchenot en avançant sa tête, « c'est *Rotomago* ou *Croquemitaine*, qui vient » ici pour fouetter tous les petits garçons qui ne » sont pas sages ; mais il ne vous fouettera pas, » parce que vous êtes bien obéissant, et que vous » mangez de la soupe sans pleurer, n'est-ce pas, » jolie blonde?... Ah ! quelle jolie petite taille d'a- » beille !

» — Voyons, monsieur... vous m'empêchez d'en-
» tendre le spectacle.

» — Ah! parbleu, quand vous perdriez un des
» brrrrout de polichinelle, voyez le grand mal-
» heur! adossez-vous donc sur moi.

» — Non, je n'ai pas besoin de m'adosser.

» — Vous avez des cheveux d'un blond délicieux.

» — Tant mieux.

» — Je donnerais mon petit doigt pour les natter.

» — Laissez-moi donc tranquille.

» — Vous seriez ravissante en Suissesse.

» — C'est possible.

» — Sont-ils bien longs?

» — Qu'est-ce que cela vous fait?

» — Frisent-ils tous seuls?

» — Ça ne vous regarde pas.

» — Ma bonne, » s'écrie le petit garçon d'un air effaré en regardant une marionnette, « qu'est-ce que c'est
» donc que ce vilain-là qui a des cornes sur la tête?

» — C'est le diable. » répond la bonne.

» — Tiens... C'est drôle... il ressemble à papa Lolo!

» — Ce petit garçon a des saillies charmantes, »
s'écrie Bouchenot, tandis que les deux bonnes se regardent en riant.

« — Soutenez-vous donc, monsieur, » dit le voisin de Timothée, « vous appuyez toujours votre tête
» sur mon épaule : c'est fatigant à la fin!...

» — Allons, Timothée! redresse-toi donc! » dit Bouchenot en secouant le bras de son ami. « Tu veux
» sans cesse dormir... Est-ce que tu deviens mar-
» mote?... Cause donc avec ton vis-à-vis... la belle

» Africaine; je t'assure qu'elle n'est pas mal faite.

» — Regarde donc, ses mains sont rouges et ont » l'air enflé.

» — Ce n'est rien; ce sont des engelures : ça n'em- » pêche pas le sentiment. Ah ! la toile baisse; c'est » fini pour les marionnettes... Nous allons avoir les » feux arabesques... J'adore ce théâtre-ci; je n'y » étais pas venu depuis l'âge de sept ans, mais je veux » m'y abonner... Y venez-vous souvent, blondinette?

» — J'y viens quelquefois... quand on m'y en- » voie... Voyons, monsieur, ôtez donc vos mains. » Est-ce que vous avez besoin de les mettre là?...

» — C'est que je voudrais les réchauffer.

» — Et vous prenez mon... dos pour un poêle... » c'est sans gêne!...

» — Voulez-vous des plaisirs? Qui est-ce qui veut » des plaisirs? » crie une vieille femme en se promenant dans la salle avec un grand panier rempli d'oublies et de pain d'épice.

« — Par ici, la marchande! » dit Bouchenot; « envoyez-nous votre panier. Je régale tous ceux qui » en veulent... Vivent les plaisirs!... C'est léger!... » c'est casuel... c'est amusant!

« — Combien monsieur en veut-il? » demande la marchande.

» — Je vous dis de me passer votre boutique! » J'achète toutes vos oublies!... je vous paierai ce » que vous voudrez! »

La marchande s'incline avec respect devant le monsieur qui agit en grand seigneur. Elle présente son panier à Bouchenot. Celui-ci prend des piles de

plaisirs ; il en donne par douzaines aux petits garçons, et en offre aux deux bonnes qui font d'abord des façons.

« — Prenez donc ! » dit Bouchenot ; « le plaisir » ne se refuse jamais, et il ne donne pas d'indiges- » tions.

» — Ah ! ben, je veux ben. Tant pis ! » répond la bonne qui est devant Timothée. « Moi, j'aime tout » ce qui se mange. Prends donc, Louise ! »

Louise est la jolie blonde ; elle se décide enfin à accepter des oublies, et Bouchenot se penche vers Timothée, en lui disant à l'oreille :

« Elles sont à nous !

» — Quoi ? » répond Timothée.

« — Ah ! tu n'y es jamais !... Tiens, prends des » plaisirs... et offre cette douzaine à ton voisin qui » te sert d'oreiller : c'est bien le moins que tu puisses » faire pour lui. »

Le voisin accepte d'un air très-reconnaissant la douzaine de plaisirs que Timothée lui présente. Bouchenot en distribue encore à quelques enfans qui sont près de lui, et ne rend le panier que lorsqu'il n'y a plus d'oublies dedans. Il paie la marchande qui lui fait une profonde révérence. En ce moment, la lumière de la salle disparaît : ce sont les feux arabesques que l'on va faire voir.

Bouchenot s'est hâté de se rasseoir ; et tandis que l'on montre les tableaux, il cause de très près avec la jeune blonde, que la douzaine de plaisirs a beaucoup humanisée et qui n'a plus peur de s'adosser sur son voisin. Pendant l'obscurité il prend envie à Bou-

chenot de s'assurer si les genoux de la petite bonne ne sont pas plus pointus que les siens ; déjà sa main s'est avancée furtivement et se flatte d'atteindre ce qu'elle cherche, lorsqu'un cri aigu se fait entendre; toute la salle en a frémi, et le voisin de Timothée en a laissé tomber à terre sa pile de plaisirs.

La dame contrôleur se hâte de rendre la lumière à son public; Bouchenot a retiré sa main, et se tient à une distance respectueuse de sa voisine.

« — Qu'est-ce qu'il y a... qu'est-il arrivé ? » demande-t-on de toutes parts.

C'était le petit bonhomme confié à la jeune blonde qui avait poussé le cri qu'on venait d'entendre. On s'aperçoit qu'il pleure encore en portant les mains à sa figure.

« — Qu'as-tu donc, Alexandre ? » lui demande sa bonne.

L'enfant répond en pleurant :

« Pendant qu'on ne voyait pas clair... j'avais posé » ma tête sur tes genoux... parce que j'avais peur, » et puis quelqu'un m'a fourré son doigt dans le » nez... hi ! hi ! hi ! hi ! hi ! et m'a tout égratigné...

« — Allons, taisez-vous, imbécile ! » répond la petite bonne en rougissant ; « il fallait vous tenir à » votre place, et ça ne vous serait pas arrivé ! si vous » n'êtes pas sage, je ne vous amènerai plus aux Ombres Chinoises. »

Pendant qu'on grondait l'enfant, Bouchenot s'était levé et retourné pour rire à son aise de la méprise que l'obscurité lui avait fait commettre, et il allait redemander une seconde représentation des feux arabes-

ques si brusquement interrompus par les cris du petit Alexandre, lorqu'une jeune fille placée au fond du théâtre et qui vient pour la première fois d'apercevoir la figure de Bouchenot, dit à une femme qui est avec elle :

« Ah! mon Dieu... je ne me trompe pas!..... » voilà ce monsieur qui est cause que j'ai perdu mon » chien... »

Le son de cette voix a frappé Bouchenot; il regarde la personne qui a parlé, et reconnaît mademoiselle Prudence. En ce moment, celle-ci se lève à demi, et s'adressant au jeune homme dont elle est séparée par trois banquettes, lui crie :

« Monsieur, et Moustache?... dites-moi donc » ce que vous avez fait de mon pauvre Moustache? »

En entendant prononcer le nom du chien, en reconnaissant la maîtresse de Moustache, Bouchenot a pâli, un changement subit s'opère en lui; il porte sa main à son front comme frappé de souvenirs, puis se penchant vers Timothée, lui dit, d'un ton qui n'est plus celui d'un homme gris :

« Viens... allons-nous-en... partons!...

» — Comment, partir? est-ce que c'est fini? » murmure Timothée en se frottant les yeux.

« — Oui... c'est fini... viens donc!...

» — Non, ce n'est pas fini, il y a encore les ombres » chinoises, » s'écrie la jeune blonde en regardant Bouchenot d'un air tout surpris. Mais celui-ci ne fait plus la moindre attention à la petite bonne, et sans même lui dire adieu, il prend Timothée par le bras,

l'entraîne, et ne semble tranquille que lorsqu'ils sont dehors du théâtre de Séraphin.

Cependant, Timothée ne marchait qu'avec peine. Bouchenot parvient à le conduire jusqu'à un fiacre, il l'y fait monter, se place près de lui, et se fait mener à leur domicile.

Le mouvement de la voiture a bientôt endormi Timothée; cette fois son compagnon le laisse se livrer au sommeil, et pendant qu'il dort il se dit :

« Je me suis conduit comme un imbécile... j'étais » gris... le nom de ce maudit chien m'a tout de suite » dégrisé... J'ai dépensé beaucoup d'argent aujour- » d'hui... si Timothée se le rappelait, que dirais- » je ?... Ces cent écus en or que j'ai trouvés dans » ma poche... faut-il dire à mes amis d'où ils me » viennent ?... Je l'aurais dû peut-être... Cepen- » dant... j'ai juré de me taire... Un serment fait par » force à des misérables..... ça n'engage à rien..... » mais si je parle... ils m'ont menacé... et puis... » cet argent... George et Timothée me diraient de » n'y point toucher... de ne rien recevoir de ces... » Sacrebleu !... c'est bien embarrassant ! Allons, dé- » cidément je me tairai. Timothée est gris, je lui » dirai ce que je voudrai, il ne se souviendra de » rien. »

La voiture s'arrête. Bouchenot réclame l'assistance du cocher pour l'aider à porter Timothée jusqu'à son logement. Le cocher y consent. On prend le dormeur sous les bras et on le monte au quatrième sans qu'il se réveille. La clé était sur la porte de la chambre des jeunes gens. George était déjà couché et en-

dormi. Bouchenot s'empresse de mettre Timothée sur un lit, et après avoir payé et renvoyé son fiacre, il se jette lui-même à côté d'un des dormeurs, en disant :

« Ma foi ! demain il fera jour ! »

CHAPITRE XV.

HÉRO ET LÉANDRE.

C'est George qui réveille ses camarades en allant de grand matin leur crier aux oreilles :

« Mes amis ! mes bons amis... éveillez-vous! » Vous ne savez pas la bonne... l'excellente nouvelle! » ma pièce est reçue... reçue... entendez-vous? et on » va la mettre sur-le-champ en répétition... allons, » félicitez-moi donc. »

Bouchenot se met sur son séant et regarde George, qui, pour la première fois de sa vie, saute et danse en chemise dans la chambre ; pendant ce temps, Timothée étend les bras en murmurant :

« Est-ce vrai que j'ai crevé un tapis de billard ?

» — Oui, mes chers amis, » reprend George, « j'ai vu hier le directeur; il a été satisfait de mes « corrections, et ma pièce va être jouée.

» — Tant mieux, je suis enchanté ! » dit Bouchenot, « tu peux être sûr que nous serons là pour t'ap- » plaudir.

» — Oui... oui, nous serons là, » dit Timothée. « Mais, mon Dieu ! qu'est-ce que nous avons donc » fait hier, Bouchenot ?... il me semble que tu m'as » mené jouer au billard, boire du punch, dîner » chez le traiteur... avec du champagne, des truffes...

» — Diable ! messieurs, » reprend George, « il me » paraît que vous n'avez pas ménagé les quarante » francs qui vous restaient à chacun !

» — Timothée ne sait ce qu'il dit, » dit Bouchenot, » nous n'avons presque rien dépensé. Le fait est qu'en » sortant de déjeûner il était gris ; je l'ai fait entrer » dans un café où il s'est endormi en croyant jouer » au billard. Ensuite nous avons été dîner chez un » modeste traiteur à deux francs par tête ; et de là, » je l'ai régalé des ombres chinoises ; mais comme il » y dormait continuellement sur l'épaule de ses » voisines, je l'ai ramené ici un peu avant la fin du » spectacle. Voilà ce que nous avons fait hier.

» — C'est singulier ! » dit Timothée, » je me fi- » gurais avoir crevé un billard... avoir jeté un verre » de vin au nez de quelqu'un... enfin, il me semblait » que nous avions dépensé beaucoup d'argent... et le » fait est qu'en visitant mon gousset, je vois que je » n'ai rien dépensé du tout.

» — Mon pauvre Timothée ! tu étais tellement » étourdi hier, que tu ne dois te souvenir de rien. » Oh ! je ne te conseille pas de boire beaucoup, car tu » ne peux pas supporter le vin.

» — Je n'en ai pas envie non plus, » répond Timothée en se levant, « cela m'a donné un mal de tête ! » Mais c'est égal, il ne s'agit plus de flâner.....

» nous pouvons sortir maintenant... je vais aller à » mes cours... Oh! je vais travailler, réparer le temps » perdu.

» — Moi, je vais courir chez un copiste, » dit George, « il fera mes rôles, et je ferai avec mon » brouillon un double du manuscrit. »

Tout en parlant, George et Timothée se hâtaient de s'habiller, tandis qu'au contraire Bouchenot s'étendait avec volupté dans le lit qu'alors il occupait seul, en disant :

« Ma foi on est très-bien au lit... dans de bons » draps... A propos, messieurs, la petite voisine ne » nous a pas oubliés... nos deux couchers sont bons » maintenant... et elle a mis jusqu'à des rideaux a » la fenêtre!... Oh! les femmes! ça pense à tout!...

» — J'irai la remercier dès que j'aurai le » temps, » dit George; « l'heure me presse, je pars : » au revoir, mes amis.

» — Je m'en vais aussi, » dit Timothée en suivant George... « Eh bien! Bouchenot, tu ne te lèves donc » pas, paresseux?

» Si fait, tout-à-l'heure... c'est que j'ai comme » une courbature.

» — A ton aise... mais tu sais que Henry t'at- » tend...

» — Oui... oui! »

Les deux jeunes gens sont partis, et Bouchenot se retourre dans son lit en se disant : « Henry m'attend! » Henry m'attend!... ils me répètent toujours la » même chose.... Je ne suis pas pressé d'y aller moi... » je m'ennuierai beaucoup là, avec ses écritures aux-

» quelles je ne connais goutte. Après tout, quand je » n'aurai plus le sou dans ma poche il sera temps » d'aller travailler. Voilà qui me semble parfaite- » ment raisonné. Sur ce, tant pis ! je me dorlote! »

Après être resté au lit et s'être dorloté encore plus d'une heure, Bouchenot se décide pourtant à se lever ; tout en s'habillant, il compte son or, en se disant :

« Je l'ai fait danser un peu vite hier, mais on ne » ribote pas tous les jours!... La petite blonde de » chez Séraphin était gentille, pourtant elle ne vaut pas » la voisine, et d'ailleurs une bonne... fi donc! c'est » bon quand on n'a pas le moyen de mettre le pot- » au-feu. Je vais aller faire la cour à la voisine ; » d'abord c'est bien le moins que je la remercie pour » la peine qu'elle a prise de nous acheter des draps, » des oreillers et des rideaux... Mais si chez elle je » venais à rencontrer cette grosse Prudence... qui » m'a reconnu hier chez Séraphin... et qui me re- » connaîtrait également ailleurs... hom!... je la » trouve affreuse maintenant, cette grosse fille-là... » Hier, quand elle m'a parlé de Moustache, je n'ai » pas été maître de ma terreur... j'ai si peur de me » trouver compromis !... car , au fait , je puis être » compromis, moi... on pourrait me faire un crime » de n'avoir pas révélé ce que j'ai vu... D'un autre » côté, si je le révélais... les autres qui m'ont promis » de me tuer à la moindre indiscrétion !... Ah ! mau- » dit chien ! c'est toi qui m'as mis dans la position » critique où je me trouve, en me conduisant dans » cette infernale maison que tu connais si bien. »

Bouchenot reste quelques instans plongé dans ses

réflexions. Enfin il prend son parti et se dit : « Après » tout... quand je me rendrais malade, je ne puis » pas revenir sur ce qui est arrivé !... Comment » pourrait-on jamais savoir que j'ai découvert ce qui » se passait dans cette maison ?... Ce n'est pas Mous- » tache qui le dira! ni ces hommes... d'ailleurs ils » ne savent pas qui je suis, et j'espère bien ne les » rencontrer nulle part ; quant à cette grosse Pru- » dence, je pense que je m'alarme à tort... Certai- » nement elle ne sait rien du tout ; ce ne serait donc » que son parrain qui pourrait être un de ces misé- » rables... et cependant mademoiselle Prudence a dit » que son parrain était jardinier fleuriste, et avait » quitté Paris depuis trois semaines pour retourner » dans son pays. Si je rencontre Prudence chez Cœ- » lina, je la ferai jaser sans qu'elle se doute de rien. » En attendant, allons faire la cour à la voisine et » couper l'herbe sous le pied à notre ami Timothée. »

La petite enlumineuse était en train de travailler lorsque Bouchenot entre chez elle, ce qu'il a pu faire sans la déranger, parce que les grisettes laissent ordinairement leur clé sur leur porte, excepté lorsqu'elles sont en tête-à-tête avec leur amant ; alors on n'oublie pas, tout en allant et venant, de retirer la clé sans faire semblant de rien ; et on a parfaitement raison : il ne faut jamais s'exposer à être interrompue dans le beau milieu d'une conversation ; on ne retrouve pas toujours ce que l'on allait dire.

« — Bonjour, voisine, » dit Bouchenot en s'approchant de Cœlina.

» — Bonjour, voisin... pardon si je continue de » travailler, mais c'est pressé.

» — Faites, je vous en prie. Si je pensais vous » déranger, je ne viendrais pas. Est-ce encore Adam » et Ève que vous enluminez?

» — Non, c'est autre chose..... Prenez donc une » chaise.

» — Ne faites pas attention.

» — Dites donc, vous avez ramené votre ami » dans un joli état hier au soir!

» — Comment! vous avez su cela?

» — Sans doute, ma porte n'était point fermée.

» — Et vous ne m'avez rien dit.

» — Oh! quand on ne m'appelle pas, je ne me » présente jamais, je craindrais d'être indiscrète... » d'ailleurs, entre voisin, il ne faut pas s'espion- » ner!... fi donc! A la vérité, j'entends tout ce » qu'on dit dans l'escalier; mais, dame! ce n'est » pas ma faute, je ne peux pas me boucher les » oreilles.

» — Oui... hier nous avons assez bien dîné... aucun » excès pourtant, mais Timothée ne sait pas boire... » il a la tête très-faible! la moindre chose lui fait » mal!... C'est un garçon auquel il faut beaucoup » de ménagemens en tous genres.

» — Ah! vous croyez? Pauvre jeune homme! » c'est bien triste!

» — La moindre folie le rend malade... il a la » poitrine faible.

» — Vraiment?

» — Règle générale : si vous avez la poitrine dé-

» licate, ne soyez pas amoureux. Mais, malheureu-
» sement, on ne veut pas écouter les conseils de la
» raison !...

» — Et c'est pour ça que la guimauve est si chère !
» A propos, voisin, vous étiez peut-être venu pour
» me demander quelque chose... quelque service ?

» — Non, jolie voisine ; j'étais venu d'abord pour
» vous remercier pour moi et mes amis de la peine
» que vous avez bien voulu prendre en arrangeant
» notre chambre, en nous achetant tout ce qui nous
» manquait.

» — Ah! il y a encore bien des choses qui vous
» manquent; mais du moins vous avez le nécessaire,
» et c'est le principal... Par exemple, j'ai dépensé
» tout l'argent que vous m'aviez donné... d'ailleurs
» j'ai écrit... ma note est là, vous verrez.

» — Vous plaisantez... est-ce que nous compterons
» après vous ?

» — Si, si, je veux que l'on compte, moi... Vos
» amis sont sortis ?

» — Oui ; la pièce de George est reçue, on va la
» jouer; il est dans l'enchantement.

» — Ah ! tant mieux ! ça fait que j'irai au specta-
» cle! car j'espère qu'on me donnera un billet pour
» l'aller voir... cette pièce !

» — Et je vous demande d'avance la permission de
» vous offrir mon bras pour vous conduire au spec-
» tacle.

» — Très-volontiers, monsieur, si toutefois.....
» vous n'avez personne autre à mener.

» — Pourrais-je en avoir d'autres... lorsque vous » voulez bien m'accepter pour cavalier ?...

» — Si cela devait faire de la peine à quelqu'un... » oh ! je ne le voudrais pas.

» — A qui voudriez-vous donc que cela fît de la » peine ?

» — Mais... à une de vos maîtresses...

» — Des maîtresses ! je n'en ai pas !...

» — Pas du tout ! . . . oh ! ce mensonge ! vous en » avez toujours au moins une... vous n'avez point la » poitrine faible, vous.

» — Non, grâce au ciel, je suis un gaillard so- » lide ! Mais depuis quelque temps nous étions si » malheureux..... Est-ce que l'on peut songer à l'a- » mour quand on n'a pas de quoi dîner ?

» — Si j'avais un amant et qu'il fût malheureux, » croyez-vous donc que je l'en aimerais moins pour » cela ?

» — C'est que vous êtes vraiment sensible, vous ! » toutes les femmes ne pensent pas ainsi ! Il en est » tant auxquelles il faut avant tout des plaisirs, de » la toilette ! quand leur amant ne peut plus leur » offrir cela, elles lui tournent le dos.

» — Ces femmes-là ne savent pas ce que c'est que » l'amour !...

» — Aussi, on ne les adore pas comme vous !

» — Ah ! bah ! laissez-donc, on les aime bien plus » au contraire ! on les accable de présens, de galan- » teries ! on se met en quatre pour leur plaire, on leur » parle comme à des divinités ; on supporte, sans se » plaindre, leur humeur, leurs caprices ! et souvent

» même leurs infidélités! tandis que nous, pauvres
» filles, qui ne savons qu'aimer bien sincèrement,
» on nous prend sans amour et on nous quitte sans
» regrets!...

» — Ah! voisine, j'espère que vous ne croyez
» pas tous les hommes capables de se conduire ainsi?

» — Ma foi! d'après les échantillons, il me sem-
» ble que l'on peut juger les pièces. Deux fois j'ai été
» faible, j'ai cédé au penchant de mon cœur; et
» j'en ai été tristement récompensé! L'un m'avait
» prise par caprice, l'autre par intérêt; ni l'un ni
» l'autre ne m'aimait.

» — Voisine, il faut essayer une troisième fois,
» ce sera la bonne... Il y a un proverbe qui dit: que
» la troisième fois fait feu...

» — Non... je ne veux plus aimer... les hommes
» sont trop perfides!

» — Je ne le serais pas, moi, si j'avais le bonheur
» de vous plaire...

» — Vous feriez tout comme les autres!

» — Oh! non, je serais si heureux d'avoir une
» petite maîtresse jolie, bien faite, aimable, spiri-
» tuelle comme vous!...

» — On nous trouve toujours charmantes quand
» on nous fait la cour... mais après...

» — Après, on doit vous idolâtrer... vous divini-
» ser... vous...

» — Voyons, monsieur Bouchenot, ne remuez pas
» ma chaise, vous me feriez faire des bêtises sur mon
» ouvrage... Qu'est-ce que nous disions donc tout-
» à-l'heure...?

» — Je ne m'en souviens plus... vos jolis yeux me » font tout oublier...

» — Ah ! vous me disiez que la pièce de M. George » va se jouer... et que nous irions au spectacle...

» — Nous n'avons pas besoin d'attendre sa pièce » pour y aller ; et quand vous le voudrez, je suis tout » prêt à vous y conduire...

» — C'est bon... nous verrons cela, quand je se- » rai moins pressée. Et M. Timothée, que fait-il?

» — Oh ! celui-là doit être avocat... il fait son » droit... le voilà retombé sur le *Digeste* et les *Au-* » *thentiques*, c'est un garçon perdu pour le plaisir.

» — Mais il faut bien travailler quand on n'est pas » riche. Et vous, il me semblait que vos amis vous » avaient dit : N'oublie pas que Henry t'attend.

» — Tiens, vous savez cela aussi ?

» — Puisque je vous dis que de chez moi j'en- » tends tout... Oh ! je suis une voisine gênante !...

» — Vous ne vous êtes pas trompée. Notre ami » Henry m'a en effet proposé un emploi...

» — Eh bien ! est-ce que ça ne vous va pas?

» — Pardonnez-moi... Je crois que... c'est-à-dire » j'aurais préféré une vie indépendante.... c'est là ce » qui m'irait très-bien... Oh ! la liberté !... avec de la » fortune... c'est si gentil !...

» — Je crois que vous aimeriez assez à vous » amuser du matin au soir... avec la liberté de » ne pas faire autre chose? n'est-ce pas, voisin?

» — Non... ce n'est pas cela ; mais j'aurais voulu » être artiste... j'avais tout ce qu'il faut pour faire » un artiste... Mon père a eu grand tort de vouloir

» faire de moi un avocat... il a faussé ma vocation.

» — Qu'est-ce qu'il faisait, votre père?

» — Il était confiseur.

» — Et je gage que vous avez mangé son fonds...

» — Hom!... espiègle!... Si je vous avais connue » alors... je vous aurais accablée de dragées... de pra- » lines... de pastilles... »

Deux petits coups frappés à la porte interrompent la conversation.

« — Qui est-ce qui m'arrive? » dit Cœlina; « c'est » peut-être ma tante.

» — Est-ce qu'elle vient prendre du punch le ma- » tin? » dit Bouchenot.

« — Oh! non... ce n'est pas probable. »

On frappe de nouveau.

« — Eh bien, entrez! La clé est à la porte! » crie Cœlina sans se déranger.

« — Tiens! c'est vrai! Je ne la voyais pas! » répond une voix de femme. Et au même instant la grosse Prudence entre dans la chambre.

Bouchenot, qui se tenait un peu derrière la porte, n'est pas maître d'un mouvement d'effroi en apercevant la jeune fille; cependant il se remet bientôt. Mademoiselle Prudence, qui ne voit pas d'abord le jeune homme, court à son amie en disant :

« — Bonjour, Cœlina. Ah! c'est bien heureux » que je te trouve!... Je suis venue hier : tu étais » sortie, et je t'ai attendue fort long-temps chez tes » voisins. Du reste, ce sont des jeunes gens bien » honnêtes, bien polis... Il y en a même un qui

» est bien gentil, quoiqu'il ait les cheveux un peu » rouges.

» — Ah! tu as remarqué cela, toi! » dit Cœlina en souriant : « C'est bon... je dirai au voisin que tu » le trouves gentil...

» — Ah! Cœlina, ne fais pas cela... je n'oserais » plus venir chez toi... je serais si honteuse... et... » Ah! mon Dieu!... »

Prudence venait de se retourner et d'apercevoir Bouchenot.

« — C'est un de mes voisins, » dit Cœlina en riant de la mine que fait Prudence, « et l'ami de » celui que tu trouves de ton goût...

» — Monsieur! » s'écrie la grosse Prudence en regardant Bouchenot. « Comment! monsieur serait » ton voisin!...

» — Oui, mademoiselle, j'ai ce plaisir, » répond Bouchenot en s'inclinant.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc là qui te fasse » ouvrir de si grands yeux? » demande Cœlina à son amie.

« — Ce qu'il y a?.. c'est que c'est monsieur qui » m'a emmené mon pauvre Moustache; qui est » cause que j'ai perdu mon chien. C'est que je » rencontre monsieur partout : dans la rue, ici, » et hier au soir chez *Séraphin*. Mais c'est égal, je » suis bien aise de retrouver monsieur chez toi, » Cœlina; je t'en prie, dis à monsieur qu'il me rende » mon chien...

» — Eh! mon Dieu! tu vois bien qu'il ne l'a » pas, ton Moustache!... Voyons, monsieur Bou-

» chenot, justifiez-vous, répondez à Prudence Flam-
» bard, sans quoi elle est capable de nous ennuyer
» pendant deux heures avec son chien.

» — Mademoiselle, » répond Bouchenot en allant s'asseoir entre les deux jeunes filles... « il ne me sera
» pas difficile de me justifier, et pour cela j'en ap-
» pellerai même à la bonne foi de la plaignante.
» Avant-hier, en effet, ayant eu le plaisir de ren-
» contrer mademoiselle dans la rue, et suivant le
» même chemin qu'elle, je tâchai de lier conver-
» sation... J'ai toujours aimé à causer avec les jolies
» femmes...

» — Oh! oui, on sait cela, » dit Cœlina d'un air piqué. « Il paraît que vous vouliez aussi faire la
» conquête de Prudence! Mon Dieu! quel conqué-
» rant vous faites!... vous êtes un petit Napoléon pour
» les cœurs!... »

Bouchenot se rengorge dans sa cravate, jette un tendre regard à Cœlina, et reprend : « Mademoiselle
» ne se montra point disposée à causer, je la quittai,
» car je suis incapable de contrarier une femme. Mais
» son chien me suivit... il abandonna sa maîtresse
» pour moi, quoique je fisse tous mes efforts pour le
» chasser. Est-ce ma faute, et suis-je responsable des
» caprices de ce chien?

» — Non certainement, » dit Cœlina; « et si
» cela s'est passé comme cela, que peux-tu reprocher
» à monsieur?

» — Mais... je ne sais pas... Enfin, mon chien
» vous a suivi, voilà le fait; eh bien! rendez-le-
» moi maintenant.

» — Si je l'avais encore, c'est ce que je m'empres-
» serais de faire ; mais après m'avoir suivi toute la
» journée, et m'avoir par ses dérèglemens attiré une
» foule d'aventures toutes plus désagréables les unes
» que les autres, votre Moustache m'a quitté le soir,
» et je ne l'ai plus revu depuis.

» — Vous l'avez perdu aussi !... Mon Dieu, que
» c'est malheureux !... Comment le retrouver à pré-
» sent ?... Oh ! c'est fini, je vois bien qu'il faut que
» j'en fasse mon deuil.

» — Eh bien ! le grand malheur ! » dit Cœlina,
« je vous demande un peu de quelle nécessité il est
» pour une apprentie lingère d'avoir un énorme
» chien que tu étais obligée de tenir renfermé toute
» la journée dans ta chambre.

» — Dame ! ça me faisait une société, une sûreté
» quand je sortais...

» — Ah ! oui, il paraît qu'il te défendait bien !

» — Et puis il m'avait été donné par mon parrain
» Laforêt... et mon parrain aimait tant Moustache,
» il m'avait tant recommandé d'en avoir bien soin !

» — Votre parrain s'appelle Laforêt ? » dit Bou-
chenot en regardant attentivement Prudence.

« — Oui, monsieur.

» — Et... que faisait-il à Paris, votre parrain ?

» — Il était jardinier fleuriste...

» — Jardinier fleuriste... c'est un assez bon
» état... Savez-vous où il demeurait à Paris ?

» — Oui, monsieur, car j'ai été deux fois chez
» lui avant qu'il retournât à son pays. »

Bouchenot pâlit en murmurant : « Ah ! vous savez...

» vous connaissez la maison... où logeait votre par-
» rain?...

» — Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? » dit Cœlina. « Etes-vous drôle avec toutes vos questions!...

« — Mademoiselle... si je demande cela à votre
» amie, c'est par ce que je pense que le chien pourrait
» fort bien être retourné à la demeure d'où il ve-
» nait... c'est même fort présumable... et si made-
» moiselle sait où c'est...

» — Ah! bien! » s'écrie Prudence, « est-ce que
» vous croyez que je n'ai pas songé à cela hier? Je
» n'ai pas manqué d'aller à la demeure de mon par-
» rain... mais inutilement... on n'y avait pas vu Mous-
» tache... j'ai demandé à tous les voisins, personne
» n'a pu me donner de ses nouvelles.

» —Vous avez demandé... aux voisins? » dit Bouchenot d'un air surpris. « Est-ce que votre par-
» rain... avait des voisins?

» — Tiens, et pourquoi donc pas? Est-ce qu'il
» ne loge pas du monde dans la rue des Martyrs?

» — Rue des Martyrs... Comment... C'est rue
» des Martyrs que demeurait votre parrain?...

» — Sans doute, c'est rue des Martyrs! près du
» faubourg Montmartre... puisque je vous dis que
» j'y suis encore allée hier.

» — Rue des Martyrs! » se dit Bouchenot; « allons c'est à tort que j'accusais le parrain de cette
» jeune fille... Certainement, avant-hier, j'étais bien
» loin de la rue des Martyrs... Le jardinier fleuriste
» est innocent, ou du moins cette jeune fille n'a ja-

» mais rien su, et j'étais un sot de trembler devant » elle. »

Bouchenot reprend toute sa sécurité, et se rapprochant de mademoiselle Prudence, lui fait un gracieux sourire en lui disant :

« Tenez, mademoiselle, je pense comme votre » amie Cœlina, que le meilleur parti à prendre est » de ne plus penser à votre chien... il est perdu, » c'est un malheur... si j'en fus la cause, c'est bien » involontairement ; mais pour que vous ne m'en vou- » liez plus, je vous offre un caniche ou un lévrier, à » votre choix, j'en ai vu de charmans sur le Pont- » Neuf, et de cette façon vous auriez de nouveau » votre petite société.

» — Oh ! je vous remercie, monsieur, » répond Prudence, « mais je ne veux plus de chien, c'est » fini, j'en ai bien assez !...

» — En ce cas, qu'il n'en soit plus question, » dit Cœlina ; « tu aurais perdu ton amant, que tu ne » ferais pas tant de bruit. Veux-tu déjeûner avec » moi ?

» — Comment ! est-ce que tu n'as pas encore dé- » jeûné ?... il est midi.

» — Qu'est-ce que ça fait ? je déjeûne toutes les » fois que j'ai faim, moi. Monsieur Bouchenot sera » des nôtres... n'est-ce pas, voisin ?

» — Avec grand plaisir, à condition que je paierai » un pâté.

» — Oh ! vous paierez tout ce que vous voudrez ; » je ne suis pas fière, moi.

» — En ce cas, je cours aux provisions.

» — Allez, pendant ce temps-là Prudence mettra » le couvert. »

Bouchenot est sorti, et tout en mettant le couvert, mademoiselle Prudence dit à son amie :

« Il est bien drôle, ce monsieur-là... c'est dom- » mage qu'il soit trop hardi avec les femmes !... il » vous regarde fixement ; moi, ça me trouble tout de » suite...

» — Bon ! tu t'y feras ; d'ailleurs les hommes » les plus gais ne sont pas toujours les plus dange- » reux...

» — Bah ! vraiment ! je voudrais bien reconnaî- » tre tout de suite ceux qui sont dangereux... Ah ! » que tu es heureuse de savoir tout cela, Cœlina ! ça » fait qu'on ne peut pas t'attraper, toi.

» — La même chose. Mais, que veux-tu ! c'est no- » tre lot à nous autres femmes !...

» — Ah ! il faut que nous soyons attrapées ?

» — A moins pourtant de ne pas être sensibles...

» — Qu'est-ce qui est le meilleur ? de ne pas être » sensible ou de se laisser attraper ?

» — Mon Dieu ! que tu es bête, Prudence !..... » Est-ce qu'on est maîtresse de ces choses-là !...

» — Dame ! je ne sais pas, moi ! tu m'avais dit » que tu me déniaiserais, afin que ces demoiselles au » magasin ne se moquent plus de moi... Et tu ne » veux rien m'apprendre..... Dis donc, si ce mon- » sieur veut me faire encore la cour, faudra-t-il que » je le laisse faire ?

» — Sois tranquille, il ne te la fera plus.

» — Pourquoi cela ?

» — Parce que c'est à moi qu'il la fait mainte-
» nant.

» — Tiens, il a donc changé d'idée!... Est-ce
» que tu l'écouteras, toi?

» — Peut-être... C'est possible...

» — Ah! bien, c'est bon, je vais retenir ce que
» tu lui répondras pour le dire quand on me fera la
» cour. »

Bouchenot revient avec un pâté et une boîte d'anchois; on se met à table. Toutes les attentions du jeune homme sont pour Cœlina; c'est toujours elle qu'il regarde, c'est à elle qu'il parle sans cesse; aussi mademoiselle Prudence prend-elle fort peu de part à la conversation; en revanche elle en prend une très-grosse de pâté et écoute attentivement ce que Cœlina répond aux doux propos de son voisin.

Le déjeûner s'est prolongé. Il est près de trois heures; Bouchenot est très-animé, la petite voisine rit beaucoup, et la grosse Prudence en est à son treizième anchois, lorsqu'on frappe à la porte: c'est Timothée qui se présente devant la société.

Timothée paraît d'abord assez mécontent de trouver Bouchenot établi chez la voisine, et s'y mettant déjà à son aise comme s'il était le maître du logis; mais en apercevant mademoiselle Prudence, le grand jeune homme reprend sa bonne humeur.

» — J'étais venu pour vous faire nos remercie-
» mens, mademoiselle, » dit Timothée en saluant Cœlina. « Mais... il me paraît que Bouchenot vous a
» déjà fait les siens...

» — Je ne me laisse jamais devancer, mon pe-

» tit, » répond Bouchenot en se dandinant sur sa chaise et regardant son ami d'un air railleur.

« — Asseyez-vous donc, monsieur Timothée, » dit Cœlina. « Vous êtes ici en pays de connaissance... « Voilà mon amie Prudence... à laquelle avant-hier » vous avez bien voulu permettre de se reposer chez » vous... Prudence, monsieur est un de mes voi- » sins... dont tu me parlais tout-à-l'heure... Tu sais » bien... celui que...

» — Oui, oui, » répond Prudence en rougissant jusqu'au blanc des yeux et avalant un quatorzième anchois pour se donner une contenance. « Oh! je re- » connais bien monsieur...

» — De mon côté, mademoiselle, je vous ai re- » connue sur-le-champ, » dit Timothée en s'asseyant près de la jeune fille.

« — Décidément vous vous étiez fait impression » l'un à l'autre, » s'écrie Bouchenot en riant. « Ce » n'est point de mauvais augure.

» — Oh! par exemple... monsieur ne m'avait rien » fait du tout! » dit Prudence en baissant le nez sur sa serviette.

« — Je gage que mon ami n'en dirait pas autant, » répond Bouchenot.

Timothée semble fort embarrassé et ne pas-savoir ce qu'il va répondre; mais Cœlina se hâte de lui dire :

« Voulez-vous déjeûner avec nous, monsieur Ti- « mothée ?

» — Mademoiselle... Vous êtes bien bonne... Je » comptais dîner bientôt; c'est égal.

» — Tiens! il n'y a plus d'anchois... Ah! bien, » il paraît que tu les aimes, Prudence?...

» — Dame!... oui... je n'en avais jamais mangé... » Je croyais que c'étaient des huîtres!...

» — Je vois, » dit Bouchenot, » qu'à Poissy on est » un peu en retard sur le poisson. Timothée va en » aller chercher une autre boîte...

» — Oh! ce n'est pas la peine!...

» — Si! si! va donc, Timothée, tu vois bien que » mademoiselle Prudence aime les anchois. »

Et Bouchenot dit à l'oreille de son ami : « Les an- » chois sont salés, cela fait boire!... Tu étourdiras » la grosse Prudence, et elle est à toi!...

» — Je ne veux pas réussir par de semblables » moyens!... » répond Timothée.

» — Alors j'ai bien peur que tu ne réussisses pas » du tout.

» — Qu'avez-vous donc à dire tout bas? » demande Cœlina.

« — Rien, voisine... Je disais à mon ami de » nous acheter un peu de dessert.

» — Ah! pas de folies, messieurs; je n'entends » pas qu'on se mette en dépense.

» — Je vous obéirai, mademoiselle, » répond Timothée en sortant.

« — Oh! parbleu, c'était inutile de lui recom- » mander cela, » dit Bouchenot.

« — Si jamais celui-là se ruine, je vous assure » qu'il n'y aura pas de sa faute. »

Timothée ne tarde pas à revenir avec une boîte

d'anchois, un quarteron de mendiants et un petit morceau de fromage de Gruyère.

« — Peste ! tout cela pour quatre ! » s'écrie Bouchenot en piquant le morceau de fromage avec le bout de son couteau. « Diable ! mais tu veux donc » que nous nous fassions du mal ?...

» — Je ne savais pas si ces demoiselles aimaient le » fromage, » répond Timothée en se mettant à table.

« — C'est très-bien, monsieur Timothée, n'é- » coutez donc pas votre ami, » dit Cœlina ; « moi » j'aime bien qu'un jeune homme ait de l'économie, de l'ordre... et qu'il mette de côté.

» — Je n'ai jamais mis que mon chapeau de côté, » dit Bouchenot en riant.

« — Mademoiselle, prenez donc quelque chose! » dit Timothée en présentant à la grosse Prudence la boîte de fer-blanc contenant les anchois.

Mademoiselle Prudence fait tomber plusieurs anchois sur son assiette en disant : « C'est que ça al- » tère beaucoup, les huîtres.

» — Il paraît que tu tiens à ce que ce soit des » huîtres. » dit Cœlina. « Eh bien... où allez-vous » donc, monsieur Bouchenot ?

» — Je suis à vous dans la minute, voisine. »

Bouchenot est allé acheter deux bouteilles de Champagne qu'il rapporte en s'écriant : « Voici de quoi » faire couler les anchois.

» — Là ! j'en étais sûre ! des folies ! » dit Cœlina, tout en souriant à la vue du Champagne... « Ah !

» monsieur Bouchenot, c'est bien mal! si vous saviez » combien ce vin-là m'étourdit!... me rend folle!...

» — Tant mieux! vous êtes déjà si séduisante » étant raisonnable!... ce doit être bien pis alors...

» — Taisez-vous, mauvais sujet!..

» — Mademoiselle, encore un peu de pâté? » dit Timothée à Prudence; et celle-ci, qui croit devoir imiter son amie, prend l'assiette en répondant : « Taisez-vous, mauvais sujet! »

Le grand jeune homme reste tout ébahi, Cœlina part d'un éclat de rire, et Bouchenot fait sauter un bouchon. A la vue de ce jet de mousse qui s'élance jusque sur elle, la grosse Prudence se sauve en criant : « Ah! mon Dieu! il y a du feu dans la bouteille! »

Ce n'est pas sans peine que l'on parvient à la rassurer et à lui faire comprendre que la mousse du vin de Champagne n'est pas une fusée. Enfin, elle consent à y goûter, et ne tarde pas à y prendre goût. Pendant que la conversation s'anime, que l'amour va grand train entre Cœlina et Bouchenot, Timothée tâche, de son côté, de faire la conquête de Prudence; celle-ci, altérée par les anchois et étourdie par le Champagne, a le regard beaucoup plus tendre; et à tout ce que lui dit Timothée, elle répond : « Taisez-vous, mau- » vais sujet! »

Le temps passe bien vite lorsque l'on s'amuse. La nuit surprend les jeunes gens à table chez Cœlina.

« — Ah! mon Dieu! voilà la nuit! » s'écrie Prudence; « et moi qui ne devais être qu'une » demi-heure dehors... madame m'avait envoyé » acheter du cordonnet.

» — Vous direz que vous avez fait vingt bouti-
» ques pour en trouver, » répond Bouchenot.

« — Ah! oui, avec ça que c'est rare, le cor-
» donnet!... mon Dieu! il faut que je rentre... je
» vais être grondée... C'est singulier, j'ai comme
» des zigzags dans les yeux.

» — Mon ami Timothée va vous reconduire, »
s'écrie Bouchenot, qui n'est pas fâché de rester seul avec Cœlina.

« — J'allais offrir mon bras à mademoiselle, »
dit Timothée.

« — Ah! ce n'est pas la peine... taisez-vous,
» mauvais sujet!... Dis donc, Cœlina, faut-il que je
» m'en aille avec monsieur?

» — Pourquoi pas?... toi qui aimes la société.

» — Ah! c'est vrai... ça remplacera mon chien. »

Cœlina et Bouchenot rient de plus belle; mais Timothée répond d'un ton pénétré : « Du moins, ma-
» demoiselle, je ne ferai pas comme lui, moi : je ne
» vous quitterai pas.

» — Ah! mon Dieu! monsieur, excusez... j'ai dit
» cela... comme j'aurais dit autre chose... Ah! c'est
» bien salé, les huîtres; mais c'est bien bon, le vin
» d'artifice...

» — Mademoiselle, je suis à vos ordres...

» — Taisez-vous, mauvais sujet!... Bonsoir, Cœ-
» lina... C'est drôle... je suis toute chose... mais
» c'est égal, je me suis bien amusée.

» — Va... et ne fais pas de faux pas en route. »

Prudence et Timothée sont partis. Cœlina se hâte de ranger, d'ôter le couvert, tout en disant :

« Cette pauvre Prudence! elle est un peu étour-
» die par le Champagne... heureusement que vo-
» tre ami est incapable d'abuser de sa position...
» je ne l'aurais pas laissée aller avec vous...

» — Vraiment!... mais vous êtes restée bien
» calme, vous...

» — Ah! c'est que je me suis méfiée... et puis
» comme il faut que je travaille... que je finisse
» d'enluminer *Héro et Léandre*...

» — Quoi! vous allez travailler ce soir?...

» — Oui, je vous dis qu'on attend après cela...

» — On attendra; après un repas si aimable, se
» remettre à travailler, fi donc!...

» — Cela ne vous empêchera pas de me tenir
» compagnie si... c'est votre idée. »

Cœlina a allumé une chandelle, et elle se remet à son ouvrage. Bouchenot va s'asseoir dans un coin de la chambre, il boude; la petite enlumineuse s'en aperçoit et chante.

Au bout de quelque temps Bouchenot s'ennuie de bouder, il se rapproche de Cœlina en lui disant :

« Vous êtes bien méchante, voisine!

» — Je suis méchante parce que je travaille!

» — Ne ferions-nous pas mieux de parler d'amour?...

» — Je ne vous empêche pas de me parler; mais
» vous aimez mieux bouder dans un coin.

» — C'est que l'on répond mal en travaillant.

» — Oh! ça ne me gêne pas pour répondre.

» — Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini *Héro*
» *et Léandre ?*

» — Pas encore...

» — Où en êtes-vous?...

» — Vous êtes bien curieux. »

Bouchenot se lève et va regarder la lithographie que la jeune fille recouvre de couleurs. C'était Léandre sortant de l'eau, et essuyé par son amante, qui lui verse sur la tête des parfums.

« — Voilà un gaillard qui n'est pas à plaindre! » dit Bouchenot, « et j'envie beaucoup son sort; sa » bonne amie lui sert de garçon de bain, elle le » frotte, le parfume... Les femmes de l'antiquité » étaient exemptes de préjugés : vous ne feriez pas » cela, vous, tigresse?

» — Peut-être!... Songez donc aussi aux dangers » que ce jeune homme bravait pour voir son » amante!... traverser la mer à la nage!...

» — Oh! la mer... ce serait un peu long!... ce » n'était qu'un détroit!... et quand on sait nager, » le beau mérite!...

» — Et si elle ne l'avait pas couvert, séché à son » arrivée, certainement le pauvre garçon aurait ga- » gné une fluxion de poitrine à ce métier-là! Quelle » est la femme qui aurait été assez barbare pour le » renvoyer comme cela?... pour... Voyons, monsieur » Bouchenot, ne m'empêchez pas de travailler...

» — Je veux vous embrasser, voisine.

» — Je ne le veux pas, moi.

» — Mais puisque je vous adore!

» — Je n'en crois rien.

» — Puisque je veux être votre amant!

» — Puisque je ne veux plus aimer!

» — Essayez encore une fois, vous n'en serez pas » fâchée.

» — En amour, les essais valent des engage- » mens.

» — Oh! Cœlina... mettez votre main sur mon » cœur !...

» — Je ne l'y mettrai pas !...

» — Vous l'y mettrez pour sentir comme il bat » près de vous.

» — Laissez-moi tranquille, ou je vais vous égra- » tigner. »

Bouchenot veut absolument embrasser Cœlina ; celle-ci se défend comme une lionne; le vin de Champagne, au lieu de l'attendrir, lui a monté la tête ; elle pense que c'est avec intention que le voisin lui en a fait boire, et lorsqu'une femme est sur ses gardes, il est assez difficile de triompher d'elle.

Bouchenot en est pour une grande égratignure au visage, avec laquelle il va cacher sa honte et son dépit dans le fond de la chambre; la jeune fille a repris son travail ; plus d'une heure s'écoule, et ils ne se disent plus rien.

Impatientée peut-être de ce que le jeune homme garde le silence, Cœlina lui dit enfin :

» Monsieur Bouchenot, il se fait tard... je vou- » drais me coucher... vous allez rentrer chez vous, » n'est-ce pas ?

» — Ah ! mademoiselle me met à la porte.

» — Non, monsieur, je ne vous mets pas à la » porte; mais... vous savez bien que vous ne pouvez » pas coucher ici.

» — Pourquoi pas... si vous l'aviez voulu... ne » sommes-nous pas nos maîtres tous deux?...

» — Ah! ce serait joli; allons, voisin... prenez » votre chapeau. »

Bouchenot se lève; il fait quelques tours dans la chambre, puis, au lieu de sortir, va dans une petite pièce qui sert de cuisine.

« — Où donc allez-vous? » lui crie Cœlina.

« — Chercher mes gants que j'ai laissés dans votre » cuisine. »

Quelques minutes s'écoulent, et Bouchenot ne reparaît pas.

» — Il est bien long-temps pour trouver ses » gants, » se dit la jeune fille.

En ce moment Cœlina entend le robinet de la fontaine qui est ouvert, et dont l'eau semble couler avec profusion.

« — Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc à présent? » reprend la jeune fille; « est-ce qu'il lave ses gants?... » ce serait une drôle d'idée. »

Mais Cœlina n'est pas long-temps dans l'incertitude, car Bouchenot reparaît bientôt devant elle dans l'état de Léandre sortant des eaux, car après avoir ôté ses vêtemens, il s'était couché sous le robinet de la fontaine, et avait laissé couler l'eau sur lui.

« — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut » dire?... dans quel état êtes-vous! » s'écrie Cœlina.

« — Cela veut dire que je vous aime autant que » *Léandre* aimait *Héro;* que pour parvenir jusqu'à

» vous je n'ai pas traversé l'Hellespont, parce que la » rue de la Calandre n'est pas dans la *Propontide;* » mais que je suis tout aussi mouillé que le jeune » homme pouvait l'être quand il sortait du détroit, » et que si vous n'avez pas pitié de moi, j'attraperai » la fluxion de poitrine dont les soins de Héro pré- » servaient son amant. »

Cœlina ne sait plus que répondre; l'action de Bouchenot était une folie, mais les femmes aiment assez que l'on fasse des folies pour elles. Et puis n'avait-elle pas dit quelques instans auparavant que Héro aurait été bien barbare si elle avait renvoyé son amant tout trempé? C'est vous dire assez que la lithographie fut mise en action.

CHAPITRE XVII.

DES AMIS A UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

Il s'est écoulé près d'un mois. Bouchenot ne rentre plus le soir coucher avec ses deux amis ; ceux ci présument qu'il est installé chez Henry, tandis que c'est chez leur voisine que Bouchenot a jugé à propos de s'installer.

Cependant, tout en cédant au penchant de son cœur et à la force des circonstances qui l'ont fait succomber, Cœlina dit souvent à son amant :

« Mais cette place que l'on t'avait offerte... tu » n'en veux donc pas?

» — Si, si, mais j'ai le temps de la prendre, » répond Bouchenot.

» — Et si on la donnait à un autre?...

» — Oh! que non... c'est chez un ami.

» — Mais s'il a besoin de toi pour l'aider?...

» — Ça ne doit pas presser... ma chère amie, est-ce » que cela vous ennuie que je passe tout mon temps

» près de vous, que je vous mène chez le traiteur et
» au spectacle, que je ne vous quitte pas?

» — Non, sans doute ; mais, malgré tout le plai-
» sir que j'éprouve à être avec toi, je ne voudrais pas
» nuire à tes intérêts. Et puis tout cet argent que
» tu dépenses avec moi... où donc le prends-tu?...
» Vous étiez si gênés!

» — C'est une vieille créance dans laquelle je suis
» rentré... D'ailleurs, nous ne dépensons pas beau-
» coup... Nous choisissons des traiteurs modestes...
» et au spectacle nous ne nous plaçons pas aux avant-
» scènes...

» — Cela coûte toujours.

» — Sois tranquille, quand je n'aurai plus rien,
» j'irai trouver Henry, et je travaillerai d'une façon
» étourdissante. »

George, tout occupé de sa pièce, n'avait pas revu Henry, et s'occupait peu de Bouchenot. Timothée travaillait toute la journée, et lorsqu'il voulait dire bonsoir à sa voisine, souvent elle était sortie avec Bouchenot. L'intimité qui régnait entre celui-ci et Cœlina n'était plus un mystère ; Timothée avait reporté sa tendresse sur mademoiselle Prudence; mais depuis le jour où il l'avait reconduite à son magasin, on n'avait plus permis à la grosse fille de sortir, parce qu'elle passait une journée dehors pour acheter du cordonnet.

Mais, un matin, George alla trouver Henry pour lui apprendre qu'on allait jouer sa pièce.

Lorsque le jeune auteur eut long-temps parlé de son ouvrage ; des scènes sur lesquelles il fondait l'es-

poir d'un succès, Henry lui parla de ses amours, de sa Pauline, de ses charmes, de ses qualités, de tout le bonheur qu'il goûterait près d'elle.

Chacun écouta l'autre avec attention. C'est toujours une preuve d'amitié ou tout au moins de savoir vivre... Dans le monde il y a bien peu de gens qui sachent vivre, car il y a peu de personnes qui sachent écouter.

Au moment de se séparer, George dit à Henry :

« A propos, es-tu content de Bouchenot, tra-
» vaille-t-il bien avec toi ?

» — J'allais te demander de ses nouvelles, » dit Henry ; « je n'ai pas revu Bouchenot depuis le
» jour de notre déjeûner, et je l'attends toujours.
» Cependant, s'il tarde encore, je serai obligé de
» prendre quelqu'un autre, car je ne puis suffire
» à la besogne que j'ai.

» — C'est incompréhensible !... moi et Timothée
» nous le croyions avec toi... ce garçon-là est incor-
» rigible !... dès qu'il a quelque argent dans sa po-
» che, impossible de le faire travailler... mais comme
» il le dépense très-vite, je ne conçois pas qu'il en ait
» encore... dès aujourd'hui je parlerai à Timothée,
» il en sait peut-être plus que moi. »

George et Timothée se retrouvaient souvent, pour dîner, chez un modeste traiteur, dont la carte était proportionnée à la bourse des étudiants. En revoyant son compagnon, George lui dit :

« Sais-tu que Bouchenot n'a pas encore été chez
» Henry ?

» — Je n'en savais rien, mais cela ne m'étonne

» pas. Depuis qu'il est l'amant de la voisine, il ne » bouge plus de chez elle!...

» — Il est donc l'amant de mademoiselle Cœ- » lina ?

» — Parbleu!... ils ne s'en cachent ni l'un ni l'au- » tre! J'aurais cru plus de goût à notre voisine.

» — C'est-à-dire que tu aurais voulu être pré- » féré.

» — Oh! je ne pense plus à elle, j'aime bien » mieux son amie... mademoiselle Prudence, char- » mante grosse fille!..... qui me disait toujours : » Taisez-vous, mauvais sujet!... et qui, le soir où » je l'ai ramenée à son magasin, avait envie de valser » tout le long du chemin.

» — Ah! tu fais la cour à mademoiselle Pru- » dence, toi ?

» — C'est-à-dire, que j'avais entamé sa con- » quête... mais on ne la laisse plus sortir... sous » prétexte qu'elle ne rentre pas!

» — Revenons à Bouchenot : devines-tu de quoi » il peut vivre depuis plus de trois semaines ? Il doit » avoir depuis long-temps mangé les quarante francs » qui lui restaient.

» — Oh! certainement...

» — Où donc trouve-t-il de l'argent ?...

» — Je ne sais pas... à moins que... La voisine a » l'air d'être folle de lui... il se fait peut-être entre- » tenir par la petite enlumineuse!

» — Ah! fi... quelle idée!... si je savais Bouche- » not assez peu délicat pour se conduire ainsi, je ne » le reverrais plus...

» — Je me trompe peut-être... d'ailleurs, on » ne doit pas gagner grand'chose à enluminer des » images.

» — Enfin, vois Bouchenot; ce ne doit pas être » difficile, puisqu'il est toujours chez la voisine. » Tâche de savoir ce qu'il fait... dis-lui que Henry » l'attend... ensuite, préviens-le qu'on joue demain » ma pièce. Je pense que ses nouvelles amours ne le » rendent pas encore tout-à-fait indifférent aux succès » d'un ami... dis-lui que je compte sur lui comme sur » toi... c'est mon premier ouvrage... une réussite » peut m'ouvrir le chemin... tandis qu'une chute » me rendrait la route bien plus difficile à parcou- » rir. Tiens, voilà deux places de galerie pour toi » et lui.

» — Que deux places! J'en voudrais au moins » quatre.

» — Est-ce que tu as deux amis à y mener?

» — Certainement..... D'abord, Bouchenot y » mènera la voisine; et moi, je tâcherai que made- » moiselle Prudence y vienne.

» — Ah! ce sont des femmes que vous voulez » mener avec vous..... au lieu d'avoir deux autres » amis qui applaudiraient bien!... et c'est comme » cela que tu t'intéresses au succès de ma pièce... » Oh! les hommes! ils ne pensent que pour eux.

» — Sois donc tranquille! les femmes applau- » dissent très-bien maintenant... Et puis elles rient » ou elles pleurent, ce qui vaut encore mieux... je » te réponds que nous ferons un tapage d'enfer!

» — Comment, un tagage! pour troubler le » spectacle, l'interrompre?...

» — Mais... non... pour que ta pièce aille aux » nues...

» — Allons, tiens, voilà quatre places... Ah! je » voudrais bien être plus vieux de deux jours.

» — Sois sans inquiétude! Ça ira bien... d'ailleurs » nous serons là.

» — Oh oui! vous serez là! tout occupés de vos » belles et pensant fort peu à la pièce de votre ami!

» — J'applaudirai comme un sourd.

» — Ce n'est pas cela : il faut applaudir modéré- » ment et à propos. Tâche surtout que Bouchenot » ne fasse pas de train comme c'est sa coutume, » pour se faire regarder de toute la salle.

» — Il se rappellera que c'est ta pièce... il ne sif- » flera pas.

» — Oh! vraiment il ne manquerait plus que cela.

» — C'est que tu sais que cela l'amuse beaucoup » de siffler... Mais ta pièce... Oh! ne crains rien! » tu seras content de nous. »

En sortant de dîner Timothée se rend chez Cœlina; il y trouve Bouchenot étendu dans un vieux fauteuil de paille qui lui servait de dormeuse, les pieds posés dans le four d'un poêle et fumant avec volupté une cigarette d'Espagne, tandis que sa maîtresse enluminait *Les Aventures du petit Chaperon Rouge*.

« — Tiens! c'est Timothée! » s'écrie Bouchenot sans quitter sa position qui avait quelque chose d'asiatique.

» — Moi-même... Bonsoir, mademoiselle Cœ-
» lina.

» — Bonsoir, monsieur Timothée... Pourquoi
» donc venez-vous si rarement nous voir?

» — Ah! parbleu! vous n'y êtes jamais! à quoi
» servirait que je vinsse?

» — Vous voyez bien que nous y sommes puis-
» que vous nous trouvez.

» — C'est un hasard.

» — Ah ça! dis donc, Timothée, est-ce que nous
» ne sommes pas libres d'aller nous promener, moi
» et mon amante, quand ça nous convient? » dit Bouchenot en lâchant une bouffée de tabac au nez de son ami. « Est-ce qu'il nous faut ta permission
» pour cela?

» — Je n'ai jamais dit cela!

» — C'est heureux!

» — Mais, par exemple, je voulais te dire que
» Henry, qui t'avait offert un emploi près de lui,
» est bien étonné de ne t'avoir pas revu depuis notre
» déjeûner... Est-ce que tu as trouvé une meilleure
» place que celle qu'il t'a proposée?

» — Il me semble que je ne suis déjà pas si mal
» ici, » répond Bouchenot en se couchant dans son fauteuil.

« — Monsieur Timothée, » dit Cœlina, « je vous
» prie de croire que ce n'est pas moi qui ai conseillé
» à Bouchenot de ne point prendre la place que son
» ami lui offrait; bien au contraire, car plusieurs
» fois je lui ai demandé pourquoi il n'allait pas voir
» M. Henry.

» — J'en suis persuadé, mademoiselle, mais si » les moyens de Bouchenot lui permettent de ne » rien faire!...

» — Timothée, sais-tu que tu m'ennuies beau- » coup! » dit Bouchenot en interrompant son ami. « Si tu es venu ce soir ici pour faire le maître d'école » et me donner des leçons de morale, tu aurais aussi » bien fait de ne pas te déranger.

» — Non, je ne suis pas venu pour cela; mais » pour vous dire qu'on joue demain la pièce de » George, et que voilà des billets.

» — Ah! bravo! à la bonne heure! parlons donc » comme cela, nous t'écouterons.

» — Quoi! c'est pour demain? » dit Cœlina; « ah! quel plaisir!... A quel théâtre est-ce?

» — Au Vaudeville, mademoiselle.

» — En combien d'actes, sa pièce?

» — En un acte.

» — Ah! c'est bien peu!

» — Ce sera peut-être bien assez, » murmure Bouchenot en se dandinant sur son fauteuil.

« — Qu'est-ce que tu as dit, Bouchenot?...

» — Rien... je plaisantais... combien as-tu de » places?

» En voilà quatre pour nous trois.

» — Quatre pour nous trois! » dit Cœlina; « vous avez donc quelqu'un à mener avec nous?

» — Non, mademoiselle, je n'ai personne, » moi... mais si vous avez quelqu'un... quelque » amie...

» — Allons! ne fais donc pas la bête! » dit Bou-

chenot en riant, « dis tout de suite à Cœlina » que tu voudrais qu'elle y menât Prudence. Hum! » grand serin! qui as reconduit cette jeune fille, et » ne lui as pas seulement demandé à voir sa petite » chambrette.

» — Je ne pouvais pas voir sa chambre, puis- » qu'elle est rentrée dans la boutique...

» — C'est égal, je te dis que tu es un serin... Je » voudrais être pacha!... je te donnerais tout mon » sérail à reconduire.

» — Enfin, pensez-vous, ma voisine, que ma- » demoiselle Prudence puisse venir avec nous au » spectacle?

» — Ce sera bien difficile!... sa lingère n'est pas » de bonne humeur, depuis le dernier tour qu'elle » lui a joué...

» — Comment! la grosse Prudence fait des tours » à la lingère! » dit Bouchenot; « j'avoue que je ne » l'en aurais pas crue susceptible.

» — Est-ce que je ne t'ai pas conté cette aven- » ture?...

» — Non, vraiment.

» — Ah! il y a de quoi mourir de rire!

» — Contez-nous donc cela, ma voisine, vous » serez bien aimable, » dit Timothée en allant s'asseoir près de Cœlina; celle-ci quitte ses couleurs, et fait aux deux jeunes gens le récit suivant :

« D'abord, pour l'intelligence de cette his- » toire, il faut que vous sachiez, messieurs, que » la lingère chez laquelle travaille Prudence est une

» grosse maman énorme, qui doit peser entre deux » cent trente et deux cent cinquante... de ces femmes, » la terreur des omnibus, et pour lesquelles il faut » faire des portes et des fauteuils exprès. Il y a trois » jours, madame Ballon, c'est le nom de cette dame, » avait affaire à Versailles; craignant de ne pas » trouver de place à l'heure où elle voulait partir, » elle envoie Prudence, de grand matin, au bureau » des Gondoles. Mais, voulant être à son aise, et ne » se dissimulant pas à elle-même sa prodigieuse ro- » tondité, madame Ballon dit à Prudence : « Vous me » retiendrez deux places; au moins, comme cela, je » ferai le voyage beaucoup plus commodément. » Pru- » dence fait la commission dont on l'a chargée, re- » vient, et dit à madame Ballon : « Je vous ai retenu » deux bonnes places, madame, et je les ai payées, » pour qu'on ne les donne pas à d'autres. » La lingère » se met en route, elle arrive aux Gondoles quel- » ques instants avant que la voiture ne parte. Enfin, » on appelle les voyageurs pour l'intérieur, et on » demande : « madame Ballon! — Me voici, dit la » grosse dame en se présentant; mais vous devez » avoir deux places pour moi, et je vois déjà cinq » voyageurs dans l'intérieur; qu'est-ce que cela signi- » fie? Le conducteur regarde sa feuille et répond : il n'y » a qu'une place de retenue dans l'intérieur pour » madame Ballon. — Pourtant, monsieur, j'en ai fait « prendre deux... — Attendez, madame, attendez... » dans la rotonde, madame Ballon... ça y est... v'là » les deux places qu'on vous a retenues : une dans » l'intérieur, et l'autre dans la rotonde!

» — Ah! la fichue bête! » s'écrie la grosse lingère; « je retiens deux places pour être à mon aise, » et elles les prend séparées! » Tous les voyageurs se » mirent à rire de l'aventure qui arrivait à ma» dame Ballon, mais aucun ne voulut changer de » place, et la grosse maman fut très-mal à son aise » pendant toute la route, tandis que derrière elle » elle payait une place vide. Vous jugez si à son re» tour elle gronda Prudence, et voilà pourquoi je » doute qu'elle veuille lui permettre de sortir; mais » cela ne m'empêchera pas d'aller le lui demander. »

Bouchenot rit beaucoup de l'histoire de madame Ballon; Timothée cherche à excuser Prudence en disant : « Après tout, si la lingère lui avait bien expli» qué qu'elle voulait deux places dans le même en» droit, cette pauvre jeune fille ne se serait pas trom» pée.

» — C'est très-bien ce que tu fais là, Timothée, » dit Bouchenot; « il faut toujours excuser la femme » que l'on aime!... Cœlina dirait les plus grosses bê» tises, que je les soutiendrais comme des traits d'es» prit... mais elle n'en dira pas, ma Cœlina..... » car c'est un assemblage de grâce... de malice... de » gentillesse... Oh! fée que tu es!...

» — Voyons, Bouchenot, tenez-vous donc tran» quille...

» — Non, je veux t'embrasser et t'idolâtrer à la » face des deux mondes! »

Timothée prend son chapeau pendant que Bouchenot embrasse sa maîtresse, car on fait toujours une singulière figure à regarder les autres s'embrasser, et la

figure s'allonge encore davantage lorsque les caresses s'adressent à une femme à qui l'on a fait la cour, et près de laquelle on n'a pas réussi.

« — A demain, » dit Timothée; « je viendrai vous » prendre à six heures... Si mademoiselle Prudence » peut venir, elle sera ici à cette heure-là, et nous » partirons tous ensemble.

» — C'est convenu. »

Le lendemain était un grand jour pour George; il faut avoir fait représenter des pièces de théâtre pour connaître cette émotion, ce trouble, cette impatience, ce malaise qu'on éprouve le jour où l'on donne son premier ouvrage. Pour quelques auteurs cette crise nerveuse se reproduit à chacune de leurs premières représentations; pour d'autres, elle passe avec l'habitude de se faire jouer; les uns fuient du théâtre pendant qu'on donne leur pièce, et n'ont pas le courage d'assister à leur défaite ou à leur triomphe; les autres, plus philosophes, se placent dans la salle afin de mieux juger l'effet de leur ouvrage, et demeurent impassibles aux applaudissemens ou aux sifflets. On dit aussi qu'il y en a qui vont s'applaudir eux-mêmes; on ne dit pas qu'il y en ait qui aillent se siffler.

Ce soir-là la salle était pleine, cela fait à la fois plaisir et peur à l'auteur; il voudrait beaucoup de témoins de son succès, il en voudrait peu de sa chute. Avant que l'on ne joue sa pièce, son œil, collé au trou de la toile, regarde dans la salle et y cherche des amis... il n'en trouve jamais assez; il voudrait, sur tous les visages, lire la bienveillance et des dispositions favorables à son ouvrage; mais le

moindre bruit l'inquiète, et pour lui le criaillement d'une porte qu'on ouvre ou qu'on ferme ressemble toujours à un sifflet.

George est sur le théâtre avant que l'on ne représente la pièce qui doit précéder la sienne ; il se place au trou de la toile et regarde dans la salle. Au balcon il aperçoit Henry assis derrière une jeune personne charmante, qui semble un peu confuse de se voir le point de mire des lorgnons et des lorgnettes ; c'est Pauline Giraumont. Une dame d'un certain âge l'accompagne ; Henry a donné un billet à cette dame, chez laquelle il se trouve quelquefois avec Pauline, et par une extrême faveur, M. Giraumont a bien voulu consentir à ce que sa fille allât au spectacle avec cette dame, qui à la vérité ne lui a pas dit qu'elle tenait le billet de Henry, et que le jeune homme les y accompagnerait ; car le vieux négociant est toujours d'une extrême sévérité, et quoiqu'il témoigne plus de bienveillance à Henry, quoiqu'il lui ait permis de venir quelquefois chez lui, les amans n'ont encore que des espérances. C'est donc un grand bonheur pour eux de pouvoir passer une soirée entière ensemble, et sans être sous les yeux d'Argus et d'importuns ; pour eux le spectacle sera toujours amusant, les pièces toujours bonnes, les plus mauvaises leur sembleront trop courtes ! ils craignent tant de voir arriver la fin de cette soirée !... Mais demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ils seront bien embarrassés pour vous le dire.

» — Bon, voilà un ami, » se dit George, « cher» chons les autres maintenant. » En parcourant de

l'œil les rangs pressés de la galerie, le jeune auteur ne tarde pas à apercevoir Timothée et Bouchenot; près de celui-ci était mademoiselle Cœlina, coiffée d'un petit chapeau rose, sous lequel sa physionomie mutine avait presque un air raisonnable. Sous sa toilette modeste, mais décente, personne n'aurait deviné une enlumineuse. A côté de Cœlina se tenait bien roide et bien droite une grande et forte fille, haute en couleurs, coiffée à la chinoise, avec un petit crochet en cheveux sur chaque tempe.

C'était mademoiselle Prudence, qu'à la prière de Cœlina madame Ballon avait bien voulu consentir à laisser aller au spectacle, et qui n'avait pas assez d'yeux pour regarder autour d'elle, parce que c'était la première fois qu'elle allait dans un grand théâtre.

Timothée venait ensuite. De temps à autre, il glissait un petit mot à sa superbe voisine, et celle-ci lui répondait toujours de manière à lui prouver qu'elle ne l'avait pas compris.

» — Ils sont là! » se dit George, « ils soutiendront » ma pièce de tout leur pouvoir, j'en suis sûr... Ah! » pourquoi n'ai-je pas pu remplir toute la salle » d'amis aussi dévoués! alors je serais bien tran» quille. »

La première pièce est jouée; la salle est pleine, sauf quelques loges louées où l'on n'est pas encore venu. Bouchenot se lève à chaque instant et regarde dans les loges en faisant tout haut ses réflexions :

« C'est bien garnie!... Voilà une femme là-bas » qui n'est pas mal... Je connais cette figure-là...

» Cœlina, vous me pincez, chère amie... Qu'est-ce
» que c'est que ces mouvemens de jalousie? Écou-
» tez donc, ma chère, avant de vous connaître je
» n'étais pas caché sous des feuilles de papier comme
» un Neufchâtel !... Ah ! n'est-ce pas Elvina que je
» vois à l'avant-scène?...

» — Qu'est-ce que c'est qu'Elvina, monsieur?

» — C'est une figurante de l'Opéra.

» — Vous avez donc connu tout Paris?

» — Non ! je n'ai pas connu tout Paris, mais je
» suis assez répandu... Ah ! mon Dieu ! qu'ils sont
» longs à commencer ! c'est détestable. »

Timothée regarde Bouchenot en lui disant à voix basse :

» Est-ce que tu vas cabaler, toi?

» — Non, je ne vais pas cabaler ; mais je peux
» bien dire qu'ils sont trop longs à commencer...
» C'est ridicule.

» — Ce n'est pas à nous à dire cela.

» — Ah ! es-tu bête, est-ce que je n'oserai pas me
» moucher non plus parce que la pièce est de
» George?... Tiens ! voilà Henry là bas au balcon...
» Il cause avec une bien jolie femme... Le polisson...

» — Ne parle donc pas si haut, Bouchenot,
» tout le monde te regarde.

» — Ah ! tu m'ennuies... Fais la cour à ta grosse,
» ou achète-lui un sucre d'orge, ça vaudra mieux...
« Sais-tu quelle est cette jeune personne qui cause
» avec Henry ?

» — C'est probablement la demoiselle dont il
» nous a parlé... celle qu'il espère épouser.

» — Fichetre ! je l'aimerais mieux dans mon lit » qu'une puce ! Aye !... Cœlina, vous me faites des » bleus... vous me tatouez d'une façon qui n'est » pas agréable !... Allons ! la toile donc !...

» — Tu devrais demander ton argent, Bouche- » not, ce serait plus drôle.

» — Chère Pauline ! que je suis heureux ce soir !... » et pourquoi n'ai-je pas le pouvoir de prolonger » toutes les pièces que l'on nous donne ! » dit Henry en se penchant vers la jeune personne qui est assise devant lui et en lui parlant bien bas, mais de très-près. Celle-ci se retourne à demi, et regarde tendrement le jeune homme, en balbutiant :

« Oh ! moi aussi je suis bien heureuse... bien con- » tente ; jamais je n'ai eu tant de plaisir au specta- » cle !...

» — Est-ce la pièce que vous venez de voir qui » vous a ainsi amusée ? »

La jeune fille sourit, baisse les yeux, et soupire, tout en murmurant :

« La pièce... Mon Dieu... je ne sais pas du tout » ce qu'ils ont dit !...

» — Chère Pauline !... quand donc pourrai-je » librement vous parler de ma tendresse, vous ré- » péter à chaque instant que je vous adore ?..... » Quand donc votre père consentira-t-il à nous » unir ?...

» — Attendons... espérons !

» — Ah ! j'attendrais sans me plaindre si je pou- » vais comme ce soir être toujours près de vous !

» — Mademoiselle Prudence, approchez-vous

» donc de mon côté, » dit Timothée en s'adressant à sa grosse voisine. « Vous serez mieux...

» — Merci, monsieur Timothée, je suis très-» bien...

» — Etes-vous contente d'être au spectacle?...

» — Je crois bien ! je n'avais encore été que chez » Séraphin et aux Funambules.

» — Moi, je suis surtout très-heureux... de me » retrouver avec vous, mademoiselle... à qui je » pense sans cesse depuis que j'ai eu le plaisir de » vous reconduire... l'autre soir.

» — Ah! oui, que par parenthèse je me suis » tant crottée ce soir-là !... Dieu !... en avais-je de » la crotte !...

» — Et vous rappelez-vous ce que je vous ai dit » en chemin, mademoiselle?

» — Non, monsieur, je ne m'en souviens pas du » tout.

» — Je vous ai dit, mademoiselle, que je m'es-» timerais bien heureux de faire naître dans votre » cœur un sentiment qui...

» — Prenez garde, vous me marchez sur le » pied.

» — Pardon, mademoiselle, c'est sans inten-» tion... Je vous ai dit, mademoiselle, qu'il me » serait bien doux de faire naître dans votre cœur » une étincelle du feu que vos beaux yeux...

» — Oh! bon! voilà les musiciens qui arrivent ! » Cela va recommencer, n'est-ce pas?

» — Oui, mademoiselle. »

Et Timothée juge prudent de ne point poursuivre

sa déclaration, parce qu'en ce moment Prudence est trop préoccupée du spectacle pour écouter ce qu'il lui dit.

Enfin on frappe les trois coups pour commencer la pièce de George; il était temps, car Bouchenot s'impatientait et tapait des pieds en criant contre la longueur de l'entr'acte; mais à ce signal tout le monde s'assied et le calme renaît dans la salle. Bientôt la toile se lève et chacun se dispose à écouter.

Pendant la première scène Bouchenot se retourne souvent pour regarder une femme assez jolie qui est à côté d'une loge restée vide; Cœlina, que les distractions de Bouchenot impatientent, pince fortement son amant en lui disant :

« Finirez-vous de regarder cette femme? »

Bouchenot pousse un léger cri. Le parterre demande du silence, et Timothée dit à Prudence :

« Cette scène-là est un peu longue. »

A quoi l'apprentie lingère répond :

« Oh! je ne suis pas pressée, moi!

» — C'est froid! » dit Bouchenot à la seconde scène. « Il faudra faire bien des coupures là-de-» dans!...

» — Veux-tu te taire! » répond Timothée.

« — Je dis cela entre nous... Je suis bien le » maître d'avoir mon opinion. »

Cependant l'action s'engage, et la pièce devient plus attachante; mais il arrive du monde dans la loge qui était restée vide derrière Bouchenot. Au bruit que font les nouveaux venus en s'asseyant, en

laissant retomber les banquettes, le public s'impatiente, et Bouchenot qui veut toujours se faire remarquer crie : *Silence donc !* de manière à assourdir toute la salle.

Parmi les personnes qui viennent de se placer dans la loge est un homme d'une quarantaine d'années, dont les traits sont mâles et fortement prononcés, le teint très-brun, et la chevelure épaisse ; ajoutez à cela un grasseyement assez marqué en parlant, et vous reconnaîtrez un habitant des provinces méridionales. Sa mise annonce l'opulence, et ses manières sont celles d'une personne qui va dans le grand monde.

Ce monsieur vient de se placer sur le devant de la loge, lorsque Bouchenot se retourne et rencontre ses regards. Tous deux se fixent quelque temps. Une expression de surprise se peint sur la figure de l'étranger; celle de Bouchenot exprime l'effroi, la terreur. Il devient pâle, tremblant ; puis, détournant enfin la tête, se hâte de prendre son chapeau, se lève, enjambe la banquette, malgré les murmures de toutes les personnes placées derrière lui, qui trouvent très-mauvais qu'on veuille sortir au milieu du spectacle.

« — Où donc allez-vous ? » s'écrie Cœlina en voyant Bouchenot se lever.

« — Je m'en vais...

» — Comment ! vous vous en allez au milieu de » la pièce ?

» — Oui, je me trouve indisposé... laissez-moi » sortir...

» — Mais restez donc... cela va se passer... je » vais vous donner des pastilles de menthe... Re- » viendrez-vous au moins? »

De tous côtés on entend :

« Voyons! monsieur, voulez-vous vous asseoir?...

» — Vous tiendrez-vous tranquille?...

» — On ne sort pas pendant la pièce.

» — Silence donc à la galerie!

» — Moi, je veux sortir... je me sens indisposé....»

En disant cela, Bouchenot se fait jour à travers tout le monde et sans oser tourner la tête, de peur de voir encore le monsieur qui est dans la loge; il pousse les uns, bouscule les autres, et parvient enfin à sortir de la galerie.

« — Voilà un petit monsieur bien amusant au » spectacle ! » dit une personne placée derrière Bouchenot; « mais il faut espérer que maintenant » nous pourrons entendre la pièce nouvelle. »

Cette personne se trompait, car au bout de cinq minutes Cœlina n'y tient plus; elle se lève à son tour, en s'écriant :

« Il ne revient pas... il faut absolument que j'aille » voir ce qu'il a... Pardon, messieurs... excusez, » mesdames, permettez-moi de passer.

» — Ah! quel supplice!

» — Mais, madame, vous sortirez tout-à- » l'heure... après la pièce...

» — Vous interrompez le spectacle.

» — Il fallait donc sortir en même temps que ce « Monsieur. »

Cœlina va toujours son train, poussant, se glis-

sant, marchant sur les pieds, sur les robes, sur les petits bancs ; elle arrive enfin à la porte de la galerie.

Au bout d'un moment, Prudence, détournant ses yeux qu'elle avait presque constamment fixés sur le théâtre, s'aperçoit que son amie n'est plus auprès d'elle ; elle pousse un cri de surprise, en disant :

« Eh bien ! où est donc Cœlina ?

» — Chut ! silence ! à la porte ! » crie-t-on de toutes parts.

« — Elle va revenir... n'ayez aucune crainte, » dit tout bas Timothée à la grosse fille.

« — Mais je veux savoir où elle est, moi... mon » Dieu ! pourquoi donc est-elle partie sans moi ?...

» — Elle se sera trouvée indisposée.

» — Et vous croyez que je vais la laisser être » malade toute seule... ah ! par exemple, ce se » rait d'un bon cœur... oh ! je vais la retrouver...

» — Mais restez donc à votre place... nous sorti- » rons après la pièce. .

» — Non... non ! oh bien ! j'aime mieux Cœ- » lina que votre pièce... à laquelle je ne comprends » rien du tout... je veux la retrouver. »

Et mademoiselle Prudence prend le même chemin que son amie, et Timothée craignant qu'elle ne se perde dans un théâtre qu'elle ne connaît pas, se décide à la suivre, si bien qu'ils sortent tous deux, accompagnés des plaintes, des murmures de la salle entière, que ce mouvement continuel met en révolution, à tel point que le spectacle en est interrompu, et que l'on fait recommencer toute une scène aux acteurs.

Et pendant ce temps-là Henry et Pauline échangeaient de doux regards, sans prendre plus de part à ce qui se passait dans la salle, qu'à ce qu'on jouait sur le théâtre.

Et malgré tout cela, la pièce de George réussit.

« — Il y avait pourtant une terrible cabale dans » la salle! » dirent les acteurs au jeune auteur, après la représentation de son ouvrage, et celui-ci répondit:

« C'est vrai, on a fait beaucoup de bruit, mais » heureusement j'avais là de bons amis qui m'ont » bien servi. »

CHAPITRE XVIII.

PUTEAUX, SAINT-OUEN ET MONTMARTRE.

Bouchenot est sorti du spectacle comme un fou; il a couru dans la rue sans s'arrêter et comme s'il était poursuivi. Arrivé chez Cœlina, et ayant dans sa poche la clé de la petite enlumineuse, il est entré, s'est enfermé, puis s'est couché, et a mis la couverture par dessus sa tête, en se disant : « Pourvu » qu'il ne vienne pas me poursuivre jusqu'ici, car » c'était lui !... oh ! c'était bien lui !... je l'ai parfai- » tement reconnu !... et j'ai bien dans l'idée qu'il » m'a reconnu aussi !... »

Cœlina a cherché son amant dans tous les corridors de la salle; elle l'a demandé à toutes les ouvreuses, qui ont répondu à la jeune fille que ce monsieur n'était pas dans leurs petits cabinets. Cœlina s'est décidée à sortir du spectacle; elle a vainement regardé et appelé Bouchenot aux environs

du théâtre; ne l'apercevant pas, elle prend le parti de retourner chez elle en marchant très-vite, parce que plusieurs messieurs lui marchent presque sur les talons, en lui adressant des galanteries de corps-de-garde.

Enfin la jeune fille est chez elle; elle frappe à sa porte, mais on ne lui répond pas, et comme elle n'aperçoit pas de lumière, elle se dit : « Il n'est pas » rentré! et il a ma clé!... comment vais-je faire? » que peut-il être devenu?... Ah! mon Dieu! où le » chercher?

Comme Cœlina se plaint un peu haut, une voix lui crie :

« — Qui est-ce qui est là?...

» — Eh, mon Dieu! c'est moi... ouvre-moi » donc quand je frappe!... tu me laisses me dé- » sespérer à la porte.

» — Il fallait te nommer, il fallait dire que » c'était toi! » répond Bouchenot en ouvrant la porte.

« — Est-ce que tu as peur des voleurs, à pré- » sent? » dit Cœlina en entrant chez elle. « Mais » me diras-tu, enfin, pourquoi tu es parti du » spectacle comme une fusée... qu'est-ce qui t'a » pris?...

» — Une horrible colique!

» — C'est bien singulier! Et comment te sens-tu » maintenant?

» — Un peu mieux.

» — Veux-tu que je te fasse du thé?...

» — Non... si... comme tu voudras.

» — Cette pauvre pièce, que je me faisais un » plaisir de voir...

» — Elle ne valait rien... elle sera tombée...

» — Qu'en sais-tu? nous n'en avons pas vu » la moitié ; c'était bien la peine d'aller au spec- » tacle !...

» — Cœlina, vos réflexions me semblent dé- » placées. Un homme n'est pas maître de ne pas » avoir la colique! ce sont de ces événemens im- » prévus qui peuvent arriver aux rois comme aux » bergers.

» — C'est juste; alors je vais te faire du thé. »

Cœlina avait allumé du feu, et elle se disposait à donner à Bouchenot une tasse de thé dans un pot de confitures, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

« — N'ouvre pas! ne répond pas! » dit aussitôt Bouchenot d'une voix altérée et en la regardant avec terreur.

« — Pourquoi donc cela? » demande Cœlina, qui ne conçoit rien à la frayeur de son amant.

« — Pourquoi?... ça ne te regarde pas... Tais- » toi... ne souffle pas... »

La petite enlumineuse regardait Bouchenot d'un air intrigué lorsqu'une grosse voix se fait entendre sur le carré :

« — Cœlina... y es-tu?... si tu n'y es pas, ré- » ponds-nous?

» — Eh! c'est Prudence! » s'écrie Cœlina en courant ouvrir. Bouchenot retombe sur le lit comme honteux de sa frayeur.

C'était en effet mademoiselle Prudence et M. Timothée, qui s'étaient retrouvés à la porte du théâtre, et venaient pour savoir la cause du départ précipité de Bouchenot et de Cœlina.

« — Monsieur a eu la colique! » dit la petite enlumineuse en riant; « et ce qu'il y a de plus drôle, » c'est que ça le rend poltron comme un lièvre; il » ne veut plus qu'on ouvre la porte sans deman- » der qui est là?

» — Mademoiselle, c'est nerveux, » répond Bouchenot avec humeur; « et si vous aviez étudié la » médecine, vous sauriez qu'on n'est pas maître de » ça. Et la pièce... a-t-elle réussi?

» — Est-ce que nous en savons rien? » répond Timothée. « Mademoiselle Prudence n'a pas voulu » rester lorsqu'elle s'est aperçue que son amie était » partie. Il me semble pourtant qu'avec moi elle » était en sûreté.

» — Je n'avais pas peur non plus, monsieur, » mais je voulais savoir ce qui était arrivé à Cœlina. » D'ailleurs, moi, ça ne m'amuse pas beaucoup, les » pièces de comédie... Tous ces gens-là parlent de » leurs affaires... ça ne me regarde pas... J'aime » bien mieux polichinelle ou le pierrot des Fu- » nambules! Adieu, Cœlina, je m'en vais rentrer... » Madame Ballon ne dira pas que je viens trop tard » ce soir.

» — Je vais avoir le plaisir de vous reconduire, » mademoiselle, » dit Timothée.

« — Vous êtes bien honnête, monsieur. Ah! dis » donc, Cœlina, c'est dans quatre jours fête... nous

» avons toute notre journée à nous... veux-tu venir » promener?... Nous voilà dans le printemps, la » campagne doit être déjà jolie... j'aime tant la » verdure!...

» — Je vous demanderai la permission d'être » des vôtres, » dit Timothée. « Ce jour-là je suis » libre aussi, et je serais charmé d'aller respirer » l'air pur des champs... *O rus! quando te aspiciam?*

» — Vous voulez chercher des aspics? » dit Prudence en regardant Timothée d'un air niais.

« — Non, mademoiselle... je veux seulement » voir de l'herbe.

» — Oh! j'aime bien l'herbe aussi, moi. Eh » bien, Cœlina, est-ce convenu pour ce jour-là?

» — Moi, je ne demande pas mieux, » dit la petite enlumineuse; « et à moins que monsieur n'ait » encore des coliques...

» — Non, non... ce sera passé, et nous irons pro- » mener tous les quatre, » dit Bouchenot.

« — Et nous tâcherons de nous amuser mieux » que ce soir, » dit Cœlina. « Alors, c'est en- » tendu. Venez nous prendre à midi; nous serons » prêts. »

Timothée s'éloigne avec mademoiselle Prudence, qu'il reconduit chez elle et quitte respectueusement à sa porte. En rentrant à son logement, il rencontre George qui montait l'escalier en chantant, en sautant, et qui se jette au cou de Timothée du plus loin qu'il l'aperçoit, en s'écriant :

« Ah! mon ami !... embrasse-moi... Eh bien!... » qu'en dis-tu? »

Timothée se gratte l'oreille et ne sait trop que dire, car il n'ose pas avouer à George qu'il n'est pas resté au spectacle pour voir sa pièce. Mais le jeune auteur ne lui laisse pas le temps de répondre, et reprend :

« Quel succès, mon ami!..... quel succès!..... » malgré la cabale, car il y en avait... N'est-ce » pas que c'est bien?

» — Très-bien.

» — Tu as été content, hein?

» — Très-content.

» — Ça t'a fait plaisir?...

» — Oh! oui... mais je serai bien aise de la re- » voir encore une fois, ta pièce...

» — Tant que tu voudras, mon ami... Et Bou- » chenot, et la petite voisine, ils sont satisfaits » aussi?

» — Autant que moi, je t'assure...

» — Il faut que j'aille les embrasser...

» — Bouchenot est indisposé!

» — Ça ne fait rien... ces bons amis!... Vous » avez pris tant de part à mon succès, qu'il est » bien juste que je vous en témoigne ma recon- » naissance. »

Et George va cogner chez la petite voisine, ce qui fait encore tressaillir Bouchenot, et il se jette au cou de Cœlina et de son ami, et les remercie, et leur demande ce qu'ils pensent de son ouvrage, et ne leur laisse pas le temps de répondre; parce qu'un auteur qui vient de réussir a besoin de parler, de s'épancher, de se remuer, de s'agiter; parce qu'il

ne peut tenir en place ; c'est ce qui fait qu'au bout d'un moment, il quitte ses amis pour descendre et entrer dans un café, voir si, par hasard, le journal du soir rend déjà compte de sa pièce.

Et quand Bouchenot, plus calme, peut réfléchir enfin sur les événemens de la soirée, il se dit :

« Je suis un imbécile! pourquoi ai-je peur de » cet homme!... c'est plutôt lui qui pourrait avoir » peur de moi! je n'ai pas manqué au serment que » je lui ai fait... Mais en le reconnaissant, je n'ai » pas été maître de moi. Hum! il a une figure bien » caractérisée, le gaillard!... Je le reconnaîtrais » entre mille... Il a paru surpris en me voyant... » Ce n'est pas étonnant! ma tenue était si différente » de celle dans laquelle il m'a vu la prmière fois... » Alors, il m'aura pris pour un malheureux, pour » un vagabond!... J'ai peur de cet homme... J'ai » peur qu'on ne découvre que je le connais... je » tremble d'être compromis... et je fais des bêtises » qui pourraient faire naître des soupçons!... Et » avec tout cela, j'ai gardé les cent écus... je les ai » même mangés!... il ne me reste plus qu'une ving- » taine de francs! Quand je n'aurai plus rien, ce » qui ne sera pas long, j'irai trouver notre ami » Henry, et je prendrai l'emploi qu'il m'a offert... » Il faut se ranger. »

L'indisposition dont s'était plaint Bouchenot n'ayant pas eu de suites, rien ne s'oppose à la partie de campagne qui a été projetée avec Prudence et Timothée après la soirée de spectacle.

Ce jour s'est levé pur, radieux et doux comme un enfant qui va souhaiter la fête à sa mère.

On était au commencement de mai : à cette époque les beaux jours semblent plus beaux, la verdure plus fraîche, la chaleur plus agréable ! c'est que tout cela est alors dans sa primeur, et que, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, les primeurs plaisent toujours.

Cœlina a fait une toilette de printemps ; la robe rose à mille raies, faite à la dernière mode, le léger châle de soie et le chapeau de paille surmonté d'un joli nœud de ruban, font de la petite grisette une femme fort agréable pour promener à la campagne.

Mademoiselle Prudence Flambard a mis aussi ses plus beaux atours ; c'est une robe de toile imprimée, sur laquelle de gros bouquets brillent par des couleurs bien éclatantes. La jeune apprentie aime les dessins qui se voient de loin ; elle affectionne aussi les bonnets, et en a mis un très-petit de forme, et sous lequel sa grosse figure violette paraît encore plus large et plus bouffie.

En comparant la tournure de Cœlina à celle de Prudence, le grand Timothée ne peut s'empêcher de donner la palme à la première ; mais comme il n'a plus le choix il veut au moins ne pas manquer la conquête de la grosse apprentie ; il se flatte que la partie de campagne lui fournira des occasions de tête à-tête qu'il compte mettre à profit.

« — Comment me trouvez-vous ? » dit Prudence en arrivant chez Cœlina. « N'est-ce pas que ma robe » est jolie ?... toutle monde me regardait dans la rue.

» — Je le crois bien, » dit Bouchenot, « vous » avez l'air d'un bosquet qui se promène.

» — C'est un peu trop voyant, » dit Cœlina.

« — Ah! j'aime ça, moi... Et mon bonnet... » comme il est gentil, hein! et il me va bien...

» — Très bien, » répond Bouchenot, « il vous » engraisse du double; si jamais je fais une grande » maladie, je me ferai faire un bonnet comme ce- » lui-là pour ma convalescence.

» — Ah! est-il méchant ce monsieur Bouchetrot! » répond mademoiselle Prudence, en se tortillant devant une glace.

« — Mademoiselle, je ne suis pas Bouchetrop... » je suis Bouchenot; demandez plutôt à votre amie » Cœlina.

» — Ah! c'est vrai... Mon Dieu, je me trompe » toujours pour les noms; c'est comme dernière- » ment... il y a une de nos pratiques qui s'est fâ- » chée. C'est une dame qui a l'air très-haut et très- » fier!... elle s'appelle madame Monferrière; elle » arrive... ma maîtresse était dans l'arrière-bouti- » que et je lui crie : « Madame Monderrière vous » demande. »Là-dessus cette dame s'est mise en fu- » reur, et est partie en disant qu'on se moquait d'elle, » et qu'elle ne reviendrait plus chez nous... comme » si on était obligé de bien savoir un nom propre!

» — Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, » dit Timothée. « Voyons, où allons-nous? Il faut se déci- » der avant de partir, pour ne pas être dans la rue » comme des imbéciles, ne sachant de quel côté » tourner.

» — Timothée a parfaitement raison, » répond Bouchenot. « Il serait très-fâcheux que nous eussions » l'air imbécile. Parlez, mesdemoiselles, où voulez-» vous porter vos pas ?

» — Allons déjeûner à Puteaux, » dit Cœlina, « on y fait très-bien sauter les lapins ; de là, nous » irons manger une matelotte à Saint-Ouen et » puis nous reviendrons boire du lait à Mont-» martre.

» — Pas mal ! » dit Bouchenot, « voilà une » journée qui me semble assez bien divisée. J'ap-» puie la proposition.

» — Partons, » dit Timothée. « Nous prendrons » l'omnibus, et de correspondance en correspon-» dance, nous finirons nécessairement par arriver à » Puteaux. »

La société se met en route. Cœlina sous le bras de Bouchenot, toute frétillante d'amour, de plaisir et de gentillesse, effleure à peine les pavés et semble marcher en dansant. Mademoiselle Prudence, beaucoup plus pesante dans son abandon, s'appuie sur le bras de Timothée, et fait beaucoup plus attention à ne point se crotter, qu'aux discours galans de son cavalier.

Bientôt, Bouchenot s'arrête devant une place de fiacre, en s'écriant :

« Prendre un omnibus quand on est quatre, » c'est commettre une lésinerie en pure perte : mon-» tons en voiture.

» — Mais le fiacre ne nous mènera que jusqu'à » la barrière, » dit Timothée.

« — En doublant la course, il nous mettra à Courbevoie.

» — Alors, tu vois bien que c'est plus cher que l'omnibus.

» — Qu'est-ce que cela te fait? c'est moi qui paie.

» — Mais où diable prends-tu de l'argent, pour toujours trancher du milord?

» — Je te dis que c'est une vieille créance dans laquelle je suis rentré... Au reste, je suis au bout de mes fonds. Aujourd'hui, nous ferons sauter mes derniers écus, et demain je prends la place que Henry m'a proposée... Mais cette journée est encore pour le plaisir, la folie!... Il faut bien l'employer... Allons, mes petites poules, en voiture, et faisons-nous rouler; ça nous ira tout aussi bien qu'à d'autres. »

La société monte dans un fiacre. Mademoiselle Prudence est enchantée d'aller en voiture, ce qui ne lui est encore arrivé qu'une fois pour venir de Poissy à Paris. Elle tient sa tête en dehors de la portière, pendant presque tout le chemin, ce qui ennuie beaucoup Timothée, qui ne peut pas parvenir à se faire écouter.

On arrive au pont de Neuilly. La compagnie met pied-à-terre. Chaque cavalier reprend sa dame, et on se dirige gaîment vers Puteaux; village fort agréable quand il ne fait pas de soleil, mais où je ne vous conseille pas de vous promener pendant la canicule, car il est fort difficile d'y trouver de l'ombre.

« — Il me semble qu'il n'y a pas beaucoup d'ar-

» bres par ici, » dit Timothée; « moi, j'aime les » campagnes où il y a des ombrages... Les bos- » quets!... les bois!... c'est si gentil. N'est-ce pas, » mademoiselle Prudence?...

» — Oh! j'aimerais mieux déjeûner! » répond la jeune apprentie, « car j'ai déjà très-faim.

» — J'approuve ce désir! » dit Bouchenot; « dé- » jeûnons d'abord, d'autant plus que la promenade » me semble peu ombragée, ainsi que l'a dit Ti- » mothée. Cœlina, pourquoi as-tu voulu venir à » Puteaux!

» — Parce qu'on y mange des lapins sautés.

» — Mais, ma chère amie, on en mange dans » toutes les campagnes, des lapins; tu ne sais donc » pas qu'aux environs de Paris, les lapins et le » veau rôti sont les deux plats en permanence sur » la carte des restaurateurs. Enfin, s'ils sont meil- » leurs ici qu'ailleurs, nous ne nous plaindrons plus » de ce qu'il n'y a pas d'arbres à Puteaux. »

Les deux couples entrent chez un traiteur et demandent à déjeûner. Toute la cuisine est bien vite mise en mouvement. Le chef fait agir les marmitons; les marmitons bousculent la servante, et celle-ci casse des assiettes, en voulant mettre plus de célérité dans son service, car Bouchenot a prononcé les mots magiques :

« Servez-nous bien, que tout soit bon, et nous » ne regarderons pas au prix. »

Cependant, malgré le mouvement que l'on se donne pour satisfaire la société qui est venue déjeûner à Puteaux, celle-ci n'est nullement satisfaite,

car les œufs frais sentent la paille, les côtelettes sont dures, et le lapin faisandé comme une bécasse.

Bouchenot jure, Timothée fait la grimace, Cœlina est fâchée d'avoir conduit la société à Puteaux; Prudence seule mange comme quatre en disant:

« Ce n'est pas trop mauvais!... et puis quand on » a faim, ça va toujours.

» — Et il paraît que vous aviez faim? » dit Timothée.

« — Payons et allons nous promener, » dit Bouchenot.

« — Ah! oui, allons cueillir des bluets, des co- » quelicots, » dit Cœlina.

« — C'est ça, » dit Prudence; « et puis j'espère qu'on » me fera voir la feuille à l'envers, parce que les » demoiselles au magasin m'ont dit que c'était bien » curieux, et qu'il ne fallait pas oublier de voir » cela quand on allait promener à la campagne. »

Les deux jeunes gens se mettent à rire, tandis que Cœlina donne un grand coup de coude à son amie, en lui disant à demi-voix:

« Ma chère amie, tu devrais bien tâcher de ne » pas dire continuellement des bêtises.

» — Qu'est-ce que j'ai donc dit encore de mal?

» — Mais quelque chose de fort inconvenant » au moins.

» — Comment, parce que j'ai parlé de la feuille » à l'envers!

» — Justement.

» — Toutes ces demoiselles m'en parlent depuis » hier.

» — Elles se sont moquées de toi, elles ont vu » que tu étais une sotte.

» — Mais enfin qu'est-ce qu'il y a donc de mal » dans... ?

» — Allons, tais-toi... tu sauras cela plus tard. »

On est sorti de chez le traiteur. On se remet en route ; mais le soleil continue de griller la société ; elle se décide à quitter Puteaux et à se rendre sur-le-champ à Saint-Ouen.

La promenade se fait gaiement, quoique Timothée soit contrarié de ne point trouver de bosquet, et que mademoiselle Prudence soit fort intriguée de ce qu'on ait ri de sa proposition touchant la feuille à l'envers. Au bout d'une heure les jeunes gens avaient oublié leur mauvais déjeûner, et la grosse apprentie avait déjà repris de l'appétit.

On arrive à Saint Ouen.

« — Ici, je réponds que nous mangerons une » bonne matelote, » dit Bouchenot, « et ce qu'il y » a de mieux, c'est que nous pouvons la pêcher » nous-mêmes si nous le désirons... Je connais le » traiteur, il a un bateau, il va nous donner des » filets et tout ce qu'il faut pour pêcher... Cela » vous convient-il ?

» — Oh ! oui, cela nous amusera ! » disent les jeunes filles.

« — J'adore pêcher, » dit Cœlina.

« — Moi je n'ai pas encore pêché, » dit Prudence, « mais je suis sûre que je le saurai tout » de suite.

» — Cela s'apprend très-vite, mademoiselle, »

dit Timothée, « et si vous voulez nous pêcherons en-
» semble.

» — Avec plaisir, monsieur. »

Bouchenot va chercher le marinier qu'il connaît, et bientôt le bateau et les filets sont à la disposition de la société. Les jeunes filles se jettent dans la petite embarcation en riant et en faisant mille folies, ce qui manque de la faire chavirer.

« — De la prudence, mesdemoiselles, » dit Timothée; « rappelez-vous que vous n'êtes pas ici sur
» le gazon.

» — Il n'y a pas de danger! » dit Bouchenot, « d'ailleurs tu sais nager?

» — Certainement, et toi?...

» — Moi aussi!... mais cela m'est défendu parce
» que je suis sujet à la crampe et que je pourrais
» me noyer.

» — Alors il faudrait que je sauvasse tout le
» monde, moi. Mesdemoiselles, pas de folies, je vous
» en prie. »

Cependant Cœlina a jeté le filet plusieurs fois, et elle ne ramène que du fretin.

« — Si nous ne mangeons que cela, » dit Bouchenot, « autant valait commander encore un lapin. »

» — A mon tour, » dit Prudence, « vous allez
» voir comme je vais lancer le filet; je suis bien
» plus forte que Cœlina, je vais ramener de beaux
» poissons. »

La grosse apprentie ne veut pas écouter Timothée qui veut lui montrer de quelle manière un filet se ramasse et se lance; elle se croit sûre de sa pêche;

elle jette le filet de toute sa force ; mais le poids des plombs l'entraîne, et elle disparaît au fond de l'eau avec les filets.

Cœlina pousse un cri d'effroi, Bouchenot en pousse deux ou trois pour appeler des mariniers, mais Timothée a déjà ôté son habit et s'est jeté à l'eau. Il ne tarde pas à saisir Prudence qui est enveloppée dans le filet. Il reparaît sur l'eau en soutenant la jeune fille ; mais celle-ci va l'entraîner sous l'eau en l'empêchant de nager ; heureusement des bateliers sont accourus, ils parviennent jusqu'à Timothée et ils saisissent le filet. Les jeunes gens sont sauvés, et on retire mademoiselle Prudence de l'épervier.

Quand la grosse fille revient à elle, c'est pour déclarer qu'elle ne pêchera jamais à l'avenir. On se hâte d'aller chez le traiteur, et là le marinier et sa femme prêtent des habits à Timothée et à Prudence pour qu'ils puissent manger la matelote, tandis que leurs vêtemens mouillés sècheront devant un grand feu.

Cet événement a un peu troublé la joie de la société ; cependant Prudence n'a pas perdu l'appétit au fond de l'eau ; mais comme elle manque trois fois de s'étrangler en fêtant la matelote, Cœlina déclare que c'est la dernière fois qu'elle en mange avec elle.

Les vêtemens étant à peu près secs, mademoiselle Prudence et son libérateur font de nouveau leur toilette, puis on quitte Saint-Ouen pour se rendre à Montmartre, où, après avoir bu du lait, on doit terminer la soirée en dansant à l'Ermitage.

La compagnie fait le trajet à pied; car Bouchenot, qui a payé jusqu'alors, en est à son dernier écu, ce qui lui fait parfois pousser de profonds soupirs en songeant qu'il faudra cesser cette vie de plaisir et de paresse, pour laquelle il a une si forte prédilection.

On arrive à Montmartre; Prudence déclare que le lait lui fera grand plaisir, et qu'elle trempera volontiers du pain dedans. Bouchenot, qui se flatte toujours de connaître les bons endroits, conduit la société dans une espèce de petit cabaret où l'on trouve du lait, des ânes, du vin et un jeu de siam.

Le jeu de siam est un amusement assez connu dans les guinguettes; Bouchenot prétend y être très-fort, il défie Timothée et lui dit : « Pendant que ces dames » boiront du lait, nous allons jouer un poulet et une » salade pour souper. »

Cette proposition est acceptée; on apporte du lait dans des petites tasses de faïence, et on place les quilles pour les messieurs.

Le jeu de siam était disposé dans une espèce de petite esplanade qui se trouvait devant la maison du loueur d'ânes; de là on voyait à ses pieds tout Paris, et l'œil parcourait une immense étendue de pays.

« — Qu'est-ce que nous allons faire pendant que » vous jouerez au siam? » dit Cœlina à Bouchenot.

« — Reposez-vous... admirez la vue... il me sem- » ble qu'elle en vaut la peine.

» — Ah! c'est bien amusant d'être avec des » hommes qui jouent au siam!

» — Mesdemoiselles, le jeu de siam est un jeu » noble qui nous vient de la Grèce; n'en dites pas » de mal...

» — Pourquoi donc, si c'est un jeu noble, n'y » joue-t-on que dans les cabarets?

» — Parce que cela tiendrait trop de place dans » un salon; buvez votre lait et laissez-nous jouer » le souper. »

Les deux jeunes filles, que cela n'amuse pas de regarder jouer au siam, vont se promener dans le village après avoir bu leur lait. Bouchenot et Timothée prennent grand plaisir à leur jeu; ils ont déjà fait plusieurs parties, et sont en train de jouer la belle, lorsque plusieurs hommes, qui demandent du vin, viennent s'asseoir à une table à peu de distance des joueurs. En ce moment Bouchenot, un genou en terre, s'apprêtait à lancer le disque; la présence de plusieurs hommes qui le regardent jouer est un véhicule pour son amour-propre. Quoique les nouveaux venus paraissent être des gens assez communs, Bouchenot, qui brigue tous les suffrages, met beaucoup plus de temps à calculer son coup, et crie à Timothée :

« Tu as perdu, mon cher, je vais abattre » toute la queue!

» — Allons, joue donc : voilà deux heures que » tu tiens le disque, et tu n'en finis pas!

» — Ah! c'est que je calcule mon affaire... tu » vas voir. »

Et Bouchenot se prépare à jouer, lorsqu'un gros chien arrive du dehors en courant, et, traversant le

jeu de siam, renverse en un instant une grande partie des quilles.

« — Que le diable emporte les chiens! » s'écrie Bouchenot; « c'est fort désagréable de recevoir la » visite d'un chien dans un jeu de quilles.

» — A qui donc est cet animal-là? » dit Timothée; « est-ce qu'il est de la maison?

« — Non, monsieur, il est à moi, » dit un des hommes qui viennent d'arriver; « mais je vais l'ap- » peler et le garder à mes côtés pour qu'il n'aille » plus dans votre jeu... Ici... ici donc... Venez cou- » cher tout de suite. »

Cependant le chien s'était arrêté devant Bouchenot, et celui-ci, ayant de nouveau porté les yeux sur lui, devient tout-à-coup pâle et tremblant en reconnaissant Moustache.

Le chien ne s'empressait pas d'obéir aux ordres de son maître, il continuait de se promener dans le jeu de siam, lorsque Cœlina et Prudence revenant de leur promenade arrivent sur la petite esplanade.

« — Eh bien! avez-vous fini de jouer? » dit Cœlina, « il me semble que vous devez en avoir assez » de vos quilles... D'ailleurs voilà la nuit et nous » voulons danser à l'Ermitage.

» — Oui, » dit Prudence, « nous avons entendu » le violon, et... Ah! mon Dieu! serait-il possible!... » Mais oui.... mais c'est lui!...

» — Qu'est-ce que tu as donc? » demande Cœlina à son amie. « Est-ce que le lait t'a grisée?

» — Ce que j'ai!... mais c'est mon chien... c'est » Moustache que je retrouve... Tiens, le voilà... le

» reconnais-tu?... Moustache!... viens donc ici...
» viens donc caresser ta maîtresse. »

Le chien, qui n'avait jamais été très-caressant, restait immobile au milieu des quilles, regardant tantôt son ancienne maîtresse, tantôt son nouveau maître, et le plus souvent léchant le bout de sa queue d'un air fort indifférent.

Cependant, l'homme qui a déjà appelé le chien plusieurs fois, quitte la table où il buvait, et s'avance au moment où Prudence allait caresser Moustache, en s'écriant d'un air colère :

« Qu'est-ce que c'est?... qui est-ce qui se permet
» de dire que mon chien est à lui?... Je voudrais
» voir ça par exemple.

» — Oui, certainement, ce chien est à moi, » dit Prudence ; « c'est lui, c'est Moustache... n'est-
» ce pas, Cœlina?... n'est-ce pas, monsieur Bouche-
» not?... Tiens! où est-il donc?... il connaît bien
» mon chien, lui.

» — Où est Bouchenot? » dit à son tour Cœlina en regardant de tous côtés ; « qu'est-il donc devenu?
» répondez, monsieur Timothée.

» — Mon Dieu! mademoiselle, je n'en sais rien, » dit le jeune homme ; « Bouchenot était là tout-à-
» l'heure... Il faut qu'il ait disparu tout-à-coup...
» il va revenir sans doute.

» — Enfin, cela ne fait rien, » reprend Prudence ; « ce chien est à moi, je l'avais perdu, il y
» a approchant six semaines... je le retrouve, je vais
» l'emmener.

» — Vous allez l'emmener! » dit l'homme d'une

voix de Stentor. « Ah! bien, je voudrais voir cela !... » Que ce chien ait été à vous, c'est possible; mais » maintenant il est à moi, bien à moi, qui l'ai » payé dix francs à un homme qui est venu un » soir me le proposer dans ma boutique. Je suis » connu, ma grosse fille, je suis marchand de vin » établi à Paris... J'ai des témoins de ce que j'ai » payé ce chien. Si vous l'avez perdu, tant pis pour » vous; mais aujourd'hui ce n'est plus Moustache, » c'est Dragon qu'il se nomme, et je vous réponds » que vous ne l'emmènerez pas... Ici, Dragon! ici, » ou je te bats comme du plâtre.

» — Mais, monsieur... puisque c'est mon parrain » qui me l'avait donné...

» — C'est vrai, » dit Timothée, « mademoi- » selle tenait cet animal de son parrain.

» — Qu'est-ce que ça me fait à moi que ce soit » votre parrain ou votre tante? je vous dis qu'il est » à moi.

» — Cœlina, parle donc à monsieur... tu sais bien » que c'est Moustache, toi.

» — Ah! laisse-moi donc tranquille... Je cher- » che Bouchenot qui est perdu... c'est bien plus in- » téressant que ton chien. »

Pendant que Prudence se lamente, le marchand de vin, pour en finir, a passé son mouchoir au collier de Moustache, et il s'éloigne avec ses amis en emmenant le chien que la jeune fille regarde partir, en poussant de gros sonpirs.

De son côté Cœlina a visité tous les environs de la maison en appelant en vain Bouchenot.

« — Il est parti, » dit-elle, « parti comme cela... » tout d'un coup... sans nous attendre!... Compre- » nez-vous cela, monsieur Timothée?

» — Probablement, mademoiselle, qu'il aura » encore eu des coliques comme au spectacle.

» — Des coliques... Ah!... je ne sais... mais la » conduite de Bouchenot n'est pas naturelle...

» — C'est ce que je trouve aussi, made- » moiselle...

» — Ce jeune homme-là a quelque secret...

» — Je le crois...

» — En attendant, il faut partir... car enfin s'il » était malade... Allons, monsieur Timothée, don- » nez-nous votre bras.

» — Volontiers, mesdemoiselles...

» — S'en aller quand on comptait s'amuser... » danser!... Ah! quelle triste partie de campagne!

» — Ah! mon pauvre chien! » dit Prudence ; « c'est bien vilain de n'avoir pas voulu me le ren- » dre. »

CHAPITRE XIX.

BOUCHENOT EN BONNE SOCIÉTÉ.

Timothée revient à Paris avec les deux jeunes filles, qui sont fort tristes : l'une parce que son amant a disparu, l'autre parce que son chien ne lui a pas été rendu. Timothée fait tous ses efforts pour consoler Cœlina et Prudence : à l'une, il dit que son amant se retrouvera ; à l'autre, que son chien ne vaut pas la peine qu'on le regrette. Quelquefois il se trompe, et adresse à l'une ce qu'il voulait dire à l'autre ; il prétend que Bouchenot ne valait pas dix francs, et que Moustache aura été pris d'une colique ; mais les jeunes filles sont trop préoccupées pour remarquer ces bévues, et l'on arrive rue de la Calandre, en pestant contre les mésaventures de la journée.

Bouchenot était déjà rentré et couché, suivant son habitude de se réfugier sous une couverture,

lorsqu'il était en proie à quelque violente terreur. La vue de Moustache l'avait bouleversé, il s'était figuré que le chien allait de nouveau s'attacher à ses pas; que l'homme qu'il avait reconnu au spectacle se mettait à sa poursuite; et il avait quitté Montmartre et était revenu à Paris, toujours courant, et sans oser regarder derrière lui.

« — Me direz-vous, monsieur, pourquoi vous » nous avez laissés tous à Montmartre, comme des » paquets? » s'écrie Cœlina en revoyant Bouchenot; « savez-vous que c'est très-malhonnête, ce que vous » avez fait-là!

» — Il est certain, » dit Timothée, « qu'on ne » quitte pas ainsi les personnes avec lesquelles on » est. Tu ne finis pas notre partie de siam... C'é- » tait la belle, et certainement tu aurais perdu le » souper... Ce n'est pas encore de cela dont je me » plains... mais disparaître sans avertir!... sans dire » un mot!... Cela n'est pas du tout aimable.

» — Vous êtes cause que nous n'avons pas dansé » à l'Ermitage, » dit Prudence. « Et puis, si vous » étiez resté là, vous auriez peut-être su me faire » rendre mon chien; ou bien, il vous aurait encore » suivi... ce pauvre Moustache! que j'avais retrouvé, » et qu'un vilain homme n'a pas voulu me rendre, » sous prétexte qu'il l'a payé dix francs, et qu'il est » bien à lui.

» — Voyons, monsieur, pourquoi nous avez- » vous quittés comme cela? » s'écrie Cœlina, en prenant un petit ton bien courroucé.

« — Je me suis senti... indisposé, » répond

Bouchenot en tâchant de se donner un air intéressant.

« — Encore!... Diable!... cela vous arrive souvent!... Mais au surplus Montmartre est grand, » et ce n'était pas une raison pour revenir sans nous » à Paris. Tenez, monsieur Bouchenot, votre conduite n'est pas naturelle... Vous avez des mystères!... des secrets!... je ne sais quoi!... mais » certainement, vous avez quelque chose...

» — J'ai des coliques, mademoiselle, et pas autre chose, » répond Bouchenot avec humeur.

« — C'est singulier! » dit Timothée; « tu n'y » étais pas sujet autrefois.

» — Il me semble que le tempérament peut » changer!... cela n'a rien d'extraodinaire.

» — Voilà une partie de plaisir qui n'a pas été » bien agréable!... » reprend Cœlina; « au spectacle, à la campagne... vous nous jouez partout le » même tour. C'est fort ennuyeux d'avoir un amant » qui part comme une fusée, au moment où l'on ne » s'y attend pas. »

Prudence dit adieu à son amie, et Timothée offre, comme de coutume, son bras à la jeune fille. Lorsqu'il se voit seul avec Cœlina, Bouchenot essaie de renouer la conversation.

« — Vous êtes donc revenus de Montmartre..... » sur-le-champ?

» — Ne fallait-il pas que nous nous missions à » danser, sans savoir ce que vous étiez devenu?

» — Et..... Prudence avait donc retrouvé son » chien?

» — Oui.

» — Mais ce chien..... vous ne l'avez pas ra-
» mené?

» — Vous n'avez donc pas entendu ce qu'elle
» vous a dit! L'homme auquel il appartient main-
» tenant n'a pas voulu le rendre. Il prétend l'avoir
» acheté pour dix francs.

» — Ah!..... il l'a acheté!..... Et quelle espèce
» d'homme était-ce?

» — Quelqu'un qui paraissait assez grossier.....
» Il s'est dit marchand de vin.

» — Marchand de vin!... dans quelle rue? a-t-il
» dit son adresse?

» — Ah! mon Dieu! non...

» — Et il a emmené le chien?

» — Sans doute. En vérité, je suis bien bonne
» de vous répondre; qu'est-ce que tout cela a d'in-
» téressant? Au lieu de vous occuper de moi, de
» me demander pardon de votre conduite malhon-
» nête à mon égard, vous ne songez qu'au chien de
» mademoiselle Prudence! Eh! mon Dieu! mon-
». sieur, il fallait courir après, puisque vous vous y
» intéressez tant. »

Bouchenot se tait, il réfléchit; il commence à penser qu'il a encore cédé à une terreur panique, et qu'il a eu tort de se sauver en apercevant Moustache. Il se dit que cela ne lui arrivera plus, et il s'endort, en se promettant de ne plus être poltron mal à propos.

Le lendemain, Bouchenot, après avoir fait sa paix avec Cœlina, lui dit d'un ton tragi-comique :

« Chère amie, nos beaux jours sont passés!... » Nous avons épuisé la coupe des voluptés..... et » mangé tout notre pain blanc!... Il faut mainte- » nant avaler le calice de l'amertume.

» — Qu'est-ce que tout cela veut dire? » reprend la petite enlumineuse, en fixant sur son amant des regards étonnés.

« — Cela veut dire que je n'ai plus le sou... que » par conséquent il faut que je prenne l'emploi que » l'on m'a proposé, que je me fixe près de mon ami » Henry Jumière; qu'il faudra que je travaille » comme un manœuvre pour gagner quelques mal- » heureux écus, et que je ne pourrai plus passer » une journée à te faire la cour et à te mener pro- » mener.

» — Si c'est là ce qui t'attriste, » dit Cœlina, « il me semble que tu as grand tort; le travail n'est » pas un ennui, au contraire : je pensais comme » toi autrefois, lorsque je ne voulais rien faire que » m'amuser, courir, vivre enfin en véritable gamin; » mais depuis que je me suis livrée au travail, je me » suis aperçue que l'on s'amuse beaucoup mieux » quand l'on ne s'amuse pas toujours. Depuis que » tu es avec moi, je t'ai surpris plusieurs fois bâil- » lant, l'air ennuyé, endormi, et ne sachant qu'in- » venter pour tuer le temps. Lorsque tu travaille- » ras, tu n'éprouveras pas cela; tu verras que le » temps marche vite alors, et tu t'amuseras bien » plus lorsque tu en auras le loisir. D'ailleurs ton » ami Henry n'est pas un tyran, sans doute; tu » pourras venir me voir tous les jours, ou du moins

» fort souvent, et peut-être qu'en n'étant plus sans » cesse avec moi, ton amour, qui s'attiédit un peu, » reprendra une nouvelle force.

» — Ma chère Cœlina, tu parles comme Bossuet, » et quoique je ne me sois jamais ennuyé près de » toi, bien que tu aies l'air de le croire, je vais » essayer de m'y plaire davantage en y étant moins » souvent; je vais de ce pas trouver Henry, et lui » annoncer que je me mets dès ce moment à sa » disposition..... Cependant, s'il me donne encore » quelques jours, je les prendrai... parce qu'il faut » devenir sage le plus tard que l'on peut; c'est ma » maxime à moi... Ah! tu as beau dire, Cœlina, » je trouve qu'une fortune toute faite vaut bien une » fortune à faire.

» — Mais quand on n'en a pas une toute faite, » il faut bien se donner quelque peine pour en ac- » quérir...

» — Que veux-tu!... je m'étais laissé dire que » la fortune nous venait en dormant, et je l'aurais » volontiers attendue comme cela; mais il me paraît » que ce serait m'exposer à dormir trop long-temps, » et voilà pourquoi je vais trouver mon ami le » commerçant. »

Bouchenot se rend en effet chez Henry, qu'il trouve occupé à travailler; le jeune négociant fait une exclamation de surprise en l'apercevant.

« Ah! te voilà donc enfin, Bouchenot?

» — Oui, mon cher ami, me voilà.

» — Parbleu! ce n'est pas malheureux!

» — Il est vrai que j'ai un peu tardé... mais que

» veux-tu!... j'étais rentré dans une petite somme...
» sur laquelle je ne comptais pas... et avant de
» changer de conduite, de me livrer entièrement
» au travail, j'ai pensé que je pouvais encore m'a-
» muser un peu...

» — Tu appelles cela un peu..... voilà près de
» deux mois que je t'attends.

» — Tu crois qu'il y a tant que cela?

» — Et si, ne te voyant pas venir, j'avais dis-
» posé de la place que je t'avais offerte?

» — Alors... j'attendrais qu'il s'en présentât une
» autre.

» — Calme-toi, il n'en est pas ainsi. J'ai tou-
» jours pensé que tu viendrais enfin, et je n'ai pas
» pris un autre commis; quoique surchargé de be-
» sogne, j'ai suffi à tout. En passant des nuits,
» en travaillant sans relâche, on fait bien des choses!

» — Oui, en effet, je crois qu'en travaillant.....
» sans relâche... par exemple, cela doit échauffer
» le sang.

» — Rassure-toi; quand nous serons deux, nous
» serons bien moins pressés!... Tu auras encore du
» temps pour aller voir ta maîtresse.

» — Ah! ça me fera bien plaisir, car j'ai une
» fort jolie maîtresse, et je t'avoue que je suis jaloux
» comme un tigre. C'est pourquoi je suis bien aise
» de pouvoir la surveiller.

» — Moi, je ne suis point jaloux... je suis telle-
» ment sûr du cœur de ma Pauline... et pourtant,
» elle est bien séduisante aussi!... Dis-moi, Bouche-
» not, la connais-tu? l'as-tu vue?

» — Celle que tu aimes ? N'est-ce pas cette jeune » personne qui était devant toi, au Vaudeville, le » soir de la première représentation de la pièce de » George ?

» — Précisément... Eh ! bien ?

» — Elle m'a paru charmante... Mais de loin, » au spectacle, tu sais qu'on ne peut pas bien ju- » ger...

» — Oh ! je veux que tu la connaisses, tu verras » qu'elle est aussi aimable, aussi bonne que jolie. » Tiens, aujourd'hui même, je puis te présenter à » Pauline...

» — Aujourd'hui ?

» — Oui... Es-tu libre ce soir ?

» — Sans doute, puisque je venais me mettre à ta » disposition.

» — Il est trop tard, aujourd'hui, pour que tu » entres en fonctions... Tu commenceras demain.

» — J'aime autant cela, d'autant que j'ai un peu » mal à la tête.

» — Mais ce soir, si tu veux, je te mènerai dans » une maison où Pauline et son père seront. C'est » chez madame Merlier, une dame fort comme il » faut... celle qui était avec nous au spectacle.

» — Ah ! très-bien... Je ne la connais pas, ma- » dame Merlier.

» — Elle m'aime beaucoup, et présenté par » moi tu seras bien reçu. Par exemple, je n'ai pas » besoin de te dire que c'est une maison dans la- » quelle il faut se conduire décemment.

» — Sois donc tranquille ! Est-ce que tu crois que

» je vais demander le pot de chambre en arrivant?

» — Ah! si tu parles comme cela, ce n'est pas » rassurant.

» — Non, non! Je veux seulement te persuader » que je sais fort bien me conduire dans une so- » ciété comme il faut. A t'entendre, on croirait que » je n'ai jamais été que dans de mauvais lieux.

» — Ce n'est pas cela que je veux dire; mais, » entre nous, tu conviendras que depuis quelque » temps tu ne fréquentes plus que des grisettes.

» — Parbleu! quand je passais une semaine avec » six sous dans ma poche, je ne pouvais pas aller » souvent au balcon des Italiens ou de l'Opéra. « Mais, je te le répète, tu seras content de moi. » Qu'est-ce qu'on fait chez cette madame Merlier?

» — On cause, on fait un peu de musique, et on » joue la bouillotte et l'écarté.

» — Très-bien... Tu m'avanceras de l'argent » pour jouer, parce que je n'en ai plus.

» — Volontiers. Mais je te préviens qu'on joue » petit jeu.

» — Prend-on quelque chose, dans la soirée?

» — Oui, on apporte de l'orgeat... de l'eau » sucrée.

» — Ah! diable! ça ne porte pas à la tête. Enfin, » c'est égal, je prendrai ce qu'on me donnera.

» — Tu soigneras ta toilette...

» — Oui... oui... Je resterai comme je suis, parce » que je n'ai pas autre chose, mais je mettrai du linge » blanc. Je te gage que je fais quelque conquête

» chez ta madame Merlier... Dis donc, y vient-il » des dames un peu potables?

» — Ah! Bouchenot, je te répète que je te » mène en bonne compagnie, et si tu as déjà de » ces idées-là...

» — Il me semble que c'est justement dans la » bonne société que les hommes doivent être ga- » lans... Est-ce que les Richelieu, les Grammont, » n'étaient pas bonne compagnie, et cela ne les em- » pêchait pas de faire leur cour aux dames. Au reste, » je te répète que tu seras content de moi. Je serai » sage comme un puritain.

» — Viens me prendre à six heures; nous dîne- » rons ensemble, et nous irons ensuite dans la mai- » son où je te présenterai.

» — Très-bien, je serai exact. »

Bouchenot retourne près de Cœlina, va se mirer, change de cravate, en refait cinq fois le nœud, ce qui donne de l'humeur à la petite enlumineuse, qui prétend que son amant n'a pas besoin d'être si beau pour aller sans elle en compagnie. Enfin, il la quitte et se promène jusqu'au moment d'aller retrouver Henry, en se disant : « Je puis bien passer encore » cette journée à flâner... cela ne m'arrivera plus » de long-temps. »

Henry mène son ami dîner chez un traiteur, et après un repas dans lequel Bouchenot trouve qu'ils ont bu trop raisonnablement, ils se dirigent vers le Marais, et s'arrêtent rue de Bretagne, où demeure madame Merlier.

On arrive dans une vieille maison à grande porte

cochère ; on monte un grand escalier dont les marches de pierre sont larges et basses, et dont la rampe de fer est soutenue par de grosses colonnes de bois.

« — Si la société dans laquelle tu vas m'introduire est aussi ancienne que la maison, » dit Bouchenot à Henry, « je vais me trouver avec de la noblesse du temps du roi Pépin.

— Bouchenot, tu sais ce que tu m'as promis?

» — Sois tranquille : cette maison antique m'inspire déjà un sentiment de respect... je me sens déjà vieilli depuis les pieds jusqu'à la tête... Je ne parlerai que de l'histoire ancienne.

» — Je crois que tu feras bien de t'observer... Mais nous y voici. »

Un domestique ouvre à ces messieurs, et Bouchenot murmure, en traversant l'antichambre :

« Un valet mâle!... peste... bon genre... mais j'aimerais mieux deux cuisinières. »

Le domestique ouvre la porte du salon, et annonce, sur ce que lui a dit Henry : « M. Jumière, M. Bouchenot. »

Henry passe le premier, et Bouchenot le suit dans un immense salon où il y a déjà beaucoup de monde. Madame Merlier, femme d'une cinquantaine d'années, dont les manières sont gracieuses et distinguées, vient au-devant de ces messieurs. Henry prend Bouchenot par la main et le présente à la maîtresse de la maison comme un de ses meilleurs amis. Madame Merlier adresse quelques paroles aimables à Bouchenot, et celui-ci, ne pouvant pas parvenir à tourner une réponse convenable, se contente de saluer profon-

dément en se tenant le col bien roide dans sa cravate.

Henry vient d'apercevoir sa Pauline, et il quitte bien vite son ami pour aller près de la femme qu'il aime. Madame Merlier va recevoir d'autres personnes qui arrivent, et Bouchenot se trouve abandonné à lui-même au milieu du salon, dans un immense cercle de dames de tout âge, derrière lesquelles les hommes causent et se promènent. Bouchenot se sent extrêmement mal à son aise. S'il y avait du feu à la cheminée, il irait se placer devant, et, au risque de se griller les mollets, trouverait là une contenance. Mais un paravent a remplacé le feu : aller s'installer devant peut sembler gauche. Bouchenot s'assiérait volontiers, et il a pour cela jeté des regards furtifs autour de lui; mais tous les siéges sont occupés, et ce qu'il y a de pis, c'est que deux nouvelles dames qui viennent d'arriver ont en se plaçant fermé l'entrée du cercle dans lequel Bouchenot a été introduit. Il se trouve donc bloqué dans le beau milieu du salon, et pouvant servir de point de mire à toute la société.

« Sacrebleu! je dois avoir l'air de l'obélisque! » se dit Bouchenot en tournant et retournant son chapeau dans ses mains et le faisant passer de son bras droit sous son bras gauche, comme s'il eût voulu faire des tours avec. « Si l'on croit que je m'amuse » au milieu de ce cercle! Et ce Henry qui me laisse » là... et toutes ces femmes qui me regardent... Ce » que c'est que de perdre l'habitude de la société... » on est tout embarrassé... tout bête... Il me semble

» que dans ce moment mon nez est enflé d'un tiers.
» Allons, remettons-nous... de l'aplomb... de l'as-
» surance... n'ayons pas l'air gêné. »

Et pour n'avoir pas l'air gêné, Bouchenot commence par mettre son chapeau sur sa tête, et fredonne un couplet entre ses dents; mais bientôt il s'aperçoit que quelques dames le regardent d'un air surpris, que plusieurs hommes ricanent en l'examinant, ne sachant pas ce que cela veut dire; il devient rouge écarlate, et fourre ses deux mains dans son pantalon en tâchant de se donner une pose académique.

Heureusement Henry vient de jeter les yeux sur son ami, et se hâtant de pénétrer dans le cercle, il court à lui et lui dit à l'oreille :

« Malheureux, qu'est-ce que tu fais! veux-tu
» bien ôter ton chapeau de dessus ta tête!... Com-
» ment, dans un salon, devant des dames, tu oses
» te couvrir!

» — Ah! mon Dieu! c'est vrai, » répond Bouchenot en ôtant vivement son chapeau, « tu as
» raison... je n'y pensais plus... je me croyais à
» l'estaminet!

» — Mais veux-tu te taire!

» — Oui, je voulais dire... je me croyais au
» café... Aussi, pourquoi me laisses-tu comme cela
» seul au milieu de ce salon, dans lequel je ne con-
» nais personne? Quelle mine veux-tu que je fasse,
» moi?... Toutes ces dames me regardent... ça me
» trouble, parole d'honneur... je ne sais plus com-
» ment pincer ma bouche.

» — Ne la pince pas du tout, cela vaudra infini-
» ment mieux.

» — Cela t'est facile à dire... il faut bien que je
» me fasse une bouche, un sourire... je vois que la
» société ne se compose pas que de vieilles gens...
» c'est vrai... il y a de la jeunesse aussi... c'est mêlé...
» c'est très-mêlé ici.

» — Chut! ne parle donc pas si haut...

» — Il me semble que je ne dis pas de sottises...
» reste près de moi, ça me fera plaisir.

» — Tout-à-l'heure je te présenterai à ma Pau-
» line...

» — Ah! oui, tu me retireras de ce cercle... ça
» m'obligera beaucoup.

» — Vois-tu ce vieux monsieur qui cause dans ce
» coin là-bas?...

» — Ce petit vilain, sec, ridé?

» — Chut! c'est M. Giraumont, le père de Pau-
» line.

» — Ah! c'est là M. Giraumont... diable! il est
» bien laid, M. Giraumont; et pour avoir une fille si
» jolie, il faut que sa femme ait eu un regard ou
» autre chose...

» — Bouchenot, je te prie de ne point te per-
» mettre de pareilles plaisanteries sur des personnes
» que je dois respecter.

» — Mon Dieu! tu ne veux pas que je plaisante, tu
» ne veux pas que je chante... tu ne veux pas que je
» pince ma bouche... alors il faut donc que je fasse la
» statue pour avoir l'air bonne compagnie. »

Henry allait répondre à son ami, mais en ce mo-

ment une dame l'appelle, il se hâte d'aller près d'elle, et Bouchenot se retrouve de nouveau seul dans le cercle, parce qu'il n'a su comment marcher pour en sortir. Il se décide pourtant à aller s'adosser devant la cheminée, écartant les basques de son habit comme s'il se chauffait; et pour se désennuyer, il prête l'oreille aux conversations des dames qui sont assises près de lui.

« — Madame, je suis vraiment en malheur de-
» puis quelque temps, » dit une petite dame âgée à une personne placée près d'elle; « c'est étonnant
» comme cela me poursuit...

» — Est-ce que vous avez encore été maltraitée
» hier, madame Gimblanc?

» — Très-maltraitée... Si cela continue, il fau-
» dra que je cesse de jouer!...

» — Est-ce à la bouillotte que vous avez perdu?

» — A la bouillotte! fi donc! je n'aime pas ce
» jeu-là!... c'est trop perfide, et puis cela va trop
» vite. C'est au boston que j'ai joué hier, et j'ai
» encore perdu dix-neuf sous... trente-huit fiches.

» — Ah! vous jouez à deux liards la fiche; c'est
» bien cher!

» — Que voulez-vous? maintenant dans le monde
» on joue un jeu d'enfer! c'est ennuyeux.

» — J'espère qu'on ne me fera pas faire la partie
» de ces dames, » se dit Bouchenot: « Ce doit être
» amusant... être avec de vieilles têtes et finir par
» leur gagner six blancs! ce serait par trop bon
» genre. Ecoutons d'un autre côté.

» — Vous devez trouver ma fille grandie, » dit

une dame à sa voisine, » car il y a long-temps que » vous ne l'avez vue.

» — Oui, en effet... je crois qu'elle est un peu » grandie.

» — Un peu ! de huit lignes depuis sept mois !... » c'est énorme... et j'en suis sûre, je l'avais mesurée » avant qu'elle ne retournât à sa pension, et je l'ai » mesurée hier quand elle est arrivée.

» — La petite Durieux a grandi aussi... je crois » qu'elle est maintenant de la taille de la vôtre.

» — Oh ! que non ; il y a un demi-pouce de dif- » férence, j'en suis certaine, je les ai mesurées toutes » les deux. Ma fille sera très-grande ; depuis l'année » dernière, c'est étonnant comme elle s'est dévelop- » pée... Je vois cela à ses robes...

» — La petite Durieux sera très-bien faite, je crois.

» — Ma fille a la taille plus mince ; je la lui ai » mesurée avant-hier...

» — Après cela, les enfans changent beaucoup en » prenant de l'âge : il y en a qui grandissent tard ; » on ne peut pas savoir d'avance ce qu'ils seront.

» — Oh ! pardonnez-moi, on voit à la longueur » de leurs doigts s'ils auront une taille élevée... Les » doigts de ma fille sont plus longs que tous ceux des » autres pensionnaires de son âge. Je les ai me- » surés.

» — Il paraît que cette dame mesure tout, » se dit Bouchenot en se détournant. « Si elle m'avait me- » suré depuis que je suis debout au milieu de ce sa- » lon, je suis sûr qu'elle me trouverait maintenant » rapetissé de beaucoup, car cela fatigue considéra-

» blement de rester ainsi. Ah! voilà un siége va-
» cant... ma foi, tant pis, je m'y mets. »

Bouchenot va s'asseoir dans le cercle; il se trouve avoir à sa gauche une petite vieille bien parée, bien fardée, bien élégante... dont le col, les oreilles et les doigts sont couverts de diamans, et qui fait toujours non avec sa tête, et à sa droite une grande dame entre deux âges, qui passe fort souvent le bout de sa langue sur les lèvres en y mettant une certaine fierté.

Bouchenot adresse quelques mots à la petite vieille pour tâcher d'entrer en conversation; mais on ne lui répond que par des sourires et des signes négatifs.

« — Est-ce que cette dame est muette, ou sourde, » se dit Bouchenot; « cela m'étonnerait! Voyons, » essayons encore... Elle a l'air d'entendre pour-
» tant... »

Et se penchant contre l'oreille de la vieille dame, il lui dit en élevant la voix :

« Madame va probablement faire sa partie... à
» l'âge de madame on doit aimer le jeu... On ne
» peut plus faire autre chose en société... car certai-
» nement madame ne danse plus. »

La petite vieille sourit, branle la tête et répond d'une petite voix claire et tremblottante :

« J'ai pris deux fois du café aujourd'hui!... on
» m'en donnera encore demain... si je suis bien
» sage!

Bouchenot se recule en ouvrant de grands yeux et cherchant à deviner si cette vieille dame est sourde

ou si elle se moque de lui... Mais un jeune homme placé derrière sa chaise, remarquant sa stupéfaction, lui dit en souriant : « Vous aurez de la peine à » faire la conversation avec madame de Courti- » vaud ; elle est en enfance.

» — Eh bien, c'est gentil ! » s'écrie Bouchenot, « et moi qui voulais absolument causer ! je m'étais » bien adressé ! quand on est comme cela, que » vient-on faire en société ?

» — On place quelquefois madame de Courti- » vaud au boston. Elle a tellement l'habitude de » ce jeu, qu'à défaut de sa tête, ses yeux lui suf- » fisent encore pour y faire sa partie ; cependant » elle y commet de fréquentes distractions.

» — Ce doit être bien amusant de jouer avec » elle !...

» — Méfiez-vous de la partie de boston si on vous » propose de vous y mettre avec des personnes que » vous ne connaissez pas. Dernièrement ici, je me » suis trouvé y tenir tête à trois dames dont l'une » était madame de Courtivaud qui est en enfance, » et met souvent du pique pour du cœur ; la se- » conde dame était sourde, et la troisième s'endor- » mait toujours pendant qu'on donnait les cartes ; » nous avons mis trois heures et demie pour faire » deux tours.

» — Vous avez eu de la patience ! au second » coup, je vous certifie que j'aurais renversé les » cartes, les bougies et la table. »

Bouchenot s'est tourné vers le jeune homme avec lequel il serait bien aise de continuer à causer :

mais celui-ci se lève pour aller parler à des dames, et Bouchenot en est réduit à écouter sa grande voisine de droite, qui parle alors avec une dame et lui dit :

« Je n'aime que ce qui est beau et bon : que » voulez-vous? chacun a ses goûts... d'abord mon » mari gagne beaucoup d'argent... Il gagne tout ce » qu'il veut... il fait des affaires, des spéculations!... » ma foi, moi je me dis : Pourquoi se priver de ce » qui fait plaisir?... quand j'achète quelque chose, » c'est toujours ce qu'il y a de meilleur... je n'aime » pas le mauvais... nous vivons bien! nous vivons » très-bien! il serait impossible à mon mari de dîner » rien qu'avec deux plats, il lui en faut au moins » quatre, et toujours du dessert!... il ne dînerait » pas sans dessert... il serait malheureux, il lui » manquerait quelque chose... Mais pourquoi se » priver... quand on gagne beaucoup d'argent? »

» — Voilà une dame qui finira par se faire voler! » se dit Bouchenot. « Ha ça! est-ce que Henry va me » laisser toute la soirée livré à moi-même?... Ah! le » cercle se défait enfin... Oh! ma foi, je vais essayer » de me dégourdir les jambes! »

Bouchenot se lève et se dirige du côté de son ami qui est assis derrière sa Pauline à laquelle il tâche de temps en temps de glisser un mot d'amour.

« — Dis donc, Henry, tu me laisses là-bas tout » seul, si tu crois que je m'amuse!... »

Henry se hâte d'interrompre Bouchenot et le présente à mademoiselle Giraumont en lui disant : « Vou- » lez-vous me permettre, mademoiselle, de vous pré-

» senter un de mes amis qui va devenir mon compa-
» gnon de travail ?... A dater de demain, Bouchenot
» est de ma maison... Et je pourrai alors avoir quel-
» ques momens de plus... pour aller voir... mes
» connaissances. »

Pauline fait à Bouchenot un salut gracieux, en lui disant : « Monsieur Henry m'a souvent parlé de vous,
» monsieur... Il était même inquiet de ne point
» avoir de vos nouvelles.

» — Ce cher Henry! » répond Bouchenot ; « oh!
» c'est un ami !... nous nous aimons beaucoup tous
» les deux... il m'a souvent prêté de... Je veux dire
» que nous nous obligeons dans l'occasion... Et
» certainement, mademoiselle... quand il s'agira
» de danser à sa noce, je n'aurai pas la goutte
» aux jambes! »

La jeune fille baisse les yeux en rougissant et Henry pousse Bouchenot en lui disant tout bas : « Est-
» ce qu'on parle de ces choses-là!... Tu es bien
» indiscret...

» — Ah! je croyais que la chose était conve-
» nue entre vous..... On ne sait jamais ce qu'on
» peut dire ici.

» — J'ai beaucoup d'espoir ; Pauline n'aime que
» moi, je suis sûr de son cœur...

» — Eh bien! ça va tout seul alors.

» — Mais son père tient tant à ce qu'on ait de la
» fortune... ou un commerce très-florissant!

» — On l'invite à déjeûner, on le grise, et il
» consent à tout.

» — Oh! non, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir

» pour réussir près de monsieur Giraumont!... C'est » à force de travail, d'ordre, de bonne conduite, que » j'obtiendrai la main de sa fille.

» — Il ne me prendra jamais pour gendre, moi!

» — Monsieur joue-t-il à la bouillotte? » dit madame Merlier en s'adressant à Bouchenot.

« — Oui, madame. Oh! la bouillotte... j'y ai » passé bien des nuits...

» — Voici une place; si vous voulez commencer, » veuillez prendre une carte!

» — Très-volontiers, madame. »

Madame Merlier s'éloigne et Bouchenot s'approche de Henry en lui disant à l'oreille. « Je vais » jouer... glisse-moi de l'argent dans la main sans » que cela paraisse... Nous avons oublié cela avant » d'entrer.

» — Ah! c'est juste... tiens.

» — Tu ne me donnes que vingt francs.

» — C'est plus qu'il ne te faut, puisque je te dis » qu'on joue petit jeu... trente sous la cave...

» — Enfin c'est égal, quand je n'en aurai plus, » je te ferai signe. »

Et Bouchenot se dirige vers la table de bouillotte en se disant: « Pourvu qu'on ne me fasse pas jouer » avec madame de Courtivaud et avec la dame qui » s'endort et celle qui est sourde... A la rigueur, » si la petite Courtivaud voulait, je lui jouerais ses » diamants. »

Bouchenot est à la table de bouillotte depuis quelque temps; il joue très-lestement l'argent de son ami; il gagne et il commence à trouver que l'on

s'amuse chez madame Merlier, lorsque la porte du salon s'ouvre et le domestique annonce :

» Monsieur Mortandal. »

Un bel homme, mis avec élégance, entre dans le salon, et va saluer la maîtresse de la maison, qui semble redoubler de politesse pour le recevoir.

Bouchenot, qui a levé la tête et jeté par hasard les yeux sur la personne qui vient d'entrer, sent une sueur froide parcourir tout son corps, en reconnaissant le monsieur qu'il a déjà vu au Vaudeville.

« — Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur, ? » dit un des joueurs de bouillotte en s'adressant à Bouchenot. « Vous nous donnez à chacun quatre » cartes...

» — Ah! pardon, monsieur... je croyais jouer au » billard...

» — Au billard ! » répond le joueur en riant.

« — Non... au piquet... ou... le fait est que je » ne savais plus à quoi je jouais. »

Bouchenot ne sait plus ce qu'il fait. La vue de la personne qui vient d'arriver le bouleverse, il fait deux fois le mouvement de se lever, il a bien envie de sortir du salon ; cependant, il fait tous ses efforts pour se remettre, en se disant :

« Allons... qu'est-ce que cela signifie d'avoir » peur de cet homme... il ne me mangera pas... » D'ailleurs... c'est lui... qui doit avoir peur... je » suis un imbécile... Me sauver, de quoi aurais-je » l'air ?... que penserait Henry?... Allons, remet- » tons-nous... n'ayons pas l'air de connaître... cet » homme... je suis bien sûr qu'il en fera autant de

» son côté... Restons au jeu... ne regardons que » mes cartes... »

Malgré tous ses efforts pour paraître calme, Bouchenot n'est plus à son jeu. Il commet de fréquentes bévues. Il abat ses cartes avant qu'on ait parlé. Il tient quand il voudrait passer, et il passe avec des brelans... Bientôt ses distractions augmentent, car il écoute avec attention une conversation qui a lieu près de lui.

« — Qu'est-ce donc que ce M. Mortandal? » demande un jeune homme à un de ses voisins. « Ma- » dame Merlier semble avoir pour lui beaucoup de » considération.

» — Ah! mon cher! c'est que ce monsieur est » fort riche. C'est un Marseillais, il est arrivé à » Paris il y a une dizaine d'années, pour remplir » une place de petit commis dans une maison de » commerce; et, aujourd'hui, il a maison à Paris, » maison de campagne, cabriolet! une fortune en- » fin!...

» — Et comment a-t-il gagné cette fortune-là?

» — Dans le commerce... Il a fait des entreprises » en grand... Tout lui réussit, à ce qu'il paraît; en- » fin, il gagne beaucoup d'argent... Aussi, c'est » à qui aura l'avantage de recevoir M. Mortandal.

» — Monsieur... c'est à vous à faire... » dit un joueur, en s'adressant pour la troisième fois à Bouchenot; et celui-ci, qui était tout entier à ce qu'il entendait dire sur le Marseillais, sort enfin de sa léthargie et tâche d'être à son jeu, tout en se disant:

« Il gagne beaucoup d'argent!... il a cabriolet!...

» il est très-riche!... Parbleu!... je le crois bien!...
» Mais, si l'on savait par quels moyens il fait for-
» tune... et moi qui le sais!... et qui n'ose pas le
» dire... Je suis un grand drôle!... Je voudrais bien
» m'en aller sans que cela se remarquât. Ah! mon
» Dieu! je crois qu'il m'a vu... cet homme... il me
» reconnaît... il va peut-être s'en aller... S'il pou-
» vait s'en aller... »

Mais au lieu de s'éloigner, M. Mortandal, qui venait de regarder attentivement Bouchenot, se contente de se pencher vers madame Merlier, qui est alors près de lui, et semble lui adresser des questions; puis, au bout de quelques instans, il s'approche de la table de bouillotte, et se tient justement en face de celui qu'il a aussi reconnu.

« — Quelle audace! » se dit Bouchenot, « il
» vient se poser là... devant mes yeux... me braver...
» j'ai beau tâcher de prendre sur moi..... je me
» sens bien mal à mon aise... je dois avoir l'air
» très-bête en ce moment. »

Bientôt une place est vacante à la bouillotte, M. Mortandal s'y met et se trouve ainsi faire la partie de Bouchenot; celui-ci n'est plus maître de son trouble, quoique le Marseillais semble lui sourire et affecte de lui parler avec une extrême politesse.

« — Mon tout! mon tout! mon tout! » s'écrie Bouchenot en roulant des yeux effarés autour de lui. Cette manière de jouer fait d'abord reculer les personnes qui font la partie de Bouchenot? mais bientôt pourtant le *tout* offert est tenu, et Bouchenot est décavé.

» — Comment, monsieur, vous faites votre tout » avec deux huit et une dame! » dit le Marseillais en regardant Bouchenot d'une façon singulière.

« — Oui, monsieur, » répond celui-ci en se levant et quittant la table; « c'est comme cela que » je joue à la bouillotte... chacun a sa manière.

» — Je doute que ce monsieur gagne souvent, » dit un des joueurs lorsque Bouchenot est éloigné.

» — Je crois que monsieur était indisposé et » voulait s'en aller, » dit un autre; « car depuis » quelques momens il n'était plus du tout à son jeu. »

Le Marseillais ne dit rien; mais il tourne doucement la tête pour regarder la porte du salon qui venait de se refermer sur Bouchenot, qui s'était doucement glissé jusque là, et était parti après avoir pris le premier chapeau qu'il avait trouvé sous sa main.

CHAPITRE XX.

UNE FORTUNE INATTENDUE.

« — Eh bien ! » dit Cœlina en voyant revenir Bouchenot près d'elle, et en remarquant son trouble, sa pâleur, le désordre qui règne dans toute sa personne; « eh bien! cher ami, que vous est-il donc » arrivé ce soir?..... Comme vous voilà défait..... » bouleversé! Est-ce que vos coliques vous ont pris » dans cette belle réunion pour laquelle vous vous » étiez fait si beau?

» — Oui... » répond Bouchenot en se jetant sur une chaise, « je me suis trouvé... fort mal à mon » aise... je suis sorti très-vite.

» — Mais savez-vous que ça devient inquiétant un » mal qui revient si souvent? Voulez-vous que j'aille » chercher le médecin?

» — Non, c'est inutile... je me sens déjà mieux...

» — Veux-tu prendre quelque chose?

» — Je ne veux rien.

» — Tu ne veux rien prendre! Oh! certainement » tu es malade, cher ami ; tu n'es pas dans ton état » naturel.

» — Cœlina, laissez-moi tranquille, vous me fe- » rez bien plaisir.

» — Tiens, ce chapeau dont la coiffe est blan- » che... et la tienne était noire... Ce n'est pas ton » chapeau cela.

» — C'est possible... Je trouvais aussi en chemin » qu'il m'était un peu large.

» — Comment, tu n'as pas vu que tu te trompais » de chapeau!... Il me semble cependant qu'une coiffe » blanche ne ressemble pas à une noire.

» — Quand on est pressé, cela se ressemble beau- » coup.

» — Et qui te pressait donc tant?

» — Puisque je vous ai dit que j'avais mes coli- » ques... »

Cœlina hoche la tête d'un air de doute et en murmurant : « Tout cela n'est pas naturel... Certaine- » ment on a quelque secret qu'on ne veut pas me » confier... et c'est bien mal : avec qui aura-t-on de » la confiance si l'on en manque pour sa meilleure » amie, pour celle qui nous a donné des preuves de » son sincère attachement, qui nous a aimé dans l'in- » fortune, et qui ne voudrait des richesses que pour » les partager avec nous. »

Tout en disant cela, la jeune fille s'est rapprochée de Bouchenot ; elle passe une de ses mains derrière

son épaule, de l'autre, elle lui caresse doucement le menton, et lui dit avec une voix suppliante :

« Mon petit Bouchenot, je serai bien discrète, » je te le jure!... mais apprends-moi ce qui te tour- » mente comme cela quelquefois... ce qui te rend » tout-à-coup triste quand tu étais gai... muet quand » tu étais bavard... ce qui enfin change tout-à-coup » ton humeur... Oh! tu vas me le dire... n'est-ce » pas que tu vas me le dire?

» — Cœlina, fais-moi le plaisir de me laisser » tranquille, » répond Bouchenot en repoussant sa maîtresse.

La petite enlumineuse s'éloigne avec dépit, et Bouchenot cherche dans le sommeil l'oubli de ses terreurs de la soirée.

Le lendemain Cœlina boudait encore, et Bouchenot faisait un petit paquet de ses effets pour les transporter au domicile de Henry, qui allait devenir le sien. Il se hâtait lentement, suivant son habitude lorsqu'il s'agissait de prendre une sage résolution. Mais son gousset était vide; le travail de Cœlina n'était que bien juste suffisant pour subvenir à ses besoins, il fallait donc se résoudre à faire aussi quelque chose pour gagner de l'argent.

« — Voilà ce que c'est! » dit Bouchenot après avoir terminé ses préparatifs. « Maintenant il faut aller » prendre le collier de misère. Ce n'est pas le travail » qui m'effraie, certainement!... mais ce qui m'af- » flige, c'est de se quitter... ma petite Cœlina... » j'étais si heureux près de toi... Eh bien! tu ne me » réponds pas... tu me boudes, Cœlina?

» — Laissez-moi tranquille, monsieur, » répond la petite enlumineuse. « Hier au soir vous n'avez » pas voulu me parler; moi, je ne veux pas vous ré- » pondre à présent. Chacun à son tour.

» — Hier... j'étais malade.

» —Oh! oui, comme je danse.

» — Aujourd'hui, je vais te quitter... Veux-tu » nous séparer fâchés ?

» — Vous ne méritez pas que je vous aime.

» — Si... et tu verras... dès que j'aurai fait for- » tune dans le commerce... et je tâcherai que ce » soit le plus vite possible, c'est à tes pieds que je » viendrai déposer le fruit de mes veilles.

» — Nous verrons cela... Maintenant que vous » allez habiter chez M. Henry, il va vous mener » tous les soirs avec lui dans le monde... dans de » belles réunions comme celle d'hier.

» — Oh! je n'irai pas! je te certifie que je ne veux » plus y retourner dans ses belles sociétés où l'on » rencontre des... où l'on se trouve avec toutes sortes » de gens!... Je te le répète, c'est près de toi que je » viendrai passer tous les moments que j'aurai de » libres... et je tâcherai d'en avoir souvent... Mais » il se fait tard... midi est sonné, et je devais être » chez Henry de bonne heure... Adieu, ma petite » Cœlina. Je vais prendre en bas un commission- » naire qui marchera derrière moi avec mon paquet; » j'aurai l'air d'aller aux diligences.

» — Veux-tu que je te le porte, ton paquet ?

» — Non, chère amie, non : il ne faut jamais ré- » duire la beauté à l'emploi de porte-faix... J'ai en-

» core quinze sous... ce sera suffisant pour payer la » commission.

» — Et tes amis George et Timothée, tu ne vas » pas leur dire adieu ?

» — Certainement ils ne sont pas dans leur cham- » bre à m'attendre... D'ailleurs, ils me gronderaient » de ce que je ne suis pas parti plus tôt, et ce n'est » pas la peine. Ils viendront me voir..... à mon bu- » reau. »

Bouchenot embrasse Cœlina et se dispose à sortir, lorsqu'une voix crie dans l'escalier :

« Monsieur Bouchenot !... trois sous, s'il vous » plaît !...

» — Tiens ! c'est toi que l'on appelle, » dit Cœ- lina en regardant son amant.

« — Moi !.... » répond Bouchenot en devenant tout tremblant. « Je n'y suis pas !... dis que je n'y » suis pas !...

Et déjà Bouchenot se sauve dans la petite pièce qui sert de cuisine, et dans son trouble, il veut se cacher derrière la fontaine, lorsque sa maîtresse court après lui, en lui disant :

« Mais qu'est-ce qui te prend donc encore ?... » qu'est-ce que tu as ?... C'est le facteur qui t'ap- » pelle ?... n'entends-tu pas sa claquette... et n'a-t-il » pas demandé trois sous ?

» — Le facteur... tu crois que c'est le facteur ? » répond Bouchenot d'un air inquiet.

« — Sans doute, c'est une lettre pour toi... je vais » aller la chercher...

» — Une lettre... pour moi... de Paris... Mais

» si c'était autre chose!... Il faudrait t'assurer au-
» paravant... »

Mais Cœlina n'écoute plus Bouchenot, elle est déjà dans l'escalier, et elle remonte bientôt, tenant une lettre à sa main.

« — Tu vois bien que je ne m'étais pas trompée...
» c'est une lettre pour toi... la voilà.

» — C'est singulier ! » dit Bouchenot en s'emparant de la lettre; « je n'attends pas de nouvelles...
» qui donc peut m'écrire?

» — Oh ! quelque femme sans doute! cela se
» devine!...

» — Non..... ce n'est pas là une écriture de
» femme.

» — Pourquoi donc ! il y en a qui écrivent
» comme des peintres, maintenant. C'est quelque
» beauté dont vous aurez fait la conquête hier, en
» société, et qui vous donne un rendez-vous...

» — Hier... en société... Oh! non... je ne pense
» pas avoir fait de conquêtes hier...

» — Au reste, j'espère que je vais savoir ce qu'on
» vous écrit... voyons... ouvrez donc... dépêchez-
» vous donc... Ah! il y a long-temps que j'aurais
» brisé le cachet, moi !... »

Bouchenot examinait et tâtait la lettre, il semblait craindre qu'en la décachetant elle ne fît explosion. Il ne reconnaissait pas l'écriture, qui, quoique belle, semblait contrefaite. Enfin, il se décide cependant à briser le cachet, mais auparavant il s'éloigne de Cœlina, en lui disant :

« Permettez, chère amie, il peut y avoir là-

» dedans des choses qui ne concernent pas les » femmes.

» — Oh! c'est bon!.... lisez..... mais il faudra » bien que je la lise aussi, moi... ou sans cela, gare » à vos yeux. »

Bouchenot se retire dans l'embrasure d'une fenêtre; il ouvre la lettre, et là, la première chose qui frappe ses regards est un billet de banque, plié en quatre, qui était renfermé dedans.

Par un mouvement aussi prompt que la pensée, Bouchenot a saisi le billet de banque, l'a roulé dans sa main et glissé dans sa poche, en tournant le dos à Cœlina, qui ne s'est aperçue de rien. Il se hâte ensuite de lire sa lettre, qui n'est point signée, et contient ces mots :

« Je croyais ne jamais vous revoir; car dans l'état » où je vous vis pour la première fois, je ne devais » pas soupçonner en vous un homme qui est reçu » dans le monde; puisque nous nous sommes re- » trouvés, j'espère que vous serez toujours aussi » fidèle au serment que vous nous avez fait : je » viens de prendre des informations sur vous, je » sais que la fortune ne vous est point favorable, » je vous prie d'accepter les mille francs que ren- » ferme cette lettre, et tous les mois vous recevrez » par la poste cinq cents francs pour prix de votre » discrétion. »

Bouchenot a cessé de lire, mais il tient toujours ses regards attachés sur la lettre; il semble absorbé

dans ses réflexions. L'étonnement, la joie et la crainte se partagent tour-à-tour son être ; il ne sait s'il doit ajouter foi à ce qui lui arrive ; il relit encore le billet anonyme dont il devine aisément l'auteur.

Cœlina, impatientée de ce que la lecture du billet se prolonge, se rapproche de son amant, et passe doucement la tête par-dessus son épaule en s'écriant :

« Il paraît qu'il y en a long!..... voyons un peu » ça!... »

Mais Bouchenot froisse la lettre dans ses mains et la fourre précipitamment dans sa poche, en disant :

« Ce sont des affaires particulières... des choses... » de famille qui ne regardent que moi... vous ne » pouvez pas voir cette lettre.

» — Je ne puis pas voir cette lettre! » répond la petite enlumineuse en devenant pâle de jalousie et de colère. « Ah! par exemple, ce serait un peu fort... » Vous ne pensez pas sans doute que je me contenterai » terai de cette réponse!

» — Il le faudra bien. Je vous répète, Cœlina, » que ce billet n'a rapport qu'à des affaires de famille.

» — Vous mentez, vous n'avez plus de famille... » tous vos parens sont morts, vous me l'avez dit cent » fois.

» — Je me trompais!... il m'était resté un cousin... un arrière-cousin... c'est lui qui m'écrit.

» — Et comment s'appelle-t-il, ce cousin?... » voyons quel est le nom de la personne qui vous » écrit?..... Eh bien..... vous ne pouvez pas répon-

» dre... vous ne savez pas même le nom de celui qui » vous écrit ?

» — Si, mademoiselle, je le sais... mais je ne » veux pas le dire.

» — Monsieur Bouchenot, montrez-moi cette » lettre... tout de suite... je veux la lire.

» — Mademoiselle Cœlina, je vous répète que » vous ne la lirez pas, parce qu'elle parle de choses » qui ne sont pas de votre compétence.

» — C'est bien, monsieur, il suffit, il est inu- » tile de chercher à me tromper... je ne suis pas » encore bête comme Prudence, Dieu merci!... je » vois ce qui en est, cette lettre est d'une femme... » vous avez une intrigue nouvelle... je m'en dou- » tais... Depuis long-temps vos mystères... vos dis- » tractions, vos soi-disant coliques m'avaient donné » des soupçons, maintenant je n'ai plus même » l'ombre d'un doute; vous en aimez une autre... » je suis délaissée, trahie!...

» — Cœlina, je te certifie qu'il n'en est rien... il » n'est pas du tout question d'amour dans cette » lettre...

» — Eh bien, alors, montrez-la-moi... laissez- » moi la lire... Bouchenot... mon petit Bouchenot... » je t'en supplie... laisse-moi lire cette lettre... ou je » vais grincer des dents et m'arracher les cheveux.

» — Tu ne t'arracheras rien du tout, et je ne te » montrerai pas la lettre... je suis désolé de te re- » fuser, mais cela ne peut pas être autrement.

» — Ah! vous le prenez sur ce ton, monsieur! » s'écrie Cœlina en s'éloignant de Bouchenot, « eh

» bien! tout est fini entre nous... je ne veux plus » vous voir... je ne veux plus entendre parler de » vous...

» — Comme il vous fera plaisir, mademoiselle.

» — Voilà vos effets, monsieur, emportez votre » paquet... il n'est pas trop lourd...

» — C'est ce que je vais faire, mademoiselle.

» — Et ne vous donnez pas la peine de revenir » chez moi, parce que je n'y serai jamais.

» — Cela suffit, mademoiselle, on s'y conformera; j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le » bonjour. »

Bouchenot prend son paquet et descend fort tranquillement l'escalier; quand il est arrivé au premier étage, Cœlina lui jette sur la tête une brosse à dents et un peigne, en lui criant :

» — Tenez, monsieur, voilà qui vous appartient » encore... je ne veux garder aucun de vos effets... » donnez cela à votre nouvelle maîtresse pour la » mettre dans ses meubles.

Bouchenot foule dédaigneusement à ses pieds le peigne et la brosse à dents, et sort de la maison, en se disant : « Je vais m'y mettre, moi, dans mes » meubles, et cette fois ce sera un peu élégant, je » m'en vante.

» Cinq cents francs par mois! » se répète Bouchenot, en marchant au hasard le long des quais, tenant son petit paquet sous son bras gauche, et de sa main droite caressant le billet de banque, qui est dans la poche de son pantalon. « Cinq cents francs » par mois!... cela fait six mille francs de rentes

» par an!... cela représente un capital de cent
» vingt mille francs... et même plus, maintenant
» que la rente est à cent neuf quatre-vingt... Il est
» vrai qu'on doit rembourser le cinq pour cent...
» Mais moi, je suis tranquille, on ne me rembour-
» sera pas mon capital... j'ai donc maintenant six
» mille francs de rentes... C'est une fort jolie fortune
» pour un garçon... qui n'avait rien... plus, mille
» francs comptant que je tiens... que je palpe...
» que je caresse... dont je puis à présent faire tout ce
» que bon me semblera... Ha ça! mais... c'est ma-
» gnifique tout cela... me voici dans une position
» superbe!... suis-je bien éveillé!... Moi... qui n'a-
» vais que l'espoir d'une place médiocre... où il au-
» rait fallu travailler comme un nègre... me voilà ri-
» che... me voilà rentier et maître de mon temps!...
» Je n'ai plus rien à faire, qu'à m'amuser du ma-
» tin jusqu'au soir... Oh! mais c'est charmant!...
» je suis le plus heureux des mortels!...

Et Bouchenot, qui sourit parlant seul, comme cela arrive fréquemment aux personnes fortement préoccupées, est sur le point de se mettre à danser sur le quai, lorsque tout-à-coup sa figure se rembrunit, sa gaîté disparaît, son front se plisse et devient soucieux; c'est qu'alors Bouchenot fait d'autres réflexions, c'est qu'il se dit :

« Mais cette fortune qui me tombe!... non pas
» du ciel!... mais d'une source bien criminelle!...
» si l'on venait à découvrir de qui je la tiens... ne
» serais-je pas gravement compromis... ne serais-je
» pas regardé comme complice de cet homme qui

» paie mon silence... Ah! mon dieu!... cette ré-
» flexion me fait frissonner!... Que faire!... quel
» parti prendre!... »

Et Bouchenot marche plus lentement, d'un pas plus lourd cette fois, et il ne se sent plus envie de chanter, de danser en marchant; mais cependant sa main droite ne sort pas de son gousset et ne cesse pas de caresser le billet de banque.

Après être resté assez long-temps dans l'indécision du parti qu'il doit prendre, Bouchenot se dit :

« Vraiment je suis bien niais de me consulter pour
» savoir si j'accepterai ou si je refuserai la fortune
» qui m'arrive... Il faut bien que je l'accepte... J'y
» suis forcé! Car à qui la renverrais-je?... Cette lettre
» est anonyme... Je me doute de qui elle vient...
» mais je n'ai pas de preuve... La personne peut
» nier. Irai-je renvoyer ce billet de banque à mon-
» sieur Mortandal... à ce Marseillais qui ne m'a pas
» adressé un seul mot?... Il pourrait me répondre qu'il
» ne sait pas ce que je veux dire... qu'il ne me con-
» naît pas... qu'il ne m'a jamais vu... et certaine-
» ment il me répondrait cela... et moi, que dirais-je
» alors?... j'aurais l'air d'un imbécile... Allons,
» décidément il faut que je me résigne à avoir dé-
» sormais six mille livres de rentes et à disposer des
» mille francs que j'ai dans ma poche... Ma foi,
» tant pis, je me résigne. »

Et Bouchenot reprend une physionomie tout-à-fait riante, car il a cherché à se persuader qu'il n'avait aucun reproche à se faire, et il y a facilement réussi. Du moment que l'on capitule avec sa

conscience, c'est que l'on a déjà l'intention de ne plus écouter sa voix. En fait de probité, de délicatesse, celui qui hésite est déjà coupable; dans une âme honnête il y a un sentiment de droiture qui n'admet pas comme faisable ce dont on pourrait avoir à rougir.

« Que vais-je faire maintenant? » dit Bouchenot, « je suis brouillé avec Cœlina... et je n'en suis pas » très-fâché, car un homme qui a six mille livres de » rentes ne peut pas demeurer avec une enlumi- » neuse, fi donc!... et loger rue de la Calandre!... « quelle horreur! Il me faut maintenant un appar- » tement dans le beau quartier... dans la Chaussée- » d'Antin; je veux devenir un petit maître... je veux » coucher avec des gants, je veux être mis dans le » dernier goût... et porter un lorgnon, deux lor- » gnons même si c'est le genre!... Oh! comme je » vais faire sauter mes six mille livres de rentes!... » et pour commencer je ne vais plus à pied... A » pied... avec un paquet sous le bras... Ah! mon » Dieu! je dois avoir l'air d'un tailleur... Si je jetais » mon paquet dans la Seine... Non... il y a des » choses dedans qui pourront encore me servir... » mais je vais prendre un cabriolet pour chercher un » logement. Holà, cocher! ici!

» — Montez, mon bourgeois!

» — Je vous prends à l'heure! mais allons très- » vite, vous aurez pour boire.

» — Cela suffit, bourgeois; voyez votre montre.

» — Ma montre, » dit Bouchenot en faisant sem-

blant de tâter à son gousset. « Ah! diable! je l'ai » perdue!...

» — Vous l'avez perdue... mais on vous l'a peut-» être volée?

» — C'est encore très-possible... On me l'aura » volée?

» — Avez-vous fait votre déclaration, bourgeois?

» — J'en serais bien fâché! est-ce que j'ai le temps » de m'occuper de ces misères-là! j'en achèterai une » autre; allons, fouettez votre cheval.

» — Où allons-nous, bourgeois?

» — Chercher des logemens.

» — Des logemens! où ça?...

» — Parbleu! dans le beau quartier; menez-moi » dans la Chaussée-d'Antin, et là nous nous arrêterons » devant les écriteaux. »

Le cocher fouette son cheval, et conduit Bouchenot rue du Mont-Blanc. Chemin faisant le jeune homme se penche sur le tablier, ou avance la tête hors du cabriolet pour tâcher d'être remarqué par les passants; il se trouve si bien en voiture, qu'il ne pense plus à en descendre lorsque son cocher lui dit :

« Bourgeois, voilà un écriteau.

» — Très-bien, allez demander au concierge ce » qu'il y a à louer, et quel est le prix. »

Le cocher entre dans la maison et revient dire :

« Bel appartement complet, avec des caves et » papiers peints, en couleurs, tout frais; deux mille » cinq cents.

» — C'est trop grand, » répond Bouchenot, « voyons ailleurs. »

On fait dix pas, et l'on aperçoit un nouvel écriteau. Bouchenot fait arrêter et descendre le cocher, qui revient lui dire :

« Pétit logement, une pièce et un cabinet sur le » derrière, de garçon ; deux cents francs.

» — C'est trop petit. »

A peine le cocher est-il remonté dans le cabriolet, qu'on aperçoit un écriteau de l'autre côté de la rue, il faut s'arrêter de nouveau. Le cocher va aux informations, en disant :

« Il me semble, bourgeois, que ce n'est pas la » peine que je remonte pour redescendre à chaque » porte cochère...

» — Il est certain que ce n'est pas commode » d'être en cabriolet pour chercher des logemens, » dit Bouchenot ; « vous allez continuer de marcher, » et moi je vais vous suivre dans le cabriolet, je ne » descendrai qu'aux appartemens qui me sembleront » convenables. »

Le bourgeois et le cocher passent de cette manière deux heures rien que dans la rue du Mont-Blanc; tantôt c'est le cocher qui va devant aux informations, tantôt c'est Bouchenot qui descend pour aller visiter les logemens. Enfin, dans la rue Saint-Lazare, Bouchenot se décide à louer un petit appartement de cinq cents francs, dans lequel on peut entrer sur-le-champ.

Le concierge de la maison tend la main pour recevoir le denier à Dieu ; Bouchenot se tâte, il n'a

sur lui que quinze sous et son billet de banque. Il présente ses mille francs au concierge, en lui disant :

« Je n'ai que des billets de banque sur moi, pou-
» vez-vous me changer cela ?

» — Très-facilement, monsieur, il y a un ban-
» quier dans la maison.

» — Alors, allez me chercher de la monnaie. »

Le concierge prend le billet de banque en s'inclinant jusqu'à terre, parce qu'un homme qui n'a que des billets de mille francs dans sa poche est, aux yeux du vulgaire, un être supérieur, digne qu'on le traite comme un prince. Pendant qu'il va chercher de la monnaie, Bouchenot se dit :

« J'ai un logement, c'est très-bien, mais il n'y a
» rien dedans, et je n'ai pas envie de coucher par
» terre ; heureusement qu'à Paris, avec de l'argent,
» on peut en une journée se procurer un ménage
» complet... on trouverait jusqu'à une femme et
» des enfans. »

Le concierge revient avec un sac d'argent, qu'il présente humblement à Bouchenot. Celui-ci, après l'avoir généreusement payé de sa peine, lui dit :

« Mon cher ami, je voudrais maintenant avoir
» des meubles pour mon appartement ; j'ai fait
» cadeau de ceux que j'avais à ma dernière mai-
» tresse... Connaissez-vous par ici un tapissier... je
» paierai comptant...

» — J'ai bien mieux que cela à vous offrir, mon-
» sieur, » répond le concierge. « Un Anglais qui loge
» dans cette maison, et qui repart pour Londres,

» veut vendre son mobilier... C'est très-joli, tout » neuf, et comme il est pressé de partir, vous aurez » cela pour rien.

» — Pour rien ! je le prends. Peut-on voir sur-le-» champ ce mobilier ?

» — Oui, monsieur, c'est dans la maison.

» — Conduisez-moi, concierge... Cocher, veux-» tu venir voir le mobilier ?

» — Merci, bourgeois, il faut que je garde ma » voiture.

» — C'est juste, garde notre voiture..... fais » manger ton cheval ; double la ration, c'est moi » qui régale. »

Le concierge mène Bouchenot chez l'Anglais qui veut se défaire de ses meubles. Le marché est bientôt conclu. Moyennant six cents francs, Bouchenot se trouve possesseur d'un charmant mobilier, qui lui aurait coûté le triple chez un marchand. Il a jusqu'à des draps à son lit et des foulards pour mettre sur sa tête. Il est dans l'enchantement. Il paie sur-le-champ. Il est sur le point d'embrasser le concierge ; il le charge de faire transporter ses meubles dans son logement, et celui-ci ne lui demande que deux heures pour avoir fini.

Bouchenot remonte dans le cabriolet, et se fait reconduire à son ancien logement de la rue de la Calandre. Son intention n'est point de remonter chez lui, ni de retourner chez Cœlina ; mais ce qui lui importe beaucoup, c'est que là, on sache sa nouvelle adresse, afin de pouvoir la donner, lorsque le facteur viendra lui apporter des lettres. Comme c'est par la poste que

Bouchenot doit recevoir ses rentes, il tient essentiellement à ce que la poste ne mette pas ses lettres au rebut. Il va donner sa nouvelle adresse à la fruitière, à l'épicier, à tous les boutiquiers des environs ; il distribue d'avance des pour-boire, il a incessamment la main à la poche, et on lui promet de donner fidèlement sa nouvelle adresse au facteur.

Bouchenot quitte alors son ancien quartier, en murmurant : « *Adieu, Rome ! je pars !*... je deviens dès » aujourd'hui un heureux habitant de la Chaussée- » d'Antin... je déjeûnerai chez Tortoni et je dînerai » au Café de Paris !..... Autre temps !..... autres » soins !... et je ferai ce qui me fera plaisir, depuis » le matin jusqu'au soir... Ah ! mon Dieu !... à pro- » pos de cela ! et Henry, qui m'attend ce matin pour » m'installer à son bureau !... Je n'en veux plus de » sa place !... je n'en ai plus besoin. Mais cependant, » il ne faut pas le laisser m'attendre... ce serait mal- » honnête, et je ne veux pas qu'on dise que la » fortune me rend impoli. Si j'allais dire à Henry, » qu'il peut disposer de sa place... Mais si je vais le » voir, il me questionnera..... me demandera d'où » me vient l'argent que je dépense..... non... je ne » veux pas aller le voir... Parbleu !... écrivons-lui ; » une lettre, c'est bien plus commode. On n'écrit » que ce qu'on veut et on ne répond à rien. Cocher, » arrêtez-moi à ce café là-bas.

» — Oui, bourgeois. »

Bouchenot entre dans un café ; il se fait servir un verre de vin de Malaga, demande du papier, une plume, et écrit à Henry la lettre suivante :

« Mon cher Henry, ne m'attends pas ce matin » pour travailler : des affaires imprévues m'empê- » cheront d'aller chez toi ; je te dirai en même temps » que tu peux disposer de la place que tu m'avais » proposée; décidément je ne la prendrai pas. Des » rentrées de fonds sur lesquelles je ne comptais plus » me permettent une existence plus libre. J'ai changé » de projet et je renonce au commerce. Je n'en suis » pas moins reconnaissant de tes offres, et je te prie » de me croire toujours ton ami. »

Après avoir signé cette lettre, Bouchenot se dit : « J'aurais peut-être dû parler à Henry de l'argent » que je lui dois... Ah ! bah !... il n'en a pas besoin » maintenant, et je le lui rendrai plus tard. Portons » cette lettre à son adresse. »

Bouchenot remonte en cabriolet, se fait conduire devant la demeure de Henry, fait remettre par son cocher la lettre qu'il vient d'écrire, puis se fait ramener à son nouveau logement de la rue Saint-Lazare où il congédie son cabriolet après avoir généreusement rétribué le cocher.

« — Le logement de monsieur est prêt ; les meu- » bles sont transportés, et j'espère que monsieur sera » satisfait de l'arrangement du mobilier, » dit le concierge en présentant une clé à son nouveau locataire, comme on présente à un conquérant les clés d'une ville.

« — Bravo! mon concierge! » dit Bouchenot en prenant sa clé. « Vous êtes un homme expéditif; » j'aime cela. Désormais, c'est vous que je charge » d'avoir soin de mon appartement ; vous ferez mes

» chambres, mes bottes; vous battrez mes habits,
» et vous fixerez vous-même vos émolumens; cela
» vous va-t-il?

» — Oui, sans doute, monsieur, je serai toujours
» à vos ordres.

» — A propos! je n'ai pas encore songé à vous
» donner mon ancienne adresse; si vous vouliez
» aller aux renseignemens...

» — Ah! fi donc! Monsieur me fait une injure...
» on voit bien à qui l'on a affaire, et je n'ai pas be-
» soin d'aucune information avec monsieur.

» — Allons! » se dit Bouchenot, « il paraît que
» j'ai l'air très comme il faut!... Ce que c'est pour-
» tant que d'avoir toujours l'argent à la main. »

CHAPITRE XXI.

L'AMOUR S'EN VA, L'AMITIÉ S'ÉLOIGNE.

« Charmant ! enchanteur ! délicieux ! » s'écrie Bouchenot en se jettant sur une petite causeuse qui est placée en face de son lit. « J'ai un logement très-con-
» fortable!... un joli mobilier... je suis dans le
» quartier le plus élégant de la capitale, et j'ai de
» l'argent plein un sac... Quand je dis plein, je me
» trompe... j'en ai pas mal dépensé aujourd'hui.
» Voyons ce qu'il me reste... trois cent soixante-cinq
» francs... c'est encore fort gentil; cependant il faudra
» me modérer pour arriver jusqu'à la fin du mois;
» c'est égal, me voici dans une position fort agréa-
» ble... je ne me suis jamais vu si bien ; jouissons
» de ma fortune, soyons heureux, amusons-nous...
» mais dans le bon genre, car il faut savoir tenir son
» rang. Et puis... qui sait !... si quelque grande
» dame devenait amoureuse de moi ; si quelque riche

» héritière acceptait mon hommage... pourquoi ne » ferais-je pas un beau, un riche mariage qui dou- » blerait, triplerait ma fortune?... Si l'occasion se » présente, je ne la laisserai pas échapper. »

Et Bouchenot se lève ; il se promène avec délices dans son appartement qui n'est composé que de deux pièces et une petite entrée, parce qu'à la Chaussée-d'Antin on n'a que peu de chose pour cinq cents francs, mais qui est fraîchement peint et décoré avec goût.

« Ce local est gentil, » se dit Bouchenot, « mais » plus tard j'en prendrai un plus grand. En ce mo- » ment il est suffisant pour les meubles que j'ai » achetés ; si je faisais un riche mariage, c'est alors » que je veux avoir un mobilier élégant, moderne, » gothique... tout ce qu'il y aura de plus à la mode... » et voiture... qui sait si je n'aurai pas voiture ! rien » ne me semble impossible à présent. Rangeons mes » effets dans mes meubles. »

Bouchenot défait le petit paquet qu'il a apporté et dans lequel il y a quatre chemises, six mouchoirs, douze faux-cols, un pantalon, un gilet et quelques paires de bas. Il ouvre une assez jolie commode en acajou qui est placée dans sa chambre à coucher. Il étale dans un tiroir ses chemises, dans l'autre ses faux-cols en se disant :

« Je ne suis pas encore très-bien monté en linge, » mais plus tard tous ces tiroirs seront pleins..... » j'économiserai sur mes autres dépenses. Oh! je veux » avoir de l'ordre, beaucoup d'ordre... je veux n'ê- » tre plus reconnaissable. Ah ! j'ai un somno... il est

» fort gentil mon somno... j'ai une glace..... Ah!
» non, elle est à la maison, mais j'ai deux fauteuils
» et six chaises en étoffe de soie... une causeuse...
» un secrétaire... une commode, une table... Je suis
» très-bien meublé! je puis recevoir du beau monde
» chez moi. J'en recevrai, je donnerai des thés, des
» punch, des soirées! Ah! Dieu! vais-je m'amuser! »

Et Bouchenot saute dans sa chambre, puis il se jette dans un fauteuil, il se relève pour aller s'asseoir sur une chaise, et va ensuite s'étendre dans sa causeuse, d'où il va se mettre sur son lit pour voir s'il est bien doux.

Après avoir fait ce manége pendant assez longtemps, il commence à se sentir fatigué de s'asseoir, et il va se mettre à sa fenêtre pour faire connaissance avec ses voisines, dans le cas où il en aurait de jolies.

Mais les fenêtres qui lui font face restent fermées; une seule s'ouvre enfin, et une dame d'une soixantaine d'années se montre avec un turban sur sa tête, du fard sur ses joues et une verrue sur le nez. Elle jette un regard sur son nouveau voisin, et celui-ci se hâte de refermer sa croisée, en se disant:

« Si toutes mes voisines sont dans ce genre-là, je
» ne me mettrai pas souvent à la fenêtre. Il faut
» convenir que Cœlina valait mieux que cela... Elle
» était gentille, Cœlina... et elle l'est encore... mais
» une grisette, une enlumineuse... cela ne peut plus
» s'harmoniser avec moi. Je l'aurai bien vite oubliée,
» tout s'oublie dans ce monde!... surtout lorsqu'on
» est en position de se procurer des distractions.....

» Allons nous distraire..... et d'abord allons nous » commander une jolie redingote à la mode, car un » homme qui a un logement comme celui-ci ne peut » pas toujours sortir avec le même habit. »

Bouchenot va chez un tailleur; il se commande une redingote, il la veut pour le lendemain, il paiera *comptant*; avec ces mots magiques on lève tous les obstacles. Il donne son adresse en criant bien haut: « Monsieur Bouchenot, rue Saint-Lazare, Chaussée- » d'Antin! » Il lui semble qu'on ne peut plus demeurer que dans ce quartier-là; déjà à ses yeux tout ce qui n'habite pas la Chaussée-d'Antin ne vaut pas la peine d'être connu; les personnes qui logent dans d'autres quartiers sont des Parias, des malheureux qu'on ne peut pas aller voir sans se compromettre. La fortune a tourné la tête à Bouchenot qui d'ailleurs n'en avait pas une bien solide; elle a su plus d'une fois la tourner à des gens d'esprit, il n'est donc pas étonnant qu'elle agisse rapidement sur quelqu'un qui n'a jamais eu que fort peu de raison. Pour résister aux faveurs de la fortune, pour ne point changer lorsqu'elle nous comble de ses dons, il faut souvent plus de force de caractère, que pour supporter les coups du sort. Le malheur se reçoit comme une chose toute naturelle, comme une vieille connaissance dont on doit toujours attendre la visite; le bonheur au contraire nous éblouit et nous étonne, c'est un étranger qui nous arrive, et que nous ne sommes pas si bien préparés à recevoir.

En attendant l'heure du dîner, le nouveau riche est allé se promener sur le boulevard des Italiens.

Là il s'étudie à copier la tournure, les manières et jusqu'à la démarche des jeunes gens les plus à la mode; il veut devenir un dandy, et pour cela il se guinde, se tient bien roide, semble gêné dans ses bottes, et fait continuellement une grimace, comme quelqu'un qui passerait près d'une fuite de gaz.

Après une assez longue promenade, pendant laquelle Bouchenot n'a pas osé sourire une seule fois, parce qu'il craint que ce ne soit mauvais genre, il entre pour dîner au Café de Paris; là, il n'est encore occupé qu'à examiner comment dînent les petits maîtres. Il demande de l'eau de Seltz qu'il n'aime pas, parce qu'il en voit prendre à des fashionables, et n'ose pas demander de l'omelette soufflée qu'il aime, parce que c'est mauvais genre.

Le soir, pour achever de prendre les bonnes manières, Bouchenot va aux Italiens, dont il n'entend pas la langue, et dont il n'a jamais su apprécier la musique. Vers le milieu du spectacle, il se sent une très-grande envie de dormir, mais il parvient à la combattre, s'efforce d'avoir l'air enthousiasmé, et crie à chaque instant : « *Bravi! brava! bravo! bravissimo!* »

En sortant du spectacle, Bouchenot veut rentrer chez lui; mais, peu habitué au quartier de la Chaussée-d'Antin, il se perd dans les rues qui conduisent à la sienne, et ce n'est qu'après avoir fait trois fois le chemin, qu'il arrive enfin devant sa nouvelle demeure, qu'il craignait déjà de ne plus retrouver.

La porte cochère qui reste ouverte le matin, est

naturellement fermée le soir. Bouchenot veut frapper, il cherche le marteau, il n'y en a pas; il cherche une sonnette; il n'en trouve point.

« Ha çà, comment diable fait-on pour rentrer » chez soi, quand on demeure dans ma nouvelle » maison? » se dit Bouchenot. « Certainement, je » suis fort content d'avoir un joli logement à la » Chaussée-d'Antin..... mais s'il faut que je reste » toute la nuit à la porte, cela me gênera beau- » coup pour sortir.... Holà!... hé!... concierge!.... » portier!... quelqu'un!... »

Personne ne répond, et comme il est tard, la rue Saint-Lazare, assez peu fréquentée du côté de la rue de Clichy, prend un aspect de solitude qui ne rassure pas Bouchenot. Il donne des coups de pied, des coups de poings dans la porte cochère de sa nouvelle demeure, mais elle ne s'ouvre pas, et personne ne répond.

« Sacrebleu! est-ce que je vais coucher dans la » rue! cela commence à m'embêter!... » crie Bouchenot, qui oublie alors son rôle de fashionable. « Je n'ai pas loué un appartement de cinq cents » francs pour faire toute la nuit sentinelle devant. » Holà!... concierge!... le cordon, s'il vous plaît... » le cordon, fichetre!... je vais me fâcher!...Ah! on me » laisse coucher dehors... nous allons voir... Au vo- » leur!... à la garde!... à l'assassin!... au secours!... »

Personne ne répond, aucune fenêtre ne s'ouvre, aucune lumière ne paraît. Seulement, une ou deux personnes qui allaient suivre la rue, se sauvent à toutes jambes, en rebroussant chemin.

« Il paraît que dans ce quartier on laisse tuer » les gens sans même leur offrir un verre d'eau ! » se dit Bouchenot, las de crier inutilement. « Personne » ne bouge... j'ai fait fuir deux passans. C'est gen- » til. Soyez donc attaqué par ici... les voleurs peu- » vent travailler fort à leur aise... cela n'est pas » rassurant du tout. Et ce misérable concierge, au- » quel j'ai déjà donné aujourd'hui une quinzaine de » francs, et qui me laisse dans la rue. Ah !... une » autre idée pour me faire ouvrir !.... oui, cela » vaudra beaucoup mieux. Au feu ! au feu ! au » feu ! »

Pendant long-temps ces cris ne produisent aucun effet ; enfin une fenêtre s'ouvre au troisième étage de la maison où demeure Bouchenot. Un vieux monsieur paraît en robe de chambre et la tête couverte de trois foulards ; il regarde dans la rue en demandant d'une voix aigre :

« Où donc est le feu ?

» — Chez votre femme ! » répond Bouchenot au hasard.

« — Tiens ! polisson, voilà pour t'apprendre à te » moquer de moi, et à réveiller les gens, » dit le vieux bonhomme en jetant dans la rue le contenu d'un vase de nuit ; et au même moment la fenêtre est refermée.

« — Ah ! pour le coup ! c'est trop fort !... » crie Bouchenot exaspéré par le liquide qui mouille son habit. « Si c'est comme cela qu'on est traité quand » on loge à la Chaussée-d'Antin, demain je donne- » rai congé. Mais en attendant je veux rentrer ; je

» veux qu'on m'ouvre : je démolirai plutôt la mai-
» son. »

Et Bouchenot, qui vient de ramasser des pierres, en jette contre les persiennes qui garantissent les carreaux; il se dispose même à en jeter contre la porte cochère, lorsqu'il se sent tout-à-coup arrêté par un bras vigoureux ; il se retourne avec effroi, et il s'aperçoit qu'une patrouille est derrière lui.

« — Ah! vous voulez démolir la maison! » dit le caporal sans lâcher Bouchenot. « Voilà un joli
» jeu!... mais nous y mettrons ordre... Allons, sui-
» vez-nous, mon petit monsieur.

» — Caporal, » répond Bouchenot, « je suis en-
» chanté que vous soyez arrivé avec votre patrouille.
» Voilà une heure que je suis dans la rue ; je ne
» peux pas rentrer chez moi ; on ne veut pas m'ou-
» vrir... J'emploie tous les moyens pour me faire
» entendre... c'est pour cela que je jetais des pier-
» res dans les croisées.

» — Ah! c'est pour rentrer chez vous que vous
» jetez des pierres... A d'autres, monsieur ; vous
» nous prenez sans doute pour des conscrits. En at-
» tendant, vous allez venir coucher au corps-de-
» garde.

» — Au corps-de-garde!... Pourquoi donc cela,
» caporal? puisque je vous dis que je demeure là.....
» Faites-moi ouvrir ma porte, cela vaudra beaucoup
» mieux.

» — Allons ! pas tant de raisons, et suivez-
» nous.

» — Mais, caporal, j'ai loué un appartement de

» cinq cents francs à la Chaussée-d'Antin, ce n'est » pas pour coucher au corps-de-garde...

» — Marchons, et plus vite que cela... Je vous » ai pris lançant des pierres dans les croisées... ce » n'est pas comme cela que l'on rentre chez soi.

» — Mais quand on ne trouve ni marteau ni » sonnette pour se faire ouvrir...

» — Mauvaise défaite que cela!... est-ce que cha- » que maison n'a pas ce qui est nécessaire pour enten- » dre les locataires?...

» — Je vous assure... caporal... Venez plutôt » chercher avec moi.

» — En route! vous vous expliquerez au corps- » garde. »

Bouchenot est obligé de marcher au milieu de la patrouille sous peine de s'y sentir contraint par des crosses de fusils; il cède à la force publique, mais ce n'est pas sans maudire son destin et les appartemens de la Chaussée-d'Antin.

On arrive au poste voisin. Bouchenot demande à parler au commandant; mais comme le commandant du poste vient de s'endormir, le caporal ne juge pas nécessaire de le réveiller, et il fait entrer Bouchenot au violon, où il passe la nuit dans la compagnie d'un homme ivre et d'un voleur, ce qui est infiniment désagréable pour quelqu'un qui vient de louer un joli appartement et d'acheter un mobilier.

Enfin, au point du jour, le commandant du poste vient passer la revue de ses prisonniers. Bouchenot adresse ses réclamations, explique son aventure, et

donne cent sous à un tambour pour qu'il aille jusqu'à son domicile chercher le concierge qui viendra affirmer la vérité des faits.

Le tambour part et ne tarde pas à ramener le concierge, qui ne comprend pas pourquoi son nouveau locataire a couché au corps-de-garde, lorsqu'au moyen d'un joli bouton bronzé placé sur la gauche de la porte cochère, on tire une sonnette pour se faire ouvrir.

« — Il fallait donc me le montrer, ce malheureux » bouton! » s'écrie Bouchenot en quittant le corps-de-garde; « je n'aurais pas crié au voleur, au feu, » et jeté des pierres dans les persiennes... je n'aurais » pas reçu... enfin voilà une nuit bien désagréable » pour quelqu'un qui est enchanté d'avoir un loge- » ment à la Chaussée-d'Antin. »

Arrivé devant son domicile, Bouchenot se fait montrer le bouton de bronze qui est artistement caché dans un ornement; il le tire cinq ou six fois, en s'écriant :

« Qui diable aussi aurait deviné qu'il y avait là » une sonnette, un bouton qui se tirait?

» — Monsieur, » répond le concierge, « c'est » comme cela maintenant à toutes les maisons bien » tenues... j'ai cru que vous deviez le savoir, sans » quoi je vous l'aurais indiqué.

» — C'est vrai! c'est juste! » dit Bouchenot, « je le savais... mais la nuit je n'ai pas pour deux » liards de mémoire; désormais je vous réponds que » je ne coucherai plus au corps-de-garde... A propos,

» qui donc demeure au troisième, au-dessous de » moi?

» — Un vieux garçon, un ancien militaire.

» — Ah! bon, je comprends pourquoi il a cru » que je me moquais de lui cette nuit.

» — Est-ce qu'il a provoqué monsieur?... cela » ne m'étonnerait pas, parce que c'est un homme » très-querelleur.

» — Non... non... il ne m'a point provoqué; » au reste, ne lui dites pas que c'est moi qui cette » nuit ai crié au feu, on se moquerait de moi, et » c'est tout-à-fait inutile.

» — Soyez tranquille, monsieur, je serai muet.

» — Très-bien, concierge. A présent, je vais me » coucher, parce qu'on dort très-mal au violon. »

Bouchenot rentre chez lui, se met au lit, dort toute la journée, ne sort que pour dîner, et rentre de très-bonne heure, de crainte de ne pas savoir encore tirer la sonnette; mais cette fois il rentre sans difficulté et sans avoir attiré la patrouille par ses cris.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Bouchenot demeure rue Saint-Lazare, et qu'il cherche à prendre les manières d'un homme du grand monde : il se lève fort tard, passe des heures entières à sa toilette, va se promener, lit les journaux, dîne, va au spectacle ou au concert, et rentre chez lui, où il fume des cigarettes parfumées.

Cette nouvelle manière de vivre ne l'amuse pas excessivement; mais elle flatte son amour-propre, et il se persuade qu'il s'y accoutumera. Ce qui le surprend, c'est de n'avoir encore fait aucune con-

quête, c'est de n'avoir pas reçu un seul billet doux. Cependant, au spectacle, à la promenade, dès qu'il voit une dame élégante et jolie, il fait tous ses efforts pour en être remarqué. Plus d'une fois même, il a glissé une déclaration, et tout cela n'a pas amené une seule bonne fortune. D'où vient qu'il était plus heureux près des femmes, au temps où il ne possédait que l'habit qu'il portait sur son dos, et qui n'était pas toujours d'une extrême fraîcheur! Bouchenot se fait souvent cette question, et n'y trouve pas de réponse. Il ne comprend pas que l'on plaît davantage, lorsque l'on est soi avec les défauts que la nature nous a donnés, que lorsqu'on veut changer, forcer son naturel. Bouchenot, courant les grisettes, mettant son chapeau sur le côté, et ne se guindant pas dans sa marche, avait une allure vive et gaie, qui pouvait plaire quelquefois. Bouchenot, singeant le petit-maître, se tenant bien roide et n'osant pas sourire, est devenu ridicule; et si on le remarque, ce n'est plus que pour se moquer de lui.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Un soir, pourtant, comme il rentrait chez lui, le concierge appelle Bouchenot, et lui dit avec un malin sourire :

« Une dame est venue demander monsieur.

» — Une dame! » répond Bouchenot en se gonflant de plaisir.

« — Oui, monsieur... ou une demoiselle, je ne » sais pas au juste.

» — Était-elle bien élégante?

» — Mais... pas trop !... une petite robe simple... » un bonnet...

» — Alors, c'était donc une femme de chambre?

» — Cela se pourrait bien ! oui, c'est sans doute » une femme de chambre.

» — Qu'a-t-elle demandé ?

» — Si monsieur demeurait ici... à quelle heure » on le trouvait?

» — C'est sa maîtresse qui l'envoie aux informa- » tions. A-t-elle dit de quelle part elle venait?

» — Non, monsieur.

» — Ah ! que je suis bête!... une grande dame » n'ira pas dire son nom au concierge!... A-t-elle » laissé quelque chose?

» — Non, monsieur, mais elle a dit qu'elle re- » viendrait demain matin, avant onze heures.

» — Fort bien, vous la laisserez monter... elle a » sans doute un billet doux qu'elle ne veut me don- » ner qu'en mains propres. »

Bouchenot monte chez lui, ivre de joie; il est persuadé qu'il a fait la conquête d'une grande dame, il se voit déjà le héros d'une aventure brillante ; il reçoit des présens, il est fêté, chéri, recherché partout, il se promène dans l'équipage de sa belle. Elle lui prête ses chevaux, en attendant qu'elle lui offre sa fortune et sa main. Enfin, il se couche, et fait des rêves charmans. Le lendemain, dès qu'il est éveillé, il court à sa toilette, car il veut que la femme de

chambre puisse faire un rapport favorable de son élégance. Il envoie son concierge lui acheter une robe de chambre de Perse, parce qu'il pense qu'un jeune homme du grand monde doit être le matin chez lui en robe de chambre. Cela le gênera un peu pour arriver à la fin du mois; mais il ira moins au spectacle, et dînera chez un modeste restaurateur.

La robe de chambre est apportée. Bouchenot se drape dedans, il est frisé, parfumé, pommadé. Il a mis sa clé en dehors afin qu'on puisse entrer sans qu'il se dérange. Puis il s'est couché à demi dans sa causeuse, cherchant la pose la plus favorable à ses grâces; là, il attend avec impatience que la femme de chambre vienne remplir son message.

A dix heures et demie, on frappe deux petits coups à la porte du carré.

« Entrez !..... » crie Bouchenot sans se déranger.

La porte s'ouvre, et bientôt Cœlina entre dans l'appartement.

Il serait difficile de peindre la figure de Bouchenot en reconnaissant Cœlina ; toutes les illusions qui le berçaient viennent de s'évanouir; après avoir poussé une exclamation de surprise, il se laisse aller sur sa causeuse en murmurant :

« Ah ! mon Dieu ! c'était bien la peine que je fisse » l'emplète d'une robe de chambre!

» — C'est moi, » dit la jeune fille en s'approchant de celui qui fut son amant. « Eh bien... vous » faites une drôle de mine... on dirait que ma vi» site ne vous fait pas plaisir.

» — Votre visite, » répond Bouchenot avec embarras; « ma foi... j'avoue que je m'y attendais si » peu!...

» — Vous ne vous y attendiez pas? cependant je » suis venu hier au soir, on a dû vous le dire... et » j'avais prié votre portier de...

» — Ce n'est pas un portier ici, c'est un con- » cierge.

» — Portier, concierge, suisse, ça m'est bien » égal. Enfin je lui avais dit que je reviendrais ce » matin.

» — Mais vous ne lui aviez pas dit votre nom?

» — Je pensais que cela n'était pas nécessaire et » que vous me reconnaîtriez bien vite au portrait » qu'il vous ferait de moi.

» — J'avoue que vous êtes la dernière personne à » laquelle j'aurais pensé.

» — Eh bien! vous êtes aimable!

» — Ah! pardon, c'est que je veux dire... je » ne croyais pas que vous penseriez à venir me » voir.

» — Il est bien sûr que je ne l'aurais pas dû..... » si j'avais eu un peu de cœur... mais ensuite j'ai » réfléchi que... comme je vous ai cherché dispute » pour cette lettre... vous n'oseriez peut-être pas re- » venir me voir... tout en ayant pourtant l'envie... » de faire votre paix avec moi... et ce qui m'a sur- » tout fait penser cela, c'est que vous avez eu bien » soin de venir donner votre nouvelle adresse à tous » nos voisins... à la fruitière, à l'épicier... c'est par » eux que je l'ai sue. Je me suis dit: Puisqu'il dé-

» sire que je sache où il loge, c'est que probable-
» ment il espère me recevoir chez lui... Je me suis
» dit cela souvent..... me serais-je trompée?.....
» et n'était-ce pas dans l'espoir que je viendrais
» que vous aviez donné votre adresse à nos voi-
» sins? »

Cœlina fait une petite mine si gentille en disant ces mots, que bien des hommes ne lui eussent répondu qu'en l'embrassant; mais la fortune arrête souvent ces doux élans du cœur auxquels une ame franche et simple ne craint point de se livrer. On a donc raison de dire que la fortune ne fait pas toujours le bonheur.

Bouchenot, ne sachant que répondre, prend le parti de présenter un siége à Cœlina en lui disant :

« Asseyez-vous donc, mademoiselle.

» — Mademoiselle!... asseyez-vous!... O mon
» Dieu, avec quelle cérémonie vous me parlez! » ré-
pond la petite grisette en se rapprochant toujours de la causeuse. « Mais puisque vous êtes assis là... il
» me semble que je puis m'y mettre aussi... Est-ce
» que vous ne le voulez pas?

» — Je ne dis pas cela... mais cette causeuse est
» si étroite... on est obligé d'être si près l'un de l'au-
» tre!...

» — Nous avons quelquefois été plus près en-
» core, et alors vous ne vous en plaignez pas! »

Bouchenot, ne trouvant rien à répondre à cela, se contente de se reculer un peu pour faire une place près de lui, et Cœlina s'y asseoit d'un air moitié triste et moitié riant.

» — Vous avez un bien joli logement! » dit la jeune fille au bout d'un moment de silence; « c'est » très-beau ici... l'escalier est ciré... Ah! c'est au- » tre chose que la rue de la Calandre! Et ces meu- » bles!... quel genre... Vous avez donc fait for- » tune, monsieur?

» — Non, mademoiselle, je n'ai pas fait for- » tune... c'est-à-dire... oui... j'ai recueilli un héri- » tage... d'un parent éloigné,... ainsi que me l'an- » nonçait la lettre que j'ai reçue chez vous... mais » vous ne vouliez pas me croire; vous voyez bien » maintenant que c'était la vérité.

» — Alors vous ne m'avez pas du tout parlé de » fortune... et puis, quand on reçoit des nouvelles » heureuses, je ne comprends pas pourquoi on ne » veut pas les laisser lire... à sa bonne amie.

» — Est-ce que vous allez recommencer vos ques- » tions, mademoiselle? Si c'est pour cela que vous » êtes venue...

» — Non, monsieur, non... Oh! je me suis bien » promis de ne plus rien vous demander... vous gar- » derez vos secrets... je ne vous en parlerai plus... » à condition que vous me direz que vous m'aimez » toujours... que ce n'est pas une femme qui vous » a donné tout cela... enfin, que vous n'avez pas une » autre maîtresse... Dites-moi cela, et je ne serai » plus fâchée avec vous... et je ne vous ferai plus » aucune question, je ne vous chercherai pas que- » relle... je ne serai plus jalouse, ni méchante... et » nous serons ensemble comme autrefois; car, quoi- » que vous m'ayez quittée bien vite... bien brusque-

» ment, ah! je vous aime toujours, moi! et depuis » notre séparation, je n'ai pas été un seul jour sans » pleurer, et puis je me disais : Il viendra peut-être » aujourd'hui... et j'écoutais, je tremblais quand on » montait l'escalier... mais ce n'était pas vous... Et » j'ai été si contente lorsqu'on m'a donné votre » adresse... et je me suis dit : Il m'attend... il me » désire... Eh bien!... dites-moi donc que cela était » vrai!... »

Bouchenot se gratte l'oreille, se drape, s'examine et répond :

» Comment trouvez-vous cette robe de chambre? » n'est-il pas vrai qu'elle est superbe et que cela me » va bien?... C'est ce qu'il y a de mieux porté.

» — Eh, mon Dieu, oui!... votre robe de cham- » bre est superbe; mais vous ne répondez pas à ce » que je vous dis...

» — C'est de l'étoffe de Perse... heim! fameux » genre! on ne portait pas de cela rue de la Calan- » dre...

» — Non, car quelquefois même on n'y avait pas » de quoi se vêtir; mais aussi alors on daignait ré- » pondre aux personnes... on ne prenait pas avec » elles un ton dédaigneux... et même on avait l'air » de les adorer... Ah! je vous aimais mieux comme » cela qu'avec cette belle robe de chambre.

» — Mademoiselle, je ne sais pas trop pourquoi » vous me dites tout cela; il me semble que je suis » bien le maître de m'habiller à ma fantaisie... » et quand on loge à la Chaussée-d'Antin, ce n'est » pas pour ne point suivre les modes.

» — Mademoiselle... toujours mademoiselle!... » Ah! je vois bien que c'est fini!... et que vous ne » m'aimez plus du tout. »

Bouchenot garde le silence; Cœlina détourne un peu la tête, et bientôt des pleurs inondent son visage. Quoiqu'elle veuille cacher ses larmes, celui qui est assis près d'elle n'est pas long-temps sans les voir couler; alors il se sent tout ému, et il prend une des mains de la jeune fille en lui disant:

« Pourquoi donc pleurez-vous?...

» — Ah! vous le savez bien!

» — Mais je ne veux pas vous faire du chagrin, » moi!... Voyons, Cœlina, ne pleurez plus, soyez » raisonnable et écoutez-moi.

» — Je vous écoute.

» — Vous êtes bien gentille..... certainement, » vous êtes bien gentille... et je vous aime encore... » parce que... vous êtes bien gentille.

» — Après, mais après donc!

» — Ah! toujours vive comme la poudre!... Eh » bien, ma chère amie, nous pouvons encore nous » voir quelquefois... Je le veux bien, moi, vous vien- » drez... quand je vous écrirai de venir. Vous con- » cevez bien que nous ne pouvons plus vivre ensem- » ble comme autrefois... ma nouvelle position ne » me le permet pas... elle me privera aussi du plaisir » de sortir avec vous... Ce sont des sacrifices que » l'on doit à la société dans laquelle on vit. Mais, » je vous le répète, cela ne nous empêchera pas de » nous aimer encore... d'être bien amis ensemble;

» et quand je pourrai vous recevoir, je vous aver-
» tirai. »

Cœlina ne répond pas, mais elle essuie ses yeux, fourre son mouchoir dans la poche de son tablier, et se lève vivement en retirant sa main que Bouchenot tenait encore.

« — Eh bien! que faites-vous donc? » dit le jeune homme.

« — Je m'en vais... Adieu, monsieur Bouchenot.

» — Comment! vous vous en allez ainsi... sans
» me répondre... Qu'est-ce que cela signifie?

» — Cela signifie, monsieur, que je ne veux pas
» de la tendresse d'un homme qui rougirait de moi...
» qui ne veut pas qu'on sache qu'il m'aime... qui
» se croit trop grand seigneur pour sortir avec moi.
» Cela signifie que votre orgueil et vos prétentions
» me font pitié, et que je suis trop fière, quoique
» grisette, pour avoir un amant qui me ferait cacher
» ou sauver quand il lui viendrait du monde...

» — Mais, Cœlina... je...

» — Oh! vous ne pensiez pas ainsi, lorsque vous
» vous mettiez tout nu, sous le robinet de la fontaine,
» afin de faire avec moi le beau Léandre, pour
» m'attendrir, pour me séduire!...

» — Mademoiselle... alors...

» — Alors, vous étiez moins bête qu'à présent,
» monsieur, car vous saviez trouver des paroles pour
» vous faire aimer; et maintenant vous ne savez pas
» même avouer franchement que vous ne m'aimez
» plus. Mais soyez tranquille, mes visites ne vous en-
» nuieront pas davantage. Je ne suis pas assez

» grande dame pour venir à la Chaussée-d'Antin, et » je n'y viendrai plus; je vous le promets. Quant à » vous, monsieur, je ne pense pas que vous puissiez » désormais vous compromettre en venant rue de la » Calandre. Cependant, si par hasard votre sort » changeait, si votre nouvelle fortune s'en allait » aussi vite qu'elle est venue; alors, monsieur, vous » me trouverez toujours... prête à vous rendre ser- » vice, si je le puis, et je vous recevrai mieux que » vous ne m'avez reçue aujourd'hui. Je vous salue, » monsieur Bouchenot.

En achevant ces paroles, la jeune fille quitte l'appartement; et elle est déjà sortie de la maison, avant que son ancien amant soit revenu de sa surprise.

« Ma foi, tant pis! je ne courrai pas après » elle; » se dit Bouchenot au bout de quelques instans. « Je l'aurais bien encore aimée quelquefois en » passant... pour rire; mais puisqu'elle prend la » la chose au sérieux, j'aime autant ne plus la voir. » D'ailleurs... on aurait su que je recevais une gri- » sette... cela m'aurait compromis... elle a bien fait » de s'en aller... C'est dommage que ce ne soit pas » une dame comme il faut, car elle est fort jolie... » mas j'en trouverai qui me conviendront mieux... » Cela ne peut pas me manquer... je me mettrai à » ma fenêtre avec ma robe de chambre. »

Le lendemain de cette visite, au moment où il se disposait à quitter sa robe de chambre pour sortir, Bouchenot entend frapper à sa porte. Il fronce le sourcil en se disant :

« Allons! je gage que c'est encore mademoiselle

» Cœlina qui revient à la charge!... Cette petite gri-
» sette ne me laissera pas tranquille... cela devient
»insupportable... Si cela continue, je serai obligé de
» la faire consigner chez mon concierge... Allons,
» entrez... la clé y est!... »

Cependant on a ouvert la porte, et au lieu de la petite enlumineuse, c'est George et Timothée qui entrent dans l'appartement.

« — Que vois-je? » s'écrie Bouchenot, « ce sont
» ces chers amis... ces bons amis..... Ah! voilà
» une surprise charmante!

» — Eh oui, c'est nous!... Il faut bien venir te
» trouver, puisqu'on ne te voit plus et qu'on n'en-
» tend plus parler de toi, » dit George en prenant la main de Bouchenot.

« — Diable! quel logement! quel luxe! » s'écrie Timothée. « Quand Cœlina nous a dit que tu avais
» fais fortune, nous ne voulions pas le croire, mais
» je vois qu'elle ne nous mentait pas...

» — Ah! est-il beau, avec sa robe de cham-
» bre!...

» — Il a l'air d'un pacha!

» — N'est-ce pas, messieurs, que je la porte avec
» assez d'aisance?... Eh mon Dieu! cela n'est pas
» difficile du tout de faire le fashionable... je m'y
» suis habitué tout de suite..... C'est comme à ce
» quartier; je ne puis plus concevoir, maintenant,
» qu'on loge ailleurs qu'à la Chaussée-d'Antin!

» — Ah! ah! il est précieux, ce diable de Bou-
» chenot! toujours farceur!...

» — Farceur? oh! non, fi donc, c'est mauvais

» genre... Je ne fais plus de farce, je ne ris plus... » j'ai très-bon ton à présent. Mais asseyez-vous » donc sur ma causeuse, messieurs, vous serez bien » mieux. »

George et Timothée se jettent sur la causeuse, et Bouchenot s'assied en face d'eux, en se drapant avec soin dans sa robe de chambre.

« — Ah ça, mon cher Bouchenot, » dit George, « tu vas nous apprendre par quel concours d'événe- » mens tu as été amené à cette heureuse position. » Nous pensions, Timothée et moi, que tu étais entré » chez Henry, que tu demeurais avec lui; mais il y » a quelques jours, nous le rencontrons, nous lui » demandons de tes nouvelles, et pour toute réponse, » il nous montre la lettre qu'il a reçue de toi, et par » laquelle tu lui dis de disposer de l'emploi qu'il te » destinait. Henry était aussi curieux que nous de » savoir quel changement s'était opéré dans ta for- » tune, il nous a questionnés à ce sujet, mais nous » n'en savions pas plus que lui. Hier, Timothée a été » s'informer de toi chez notre petite voisine. Elle » lui a donné ton adresse, mais en soupirant, car » elle prétend que la fortune a changé ton cœur. » Nous n'avons pas voulu croire cela, et c'est pour- » quoi nous sommes venus te voir.

» — Et vous avez bien fait, mes chers amis; vous » me trouvez toujours disposé à vous être utile ou » agréable... Quant à la petite voisine... ah! ma foi! » vous comprenez bien que des liaisons de ce genre- » là ne peuvent toujours durer... Mademoiselle Cœ-

» lina a des manières... un langage... qui ne me con-
» viennent plus... cela sent trop la grisette.

» — Dis-nous que tu ne l'aimes plus, et je trou-
» verai cela tout naturel, » répond George; « mais
» mépriser les grisettes... toi!... et oublier tout ce
» que cette jeune fille a fait pour nous!... Ah! ce se-
» rait fort mal, Bouchenot, et je ne t'en ferais pas
» compliment!... Si la fortune te rend ingrat, cela
» ne prouve pas que tu la mérites.

» — Non, non... je ne suis pas ingrat! mais en-
» fin, messieurs, il faut tenir son rang dans la so-
» ciété... Sur le boulevard des Italiens on ne se pro-
» mène pas avec une grisette sous le bras!

» — On y promène souvent des femmes qui ne
» valent pas les grisettes! mais avec tout cela tu n'as
» pas répondu à notre question. D'où te vient donc
» ta nouvelle fortune? Quel est l'emploi que tu oc-
» cupes maintenant et qui te rend si fier?

» — L'emploi... mais je ne fais rien du tout, Dieu
» merci... je vis de mes rentes.

» — Ah! tu as des rentes? » dit Timothée en ou-
vrant de grands yeux; « et depuis quand?... Tu
» n'en avais pas quand nous ne possédions qu'un ha-
» bit pour nous trois. »

Bouchenot est embarrassé; il ouvre et referme plusieurs fois sa robe de chambre, et regarde ses pantoufles, en murmurant :

« Autre temps, autres soins... le destin ne nous est
» pas sans cesse contraire... le diable n'est pas tou-
» jours à la porte d'un pauvre homme... tant va la
» cruche à l'eau...

» — Ah çà, Bouchenot, est-ce que tu veux jouer » *Sancho Pança*, » dit George en riant; « laisse-là tes » proverbes, et réponds-nous. D'où te vient ta nou- » velle fortune ?

» — Ma foi, mes amis, » répond Bouchenot, » s'il faut vous l'avouer... j'ai gagné à la loterie...

» — A la loterie ! » dit George en regardant fixement Bouchenot; « mais elle est supprimée depuis un an!...

» — Eh non !... ce n'est pas à la loterie, c'est à » la roulette que je voulais dire...

» — A la roulette ! » dit Timothée, « mais toutes les » maisons de jeu sont fermées depuis six mois !...

» — Mais non... non..... ce n'est pas à la rou- » lette, » reprend Bouchenot en s'entortillant dans sa robe de chambre; « je voulais rire... je sais très- » bien que les jeux sont fermés... grâce au ciel !... » car c'était une chose bien immorale... bien scanda- » leuse !... Et combien de pères de famille, de jeunes » gens se sont perdus dans ces repaires infâmes !... » j'en sais quelque chose, moi ! je m'y suis perdu » très-souvent... un soir entre autres... je n'avais » que quarante sous dans ma poche... et il pleuvait » très-fort...

» — Il n'est pas question de tout cela, » dit George en interrompant le narrateur; « nous n'a- » vons pas besoin d'entendre cette histoire; c'est » de ta nouvelle fortune que nous désirons savoir » l'origine.

» — Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? c'est » drôle, je croyais vous l'avoir dit. Eh bien, mes » amis ! c'est à une loterie étrangère que j'ai joué...

» j'ai pris un billet... vous savez, de ces billets...
» dans des séries... C'est un banquier qui vous en-
» voie cela... dans une lettre... quelquefois même
» sans affranchir!... C'était le château de Tranf...
» Trans... Trakenstemberg!... un nom comme cela,
» qui était en loterie... Bref, c'est moi qui ai gagné... je
» pouvais aller habiter mon château, mais vous sen-
» tez bien que j'aimais mieux rester en France, à
» Paris, près de mes amis. Un banquier m'a offert
» de m'acheter mon château... cent vingt mille
» francs... j'y ai consenti, et je me suis fait six mille
» francs de rentes... et voilà! »

Pendant que Bouchenot fait cette histoire, George fronce le sourcil, et son visage prend un air froid et sévère; de son côté Timothée regarde George d'un air qui veut dire : Est-ce que tu crois tout cela?

Bouchenot a cessé de parler, et ses deux amis gardent le silence. Cependant au bout d'un moment Timothée lui dit :

« Mais ce n'est pas une histoire de loterie que tu
» as contée à Cœlina; tu lui as dit que tu avais hérité
» d'un parent éloigné.

» — Ah! oui... c'est vrai... je lui ai dit cela...
» mais vous concevez bien qu'on n'a pas besoin
» de dire à tout le monde de quelle manière on
» s'est enrichi.

» — Lorsque la source d'une fortune n'a rien
» d'immoral, » dit George, « on ne doit pas crain-
» dre de l'avouer hautement; mais quelquefois aussi
» on ne doit son aisance... qu'à une position... qu'à
» des concessions honteuses, et alors on invente mille

» histoires, plus absurdes les unes que les autres, afin » de tâcher de dissimuler ce qu'on ne pourrait avouer » sans rougir.

» — Ma robe de chambre est un peu trop large » des manches... » dit Bouchenot. « Mais cela se » fera... c'est une étoffe de Perse... A propos, mes » amis, j'espère que nous déjeûnons ensemble?... » Nous ne nous quitterons pas comme cela... allons » au café Anglais... c'est moi qui veux avoir le » plaisir de vous offrir à déjeûner.

» — Merci, » dit George en se levant. « Je ne » puis accepter... j'ai affaire ce matin.

» — Ah! diable... c'est fâcheux... Mais au moins » Timothée...

» — J'ai affaire également, » dit Timothée en se levant aussi, « et je vais partir avec George.

» — Comment, messieurs, vous me refusez tous » les deux?... d'anciens amis... c'est très-mal... » vous ferez vos affaires plus tard... nous allons » rire; nous boirons du Champagne! Allons, vous » allez venir.

» — Adieu, Bouchenot... Viens-tu, Timothée? » dit George d'un ton fort sec.

» — Je te suis, » dit Timothée en prenant son chapeau.

» — Eh bien! vous partez si vite... qui diable » vous presse donc tant? » s'écrie Bouchenot en suivant ses deux amis. Mais déjà ceux-ci ont gagné la porte du carré, et ils descendent l'escalier sans répondre et sans avoir serré la main que le nouvel enrichi leur tendait. Celui-ci rentre alors chez

lui tout penaud, et se jette sur sa causeuse en se disant :

« Comme ils me quittent brusquement!... est-ce » qu'ils n'auraient pas donné dans l'histoire de la » loterie étrangère?... Après tout, est-ce qu'on ne peut » pas avoir des secrets... des affaires particulières?... » Ces messieurs sont aussi par trop curieux. Vous » verrez qu'on ne pourra pas être riche sans faire » tambouriner comment on a acquis sa fortune... » Qu'ils aillent donc faire de ces questions-là dans » le grand monde, dans la belle société, et ils seront » bien reçus! »

CHAPITRE XXII.

BOUCHENOT VEUT SE MARIER.

Le dernier jour du mois Bouchenot reçoit une lettre par la poste; elle est adressée à sa nouvelle demeure de la rue Saint-Lazare, ce qui prouve qu'avant de la lui envoyer on a été aux renseignemens rue de la Calandre.

Bouchenot se hâte d'ouvrir la lettre, elle ne contient pas une seule ligne d'écriture; mais en revanche elle renferme un billet de banque de cinq cents francs que Bouchenot contemple, en s'écriant :

« C'est bien, c'est très-bien. C'est mon revenu que » l'on m'envoie; il est difficile d'être plus exact. » Décidément mon argent est bien placé et je puis » dormir tranquille sur mes rentes. Je suis riche et » je n'ai rien à faire..... Comme c'est heureux..... » comme on a bien trouvé la profession qui me con- » venait! »

Et Bouchenot continue le genre de vie qu'il s'est imposé en venant habiter à la Chaussée-d'Antin. Il se lève tard, passe une grande partie de la journée à sa toilette, va au café, lit les journaux, les revues, écoute les nouvelles, va se promener, dîne et ne se grise plus, parce que c'est mauvais genre; il se rend ensuite au spectacle ou va se faire voir dans un jardin où l'on fait de la musique, puis il rentre chez lui, et se couche en se disant :

« J'ai été bien comme il faut toute la journée, je » suis très-content de moi. »

Plusieurs mois s'écoulent sans apporter de changemens dans l'existence de Bouchenot. A la fin de chaque mois il reçoit régulièrement par la poste un billet de banque de cinq cents francs. Il s'est tellement accoutumé à cet envoi, qu'il n'éprouve plus d'émotions en décachetant l'enveloppe, et qu'il regarde maintenant le billet de banque sans sourire, et le place assez froidement dans un joli secrétaire dont il a fait emplette. Depuis quelque temps la physionomie du jeune homme a perdu cet air de satisfaction que lui avait donné la fortune; elle ne s'anime plus, elle devient froide et sérieuse, on y chercherait en vain cette expression de gaîté par laquelle elle brillait autrefois. Le Bouchenot de la Chaussée-d'Antin ne ressemble plus à celui de la rue de la Calandre. Si sa personne a gagné quelque chose du côté de la tenue, en revanche sa figure a beaucoup perdu de ce qui la caractérisait et lui donnait du charme.

Enfin, au milieu de ses grandeurs, de son joli

appartement, au sein de la Chaussée-d'Antin, et drapé dans sa robe de chambre en étoffe de Perse, Bouchenot se surprend à bâiller fort souvent. En vain fait-il tous ses efforts pour échapper à l'ennui qui le gagne, en vain s'étale-t-il sur sa causeuse et se mire-t-il dans sa glace en se répétant :

« Je suis très-heureux... j'ai fort bon genre... il » n'y a pas d'homme plus heureux que moi. »

L'ennui, qui pénètre facilement sous une belle robe de chambre et dans un beau logement, s'est introduit chez Bouchenot, et semble vouloir s'y établir ; les habits à la mode, les parfums, les promenades, les soirées aux Italiens, ne parviennent point à le chasser ; il fait au contraire de rapides progrès, et tient chaque jour fidèle compagnie au nouvel enrichi.

La petite Cœlina ne s'est pas présentée chez le jeune homme qui fut son amant, et celui-ci n'a pas eu besoin de la consigner chez son concierge ; George et Timothée ne sont pas non plus revenus rendre visite à leur ci-devant compagnon de chambrée. Quelquefois Bouchenot les a rencontrés sur son chemin ; mais au moment où il se disposait à leur parler, ceux-ci ont passé rapidement en ayant l'air de ne point le reconnaître ; Henry en a fait autant lorsqu'ils se sont rencontrés, et Bouchenot en a été pour ses pas, son sourire et sa main qu'il a inutilement tendue vers ses anciens amis ; alors il s'est dit :

« Probablement ces messieurs sont jaloux de ma » fortune... de ma belle position ; voilà pourquoi » ils ne me parlent plus et ont l'air de ne pas me

» voir quand ils me rencontrent. Oh! c'est cela, il » n'y a pas le moindre doute; ils sont vexés de me » voir maintenant dans une situation aussi heu- » reuse... Oh! les hommes! l'envie les ronge tou- » jours... cependant cela m'étonne de la part de mes » auciens camarades... Ne plus me regarder parce » que je suis riche... parce que je suis très-bien mis... » et que j'ai très-bon genre!... Fi! que c'est petit » d'être jaloux de mon bonheur. »

Cependant le bonheur de Bouchenot se compliquait de bâillemens de plus en plus rapprochés, si bien qu'enfin n'y tenant plus et ne pouvant se dissimuler à lui-même l'ennui qu'il éprouvait, un beau matin, en se levant, Bouchenot se dit :

« Sacrebleu!... c'est bien embêtant d'être heu- » reux comme je le suis... décidément je m'ennuie » à crever!... C'est singulier... j'ai de l'argent de » quoi m'amuser... et je ne m'amuse plus... Qu'est- » ce que cela veut dire?... à quoi cela tient-il?... » Je n'ai rien à faire... et je ne sais que faire de » moi... c'est bien extraordinaire. Voyons, fiche- » tre!... il faut trouver un moyen d'être heu- » reux sans bâiller et sans avoir envie de dormir... » Je ne veux pas que l'excès de mon bonheur me » donne le spleen!... je ne veux pas finir par me ti- » rer un coup de pistolet, comme les Anglais, pour » me désennuyer; je veux rire, être gai comme au » temps où je n'avais pas le sou... Alors les femmes » et l'amour embellissaient mon existence... alors » j'avais toujours trois ou quatre intrigues à mener » de front; maintenant rien... C'est inconcevable!

» Les grisettes me rient au nez! les femmes du » monde ne font pas attention à mes œillades... Ah ! » parbleu, il me vient une idée!... si je me ma- » riais!... Se marier pour ne plus s'ennuyer!... au » premier aspect cela paraîtra drôle... mais, moi, » j'ai l'espoir que ce changement de position me sera » favorable. Au moins, en ayant une femme, j'au- » rai près de moi quelqu'un avec qui causer, je » m'occuperai de mon ménage, cela me distraira... » je prierai ma femme de me faire des confitures, » je mangerai l'écume. Oh! ce doit être fort amu- » sant! Ensuite j'aurai des enfans, beaucoup d'en- » fans, je jouerai à la poupée avec ma fille, et à » la toupie avec mon fils!... Ce sera délicieux! Cer- » tainement qu'alors je n'aurai plus le temps de » m'ennuyer. Quel dommage que je n'aie pas » eu cette idée-là plus tôt. Marions-nous bien » vite... mais cependant épousons une femme riche; » car, puisque je mange mes six mille livres de rentes » tout seul, je n'en aurais pas assez avec une femme » et des enfans. »

Il ne s'agissait plus que de trouver une femme riche et jolie, car cette dernière condition semblait aussi indispensable à Bouchenot. Mais en allant fréquemment dans le même café, il avait fait connaissance avec un vieux garçon fort répandu dans le monde, et qui déjà, plusieurs fois, lui avait offert de le mener avec lui au bal ou en soirée. M. Feuillard, c'était le nom du vieux garçon, était un de ces hommes qui ont passé leur vie au sein des plaisirs, et que l'on est toujours certain de rencontrer à une fête, à une cérémonie, à une

première représentation ; conservant, malgré son âge, les goûts et la toilette d'un dandy, il aimait surtout la compagnie des jeunes gens, et c'est pourquoi il avait pris Bouchenot en amitié.

Un matin, en prenant du chocolat à côté de sa nouvelle connaissance, Bouchenot lui dit :

« Monsieur Feuillard, vous ne croiriez pas une » chose ?

» — Qu'est-ce donc, mon cher ami ?

» — C'est que moi..... qui ai six mille livres » de rentes, et rien à faire..... moi qui habite la » Chaussée-d'Antin et mange chez les premiers » traiteurs de la ville ; eh bien..... je m'ennuie..... » je m'ennuie même beaucoup depuis quelque » temps.

» — Je ne vois rien d'extraordinaire à cela, mon » cher ami ; car moi qui vous parle, et qui ai passé » toute ma vie au sein des plaisirs, des fêtes, des » réunions les plus brillantes ; moi qui n'ai jamais » manqué un grand concert, une course de chevaux, » une promenade de Longchamp, ni une première » représentation ; eh bien, je puis aussi vous certi- » fier que je me suis ennuyé fort souvent. Que vou- » lez-vous !..... les mêmes plaisirs amènent quel- » quefois la monotonie ; ensuite, vous concevez » bien qu'un homme du bon ton ne doit pas rire » et s'amuser comme un petit artiste, comme un » pauvre étudiant, pour qui tout est bon lorsqu'il » y voit matière à se donner de l'agrément. Il » nous faut à nous autres des amusemens fins, » délicats, recherchés ; mais cela ne se rencontre

» pas aussi facilement : voilà pourquoi on bâille » assez souvent en bonne compagnie. Mais ras- » surez-vous, l'ennui n'est pas de mauvais ton !... » Vous ne serez jamais ridicule, pourvu que vous » sachiez vous ennuyer convenablement. Vous » nommerez cela vapeurs, maux de nerfs, malaise ; » on vous plaindra, et on aura pour vous mille pe- » tits soins.

» — Monsieur Feuillard, tout cela est fort bien, » mais je préférerais ne point m'ennuyer, et pour » cela j'ai la fantaisie de me marier.

» — Ah ! ah !... singulière idée... elle ne m'est » jamais venue, à moi. Mais, que sait-on, cela peut » réussir... maintenant qu'on se traite par l'homœo- » pathie. Nous vous marierons, mon cher, c'est très- » facile !...

» — Vraiment !... vous auriez quelque femme à » me proposer ?

» — Femmes, veuves, filles. Eh mon Dieu ! est-ce » qu'il n'y en a pas toujours ?... Tenez-vous à la » fortune ?

» — Oui ; j'ai six mille livres de rentes, il faut » que ma femme m'en apporte au moins autant.

» — C'est juste ; il faut même qu'elle en ait da- » vantage.

» — J'aime encore mieux cela.

» — Les demoiselles riches tiennent souvent à ces » petits agrémens de société qui plaisent dans le » monde. Voyons quels sont les vôtres ?

» — Mes agrémens ?

» — Vos talens, si vous aimez mieux : êtes-vous » peintre?

» — Non.

» — Poète?

» — Non.

» — Musicien ?

» — Non.

» — Pas musicien du tout?

» — Ma foi non.

» — Comment, vous ne chantez pas votre petite » romance... votre petit nocturne?

» — Je ne sais que les chansons de Béranger.

» — Diable!... Je voudrais trouver tout de suite » quelque chose pour vous faire briller.

» — Je danse et je valse très-vigoureusement.

» — Fi donc! mon cher; on ne danse plus, on » marche.

» — Je bois un verre de Champagne d'un trait.

» — Ah! vous êtes *in gurgite*... Ce n'est pas mal, » cela... c'est gentil à table; mais je voudrais autre » chose près de la demoiselle... Que ferez-vous si on » vous présente un *album*, avec prière de mettre » quelque chose dessus.

» — Je sais faire des chats en trois traits de » plume.

» — Vraiment!... c'est délicieux, cela!... Voyons » tout de suite votre talent. Garçon, du papier, une » plume. »

Le garçon de café apporte ce qu'on lui demande. Bouchenot se met à faire des chats à main levée. Le vieux Feuillard est enchanté; il s'écrie :

» C'est parfait, c'est fort original : avec cela, » vous pouvez trouver une demoiselle de douze à » quinze mille livres de rentes. Ce soir, venez avec » moi, je vous présente dans une réunion où se trou- » vera mademoiselle Mirevalle. C'est une jeune per- » sonne riche, qui a la fureur des *album*. J'aurai soin » de parler de votre talent extraordinaire pour faire » des chats à la plume; on vous enverra l'album; » vous le reporterez vous-même : ce sera un moyen » de vous introduire; vous ferez votre cour; le reste » ira de suite. »

Bouchenot est enchanté; il rentre chez lui où il s'exerce toute la journée à faire des chats. Il use deux paquets de plumes et une main de papier; mais aussi il se sent de première force, et prêt à montrer son talent sur l'album d'une petite maîtresse. Le soir, il va retrouver M. Feuillard, et celui-ci le mène chez un faiseur d'affaires de la rue de Provence où il y a grande réunion. La demoiselle Mirevalle ne tarde pas à venir, conduite par son père.

Depuis qu'il a six mille francs par an à dépenser, Bouchenot a pris un aplomb qui dans le monde passe souvent pour du savoir vivre. Il ne se sent plus embarrassé au milieu d'un salon, et soutient fort bien les regards de la société. Il se faufile près de mademoiselle Mirevalle; c'est une jeune personne assez jolie, qui semble aussi avoir une grande habitude du monde, et que l'on prendrait plutôt pour une dame que pour une demoiselle.

Le vieux Feuillard a su adroitement amener la conversation sur les album, et parler du talent de

Bouchenot ainsi que de son extrême complaisance; la soirée n'était pas écoulée que mademoiselle Mirevalle avait demandé au jeune homme la permission de lui envoyer son album, et que celui-ci avait promis d'y faire un chat à la plume.

Le lendemain Bouchenot reçoit l'album ; après y avoir déployé tout son savoir faire, il va lui-même le reporter à mademoiselle Mirevalle; car le vieux Feuillard lui a conseillé de bannir toute timidité et de se déclarer hardiment.

Le jeune homme est fort bien reçu. Le chat est trouvé ravissant. Bouchenot promet d'en faire pour plusieurs amies de mademoiselle Mirevalle, et il se trouve ainsi introduit près de la demoiselle à laquelle il veut faire sa cour.

Mademoiselle Mirevalle avait un caractère original et la prétention de ne point ressembler aux personnes de son sexe. Elle s'aperçut bientôt que Bouchenot cherchait à lui plaire. Elle trouva en lui plus d'affectation que de savoir vivre, plus de prétentions que d'esprit, parfois même dans ses manières une gaucherie qui avait quelque chose de comique. Tout cela aurait pu déplaire à une autre, et c'est au contraire ce qui fit que mademoiselle Mirevalle accueillit fort bien la déclaration de Bouchenot; d'ailleurs il lui sembla fort original de se marier par l'intervention d'un chat.

Au bout de fort peu de temps, certain du consentement de la jeune personne qu'il désirait épouser, Bouchenot songea à obtenir celui de M. Mirevalle. Le papa ne se laissait pas séduire par des dessins à la

plume, mais il aimait beaucoup sa fille, et l'on avait tout lieu d'espérer qu'il approuverait le choix qu'elle avait fait.

Bouchenot alla donc faire sa demande au père de la demoiselle. M. Mirevalle, en homme sage, commença par demander à celui qui se présentait pour être son gendre des détails sur sa famille et sa fortune. Bouchenot se donna comme fils d'un gros négociant qui lui avait laissé six mille francs de revenus.

« — Ma fille en aura le double, » dit M. Mirevalle ; « cependant, si vous lui convenez, ce » ne sera pas un obstacle. Sur quoi sont placés » vos fonds..... en terres, en maisons, ou sur » l'État ? »

Bouchenot ne s'attendait pas à cette question, elle le troubla, l'embarrassa beaucoup. Il tergiversa, et balbutia enfin :

« Mes fonds... mes fonds sont très-bien placés... » on me paie régulièrement tous les mois.

» — On vous paie tous les mois... ce n'est donc » pas sur l'État ?

» — Non... c'est un ami qui a mes fonds.

» — Un ami... Mais est-il notaire, agent de » change, banquier ? a-t-il enfin une solvabilité re- » connue ? »

Bouchenot tirait son mouchoir, le remettait dans sa poche et le retirait encore, en cherchant ce qu'il pourrait dire ; son hésitation n'échappa point à monsieur Mirevalle, qui conçut des doutes sur la fortune du jeune homme, et lui dit d'un ton assez sec :

« Eh bien! monsieur, il me paraît que vous ne » savez pas où sont placés vos fonds.

» — Pardonnez-moi, » répond Bouchenot en tâchant d'avoir un ton d'assurance. « Pardonnez- » moi... monsieur... mes fonds sont... chez un » épicier.

» — Chez un épicier, » dit monsieur Mirevalle en laissant échapper un sourire moqueur. « Sin- » gulier placement! En ce cas, monsieur, je » vous engage à les retirer de là et à acheter » des rentes; lorsque vous m'aurez apporté votre » inscription au grand-livre, nous pourrons cau- » ser de votre proposition; mais jusque-là il » est inutile que vous continuiez de faire la » cour à ma fille et que vous vous présentiez chez » moi. »

Et M. Mirevalle a tourné le dos à Bouchenot, qui s'éloigne tout honteux en se disant : « C'était bien » la peine que je m'exerçasse à faire des chats à la » plume! Voilà un père très-ridicule; je lui dis que » j'ai six mille francs de rentes et il ne veut pas me » croire sur parole. Je ne puis cependant pas lui en » donner d'autres preuves. Je crois que c'est un pré- » texte qu'il a pris pour me refuser. Il ne me trouve » pas assez riche. Je vais bien attraper tous ces » gens-là, je vais épouser une demoiselle qui » n'aura rien; avec de l'ordre, mon revenu nous » suffira. Dans la société où m'a conduit le vieux » Feuillard, j'ai remarqué une jeune personne » ravissante... mademoiselle Desbruyer. J'ai de- » mandé pourquoi elle ne se mariait pas; c'est

» qu'elle n'a pas le sou, m'a-t-on dit. Eh bien, » moi, je veux me montrer plus grand, plus gé- » néreux que les autres hommes; j'épouserai made- » moiselle Desbruyer. »

Bouchenot dit à son vieil introducteur qu'il a changé de projets; que mademoiselle Mirevalle ne lui convient plus, et qu'il a jeté les yeux sur mademoiselle Desbruyer.

« — Pour celle-là, » dit M. Feuillard, « elle » est fort jolie, j'en conviens, mais elle n'a point » de dot.

» — Cela m'est égal, j'en ai assez pour nous » deux.

» — Par exemple, vous entreriez dans une famille » très-honorable sous tous les rapports.

» — Cela me suffit; connaissez-vous M. Des- » bruyer?

» — Beaucoup.

» — Présentez-moi comme un épouseur et ter- » minons promptement; j'ai hâte de me marier » afin de ne plus m'ennuyer... Faudra-t-il aussi » faire des chats à la plume pour plaire à cette de- » moiselle?

» — Non; celle-là est très-modeste; elle n'a point » d'album.

» — J'aime mieux cela. Avec une femme qui » court après tous les artistes, après tous les hommes » de mérite, et qui les supplie de lui faire quelque » chose, je sens que je n'aurais pas été tranquille. » Quand on épouse un homme parce qu'il sait faire » un chat, il est probable qu'on le trompera avec

» un autre qui saura faire un cheval ou tout au-
» tre animal. L'amour des albums peut entraîner
» fort loin. »

M. Feuillard a présenté son protégé chez les parens de la jolie fille, comme un jeune homme qui a été subjugué par les charmes de mademoiselle Desbruyer, et qui désire lui offrir sa fortune et sa main.

Bouchenot est parfaitement accueilli. Il se trouve au milieu d'une famille aimable, et il peut faire sa cour à une demoiselle charmante, qui reçoit ses hommages avec timidité, mais semble reconnaissante de ce qu'il ait bien voulu l'aimer rien que pour elle. Il fait sa cour avec ardeur, il lui tarde d'être le mari d'une jeune personne belle, bien élevée, et qui semble posséder autant de qualités que d'attraits.

De leur côté, les parens sont enchantés d'avoir trouvé un bon parti pour leur fille, et rien ne semble devoir s'opposer à l'hymen de Bouchenot. Déjà le jour est fixé, on s'occupe des préparatifs de la noce, des invitations à faire, de la toilette de la mariée; lorsque le père de la future, se trouvant un jour seul avec Bouchenot, lui dit :

« En vérité, monsieur, je ne sais comment vous
» peindre ma reconnaissance; vous avez de la for-
» tune, et vous prenez une fille sans dot!... Bien
» peu d'hommes agiraient comme vous!... »

Bouchenot s'incline; son futur beau-père continue :

« Vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, » monsieur, que je vous demande quelques détails » sur votre fortune. Un père doit, avant tout, savoir » en quelles mains il confie son enfant, et mes ques- » tions ne peuvent vous offenser. Il est d'usage, » en pareille circonstance, de communiquer à sa » nouvelle famille ses titres, sa situation..... » Un seul coup-d'œil me suffira... Soyez persua- » dé, monsieur, que cette demande m'est plutôt » dictée par mon devoir que par aucun motif de mé- » fiance.

» — Que le diable t'emporte avec ton devoir ! » se dit Bouchenot. « Il va m'en demander autant que » les autres... celui-là ! Si je lui dis que j'ai des ren- » tes, il voudra sans doute aussi voir mon inscrip- » tion. Voyons !... payons d'audace ! essayons un » autre moyen. »

M. Desbruyer semblait étonné du silence que gardait son futur gendre, celui-ci se tourne enfin vers lui et lui répond d'un ton très-assuré :

« Monsieur Desbruyer, on vous a peut-être dit que » j'avais de la fortune... des rentes ? eh bien ! on » vous a trompé.

» — Comment, monsieur ?

» — Oh ! rassurez-vous ! je n'en suis pas moins à » mon aise. Je touche cinq cents francs par mois, » payés fort régulièrement. C'est gentil.

» — Vous avez donc un emploi, monsieur ?

» — Un emploi... Oui, comme vous dites, j'ai » un emploi.

» — Et dans quelle partie, s'il vous plaît?

» — Dans quelle partie ?... Ah ! mon cher mon-
» sieur, vous êtes bien curieux.

» — Curieux ? lorsqu'il s'agit de la destinée de sa
» fille... Monsieur, ma demande doit vous paraître,
» au contraire, toute naturelle. Veuillez bien me
» dire quel emploi vous occupez.

» — Et si je ne veux pas vous le dire, moi ?

» — Alors, monsieur, vous n'épouserez pas ma
» fille.

» — Comment, vous me refusez votre fille qui
» n'a rien, quand je vous promets, moi, de la faire
» vivre dans l'aisance ! quand je touche cinq cents
» francs par mois !

» — En toucheriez-vous dix fois autant, mon-
» sieur, je vous refuserais ma fille, si j'ignorais de
» quelle façon vous gagnez cet argent.

» — Monsieur Desbruyer, vous êtes ridicule.

« — Non, monsieur, je suis homme d'honneur ;
» et je ne veux compter dans ma famille que des
» gens dont la position soit honorable. Si vous ne
» voulez ou ne pouvez pas répondre à mes ques-
» tions, il est inutile que vous songiez encore à ma
» fille.

» — Mais s'il m'est impossible d'y répondre, à
» vos questions ?

» — Alors, monsieur, j'ai bien l'honneur de vous
» saluer. »

Bouchenot a été poliment mis à la porte. Il ren-

tre chez lui en se disant : « Tous ces gens-là sont hor-
» riblement ridicules..... S'entêter à vouloir savoir
» comment j'ai de l'argent !... Puisque c'est comme
» cela, je ne me marierai pas. Au moins, on ne me
» fera plus de ces sottes questions auxquelles je ne puis
» pas répondre. »

CHAPITRE XXIII.

TROIS JEUNES GENS SUR UNE AUTRE ROUTE.

Laissons un peu Bouchenot dans son logement de la Chaussée-d'Antin, où il fait tout ce qu'il peut pour chasser l'ennui qui le ronge, et revenons près de ses trois amis qui ont suivi une autre route pour trouver la fortune et le bonheur.

Timothée ayant pour lui seul la rente que lui fait son père, et qui lui est suffisante parce que chez lui le goût du travail chasse les idées de dissipation, Timothée pouvant alors s'habiller convenablement, a suivi ses cours, passé ses examens, et vient d'être reçu avocat. Fier de ce nouveau titre, il n'en a que plus d'ardeur au travail, et ses parens, enchantés de sa bonne conduite, doublent la pension qu'ils lui faisaient, afin de le mettre à même de paraître dans le monde où le mérite ne suffit pas toujours pour parvenir, mais où il est rare cependant qu'un travail

assidu et une bonne conduite ne soient point récompensés.

George a suivi la carrière des lettres, carrière ingrate, où les succès font des ennemis, où les lauriers sont des épines, où l'on n'arrive qu'à travers mille obstacles, parce que le mérite fait bien plus de jaloux que le travail et la bonne conduite. On pardonne à un homme d'avoir amassé de la fortune en travaillant, mais on ne lui pardonne pas d'avoir acquis un peu de gloire, et on cherche continuellement à la lui disputer. Ce qui console l'homme de talent, ce qui le fait marcher ferme dans la route qu'il s'est tracée sans redouter les frélons qui bourdonnent incessamment à ses oreilles, c'est qu'au milieu de cette foule d'envieux et de critiques, de sots, de pédans et de malveillans, surgit un monde étranger à toutes les coteries, un monde qui juge ses ouvrages sans passion, sans partialité; qui s'attache à ce qui lui plaît, qui repousse ce qui l'ennuie ou le fatigue. Ce monde-là est le vrai public; c'est lui qui achète les livres et va en payant au spectacle; c'est lui qui fait les succès en dépit des journaux et de l'intrigue; et quoi qu'on dise et que l'on fasse, ce n'est que par lui que l'on acquiert une réputation durable.

Les premières pièces de George avaient eu du succès; mais il avait besoin d'écrire plus largement ce qu'il pensait, ce qu'il observait; il se sentit le désir de laisser courir sa plume au gré de sa pensée, d'étudier des caractères, de les reproduire jusque dans leur intérieur le plus intime; il voulait pouvoir retracer avec leurs moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes

populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, et surtout ces scènes de la vie privée, ces sentimens de la jeunesse, de l'âge raisonnable; ces amours de la grisette et de la femme du monde; les contemporains enfin, tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie, et non pas avec ces passions forcées, ces beautés idéales que l'on ne trouve que dans l'imagination d'un auteur.

Il s'était dit : « On cherche en vain dans la cam-» pagne les bergères de Florian, parce qu'elles n'ont » jamais existé telles qu'il les a dépeintes. Moi, » je montrerai les paysannes comme je les vois, » avec leurs mains rouges et calleuses, leur tour-» nure lourde et gauche, leur langage grossier et » souvent impertinent.

» J'en ferai autant pour chaque personnage que » je prendrai. Je ne donnerai pas à mes héros des » sentimens que je n'ai rencontrés nulle part, » ni des vertus qui n'existent pas; je peindrai les » hommes tels qu'ils sont, avec leurs qualités, leurs » défauts et leurs faiblesses : mais je choisirai de pré-» férence des personnages plaisans et bons, des ca-» ractères comiques et francs; des sentimens tendres » et doux, parce que la peinture des crimes, des » atrocités, des vices hideux, attriste l'imagination, » serre le cœur, et enfante quelquefois des pensées » noires qu'il n'est pas nécessaire de propager, le » monde étant déjà bien assez méchant par lui-même; » et puis enfin parce que mon goût ne me porte pas

» à écrire du terrible, et que l'on fait mal ce » qu'on ne fait pas avec goût. »

Et comme dans une pièce de théâtre il est impossible de s'étendre, de détailler, de s'arrêter à loisir sur les défauts et les ridicules de ses personnages, George fit des romans, non pour y entasser événemens sur événemens, mais pour y retracer ce qu'il avait observé et entendu souvent.

Les romans de George eurent un succès que lui-même était loin d'espérer. Leur plus grand mérite était d'être vrais; mais dans tous les arts, c'est toujours au vrai qu'il faut revenir.

Alors George fut impitoyablement critiqué dans des journaux, dans des revues; alors il reçut même des lettres anonymes et pseudonymes, où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir des succès et d'être lu plus que les autres; lui, écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans nerf, sans élévation, sans mission, et surtout sans coterie.

Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable.

Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une paysanne comme parle une paysanne, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne savait pas écrire.

Comme il était gai et faisait souvent rire, on lui dit qu'il était indécent.

Comme il n'y avait dans ses ouvrages ni parricide,

ni infanticide, ni fratricide, ni empoisonnement, ni inceste, on lui dit qu'il était immoral.

Quelques-uns, dans leur critique dédaigneuse, voulurent bien dire de lui : On le lit, mais on ne le juge pas.

Il aurait pu leur répondre avec plus de vérité : On vous juge, mais on ne vous lit pas.

Dans les premiers temps, George éprouva quelque chagrin de voir se soulever contre lui tant de jalousie et de colère; mais bientôt il prit toutes ces critiques pour ce qu'elles valaient, il comprit que l'on ne s'attaque qu'aux gens qui réussissent, et que la gloire seule fait naître l'envie; alors, par le nombre d'injures de ses adversaires, il put calculer le succès de ses ouvrages; alors il remercia les auteurs d'écrits anonymes de vouloir bien se donner la peine de lui apprendre que sa réputation s'étendait chaque jour davantage, et continua de marcher dans la route qu'il s'était tracée, et qu'il savait être la bonne, d'après toute la peine que l'on s'était donnée pour la lui faire quitter.

Henry Jumière, toujours aussi épris de mademoiselle Giraumont, travaillait avec ardeur afin d'obtenir sa main. Henry voyait le succès couronner ses efforts; sa petite fortune s'augmentait, son crédit et sa réputation étaient déjà parfaitement établis, et s'il n'avait point encore un sort brillant à offrir à Pauline, au moins était-il certain de lui assurer une position honorable. Tout devait donc lui faire espérer de voir enfin sa demande agréée; encore quelques semaines,

et Henry comptait presser le père de Pauline de consentir à son bonheur.

Mais un soir, dans une réunion où il a coutume de se trouver avec celle qu'il aime, Henry est frappé de la pâleur, de la tristesse de Pauline, ainsi que de l'air froid et contraint avec lequel M. Giraumont l'accueille.

« — Qu'est-il arrivé? qu'ai-je donc fait qui dé» plaise à monsieur votre père? » dit Henry, lorsqu'il peut s'approcher de Pauline. « Et vous-même, » pourquoi cette tristesse, cette pâleur? De grâce, » dites-moi ce qui est arrivé.

» — Demain, » dit Pauline, « demain dans la mati» née, venez à la maison, mon père sera sorti et je pour» rai tout vous dire. Ah! mon ami, j'ai déjà versé bien » des larmes... nous sommes bien malheureux! »

On doit penser avec quelle impatience Henry attend le moment de se trouver seul avec son amie. La soirée lui semble d'une longueur interminable; car M. Giraumont quitte peu sa fille, et il semble s'arranger de manière à ce qu'elle ne puisse se rapprocher de Henry.

La nuit n'amène point de sommeil pour calmer les inquiétudes de l'amour, elles les augmente au contraire, et donne aux pensées de plus sombres couleurs. Enfin le jour renaît, Henry est debout; il compte les heures, les minutes, il ne vit pas jusqu'au moment où il peut se rendre près de Pauline; mais il la trouve, versant des larmes qu'elle n'a pas la force de lui cacher.

« — Parlez, de grâce! que se passe-t-il, quel

» malheur nous menace? » dit Henry en prenant la main de son amie.

« — Le plus grand de tous!... mon père ne con-
» sent plus à notre mariage. Il veut pourtant me
» donner un époux... mais ce n'est plus vous dont
» il a fait choix.

» — Il veut vous marier à un autre!... Oh!...
» c'est impossible!... ne sait-il pas que vous m'ai-
» mez, que je vous adore? ne sait-il pas que pour
» vous obtenir j'ai renoncé à la carrière que je sui-
» vais... que c'est pour devenir votre époux que je
» me suis mis dans le commerce... où je travaille
» sans relâche afin de réussir?... ne sait-il pas que le
» succès couronne mes efforts... que ma petite for-
» tune s'accroît?... A-t-il quelque reproche à me
» faire... me trouve-t-il trop dissipé, trop étourdi?...
» mais je ne quitte mes bureaux que pour être près
» de vous... lui aurait-on fait de faux rapports sur
» mon compte?... Oh! je confondrai mes ennemis,
» mes calomniateurs, et votre père sera forcé de
» me rendre justice... Il verra, oh! oui, il verra que
» je suis toujours digne de sa fille.

» — Mon père ne vous reproche rien, » dit Pauline en cherchant à retenir ses larmes; « il vous rend
» justice, et avoue que votre conduite ne mérite que
» des éloges...

» — Eh bien! alors...

» — Mais il prétend que l'on doit toujours cher-
» cher à augmenter le bien-être de sa fille, il dit ne
» vous avoir rien promis. Enfin, il veut me marier
» à un autre, parce que cet autre a trente mille li-

» vres de rentes au moins, et que vous êtes bien loin
» de posséder une telle fortune. Je me suis jetée à ses
» genoux, je lui ai répété cent fois que votre amour
» me rendrait plus heureuse qu'une grande fortune.
» Mon père est inflexible ; il prétend que cela n'au-
» rait pas le sens commun, de refuser un aussi bon
» parti, et que nous nous consolerons tous les deux.
» Oh ! non... non... n'est-il pas vrai, mon ami, que
» nous ne nous consolerons jamais... et que vous
» m'aimerez toujours ?...

» — Vous, Pauline ! vous !... l'épouse d'un au-
» tre !... Et quel est celui qui veut m'enlever tout
» ce que j'ai de plus cher... qui veut détruire tout
» mon avenir ?..... où vous a-t-il vue ?..... de-
» puis quand vous aime-t-il ?... Mais répondez-moi
» donc.

» — Vous rappelez-vous, mon ami, un Marseil-
» lais... un certain M. Mortandal qui vint aux soi-
» rées de madame Merlier. Il lui avait été présenté
» par un négociant, et elle lui fit beaucoup d'ac-
» cueil, car dans le monde vous savez que l'on ac-
» cueille toujours fort bien les personnes qui ont de
» la fortune.

» — M. Mortandal... Oui, je sais qui vous vou-
» lez dire, un grand homme dont l'excessive poli-
» tesse a quelque chose qui repousse au lieu d'atti-
» rer, car il y a de la fausseté dans son regard et
» dans l'expression de son sourire. Mais cet homme
» a plus de quarante ans ! il serait votre père !... et
» c'est à lui que l'on veut vous marier !...

» — Il m'a vue plusieurs fois dans le monde, et

» j'ai eu le malheur de lui plaire. Il s'est fait pré-
» senter à mon père... en faisant sonner bien haut
» ses trente mille livres de rentes !... Mon père a pris
» des informations sur ce monsieur ; il a su qu'il
» faisait d'immenses affaires en marchandises, qu'il
» avait des dépôts considérables dans plusieurs villes
» de France... enfin mon père a été séduit, ébloui
» par la brillante fortune de M. Mortandal ; et lors-
» que celui-ci lui a demandé ma main, il la lui a
» promise, parce que pour lui la richesse est tout, et
» qu'il ne croit pas que l'amour soit nécessaire au
» bonheur.

» — Il suffit, » dit Henri en se préparant à sortir ; « je sais maintenant ce qu'il me reste à faire.

» — Où allez-vous ? » s'écrie la jeune fille en saisissant le bras de Henry. » Que voulez-vous
» faire ?

» — Je veux aller trouver ce monsieur Mortan-
» dal, et s'il ne renonce pas à ses prétentions sur
» vous, je veux avoir sa vie ou lui donner la
» mienne... Ah ! ce ne sera pas un grand sacrifice ;
» car en vous perdant, Pauline, je sens qu'elle ne
» sera plus qu'un supplice pour moi.

» — Non, Henry, vous ne provoquerez point cet
» homme ; si vous m'aimez, vous ne vous battrez
» pas, vous n'exposerez pas vos jours... ce serait me
» rendre encore plus malheureuse, sans apporter au-
» cun changement heureux dans notre situation. Je
» connais les principes de mon père, il a horreur du
» duel ; un homme qui en a provoqué un autre ne
» peut plus être reçu chez lui... Je vous le répète,

» un duel ne pourrait que vous perdre dans son es-
» prit. Si vous étiez vainqueur, il ne vous reverrait
» plus; si vous succombiez, je serais donc la cause
» de votre mort. Ah!... mon ami, vous ne voudriez
» pas me condamner à des remords éternels.

» — Il faut donc que je vous voie devenir l'é-
» pouse d'un autre sans faire aucun effort pour vous
» arracher de ses bras?

» — Espérons encore... Peut-être mes larmes
» parviendront-elles à fléchir mon père... De votre
» côté, voyez-le... dites-lui que vous seul possédez
» mon cœur... Peut-être ne voudra-t-il pas faire
» notre malheur. »

Henry quitte Pauline désespérée, et le même jour il se présente devant M. Giraumont. Le petit vieillard le reçoit avec cette politesse froide qui repousse déjà l'espérance.

« — Est-il vrai, monsieur, » dit Henry; « que
» vous ayez l'intention de marier mademoiselle vo-
» tre fille à M. Mortandal?

» — C'est plus que mon intention, » répond le vieux négociant, « c'est une chose arrêtée.

» — Mais, monsieur, vous saviez que j'aimais ma-
» demoiselle votre fille, car je vous avais demandé
» sa main. Ma position dans le monde fut seule cause
» de votre refus; pour vous être agréable, je me
» suis mis dans le commerce. Aujourd'hui mes af-
» faires prospèrent, mon crédit est bien établi...
» quel motif auriez-vous encore pour me refuser
» mademoiselle votre fille?

» — Monsieur, je rends justice à vos qualités, à

» votre conduite... Je ne doute pas qu'en continuant
» comme vous le faites, vous ne puissiez, dans une
» dizaine... une quinzaine d'années, avoir une jolie
» fortune. Mais celle de M. Mortandal est toute faite,
» elle est considérable!... C'est un homme honora-
» ble... je n'ai pas dû refuser son alliance. J'en suis
» fâché, jeune homme, mais ces considérations
» doivent l'emporter sur l'amour, qui n'est qu'un
» sentiment passager. Ma fille sera madame Mortan-
» dal. »

Henry voulut répliquer ; M. Giraumont le salua et lui tourna le dos. Le lendemain le jeune homme se présenta de nouveau chez le père de Pauline ; mais il était consigné à la porte, et il lui fallut s'éloigner sans revoir celle qu'il aimait.

Le désespoir dans le cœur, Henry tâcha de dissimuler ses souffrances, et se rendit dans toutes les réunions où il avait l'habitude de rencontrer Pauline ; mais elle n'y revint pas. M. Giraumont ne voulait plus que sa fille pût se retrouver avec celui qu'elle aimait.

Alors ayant perdu toute espérance, ne pouvant plus même contempler celle qui lui était si chère, le pauvre Henry s'abandonna à toute sa douleur, et se promit de mourir le jour où Pauline deviendrait madame Mortandal.

CHAPITRE XXIV.

UNE REVANCHE.

C'était par une belle soirée d'automne. Le temps était doux, l'air tiède, le ciel étoilé. Bouchenot, après avoir assez long-temps promené sur le boulevard des Italiens son ennui et sa belle toilette, avait insensiblement porté ses pas vers un autre quartier. Petit à petit il s'était trouvé à la Porte-Saint-Denis, puis sur le boulevard du Temple au milieu de ses mille et une parades, et il s'était arrêté machinalement devant les figures de cire, devant les paillasses et devant le théâtre où règne Debureau ; et déjà, sans s'être expliqué pourquoi, Bouchenot se sentait tout autre, il ne bâillait plus, sa figure avait repris son hilarité d'autrefois, et sa démarche ce laisser-aller qu'il ne se permettait plus à la Chaussée-d'Antin.

Tout-à-coup Bouchenot s'arrête comme un homme qui vient de prendre une résolution, et se dit :

« Ah ! fichetre ! je suis bien bête de m'ennuyer, et

» de ne savoir que faire de moi... et tout cela pour
» avoir bon genre, pour être comme il faut. Décidé-
» ment ça ne me va pas. La nature m'a créé avec
» d'autres goûts, j'avais pris d'autres habitudes;
» pour y renoncer je me fais violence... Je finirai
» par devenir tout-à-fait imbécile... non pas, en
» voilà assez... Je ne sais comment me tenir à la
» Chaussée-d'Antin pour avoir la tournure d'un fas-
» hionable, ici je me sens à mon aise... je respire
» mieux... j'ai presque envie de danser. Revenons
» par ici... allons où cela me plaira... retournons à
» mes plaisirs, à mes bamboches, à mes grisettes...
» redevenons le Bouchenot d'autrefois... Et pour
» commencer je vais remettre mon chapeau de
» côté... d'abord ça me va mieux. Depuis que je
» suis dandy, les femmes ne font plus attention à
» moi. Je vais reprendre mes anciennes manières,
» mon ton leste, libertin, et je vais refaire des con-
» quêtes. Dès ce soir je veux m'amuser... je veux
» aller où j'allais autrefois... Voyons... c'est au-
» jourd'hui jeudi... on danse ce soir aux Montagnes
» de Belleville... On y danse même un petit cancan
» fort gentil... courons aux Montagnes... j'aurai bien
» du malheur si je n'y trouve pas une grisette qui
» accepte mon hommage avec une limonade.....
» Allons valser, rire, dégringoler. Ah! la chanson a
» bien raison!

« On en revient toujours
» A ses premiers amours. »

Et Bouchenôt, qui ne marche plus roidè et guindé, court au coin de la rue du Temple, se jette dans l'omnibus qui remonte le faubourg, ne fait plus la grimace parce qu'il est assis entre deux ouvriers en veste, passe même leurs six sous au conducteur, et monte à la Courtille, où l'on rit, où l'on boit, où l'on chante, où l'on danse depuis le premier jour de l'année jusqu'à la Saint-Silvestre.

En tournant à droite, après avoir passé la barrière et en suivant le boulevard extérieur, on ne tarde pas à trouver le jardin où sont les Montagnes de Belleville. Ces Montagnes sont les seules qui aient résisté au temps, à la mode et à l'inconstance naturelle des Parisiens. Peut-être est-ce leur modestie qui leur a porté bonheur; car tandis que leurs superbes rivales, les Montagnes Russes, Beaujon, le Delta, le Niagara et Tivoli, disparaissaient tour-à-tour du théâtre de nos plaisirs, les Montagnes de Belleville continuaient de faire dégringoler l'artisan et la grisette, qui aiment toujours à se faire rouler.

Le jardin des Montagnes est assez grand pour que l'on puisse y prendre le plaisir de la promenade, et même *on est libre de s'égarer* lorsqu'on en a la fantaisie. Il y a de belles allées bien couvertes, et des bosquets fort peu éclairés ; enfin il y a la danse, qui est toujours l'endroit où la foule se rassemble et le point de réunion des grisettes ; car c'est là où se font et se défont toutes les intrigues; on y traite l'amour fort gaîment ; on y fait sa déclaration pendant une chaîne anglaise, et souvent le cœur se donne pendant le galop.

Bouchenot hume avec délices l'air du jardin, quoiqu'il ne soit pas embaumé ; mais là il se rappelle ses jours de plaisirs et de folies ; là il se sent renaître ; il retrouve les douces sensations qu'il éprouvait jadis ; il commence par courir aux montagnes, se jette dans un char, et se fait ramasser six fois de suite, afin de se remettre à cet exercice, ensuite il se dirige du côté de la danse, lorgne les grisettes, qui sont toujours en majorité, et se décide enfin à inviter une petite brunette qui, en allant en avant deux, fait des mouvemens de hanches qui rappellent la *catchucha*.

L'orchestre a joué la ritournelle qui invite les danseurs à se mettre en place. Bouchenot est allé prendre sa danseuse ; il se place, il ne lui manque plus qu'un vis-à-vis ; il en appelle. Bientôt un monsieur et une jeune femme se placent en face de Bouchenot. L'orchestre part, le quadrille est commencé ; mais Bouchenot est resté tout saisi et la jambe en l'air en reconnaissant dans son vis-à-vis sa ci-devant voisine Cœlina.

Son ancienne maîtresse est devant lui, et elle danse avec un jeune homme. Il y a de ces choses qui font toujours mal, tel philosophe que l'on soit : Quittez une femme, puis rencontrez-la avec un autre homme, vous éprouverez tout de suite un sentiment de dépit, de chagrin et même de jalousie, lors même que vous n'auriez plus d'amour pour cette femme ; mais c'est bien pis si vous en avez encore ; et c'est ce qui arrive à Bouchenot, qui n'avait jamais oublié entièrement Cœlina, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour cela.

« — Eh bien ! monsieur, allez donc !..... c'est » à nous ! » dit la demoiselle qui danse avec Bouchenot.

« — Ah ! pardon, mademoiselle... c'est juste... » Où en est-on ?

» — Queue du chat... Venez donc.

» — Queue du chat... Oui, mademoiselle... Est-» ce à nous ?

» — Sans doute. Est-ce que vous ne savez pas » danser, monsieur ?

» — Si je sais danser... Ah ! par exemple... voilà » une question étonnante !

» — Dame ! vous ne bougez pas. »

Pour prouver qu'il sait danser, Bouchenot se met à faire de grands sauts, des entrechats, des jetés battus ; il pense qu'il ne faut pas laisser voir à Cœlina l'émotion qu'il éprouve, car celle-ci n'en a laissé paraître aucune en le revoyant, et elle danse devant lui comme si elle ne le connaissait pas. Mais Bouchenot a beau faire pour feindre de l'indifférence, ses regards se reportent sans cesse vers Cœlina, et il ne fait plus aucune attention aux jolis mouvemens de catchucha que se permet sa danseuse.

Une figure arrive, qui donne occasion de prendre la main à son vis-à-vis. Bouchenot serre doucement dans la sienne la main de Cœlina ; mais celle-ci la retire vivement, et aucune pression n'a répondu à celle de Bouchenot. Son cœur se serre, il se mord les lèvres avec colère, il ne sait plus ce qu'il fait, il ne va plus en mesure, il brouille les figures, et sa danseuse lui dit d'un ton moqueur :

« Vous n'avez pas l'air de danser souvent! »

Enfin, la contredanse finit, Bouchenot reconduit sa danseuse à laquelle il ne songe plus à faire la cour, car il n'est occupé que de Cœlina. C'est la petite enlumineuse qu'il veut retrouver ; il fait le tour de la danse et aperçoit bientôt son ancienne maîtresse assise à côté de mademoiselle Prudence et d'un grand monsieur blond qui a un col dont les bouts lui vont dans la bouche, et des boucles d'oreilles qui ressemblent à des anneaux de rideaux. Ce monsieur roule autour de lui des yeux étonnés comme s'il arrivait de la lune, et ramène sans cesse sur ses chevilles le bas de son pantalon qui s'obstine à ne faire qu'une culotte.

Bouchenot passe et repasse devant les deux amies, en se disant :

« Où diable ont-elles pris ce grand dindon-là ?... » ce n'est pas avec lui que Cœlina dansait tout-à-» l'heure... Est-ce que ce serait le nouvel amant de » mon infidèle? »

Cœlina a fort bien vu Bouchenot, mais elle ne fait pas semblant, et pousse du genou Prudence en lui parlant à l'oreille ; alors Prudence baisse les yeux aussitôt que Bouchenot regarde de son côté.

« — On ne veut même plus me regarder, » se dit Bouchenot, « on ne daigne pas seulement me sa-» luer... c'est extrêmement impertinent... Est-ce à » cause de ce grand niais qui est avec elle ?... In-» grate Cœlina !... elle m'a donc entièrement ou-» blié !... cela me fait de la peine... Elle me sem-» ble cent fois plus jolie que lorsque je la voyais tous

» les jours !... Ne pas me regarder... me sourire une » pauvre petite fois !... »

Bouchenot, voyant qu'il se promène inutilement, se dit :

« Ah ! ma foi, tant pis ! je vais l'engager à dan- » ser... il faudra bien qu'elle me parle et me re- » garde alors. »

Et s'avançant d'un air résolu vers Cœlina, il lui dit en la saluant :

« Mademoiselle veut-elle me faire le plaisir de » danser avec moi ?

» — Je suis engagée, monsieur, » répond Cœ- » lina d'un ton très-sec.

» — Vous êtes engagée pour celle-ci... eh bien » alors, pour l'autre ?

» — Je suis engagée...

» — Ah ! et l'autre après ?...

» — Je suis engagée pour toute la soirée. »

Bouchenot s'éloigne furieux ; dans son dépit, il va se jeter dans un vieux couple qui boit de la bière. Il se mord les lèvres, se serre les poings, et va se promener dans les allées désertes du jardin, en se disant :

« C'est très-malhonnête !... c'est même insolent... » elle ne veut plus danser avec moi !... Je sais bien » que je ne peux pas l'y forcer... mais si je ne me » retenais, je lui ferais une scène horrible... Nous » allons voir avec qui elle dansera !..... et qu'il » prenne garde, son cavalier... Sacrebleu ! je suis » très-vexé... »

Bouchenot entend jouer l'orchestre, il retourne à

la danse; il cherche Cœlina, et la voit figurer avec le grand monsieur blond qui était assis près d'elle, et qui en dansant rebondit constamment comme une balle élastique.

« Joli danseur qu'elle a là! » se dit Bouchenot, « je lui en fais mon compliment... apparemment » que ce grand serin est son amant... Être sup- » planté par un pareil homme!... Je sais bien que » c'est ma faute... c'est moi qui ai dédaigné Cœli- » na... qui lui ai dit que je ne pouvais plus sortir » avec elle. Ah! j'ai eu bien tort de lui dire cela... » Mais devait-elle pour cela sortir avec un autre? » Approchons-nous, tâchons d'écouter ce qu'ils se » disent. »

Bouchenot va se placer derrière Cœlina et son danseur; la petite enlumineuse ne fait pas semblant de le remarquer. Au bout de quelques instans elle cause avec son cavalier, et Bouchenot entend le dialogue suivant :

« — Comment trouvez-vous ce jardin, monsieur » Merlandin ?

» — Très-beau, mademoiselle, c'est superbe » ici... c'est surtout extrêmement bien composé.

» — Vous aimez la danse aussi ?

» — Oui, je l'aime particulièrement... d'autant » que j'ai beaucoup d'oreille.

» — Et la valse... savez-vous valser ?

» — Oui, mademoiselle, je valse même fort bien; » mais cela me fait vomir tout de suite, c'est pour- » quoi je m'en abstiens.

» — Et vous avez raison.

» — Il est gentil, M. Merlandin, » se dit Bouchenot en s'éloignant ; « où diable Cœlina, qui a du » goût et de l'esprit, a-t-elle été pêcher cet homme-» là ? c'est peut-être un épouseur... à son air je l'en » crois bien capable. »

La contredanse suivante, Cœlina ne danse pas ; elle reste à côté de Prudence et du grand monsieur blond.

« Et elle m'a répondu qu'elle était encore enga-» gée ? » se dit Bouchenot en se promenant autour de l'enceinte consacrée à la danse; « hum... j'ai bien » envie d'aller lui faire une scène et de chercher » une querelle à M. Merlandin... Mais non... ce se-» rait me compromettre. Oublions la perfide!..... » n'y pensons plus... fuyons-la même, quand par » hasard je la rencontrerai. »

Et pour commencer à la fuir, Bouchenot va s'asseoir à quelques pas de Cœlina ; il la suit lorsqu'elle va se remettre en place pour danser avec M. Merlandin. Enfin il la suit encore lorsque, prenant un bras du grand homme blond, tandis que Prudence prend l'autre, elle sort avec sa société du jardin des Montagnes de Belleville.

Bouchenot descend le faubourg du Temple en se tenant à une trentaine de pas de Cœlina et de sa compagnie, et toujours en se disant :

« Je ne les suivrai pas... Je me moque bien de » mademoiselle Cœlina... et de son grand jobard!... » C'est son amoureux, puisque c'est elle seule qu'il a » fait danser... Ils ont laissé cette pauvre Prudence » faire tapisserie sur des chaises... Ah! Cœlina,

» je ne vous fais pas compliment de votre nouvel » adorateur. »

Arrivé au coin du boulevard, Bouchenot, au lieu de continuer à suivre les trois personnes qui montent la rue du Temple, prend à droite, et se met à courir vers son quartier, en disant :

« Rentrons chez moi... rentrons dans mon beau » quartier... Je sais fort bien où demeure made- » moiselle Cœlina, et je n'ai pas besoin d'aller me » crotter dans la Cité... Oh ! c'est fini... on ne me » reverra jamais par-là. »

Bouchenot se couche fort agité ; il ne peut pas fermer l'œil de la nuit, et ne cesse de se répéter :

« Je ne veux plus penser à mademoiselle Cœ- » lina... je ne l'aime plus du tout..... je ne la trouve » plus jolie !... j'aurai mille maîtresses qui vaudront » mieux que cela ; qu'elle aille avec son Merlandin, » cela m'est bien égal. »

Le lendemain il est levé de fort bonne heure ; il s'habille avec soin, puis il sort de chez lui sans s'être encore avoué à lui-même où il veut porter ses pas ; mais il quitte la Chaussée-d'Antin, traverse le Palais-Royal, le Pont-Neuf, et arrive enfin rue de la Calandre, devant son ancienne demeure ; là il s'arrête un moment indécis, mais enfin il entre dans la maison, en se disant :

« Il faut absolument que je lui parle... que j'aie » une explication avec elle... après cela je l'oublie- » rai beaucoup plus facilement. »

Et Bouchenot monte rapidement un escalier qu'il connaît bien ; il arrive devant la porte de la petite

voisine; la clé est en dehors, il sent son cœur battre avec force. Enfin il se décide à frapper.

« — Entrez, » dit Cœlina.

Bouchenot tourne la clé, et il entre chez celle qui fut sa maîtresse, mais avec presque autant de trouble et de crainte que s'il allait à un premier rendez-vous d'amour.

En apercevant Bouchenot, Cœlina rougit et pâlit tour-à-tour; mais bientôt, surmontant son trouble, elle lui dit d'un ton très-froid :

« Quel motif vous amène chez moi, mon-» sieur?

» — Mademoiselle, » dit Bouchenot en cherchant à reprendre un air d'aisance... « je suis venu... pour » avoir le plaisir de vous souhaiter le bonjour.

» — Je croyais, monsieur, que toutes relations » étaient finies entre nous, et que je n'aurais plus » votre visite.

» — Je voulais aussi voir George et Timothée.

» — Ces messieurs ne demeurent plus dans cette » maison.

» — Et puis... ensuite, mademoiselle, je venais » vous demander pourquoi hier vous avez refusé de » danser avec moi.

» — Il me semble, monsieur, que je suis la maî-» tresse de danser avec qui je veux, et que cela ne » vous regarde plus.

» — Je sais bien... que je n'ai plus le droit... de » vous en empêcher... et j'ai bien vu... que vous » étiez avec votre amoureux... Il a une drôle de tour-» nure, mon remplaçant!... Quand je dis mon rem-

» plaçant... je me trompe peut-être... car depuis que » nous ne nous voyons plus... vous avez pu en aimer » bien d'autres.

» — J'ai fait ce que j'ai voulu, monsieur, cela ne » doit nullement vous intéresser, et je n'ai d'ailleurs » aucun compte à vous rendre; cependant je veux » bien vous dire que M. Merlandin n'est pas du tout » mon amant; c'est le prétendu de Prudence, il est » venu de Poissy exprès pour l'épouser, et si, hier, » c'est moi et non pas elle qu'il a fait danser, c'est » parce que Prudence avait des souliers qui la gê- » naient et des cors qui la faisaient souffrir. Voilà » ce que c'est que M. Merlandin, et si je vous dis » tout cela, c'est seulement parce que je ne veux » pas que l'on croie que j'ai pour amoureux un » homme aussi laid et qui a l'air aussi bête. Quand » je voudrai des amans je n'en manquerai pas, et ce » ne seront pas des Merlandin... c'est bon pour Pru- » dence, puisqu'il faut des époux assortis.

» — Mademoiselle... je n'ai pas besoin de cette » explication pour savoir que... si... que... Ah! ma » foi, Cœlina, je n'y tiens plus!... quand on a été si » bons amis, c'est trop gênant de se parler comme » cela... Ah! je t'en prie, parle-moi encore comme » autrefois! »

En disant ces mots, Bouchenot a été mettre sa chaise à côté de celle de la jeune fille et il veut lui prendre la main, mais Cœlina la retire aussitôt, en répondant d'un air très-sec :

« Moi, monsieur, je ne veux plus vous parler » comme autrefois, car si vous avez été mon amant,

» vous ne l'êtes plus ; nous ne devons plus nous voir; » et, je vous le répète, il n'y a plus rien de commun » entre nous.

» — Cœlina !... pouvez-vous conserver autant de » rancune ?... Eh bien, j'en conviens, j'ai eu des » torts... de grands torts... Quand vous êtes venue » chez moi, je ne vous ai pas reçue comme je l'aurais » dû... je vous ai dit... des bêtises... Que voulez-» vous ! c'était ma robe de chambre... c'était ma » fortune qui me tournait l'esprit... cela est arrivé » à bien d'autres. Mais puisque je sens mes torts... » puisque je vous en demande pardon... Cœlina... ne » voudrez-vous pas m'aimer encore ?...

» — Vous aimer !... Oh ! non, monsieur, cela est » impossible à présent.

» — Impossible !... Ah ! Cœlina... ma petite Cœ-» lina... vous ne pensez pas cela... Encore une fois, » je suis corrigé... je n'ai plus d'orgueil, de sotte » fierté... Je sortirai avec toi, Cœlina ; tu me don-» neras le bras... je te mènerai partout où tu vou-» dras... Oh ! je n'ai plus peur de me compro-» mettre !...

» — Et moi, monsieur, » dit Cœlina en se levant et s'éloignant de Bouchenot, « je ne consentirai plus à » sortir avec vous.

» — Pourquoi donc cela ?...

» — Parce qu'à mon tour... j'aurais peur de me » compromettre.

» — Comment !... que voulez-vous dire, made-» moiselle ?... je ne vous comprends pas !

» — Oh! cherchez bien, monsieur, et vous me » comprendrez...

» — De grâce!... expliquez-vous, Cœlina...

» — Eh bien, monsieur, puisque vous m'y for- » cez... je vous dirai que si vous avez craint de vous » compromettre en sortant avec une grisette, moi, je » le craindrais bien davantage en allant avec un mou- » chard.

» — Un mouchard! » s'écrie Bouchenot, qui reste un moment atteré par ce mot. « Un mou- » chard!... moi... Ah! quelle horreur!... Qui a pu » vous dire une chose si abominable?... qui a pu me » calomnier à ce point?

» — Vos anciens amis, qui rougissent comme » moi maintenant de vous avoir connu... Ils ne » m'ont pas dit précisément que vous étiez cela... » mais j'ai deviné ce qu'ils pensaient de vous par » leurs demi-mots, par leurs conjectures, par leur » silence même quand je les questionnais.

» — Mais, Cœlina, je vous jure sur ma vie que » que cela n'est pas... Vous vous trompez tous... » vous me faites injure!...

» — Oh! monsieur, il n'est pas question de faire » des phrases ici; il s'agit de parler franchement: » vous avez une fortune dont vous ne pouvez pas » avouer la source... Vous n'avez aucune place; au- » cun emploi; vous ne faites rien du matin jusqu'au » soir, et vous vivez dans le luxe... dans l'opulence... » Depuis long-temps votre conduite était louche, » mystérieuse : si l'on vous calomnie, prouvez sur- » le-champ d'où vous vient votre argent..... dites

» comment vous le gagnez... Eh bien! vous vous » taisez... vous ne pouvez pas répondre... Ah! vous » parleriez si vous le pouviez sans honte!..... Vous » voyez bien, monsieur, que l'on ne vous calomnie » pas, que l'on ne se trompe pas en pensant que » vous êtes mouchard. Fi! monsieur, fi!... Je vous » aurais pardonné toutes vos infidélités, toutes vos » fiertés, toutes vos sottises... mais me forcer à vous » mépriser, à rougir de vous avoir connu, voilà ce » que je ne vous pardonnerai jamais. Ne revenez » plus chez moi, c'est inutile, monsieur, car je ne » veux plus vous voir, et je n'ouvrirai pas ma porte » quand je penserai que c'est vous. »

Bouchenot reste quelques instans comme accablé par tout ce qu'on vient de lui dire; puis il semble indécis, incertain de ce qu'il doit faire : on dirait qu'il va parler... Mais tout-à-coup prenant son chapeau, il sort brusquement sans avoir levé les yeux sur Cœlina, et celle-ci, courant à la porte, la referme avec violence sur Bouchenot.

En sortant de chez Cœlina, Bouchenot a marché long-temps au hasard; le nom de mouchard qu'on vient de lui donner retentit encore à ses oreilles. Il souffre, il étouffe, il ronge ses ongles; il lui semble maintenant que tout le monde le regarde d'un air de dédain, de mépris, que chacun a de lui la même opinion que la petite enlumineuse.

L'heure du dîner arrive, mais Bouchenot n'a plus d'appétit; il rentre chez lui et se met au lit; il se sent malade, il a la fièvre, et à chaque instant il se dit :

« Me croire mouchard?... suis-je assez malheu-
» reux... et mes anciens amis ont de moi la même
» opinion! Ah! je ne m'étonne plus s'ils passent près
» de moi sans avoir l'air de me voir... s'ils se dé-
» tournent pour ne plus me parler... Cette petite
» Cœlina qui me méprise... qui craindrait de se com-
» promettre en sortant avec moi... Suis-je assez hu-
» milié... Pourtant je pouvais me justifier... lui dire
» la vérité... Pourquoi ne la lui ai-je pas dit?... je
» ne sais... je crains encore... alors je perdrai la
» pension qu'on me fait!... Mais n'étais-je pas cent
» fois plus heureux lorsque je n'avais pas le sou?...
» Mon Dieu! moi qui croyais qu'il suffisait d'avoir
» de l'argent pour être content! »

Quelques jours s'écoulent. Bouchenot est toujours triste et chagrin; il n'ose plus retourner chez Cœlina, et pourtant il brûle de la revoir; quelquefois il va jusqu'à la rue de la Calandre; mais arrivé devant son ancienne demeure, il n'ose point monter et revient lentement sur ses pas. Maintenant il ne s'occupe plus du tout de sa tournure et ne fait pas attention à la manière dont il met son chapeau.

Un matin, en suivant les boulevards sans savoir où il veut aller, Bouchenot voit venir devant lui un jeune homme qui est pâle et semble souffrant; malgré le changement qui s'est opéré dans ses traits, il reconnaît Henry, et court vers lui en s'écriant:

« Je ne me trompe pas! c'est mon ami Henry...
» mon Dieu! comme tu es changé... tu as donc été
» malade?... »

Henry lève les yeux, et en reconnaissant Bouche-

not, semble vouloir rétrograder; mais il est trop tard : déjà Bouchenot est devant lui. Il se contente alors de répondre d'un air contraint :

« Je vous remercie... je n'ai pas été malade... » mais d'autres motifs... Pardon... je suis pressé... » je ne puis m'arrêter.

» — Eh quoi... tu me quittes si vite... et sans me » dire pourquoi tu es changé ainsi ?...

» — Oh ! cela ne peut vous intéresser..... Veuillez » me permettre...

» — Cela ne peut m'intéresser... Comment !... tu » crois donc que je ne t'aime plus... que je ne suis » plus ton ami... Je ne veux pas que tu croies cela !... » Qu'est-ce que j'ai fait pour que vous me traitiez » tous comme cela ?... Voyons, Henry... donne-moi » une poignée de main, et rends-moi ta confiance. »

Henry retire sa main que Bouchenot voulait prendre, en répondant d'un ton glacial :

« Monsieur , il y a de ces choses qui ne peuvent » s'avouer... vous le savez mieux que personne..... » Ceux qui furent vos amis jadis ne peuvent plus » l'être aujourd'hui. Ne m'obligez pas à vous en » dire davantage. Adieu.

» — Non !... non ! sacré fichetre ! tu ne me quitteras pas ainsi, » s'écrie Bouchenot en s'emparant du bras de Henry. « Oh ! je sais bien ce que vous » pensez tous de moi !... Cœlina me l'a dit... des » choses affreuses... mais qui ne sont pas !... Me » croire un... Je n'ose pas dire ce mot-là... Comment pouvez-vous penser cela de moi ?... vous me » jugez donc bien mal ?... Henry, donne-moi ta

» main ; je suis encore digne de la presser... Je ne
» suis pas un mouchard... entends-tu !... hi hi hi !...
» je veux être toujours l'ami de mes amis... hi hi
» hi ! et on verra... qu'on ne... enfin... c'est indi-
» gne !... hi hi ! »

Bouchenot pleurait comme un enfant. Henry se sent touché de sa douleur, et lui abandonne sa main en lui disant :

« Eh bien ! si l'on vous a mal jugé... calom-
» nié... vous pouvez vous justifier, et nous vous
» rendrons notre estime et notre amitié. Consolez-
» vous, Bouchenot, votre douleur peut avoir un
» terme ; mais la mienne... oh ! jamais..... ja-
» mais ! je suis condamné à souffrir sans espoir.

» — Comment !... pourquoi donc ?... que t'est-il
» arrivé ?

» — Celle que j'adorais..... celle qui devait faire
» le bonheur de mon existence... je m'en étais flatté
» du moins... ma Pauline enfin... dans huit jours
» elle sera l'épouse d'un autre.

» — Se pourrait-il !... mais son père ?...

» — Son père m'avait laissé espérer que je pour-
» rais devenir son gendre... Je devais d'autant plus
» m'en flatter, que mes affaires ont prospéré... que
» mon commerce est bien établi... mais un parti
» brillant s'est présenté... un homme est venu avec
» une grande fortune... Pauline a eu beau supplier
» son père... celui-ci est inflexible... et il ne me per-
» met plus même de la revoir.

» — Mon pauvre Henry !... Ah ! je ne m'étonne
» plus si je te trouvais si pâle, si défait. Mais n'est-

» il donc aucun moyen de fléchir ce père... de sup-
» planter ton rival ?

» — Aucun !... Que puis-je faire !... M. Mortan-
» dal est un homme très-estimé... et il a au moins
» trente mille livres de rente....

» — M. Mortandal ! » répète Bouchenot en chan-
geant de couleur. « Quel nom viens-tu de pronon-
» cer là ?

» — Celui de l'homme qui va épouser Pauline !...
» qui me ravit tout espoir de bonheur...

» — Ah ! mon Dieu !... il se pourrait... Oh ! quel
» singulier hasard !

» — Connaîtrais-tu M. Mortandal ?

» — Mais... peut-être... c'est ce Marseillais que
» je vis à la soirée de cette dame... madame Mer-
» lier ?

» — Précisément... c'est là sans doute qu'il a vu
» Pauline, et qu'il en est devenu amoureux pour
» mon malheur.

» — Henry... mon pauvre Henry, écoute... tu
» peux encore être heureux... épouser celle que tu
» aimes.

» — Il se pourrait ! Que dis-tu ?... comment ?

» — Oh ! c'est que je puis, moi... faire manquer
» le mariage de M. Mortandal... je puis t'apprendre
» sur cet homme des choses... des choses effrayantes...

» — Oh ! mon cher Bouchenot ! serait-il pos-
» sible ?...

» — Oui... oui... Tiens ! c'est fini, c'est décidé !...
» je veux que tu sois heureux... que tu épouses ta
» Pauline... je ferai ton bonheur... et on verra que

» je ne suis pas un mouchard ! Je te dirai tout... je
» t'apprendrai ce secret... que je gardais avec tant
» de soin..... j'y perdrai mes rentes..... mais tant
» pis, ça m'est égal... on ne m'appellera plus mou-
» chard !...

» — Oh ! mon ami, si tu fais manquer ce mariage
» qui me désespère, tout ce que je possède est à toi.

» — Je ne veux plus d'argent... je n'en veux
» plus... ça m'ennuie d'être à mon aise ; ce que je
» veux, c'est que tu sois heureux avec celle que tu
» aimes ; c'est que tu me serres la main, que tu me
» tutoies comme autrefois... et que Cœlina ne crai-
» gne plus de se compromettre en me donnant le
» bras pour sortir avec moi ; ce que je veux enfin,
» c'est qu'on ne me méprise plus... car je sens là...
» au fond de mon cœur, qu'il n'y a point de for-
» tune, de bien-être... de beaux habits qui puissent
» dédommager un homme de la perte de l'estime
» des honnêtes gens.

» — Bien, bien, Bouchenot. Ah ! donne-moi ta
» main, que je la presse... je vois bien maintenant
» que nous nous trompions sur la source de ta for-
» tune.

» — Tu sauras tout... tout... Cet aveu que je
» vais te faire peut me coûter la vie..... car les co-
» quins m'avaient fait jurer le secret sous peine du
» plus terrible châtiment... mais je m'en moque,
» décidément je brave tout... je n'ai plus peur ! Il
» s'agit de te rendre au bonheur et de reconquérir
» l'estime générale, cela vaut bien la peine qu'on
» risque quelque chose.

» — Ah! parle, Bouchenot, explique-toi, je t'en » supplie...

» — Allons chez toi; ce n'est pas en plein air » que l'on fait de telles confidences... c'est qu'il ne » s'agit pas ici d'une petite affaire... nous ne sau- » rions prendre trop de précautions.

» — Eh bien, viens chez moi, alors..... mais » viens vite... car je brûle de t'entendre.

» — Veux-tu que je te donne le bras ?

» — Si je le veux!... Ah! peux-tu encore me le » demander? »

Bouchenot s'empare avec fierté du bras de Henry, et tous deux doublent le pas, tant ils ont hâte d'être arrivés et de pouvoir se parler sans témoins.

CHAPITRE XXV ET DERNIER.

OU L'ON REVOIT MOUSTACHE.

Quand les deux amis sont arrivés, Bouchenot s'enferme avec Henry dans la chambre de ce dernier ; il regarde si les fenêtres sont bien closes, si personne ne peut les entendre, et après avoir pris toutes ces précautions, se décide à parler.

« Tu sais, mon cher Henry, que tu fus assez » long-temps absent de Paris, alors je demeurais » avec George et Timothée. Et alors nous étions » bien malheureux... c'est-à-dire bien pauvres, car » du reste cela ne nous empêchait pas encore de rire, » de nous amuser quelquefois ; nous prenions gaî- » ment notre parti..... et pourtant nous en étions » réduits à n'avoir plus qu'un habit pour nous » trois... Un jour... je crois que c'était la veille de » ton retour, un jour je sors ! c'était mon tour de » mettre l'habit. Nous avions vendu quelques effets, » il restait cinq francs dans ma poche, sur lesquels

» j'avais promis à mes amis d'acheter un pâté pour » leur souper. Me voilà donc dehors ; je fais le gen- » til... je me pavane... je casse une canne... j'achète » des parfums au lieu d'un pâté; bref, n'ayant plus » que quelques sous, je suis réduit à déjeûner sur » le pouce. Je venais d'entrer chez un charcutier où » je dépensais ma monnaie, lorsque je vois passer » une jeune fille assez bien faite. Tu sais que j'ai tou- » jours eu un penchant très-prononcé pour le beau » sexe... je mets mon jambon dans ma poche, et » me voilà à suivre les pas de cette jeune fille.....

» — Mais, Bouchenot, je ne vois pas quels rap- » ports il y a dans tout cela avec ce qui regarde mon » mariage.

» — Attends donc !..... nous allons y arriver. » Laisse-moi aller par ordre, sans quoi je m'em- » brouillerai. Cette jeune fille avait un chien... un » gros chien... espèce de barbet manqué... Maudit » chien, va! c'est pourtant lui qui fut cause de » tout!... La fille était une grosse sotte qui ne vou- » lut pas m'écouter ; le chien, au contraire, se plaça » derrière moi et ne me quitta plus... Je m'aperçus » bientôt que c'était au jambon que j'avais dans » ma poche que je devais l'amitié de Moustache. Je » fis ce que je pus pour chasser le chien, mais inu- » tilement ; bref, la jeune fille disparut et Moustache » me resta. Je ne te ferai pas le récit de toutes les » aventures que ce maudit chien m'attira ; il te suf- » fira de savoir qu'après avoir été battu... m'être » battu avec des saltimbanques, je me trouvai le » soir sur le boulevard Saint-Antoine dans un état

» piteux. Mon habit, ou plutôt notre habit était en
» loques..... enfin j'étais si honteux de ma position
» que je n'osais plus rentrer près de mes compa-
» gnons qui comptaient sur l'habit pour sortir le
» lendemain. Alors, évitant le monde, cherchant
» les rues les plus désertes, je marchai long-temps...
» je traversai le canal, voilà tout ce que je me rap-
» pelle... puis enfin je m'arrêtai dans une espèce de
» ruelle et je m'assis sur une pierre. Le chien, qui
» m'avait quitté un moment, revint bientôt à moi;
» il semblait m'inviter à le suivre. Je pensai que
» nous étions alors près de la demeure de sa maî-
» tresse et je suivis Moustache n'étant pas fâché de
» retrouver la jeune fille et désirant lui rendre son
» chien.

» Moustache me conduisit devant une vieille mai-
» sonnette, espèce de masure; on ne voyait aucune
» lumière nulle part; le chien se frottait contre la
» porte d'une allée. Je m'avançai pour frapper,
» mais je ne trouvai qu'un loquet qui m'ouvrit aus-
» sitôt l'entrée de la maison. Tout cela était noir
» comme un four; mais le chien avait bien vite enfilé
» l'allée, et je me décidai à le suivre, croyant tou-
» jours que j'allais retrouver la jeune fille. J'avance
» donc en tâtonnant; j'arrive dans une petite cour,
» puis devant l'escalier d'une cave; alors j'entends
» un bruit sourd et uniforme... comme des coups
» de marteaux..... je ne sais quel démon me pous-
» sait..... au lieu de me sauver, je descends dans la
» cave, j'arrive dans un couloir... j'aperçois de la
» lumière, elle partait d'un caveau dont la porte

» n'était qu'à demi fermée ; c'était de là que ve-
» nait le bruit. J'entends plusieurs voix d'hommes,
» j'écoute... ils parlent de la police... ils craignent
» d'être surpris, arrêtés... ils attendent un de leurs
» compagnons qui est sorti. Je vois que je suis tombé
» dans un repaire de brigands, et je ne songe plus
» qu'à me sauver ; mais je me jette dans une plan-
» che, je tombe, et trois hommes sortent du ca-
» veau et accourent sur moi en faisant des imprécа-
» tions horribles !...

» Un de ces hommes... celui qui paraissait com-
» mander aux autres, me dit avec une voix... une
» voix étourdissante :

« Que faites-vous ici ? comment y êtes-vous
» venu ?

» — J'y suis venu par hasard, sans aucune in-
» tention de vous nuire, ni de vous surprendre,
» messieurs, répondis-je en tremblant, car j'avoue
» que je n'étais pas du tout rassuré.

» — Et savez-vous » reprit-il, « ce qui nous oc-
» cupe ici ?...

» — Je me doute bien, messieurs, » répondis-je,
« que vous faites de la fausse monnaie ; mais laissez-
» moi m'en aller, et je vous jure que je n'irai pas
» vous dénoncer. D'ailleurs je ne sais pas où je suis,
» dans quelle rue je suis... Le hasard m'a fait tom-
» ber au milieu de vous, parce que vous aviez ou-
» blié de fermer votre porte. Mettez-moi dehors, et
» vous n'entendrez jamais parler de moi. Pendant
» que je parlais, je vis ces hommes se regarder entre
» eux..... je les vis même rire, ce qui me sembla

» d'assez bon augure. Puis, celui qui était le chef » parla tout bas aux autres, ensuite il revint vers » moi et me dit : « Nous allons te rendre la liberté, » mais c'est à condition que tu ne parleras jamais » de ce que tu as vu cette nuit; si tu manques à » ton serment, prends garde, tu t'exposeras aux » plus terribles châtimens. » Je promis, je jurai, je » fis tous les sermens qu'on voulut. Alors on me » banda les yeux, on me prit par la main, on me » fit sortir du caveau, puis de la maison, on me fit » marcher quelque temps; enfin quand j'ôtai mon » bandeau, je me retrouvai dans une autre rue, » près du canal. Je pris mes jambes à mon cou, et » je revins tout tremblant, tout malade près de » mes amis, auxquels je n'osai pas conter ce qui » m'était arrivé.

» — Voilà une bien singulière aventure!... mais » je ne vois pas encore...

» — Attends donc... Le lendemain tu vins nous » voir, tu nous prêtas de l'argent; mais, pendant » que mes amis étaient allés te retrouver pour dé- » jeûner, juge de ma surprise en trouvant trois cents » francs en or, en bon or, dans la poche de mon » habit déchiré... c'étaient les misérables qui m'a- » vaient gratifié de cela... Que pouvais-je faire?... » il m'eût été difficile de leur renvoyer leur argent, » je le dépensai... et tu comprends pourquoi j'étais » moins pressé d'accepter la place que tu m'avais » offerte. Cependant, n'ayant plus rien, j'allais en- » trer chez toi lorsque tu me menas chez madame » Merlier... Eh bien, là, dans cette belle société,

» sais-tu qui je rencontrai? le chef de mes faux-
» monnayeurs...

» — Se pourrait-il?..... oh! non, c'est impos-
» sible... tu as cru reconnaître, tu t'es abusé.

» — Je me suis si peu abusé! que le lendemain
» de cette soirée je reçus une lettre renfermant mille
» francs, avec des remercîmens pour ma discrétion,
» et de plus la promesse de cinq cents francs par
» mois tant que je continuerai à me taire... La voilà,
» la cause mystérieuse du changement qui s'opéra
» dans ma position... et depuis ce temps on n'a ja-
» mais manqué à la promesse qu'on m'avait faite;
» tous les mois je reçois dans une lettre un billet de
» cinq cents francs.

» — Mais celui qui t'envoie cela... ce misérable
« que tu as reconnu chez madame Merlier..... qui
» donc est-il?...

» — Tu ne l'as pas deviné!... c'est ton rival, celui
» qui veut épouser ta Pauline...

» — M. Mortandal!...

» — Lui-même!... »

Henry reste quelques momens muet de surprise; puis il saute au cou de Bouchenot, et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

« Ah! mon ami! quel bonheur... il se pour-
» rait... Oh! non certainement, il n'épousera pas
» Pauline... elle ne sera pas la femme d'un misé-
» rable. Et si M. Giraumont savait cela!... Mais qui
» aurait cru?... M. Mortandal... un négociant es-
» timé... un homme dont la fortune, le crédit, sont
» si bien établis!...

» — Parbleu ! il n'est pas difficile de faire fortune » quand on se la fabrique soi-même...

» — M. Mortandal serait un faux-monnayeur... » Bouchenot, es-tu bien certain de ce que tu avan- » ces ? sais-tu qu'un tel crime mérite la mort ?..... » et que pour en accuser quelqu'un il faut des » preuves...

» — Des preuves!... des preuves!... c'est ce qu'il sera » peut-être difficile de se procurer. Enfin, ce qu'il y a » de certain, c'est que je t'ai dit tout ce qui m'est ar- » rivé, sans y rien ajouter. Maintenant c'est à toi » d'en faire ton profit. Quant à moi, je vais pro- » bablement être assassiné un de ces soirs en rentrant » chez moi, pour prix de mon indiscrétion ; mais » j'y suis préparé. Que tu sois heureux, qu'on ne » me méprise plus, c'est tout ce que je demandais, » et je ne regretterai pas une fortune qui venait d'une » si vilaine source.

» — Rassure-toi, mon cher Bouchenot, je veillerai » sur tes jours... Dès aujourd'hui viens demeurer avec » moi, ne me quitte plus.

» — Je le veux bien ; j'ai assez de la Chaussée- » d'Antin.

» — Mais d'abord, voyons comment nous par- » viendrons à confondre ce Mortandal. Cette maison » où tu l'as surpris... tu vas m'y conduire...

» — T'y conduire ! j'en serais bien en peine!... » Comment veux-tu que je la retrouve ?... Je te dis » que c'était la nuit... dans un quartier qui m'est » inconnu. Je marchais au hasard ; je suis arrivé là

» sans savoir comment... et quand j'en suis sorti j'a-
» vais les yeux bandés.

» — Mais ce chien qui t'a mené à cette maison?

» — Moustache!... Ah! parbleu! si l'on savait où
» il est, à la bonne heure! mais où le trouver? la
» jeune fille qui l'a perdu se trouve être une amie
» de Cœlina; elle se nomme Prudence. Je l'ai revue
» plusieurs fois.

» — Eh bien, par cette jeune fille, on pourrait
» savoir...

» — Rien du tout : elle n'a pas revu le chien.
» Elle demeurait dans un quartier fort éloigné de
» celui où cette aventure m'est arrivée. Moustache
» lui a été donné par son parrain, jardinier fleuriste,
» qui est retourné à son pays. Il n'y a rien à espérer
» de ce côté; tout ce que je sais, c'est que nous avons
» vu une fois le chien à Montmartre; il était avec des
» hommes que je n'ai pas reconnus, et qui n'ont pas
» voulu le rendre à son ancienne maîtresse.

» — Comment donc faire... comment avoir des
» preuves pour démasquer ce Mortandal, ou le forcer
» à renoncer lui-même à la main de Pauline?... Ah!
» les lettres qu'il t'a écrites...

» — Il n'y en a qu'une dans laquelle on a écrit;
» mais ce n'est pas signé, et tu penses bien que ce
» n'est pas son écriture.

» — N'importe, je vais d'abord écrire à M. Girau-
» mont, le supplier de différer le mariage de sa fille,
» en lui promettant d'importantes révélations sur
» M. Mortandal; ensuite nous nous mettrons en
» course pour retrouver cette maison où tu as été

» la nuit... et nous la trouverons, il le faudra » bien...

» — Oui, à moins qu'on ne l'ait abattue depuis, » ce ne serait pas impossible... car il y a près d'un » an de cela...

» — Ah! Bouchenot, ne m'ôte pas l'espérance » après m'avoir fait entrevoir le bonheur.

» — Mon ami, je ne veux rien t'ôter, seulement » je crains que cela ne soit un peu difficile; enfin, » nous essayerons. Par exemple, je te préviens d'a- » vance que si je reconnais la maison des faux-mon- » nayeurs, je n'entrerai dedans qu'avec la force » armée, parce que je ne veux me faire assommer » que le plus tard possible. Écris toujours au papa » Giraumont; moi, pendant ce temps, je vais pren- » dre un cabriolet à l'heure, je me fais conduire » chez George, chez Timothée et chez Cœlina; je vais » leur conter à tous d'où me venait ma fortune. J'ai » commencé à parler, je parlerai à tout le monde. » Ah! on me croyait un mouchard! ah! fichetre! on » va savoir que cela n'est pas; et si cela est nécessaire, » je ferai tambouriner mon histoire dans tous les » quartiers.

» — Garde-t'en bien, Bouchenot, car alors » M. Mortandal sera averti; il se tiendra sur ses » gardes : nous ne pourrons plus le surprendre. » Il faut au contraire recommander le silence à nos » amis.

» — Le silence, soit... mais c'est égal, je parlerai, » je leur dirai tout... Je ne veux plus avoir la moin- » dre chose de caché pour personne... je ne veux plus

» faire un pas sans qu'on sache où je vais... Ma con-
» duite sera claire comme de l'eau de roche, et on ne
» dira plus que je suis un mouchard. »

Bouchenot laisse Henry écrire sa lettre; il sort, prend un cabriolet, se fait mener chez George et Timothée dont Henry lui a donné l'adresse; et, sans se déconcerter par l'accueil glacé qu'on lui fait, sans leur laisser le temps de lui demander le motif de sa visite, leur dit :

« Messieurs, vous m'avez mal jugé. Je viens vous
» apprendre quelle était la source de ma fortune; je
» viens vous conter toutes mes aventures, parce que je
» ne veux pas que vous ayez peur de vous compro-
» mettre en me donnant la main. »

Et Bouchenot fait à ses amis le récit qu'il vient de faire à Henry, et ceux-ci l'embrassent, en le félicitant d'avoir renoncé à une fortune mal acquise pour rendre leur ami au bonheur.

Bouchenot laisse ses anciens amis et se fait conduire rue de la Calandre. Il monte l'escalier en parlant tout seul et tout haut, comme s'il était déjà devant Cœlina : mais lorsqu'il frappe chez la petite enlumineuse, celle-ci qui a reconnu sa voix ne veut pas lui ouvrir, et lui crie à travers la porte :

« Laissez-moi tranquille, monsieur, je ne veux
» plus vous recevoir : vous en savez le motif. Il est
» inutile que vous reveniez chez moi.

» — Mademoiselle! » dit Bouchenot en collant sa bouche contre le trou de la serrure, « je viens me
» justifier... je viens vous prouver que je ne suis pas
» un mouchard. Mes amis m'ont déjà rendu leur

» estime... vous me rendrez aussi la vôtre. Ouvrez-
» moi la porte pour l'amour de Dieu. »

Cœlina a ouvert. Bouchenot entre, s'assied, réclame toute l'attention de la jeune fille, et lui répète tout ce qu'il a déjà dit à ses anciens amis. Cœlina a écouté Bouchenot avec le plus vif intérêt; sa figure exprime tout le plaisir qu'elle éprouve d'entendre la justification de son amant. Enfin, elle ne le laisse pas achever, elle est déjà dans ses bras ; elle lui prend la tête, l'embrasse sur le front en s'écriant :

« Mon pauvre petit Bouchenot, que je suis con-
» tente ! je puis donc t'aimer encore... t'aimer tou-
» jours... Ah ! voyez-vous, monsieur, que vos coli-
» ques étaient feintes... c'était de frayeur, quand
» tu rencontrais ce vilain homme, quand tu avais
» peur d'être compromis.

» — C'est vrai... j'en conviens : tout ce qui me
» rappelait cette effrayante aventure me troublait,
» me bouleversait. Maintenant c'est fini, j'ai pris
» mon parti... je suis résigné à tout.

» — Comment, résigné à tout?

» — Sans doute ! à présent que j'ai parlé, que
» j'ai divulgué la source de la fortune de M. Mor-
» tandal, je dois m'attendre à être assassiné un de
» ces soirs !...

» — Par exemple ! je voudrais bien voir cela !
» Ecoute, ne me quitte pas... ne sors pas d'ici ;
» cache-toi dans mon lit, n'en bouge pas.

» — Ma chère amie, ce que tu me proposes aurait
» certainement son agrément, mais j'ai promis à

» Henry de l'aider à trouver la maison des faux-
» monnayeurs, et je dois tenir ma promesse.
» — Mais pourquoi ne pas dénoncer tout de suite
» M. Mortandal à la justice?
» — Pourquoi... parce qu'il faut, avant tout, avoir
» des preuves... des renseignemens positifs à donner.
» Un homme riche ne se dénonce pas comme cela!
» si c'était un pauvre diable... je ne dis pas; mais
» un homme qui a trente mille livres de rentes!...
» cela paraît toujours innocent. »

Bouchenot quitte Cœlina, après lui avoir promis de la revoir bientôt. Il retourne chez Henry; celui-ci a envoyé sa lettre, et il attend impatiemment Bouchenot pour commencer avec lui les recherches qui pourraient amener à la découverte de la vérité.

Les deux amis sortent, ils se dirigent vers le quartier où Bouchenot s'est rendu le soir de sa mésaventure avec les saltimbanques. Ils marchent lentement, ils prennent de préférence les rues les plus désertes, Henry s'arrête souvent, en disant à son compagnon :

« Regarde bien, est-ce cette maison? »

Bouchenot examine, et secoue la tête en répondant :

« Non... ce n'est pas cela... il me semble qu'il
» y avait un grand mur... je n'en suis pas bien sûr...
» Oh! si fait..... je me rappelle à présent qu'il n'y
» avait point de maisons dans le voisinage; par con-
» séquent, ce ne peut être cela. »

On marche de nouveau, on s'arrête souvent, quelquefois les deux amis reviennent sur leurs pas pour examiner encore une maison qui a quelqu'apparence

avec celle qu'ils cherchent. Mais Bouchenot répète encore :

« Cela ne peut être là. Je m'en souviens très-
» bien maintenant : c'était au bout d'une ruelle
» dans laquelle il n'y avait aucune habitation. C'é-
» tait une bicoque entièrement isolée, et toutes
» celles-ci ne le sont pas. »

La journée s'écoule en recherches inutiles. Le lendemain, Henry et Bouchenot se remettent en route, et explorent sans plus de succès tout le quartier dans lequel doit être la maison mystérieuse.

« — C'est inconcevable! » dit Bouchenot, « il
» faut qu'on ait démoli la maison, sans quoi nous la
» trouverions. »

Henry se désespérait, il voyait approcher le terme fixé pour le mariage de Pauline avec M. Mortandal, et comme aucune preuve n'était venue appuyer ce qu'il avait écrit à M. Giraumont, le vieux négociant avait méprisé cet avis, qu'il supposait dicté par la jalousie, et ne voulait pas reculer l'hymen de sa fille.

Renonçant à des recherches qui semblent devoir n'amener aucun résultat, Henry est resté chez lui, accablé, désespéré; car c'est le surlendemain que Pauline doit être la femme d'un autre, et il n'a pas trouvé de moyens pour empêcher ce mariage. George et Timothée sont auprès de leur ami; ils cherchent à le consoler et à lui donner encore un espoir qu'eux-mêmes n'ont plus. Bouchenot n'est pas avec eux, il est allé voir Cœlina pour chercher avec elle par quel expédient on pourrait empêcher une union qui fait le malheur de Henry.

Tout-à-coup on sonne avec violence. Les trois amis ont tressailli, Henry espère quelque bonne nouvelle; bientôt, en effet, Bouchenot paraît tenant en laisse un gros chien, et s'écriant :

« Victoire, mes amis! victoire! voilà Moustache... je l'ai retrouvé... je le ramène... sans la » permission de son maître, mais c'est égal, je le ramène...

» — Moustache! » s'écrie Henry dont les yeux brillent de joie et d'espérance.

« — Quel est ce chien? » demandent George et Timothée.

» — Eh ! parbleu, c'est celui qui fut cause de toutes mes aventures... celui qui me conduisit la nuit » dans cette petite maison que nous ne pouvons pas » retrouver. Mais il la retrouvera lui !... Oh !... les » chiens sont plus adroits que les hommes... ils ont » le nez plus fin.

» — Par quel bonheur as-tu retrouvé ce chien? » dit Henry.

« — Ah! ma foi! c'est bien le hasard... la Providence... ou plutôt c'est au jambon de Bayonne » que nous en sommes redevables. Écoutez-moi : je » me rendais chez Cœlina la tête préoccupée de ce » maudit mariage qui désole notre ami, et cherchant comment on pourrait forcer ce Mortandal » à y renoncer. Comme je sais que Cœlina a beaucoup d'imagination, je lui avais promis d'aller déjeûner avec elle, et tout en déjeûnant nous devions » causer de cette affaire. Tout-à-coup je me rappelle » qu'hier j'ai promis à ma belle de lui porter quel-

» que chose pour déjeûner ; j'étais auprès de Véro-
» Dodat, j'entre, je me fais servir un superbe mor-
» ceau de jambon de Bayonne... je sais que Cœlina
» a de la prédilection pour le Bayonne, je mets le
» jambon dans une poche de mon habit, et je pour-
» suis mon chemin. En traversant la rue Saint-
» Honoré, un embarras de voitures me force, pour
» me garer, à entrer dans la boutique d'un mar-
» chand de vins ; je me remets en marche, mais je
» n'ai pas fait dix pas que je sens quelque chose
» dans mes jambes ; c'était un gros chien qui me
» suivait de fort près. Je veux le chasser..... Mais
» jugez de ma surprise, de ma joie, en reconnaissant
» Moustache, qui, fidèle à son penchant pour le
» jambon, avait probablement senti mon emplette
» lorsque j'étais arrêté devant le marchand de vins,
» et depuis ce temps avait constamment cherché à
» fourrer son nez dans ma poche. Oh ! vous pensez
» bien qu'alors je ne le chassai plus. Je fis mieux :
» de crainte qu'il ne m'échappât, ce dont la pauvre
» bête n'avait pas envie, je passai mon mouchoir
» dans son collier, et doublant le pas, de peur que
» son maître ne se mît à sa poursuite, je suis revenu
» ici avec Moustache, empressé de vous montrer
» cette heureuse capture.

» — Maintenant, » dit Henry, « nous allons re-
» tourner avec le chien dans le quartier que nous
» parcourons en vain depuis quelques jours.

» — Un moment ! » dit Bouchenot, « mon avis
» est qu'il vaudrait mieux attendre la nuit, car c'est
» la nuit que Moustache m'a mené à la maison

» isolée. Il ne faut pas déranger ses habitudes.
» — Il a raison, » dit George, « attendons la nuit.
» Mais nous irons avec vous, nous ne vous laisserons
» pas aller seuls à la recherche de ces faux-mon-
» nayeurs.
» — Venez avec nous, » dit Bouchenot, « cela n'en
» vaudra que mieux.
» — Et nous prendrons des armes, » dit Timothée,
» chacun une paire de pistolets.
» — Très-bien pensé! » reprend Bouchenot. « En at-
» tendant, dînons bien, buvons beaucoup; cela
» nous montera la tête pour l'expédition de ce soir.
» — Et surtout, » dit Henry, « veillons bien sur
» Moustache, qu'il ne nous échappe plus.
» — Oh! sois tranquille, tant que j'aurai du jam-
» bon dans ma poche, il ne s'éloignera pas. »

Les quatre jeunes gens dînent ensemble, et attendent avec impatience que la nuit vienne. Timothée est allé chercher ses pistolets et ceux de George; Henri a les siens; Bouchenot ne veut pas avoir autre chose que son canif. Enfin la soirée arrive, et l'on se met en marche avec Moustache que l'on tient encore en laisse.

Parvenus dans le quartier qui est de l'autre côté du canal, dans les environs de la barrière de Ménilmontant, on lâche le chien, mais on ne le perd pas de vue. Bouchenot a eu soin de vider sa poche, afin que Moustache ne s'obstinât pas à rester auprès. Pendant quelque temps le chien suit les jeunes gens et n'a pas l'air de vouloir les quitter. Mais tout-à-coup, au détour d'une rue peu fréquentée, Mous-

tache prend sa course sans regarder derrière lui.

» — Il se reconnaît! » dit Henry, « il va nous » conduire, ne le perdons pas de vue. »

Les jeunes gens sont obligés de courir pour suivre le chien qui trotte très-vite et qui a déjà enfilé plusieurs ruelles. Enfin Moustache vient de s'arrêter devant une petite maison qui est au bout d'un mur.

« — C'est là, » s'écrie Bouchenot, « oui, c'est » bien là, je reconnais parfaitement la maison.

» — Et nous avons passé plus de vingt fois de- » vant cette maison, » dit Henry, « et tu ne l'avais » pas reconnue ?

» — C'est qu'il y a quelque chose que je ne com- » prends pas. Autrefois la maison était seule dans la » ruelle... maintenant en voilà deux auprès... une » là-bas... une en face.

» — Parbleu ! on les a bâties depuis, » dit George. « Il est bien facile de voir qu'elles sont neuves.

» — Ah! ma foi, c'est ce qui m'a trompé; mais » c'est bien là... d'ailleurs, vous le voyez, messieurs, » Moustache est contre la porte de l'allée... il voudrait » bien entrer... Voyons si en tournant le loquet... »

Henry court à la porte, mais le loquet est décroché, et cette fois la maison est bien fermée.

« — Comment allons-nous faire? » dit Bouchenot; « employer la violence pour entrer dans cette » maison, ce serait maladroit; ensuite nous ne » sommes pas certains que M. Mortandal et ses com- » plices y soient en ce moment, et il aurait fallu » pouvoir les prendre sur le fait. »

Pendant que les jeunes gens se consultaient pour

savoir ce qu'ils avaient à faire, un cabriolet s'arrête à l'entrée de la ruelle, un homme en descend et se dirige doucement vers la maison devant laquelle est le chien; les jeunes gens se sont éloignés et cachés derrière l'angle d'un mur, afin de n'être point aperçus par cet homme; mais ils n'ont pas pensé à emmener le chien, qui est resté blotti contre la porte.

L'individu, qui a quitté le cabriolet, est arrivé devant la porte de la maison; là il tire une clé de sa poche et se dispose à ouvrir, lorsque Moustache se met à aboyer.

« — Que le diable soit du chien! » dit une voix, que Henry reconnaît fort bien pour être celle de M. Mortandal; « je ne l'avais pas aperçu... Qu'est-ce » qu'il fait là?..... allons, va-t-en..... il ne bouge » pas.. N'importe, entrons vite... »

M. Mortandal est entré, mais il a refermé la porte sur lui et sur Moustache, qui s'est faufilé avec lui dans la maison.

« — Nous sommes certains que M. Mortandal est » là, » dit Henry; « maintenant, mes amis, que » l'un de vous prenne un cabriolet, se fasse con- » duire chez M. Giraumont, et le ramène ici en lui » annonçant qu'on va lui faire connaître de quelle » manière son futur gendre s'enrichit.

» — J'y vais, » dit Bouchenot, qui aime autant s'éloigner de la maison, « j'y cours... je ramène- » rai le beau-père... Vous, en attendant, soyez » prudens! mais ne laissez pas notre homme s'é- » chapper. »

Bouchenot court, vole, il trouve un cabriolet et

se fait mener chez M. Giraumont, auquel il demande à parler pour affaire importante. On l'introduit dans le cabinet du vieillard ; il lui dit sans préambule :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous prév enir » que vous êtes sur le point d'unir mademoiselle » votre fille à un faux-monnayeur; comme ce n'est » peut-être pas un homme adonné à cette industrie » que vous auriez choisi pour gendre, je viens vous » proposer de vous assurer de la chose, afin que » vous puissiez agir ensuite comme vous le jugerez » convenable. »

M. Giraumont fait un bond en arrière, en s'écriant :

« Un faux-monnayeur !... M. Mortandal !..... » Ah! monsieur, cela n'est pas possible... C'est une » nouvelle calomnie que l'on invente pour que je » ne lui donne pas ma fille.

» — Mais, monsieur, puisque je vous propose » d'en avoir la preuve par vos yeux !... Il me semble » que le sort de mademoiselle votre fille vaut bien » la peine que vous fassiez au moins une démarche » pour savoir si l'on vous dit vrai.

» — Partons, monsieur, je suis prêt à vous suivre. »

Le vieillard monte en cabriolet avec Bouchenot, qui se fait descendre avec lui à l'entrée de la ruelle, où ils ne tardent pas à trouver Henry et ses amis, qui attendaient devant la maison.

Henry s'approche de M. Giraumont et lui dit :

« Monsieur, ne croyez point que ce soit la ja- » lousie qui me fasse agir, mais on m'a assuré que » M. Mortandal n'était qu'un misérable faux-mon-

» nayeur, et que c'était dans cette maison isolée
» qu'il se livrait à cette criminelle industrie. J'ai
» cru qu'il était de mon devoir de vous aider à con-
» naître celui que vous voulez prendre pour gendre.
» En ce moment, M. Mortandal est là... dans cette
» maison, nous l'y avons vu entrer, et il n'en est
» pas sorti; que voulez-vous faire, monsieur? nous
» nous soumettrons à votre décision. Voulez-vous
» que nous allions requérir la force pour nous faire
» ouvrir cette maison, ou devons-nous employer
» un autre moyen? Parlez, nous vous obéirons.

» — M. Mortandal est dans cette maison... vous
» en êtes certain? » répond le vieillard.

« — Oui, monsieur.

» — Eh bien, il faut éviter l'éclat... il faut tâ-
» cher de pénétrer aussi dans cette demeure, et sa-
» voir enfin ce que M. Mortandal y fait.

» — Oui, certainement, » dit Bouchenot, « il
» faut pénétrer là-dedans... quoique ce soit peut-
» être fort dangereux, mais comment se faire ou-
» vrir cette porte? »

En ce moment on entend du bruit dans l'allée; bientôt la porte est vivement heurtée : c'est Moustache qui est en dedans, et qui fait tous ses efforts pour sortir. A force de pousser avec ses pattes, le chien a levé le loquet qui ferme en dedans. Bouchenot a entendu ce que fait Moustache; il saisit le moment pour pousser la porte avant que le loquet ne soit retombé, et bientôt l'entrée de la maison leur est ouverte.

« — Décidément Moustache est notre provi-

» dence! » dit Bouchenot. « Venez, messieurs.....
» entrez; ne faites pas de bruit. Prenez vos armes;
» je vais vous suivre.

» — Va plutôt devant pour nous guider, » dit George.

« — Non, je vous guiderai mieux par derrière...
» Venez, mais du silence! »

On entre dans la maison, on marche en silence, on arrive dans la petite cour, puis, en approchant de la porte de la cave, on commence à entendre comme des coups de marteau.

« — Entendez-vous? » dit Bouchenot; « ils sont
» en train de travailler.

» — Descendons doucement, » dit Henry, « j'aper-
» çois une faible lumière. »

Les jeunes gens et le vieillard descendent l'escalier, ils arrivent dans la cave, ils entendent parler dans un caveau voisin dont la porte est entre-bâillée. George, Henry et Timothée arment leurs pistolets, et se précipitent brusquement dans le caveau, en criant :

« Rendez-vous, misérables! »

Et ils aperçoivent M. Mortandal entouré d'hommes, dont les uns emplissaient d'huile et d'eau-de-vie des barriques qu'ils refermaient ensuite; tandis que les autres recevaient dans des cruches des liquides qui leur arrivaient par des tuyaux qui s'étendaient sous terre, et communiquaient en dehors de la barrière d'où ils aboutissaient là, sans rien payer à l'octroi.

« — Ils ne font pas de fausse monnaie, » s'écrie Bouchenot qui vient d'allonger la tête à l'entrée du caveau, tandis que Henry et ses deux amis sont res-

tés tout ébahis au milieu des fraudeurs, qui de leur côté, ne semblent pas moins surpris de cette visite inattendue.

« — Comment, messieurs ! est-ce que vous seriez » des gabelous ? » dit M. Mortandal en regardant les jeunes gens avec étonnement.

« — Non, monsieur, » dit Henry, « mais on » nous avait assuré que vous faisiez ici de la fausse » monnaie.

» — Ah ! je devine qui vous a dit cela ! » reprend le Marseillais en apercevant Bouchenot. « C'est mon- » sieur, auquel je l'ai laissé croire, parce que je pen- » sais qu'il aurait bien plus peur d'un faux-monnayeur » que d'un fraudeur !... Ah ! monsieur Bouchenot, » vous m'avez trahi, ce n'est pas bien !

» — Eh fichetre !... il fallait donc me dire qu'il » ne s'agissait que d'huile et d'eau-de-vie ! » reprend Bouchenot, « et je n'aurais pas été dans des » transes continuelles depuis que je vous connais !... »

En ce moment M. Giraumont, qui n'était pas encore entré dans le caveau, se présente devant M. Mortandal, qui semble un peu contrarié à sa vue, mais tâche de se remettre, et lui dit, en affectant de rire :

« Comment, mon cher beau-père, vous aussi, » vous venez visiter notre entrepôt secret !...

» — Monsieur, » répond le vieillard, « je suis » bien aise pour vous que vous ne soyez pas un faux- » monnayeur, mais je ne veux pas non plus pour » gendre d'un homme qui fait la contrebande... » J'aime les professions qui s'exercent au grand

» jour et qui ne craignent pas les regards de la » police; c'est vous dire assez que tout est fini » entre nous.

» — Eh quoi! monsieur Giraumont... mais » ceci n'est pas de la contrebande, ce n'est que » de la fraude...

» — Je n'estime pas plus l'une que l'autre, mon- » sieur; du reste, soyez tranquille, aucun de nous ne » se chargera du soin de vous dénoncer. Allons, » messieurs, je crois que maintenant nous pouvons » partir, rien ne nous retient plus ici. Monsieur » Henry, donnez-moi votre bras. »

Henry ne s'est pas fait répéter cette prière. Il s'empresse d'emmener M. Giraumont; George et Timothée les suivent, et Bouchenot ferme la marche, en répétant :

« Ah! si j'avais su qu'il ne s'agissait que d'huile » et d'eau-de-vie... les imbéciles! cela leur appren- » dra à s'être moqués de moi. »

Quinze jours après cette aventure, Henry devenait l'époux de Pauline, et ses trois amis assistaient à la cérémonie qui assurait son bonheur.

Bouchenot accepta la place que Henry lui avait offerte; dans les premiers temps il ne travaillait ni bien, ni beaucoup, mais Henry n'était pas exigeant. Petit à petit Bouchenot s'accoutuma au travail; il s'aperçut que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer lorsque l'on est occupé; et que l'on s'amuse beaucoup plus quand on n'a pas que cela à faire.

Coelina était devenue rangée, laborieuse, économe. Bouchenot finit par lui devenir fidèle. En amour,

comme en toutes choses, il ne faut désespérer de rien.

Moustache, fêté, choyé et bien nourri, resta près de Henry et de Pauline, qui lui devaient leur félicité.

Mais Bouchenot disait souvent :

« Dans tout cela nous ne savons pas ce qui » attirait le chien dans la maison des fraudeurs. »

Enfin, mademoiselle Prudence épousa M. Merlandin, qui invita à sa noce Bouchenot et Cœlina, et leur dit avant de repartir pour Poissy avec sa femme :

« A propos ! le parrain de mon épouse m'avait » chargé de lui donner des nouvelles d'un chien » nommé Moustache, et prié de mener quelquefois » ce chien chez la personne qui le lui a donné ; c'é- » tait un jardinier fleuriste, près de la barrière de » Ménilmontant : mais ma femme m'a dit qu'elle » avait perdu le chien. Et quant au jardinier, on » m'a assuré qu'il était mort depuis long-temps.

» — Ah ! voilà donc la cause de l'attachement » de Moustache pour l'habitation isolée !... » s'écrie Bouchenot après avoir entendu M. Merlandin ; « je ne m'étonne plus si ce chien connaissait si bien » les localités de la maison ! c'est son berceau ! c'est » le séjour de sa jeunesse, c'est peut-être sa famille » qu'il voulait revoir. Allons, si Moustache aime le » jambon, il conserve aussi un souvenir de ses pre- » miers amis et de la misérable bicoque où il fut » élevé. Il y a bien des hommes qui n'ont pas autant » de mémoire que ce chien-là. »

FIN DE MOUSTACHE.

TABLE DES MATIÈRES.

Chap.	I.	Un tuyau de poêle et un habit. . . .	1
	II.	L'emploi d'une pièce de cent sous. . .	39
	III.	Une jeune fille et un gros chien. . . .	61
	IV.	Les cure-dents et les chaînes de sûreté.	74
	V.	La famille Monflacon et les paillasses. .	81
	VI.	Une rue déserte..	114
	VII.	Mademoiselle Prudence.	123
	VIII.	Retour de l'enfant prodigue.	148
	IX.	Mademoiselle Cœlina..	164
	X.	Une histoire de jeune fille.	182
	XI.	Bouchenot se réveille..	197
	XII.	Un quatrième.	206

CHAP. XIII. Une bourse. 227
XIV. Un déjeûner et ses suites. 242
XV. Le spectacle de Séraphin 266
XVI. Héro et Léandre. 281
XVII. Des amis à une première représentation. 309
XVIII. Puteau, St-Ouen et Montmartre . . . 331
XIX. Bouchenot en bonne société. 353
XX. Une fortune inattendue. 378
XXI. L'amour s'en va, l'amitié s'éloigne. . . 398
XXII. Bouchenot veut se marier. 426
XXIII. Trois jeunes gens sur une autre route. 443
XXIV. Une revanche. 454
XXV et dernier. Où l'on revoit Moustache. . . 475

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

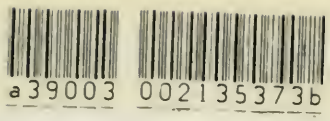
The Library
University of Ottawa
Date Due

APR 0 2 2002

MAR 2 9 2002

10 JAN 3 0 2007

CE



PQ
2318
.M68 1840

KOCK, CHARLES PAUL DE
MOUSTACHE

1511045

CE